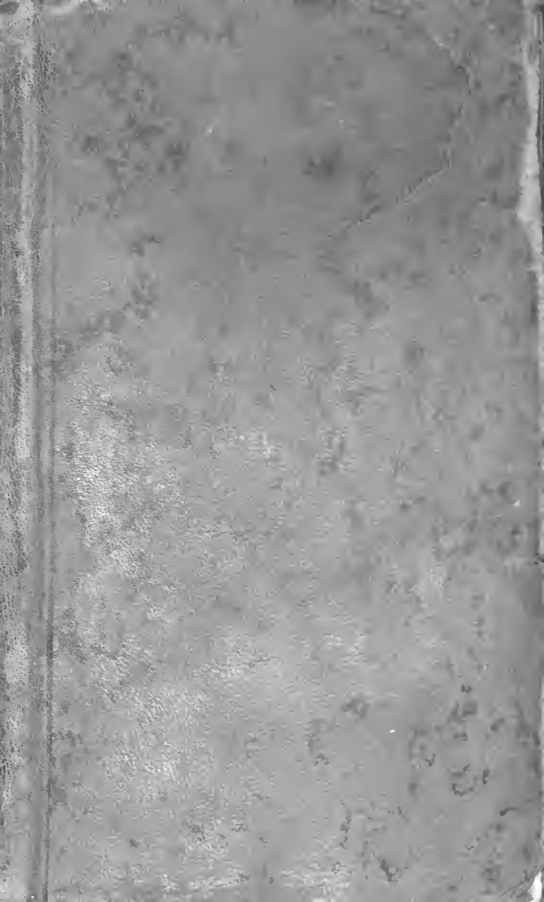
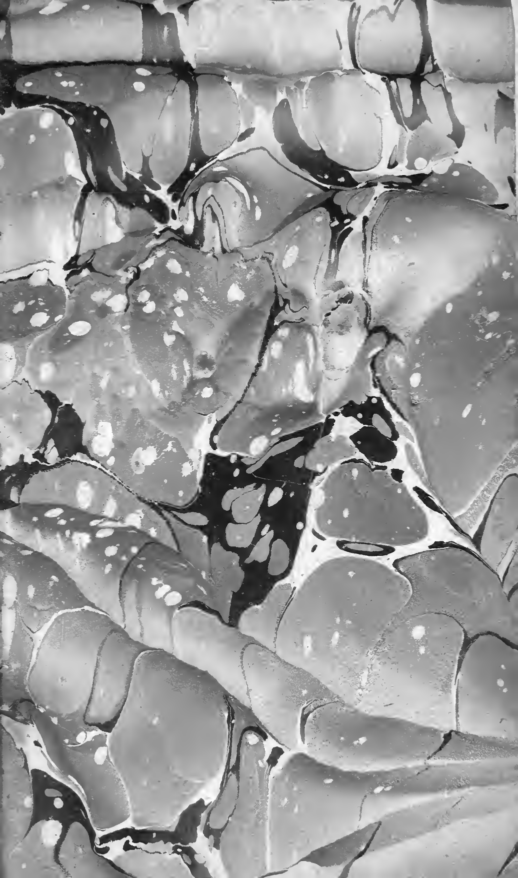






CONCORDE DE LA GÉOGRAPHIE DES DIFFÉRENS ÂGES.



ANTOINE PLUCHE, Prêtre,

Né à Rheims le 13 7bre 1688 : mort à la Varenne S. Maur le 19 9bre 1761.

Du spectacle de la Nature
Il décrit les beautés, il montre la grandeur ;
Et partout dans la créature,
Philosophe chrétien il voit le Créateur.

Peint par Blakey — *Gravé par Cathelin*

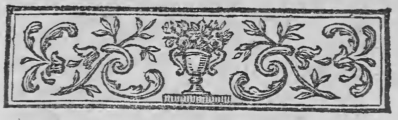
CONCORDE
DE LA
GÉOGRAPHIE
DES DIFFÉRENS ÂGES.

Ouvrage Posthume de M. PLUCHE.



A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



ÉLOGE HISTORIQUE
DE MONSIEUR
L'ABBÉ PLUCHE.

ANTOINE PLUCHE naquit à Rheims le 13 Septembre 1688, de parens distingués par leur probité. Il n'avoit que douze ans lorsqu'il perdit son père. Julienne Guyot, sa mère, qui avoit des sentimens au-dessus de sa fortune, eut le courage de le faire étudier jusqu'en Théologie. Il fut aidé dans son éducation par M. son frère aîné, qui est mort Curé d'Amagne, & par quelques Ecclésiastiques de mérite, entr'autres, le célébre Théologien M. Nicolas le Gros, Chanoine de Rheims, qui lui inspira le goût de l'Ecriture Sainte.

La douceur, l'innocence de ses mœurs, l'application à ses devoirs, ses progrès dans les Belles-Lettres le rendirent respectable

à ceux de son âge, & le firent estimer de ses Maîtres. Il donna, sur-tout en Philosophie, des preuves de la justesse de son raisonnement : dès-lors on reconnut en lui une sagacité singulière pour pénétrer les secrèts de la Nature, & ce goût qu'il a montré depuis pour en faire admirer les richesses & pour en tirer tous les avantages qui contribuent au bien de la société. Cet objet fut toujours le but de ses recherches, & le sujèt le plus ordinaire de ses conversations.

M. Pluche étoit, par sa piété, le modèle des jeunes Clercs du Séminaire de Rheims, lorsqu'il fut nommé Professeur de Seconde dans l'Université de cette Ville : ce fut en 1710. Deux ans après il passa à la Chaire de Rhétorique, & reçut les Saints Ordres dans le même tems. Les principes qu'il a donnés dans sa *Mécanique des Langues*, le dernier ouvrage qu'il ait mis au jour, sont les fruits de son expérience dans la place de Professeur, & font voir quels étoient ses talens pour enseigner. Celui qu'il possédoit singulièrement, étoit l'art de manier les esprits : il savoit se proportionner à leur

portée ; il gagnoit les cœurs par ſes manières douces & honnêtes ; il excitoit l'émulation par des louanges données à propos : enfin, il avoit le ſecret de faire aimer l'étude aux moins ſtudieux, par les agrémens qu'il y mêloit, & par les ſentimens d'honneur & de religion qu'il inſpiroit.

Tous les emplois qu'il remplit dans l'Univerſité ſervirent à faire connoître ſes heureuſes diſpoſitions pour les Beaux-Arts, les Sciences, & les Langues anciennes. La Muſique même ne lui fut pas étrangère : quelquefois, pour délaſſer ſon eſprit fatigué de l'étude, il accordoit ſa voix avec les inſtrumens qu'il ſavoit toucher.

M. Pluche réuniſſoit auſſi deux qualités rarement d'accord : le ſang-froid de la Méditation, & le feu de la Poéſie. On a donné des éloges à pluſieurs Odes qu'il a faites ſur différens ſujets : & il avoit compoſé pour les Colléges quelques Pièces dramatiques qui eurent du ſuccès. De ces différentes Pièces on n'a trouvé dans un coin de ſa Bibliothéque, que la ſeule *Tragédie de Jaddon.* Le manuſcrit en eſt plein de ra-

tures; & il avoit mis à la tête cette note: *Cette Pièce auroit dû être transcrite pour être lue. Mais ce n'est pas un grand malheur pour moi de n'être pas lu, & c'en est un fort grand de transcrire.* On voit par-là que lui-même ne jugeoit pas cette Pièce digne de voir le jour, & on croit devoir respecter ses intentions. *

La facilité qu'il avoit de versifier lui avoit donné l'idée de mettre en vers les évènemens qui pouvoient fournir quelques traits singuliers ou intéressans. Son but étoit de les faire réciter aux enfans; & par-là, de

---

* Pour montrer que M. Pluche possédoit nos meilleurs Poètes, & l'usage qu'il en faisoit dans plusieurs endroits de sa Pièce, il suffit de donner cette strophe du dernier chœur.

Comme un cédre orgueilleux dont la tige s'élance
Dans le vuide des airs,
L'Impie, enflé de ses succès divers,
Assis entre les Rois, fouloit l'humble innocence
Sous sa vaste puissance.
J'ai passé: Qu'ai-je vû?
Il étoit disparu.

meubler leur mémoire d'anecdotes agréables ou utiles. Il auroit intitulé ce Recueil les *Ouis-dire*, & il en avoit fait la Préface. Pour mieux faire connoître son plan, on la donnera ci-après, ainsi que quelques morceaux qui y sont relatifs, & qui n'étoient que sur de mauvais brouillons. Le Lecteur y verra du moins, qu'à l'exemple de tous les grands Hommes, M. Pluche, même dans ses délassemens, songeoit à être utile.

Au reste, la Poésie paroît ne l'avoir amusé que dans sa jeunesse; & on a lieu de croire qu'une petite Pièce en vers blancs, intitulée : *Adieu à la Rime*, est le dernier ouvrage qu'il ait fait dans ce genre. Elle terminera ce qu'on en donne de lui.

M. Pluche possédoit aussi les talens de l'éloquence; & les harangues que la coutume l'obligeoit de faire à la rentrée des Classes, furent toujours applaudies. Le Discours qu'il prononça pour engager ses Concitoyens à construire des fontaines qui amenassent dans leur ville des eaux plus salutaires que celles de la rivière & des puits,

fit grand plaisir à l'Auditoire. L'Orateur en recueillit le prix le plus satisfaisant ; il persuada. Il eut depuis la consolation de voir l'ouvrage exécuté par les soins de deux illustres Citoyens, * & les libéralités d'un Chanoine ** de la Cathédrale, qui a fait à Rheims plusieurs établissemens dignes de sa piété & de son zèle pour le bien public.

M. Pluche professoit encore la Rhétorique, lorsque M. de Clermont, Evêque de Laon, de concert avec le Chapitre de sa Cathédrale & le Conseil de Ville, lui offrit la direction du Collége de cette Ville. Celle de Rheims s'efforça de retenir un sujet d'un si rare mérite ; mais des raisons particulières empêchèrent M. Pluche de se rendre aux vœux de sa Patrie. Une des principales furent les troubles qui commençoient à s'élever dans ce Diocèse :

* M. Lévesque, Sieur de Pouilly, Lieutenant de la Ville, & M. Rogier, qui lui a succédé.

** M. Godinot.

l'amour de la paix luit fit accepter la Principalité du Collége de Laon. Il falloit un homme tel que lui pour remédier aux désordres que l'ignorance ou la négligence avoit causés dans ce Collége. Ses soins, ses lumières, & le choix qu'il fit de bons Professeurs y ramenèrent l'ordre, l'amour de l'étude & le goût des Lettres. Il n'épargna pas la dépense pour rendre la condition des Maîtres plus avantageuse, & pour exciter, par des prix bien choisis, l'émulation des Ecoliers. Leur nombre croissoit de jour en jour, & différentes Provinces, sur-tout la Flandre, s'empressoient de lui envoyer des Pensionnaires.

Mais la tranquillité dont M. Pluche jouissoit à Laon, ne fut pas de longue durée. Il y demeuroit depuis cinq ans, lorsque la régularité de sa conduite & la vie retirée des Maîtres qui le secondoient, firent croire à des personnes déja prévenues, qu'ils avoient des sentimens particuliers. Ils furent dénoncés à de nouveaux Supérieurs sous des qualifications chimériques. M. Pluche fut cité. On lui fit des propo-

ſitions qui ne s'accordoient pas avec ſa manière de penſer. On le preſſa ; on lui promit de ne rien dire de la démarche qu'on exigeoit de lui. *Ma conſcience le ſaura*, dit le pieux Principal ; *c'eſt le témoin le plus redoutable. Il faut l'inſtruire*, lui répondit-on ; *& pour cela on vous donne juſqu'aux vacances prochaines.*

M. Pluche alla les paſſer chez M. ſon frère, Curé d'Amagne, homme d'un mérite diſtingué. Là il étudia avec ſoin les matières qui faiſoient alors tant de bruit ; & il ſe ſentit plus éloigné que jamais de ce qu'on vouloit exiger de lui.

C'étoit dans ce tems-là que devoit ſe faire à Rheims le Sacre de Louis XV. La curioſité attira M. Pluche à cette auguſte cérémonie ; & le concours de différentes circonſtances l'ayant mis dans le cas de s'expliquer ſur les propoſitions qui lui avoient été faites, à peine eut-il dit : *Mes difficultés ſont encore plus grandes* ... qu'il reçut ordre de ſortir du Diocèſe. M. Pluche, après cette réponſe, conſulta ſes amis ; ils jugèrent qu'il ne devoit plus ſon-

ger au Collége de Laon. Il abdiqua donc la Principalité, au grand regret des Citoyens; & il y fut d'autant plus déterminé, qu'il ſut que ce Collége étoit déja promis aux Jéſuites, qui ne tardèrent pas à en prendre poſſeſſion.

M. Pluche revint à Amagne avec ſes meubles. M. de Brodard, Seigneur de Sauſſeuil, qui avoit pour lui un ſincère attachement, l'attira peu après à Réthel-Mazarin. Il n'y reſta pas long-tems: des avis ſecrets lui apprirent qu'il avoit lieu de craindre une Lettre de cachet, & ſes amis lui conſeillèrent de changer de retraite. Il prit auſſi un autre nom; &, ſous celui d'Abbé *Noël*, il demeura chez M. de Gaſville, Intendant de Rouen, qui lui avoit confié l'éducation de M. ſon fils. M. Rollin lui avoit procuré cet emploi. Il ne s'en étoit chargé qu'à deux conditions: la première, qu'il n'auroit pas toujours ſon élève auprès de lui: la ſeconde, qu'il lui ſeroit libre de ne pas ſe trouver quelquefois à la table, & d'en ſortir au deſſert quand il le jugeroit à propos.

Il eut à Rouen une étroite liaiſon avec un Seigneur Anglois *, plus diſtingué encore par ſon mérite & ſa piété que par ſa haute naiſſance. Cette liaiſon engagea M. Pluche à apprendre l'Anglois. Ce fut encore en cette Ville, que ſe trouvant par hazard à une vente de Livres, il découvrit parmi des papiers négligés un Acte authentique & intéreſſant pour la Couronne, qui fut mis dans le Tréſor Royal des Archives. M. le Cardinal de Fleury lui offrit en récompenſe un riche Prieuré ; mais les mêmes raiſons qui lui avoient fait perdre la Principalité du Collége de Laon, l'empêchèrent d'accepter ce Bénéfice ; & il ſe contenta d'une modique ſomme d'argent beaucoup au-deſſous du ſervice qu'il avoit

* Mylord Stafford, petit-fils de celui qui fut décapité ſous le régne de Charles II, en haine de la Religion Catholique, & dont M. Arnaud a ſi bien démontré l'innocence, dans l'Apologie pour les Catholiques d'Angleterre. M. Pluche avoit donné des leçons de Phyſique au fils du Mylord ; & c'eſt lui qui eſt déſigné dans le *Spectacle de la Nature* ſous le nom de *Chevalier*, comme le père & la mère le ſont ſous les noms de *Comte* & de *Comteſſe*.

rendu. La même délicateſſe de conſcience lui avoit déja fait refuſer un Bénéfice ſimple aſſez conſidérable, que vouloit lui faire donner M. de Gaſville, ami de M. Melin, qui avoit alors la feuille de Bénéfices.

Au ſortir de Rouen, M. Pluche alla à Paris, où il donna d'abord des leçons de Géographie & d'Hiſtoire. Il renonça enſuite à cette occupation, afin de ſe livrer uniquement à ſon grand Ouvrage du *Spectacle de la Nature*. Il ne négligea rien pour le rendre auſſi utile qu'agréable; lectures, recherches, voyages, dépenſes, tout fut mis en uſage. Il en fut récompenſé & dédommagé par le ſuccès : peu d'ouvrages en ont eu un plus grand. Dès que le premier Tome parut (en 1732) MM. d'Asfeld & Rollin en portèrent, ainſi que le Public, le jugement le plus favorable, & donnèrent à l'Auteur les éloges que méritoient le plan, l'ordre & le ſtyle de l'ouvrage. Ils trouvèrent cependant qu'il y manquoit une *ame*, ſans dire quelle étoit cette *ame*. M. Pluche, après quelques réflexions, comprit que c'étoit Dieu, qui

doit être la fin comme le principe de tout. Il profita de cet avis, & s'appliqua dans les volumes qui ſuivirent, à faire remarquer la puiſſance, la ſageſſe & la bonté du Créateur dans toutes ſes productions.

Le *Spectacle de la Nature* paſſa bientôt dans les pays étrangers. L'Eſpagne l'adopta, & lui fit parler ſa langue. L'Angleterre lui rendit les mêmes honneurs, ainſi qu'à l'*Hiſtoire du Ciel*, qui avoit paru en 1739. Cet Ouvrage porte, comme le précédent, l'empreinte du génie. M. Pluche y a employé une partie des recherches qu'il avoit faites pour un ouvrage auquel M. Rollin l'avoit engagé à travailler. C'étoit une *Introduction à l'étude de l'antiquité*, diviſée en deux parties. Elle raſſembloit, dans la première, ce qui regarde les Dieux, les demi-Dieux, les Métamorphoſes, les Sacrifices, en un mot tout l'extérieur de la religion des Payens. Dans la ſeconde, l'Auteur parloit de la plupart des uſages qui s'obſervoient dans la guerre & dans la paix, en public & en particulier. Pour exécuter ce plan qui demandoit une vaſte

érudition, il avoit eu recours aux Savans modernes * qui ont traité ces matières. Outre les extraits ** qu'il avoit faits de leurs ouvrages, il avoit encore relu par lui-même & par le ſecours de quelques amis, les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, pour en recueillir les paſſages qui regardent les coutumes des anciens peuples. Quel dommage, qu'après des recherches ſi immenſes, M. Pluche ne nous ait laiſſé qu'un plan & des ébauches ! On a trouvé dans ſes papiers deux livres d'une *Concorde de la Fable avec l'Hiſtoire*, *& de l'Hiſtoire avec les uſages de l'Antiquité.* C'étoit, à ce qu'il paroît, le même ouvrage que le précédent, préſenté ſous une forme différence.

---

* *Selden, Hyde, Spencer, Marsham, Banier, &c. &c.*

** En général, c'étoit là ſa manière de travailler. Il avoit copié & arrangé pour ſon uſage, la Chronologie Latine d'Abraham *Bucolcer*; & l'on a trouvé dans ſon porte-feuille un extrait Latin de *Jornandès* ſur les Goths, une vie Françoiſe du Cardinal de Richelieu, tirée de *Le Clerc*, & les morceaux de *Sawammerdam, Goedaert*, &c. &c. dont il s'eſt ſervi pour ſon *Spectacle de la Nature.*

Le *Spectacle de la Nature* & l'*Histoire du Ciel* mirent M. Pluche en relation avec les gens de Lettres les plus distingués de différens pays, avec les Artistes les plus habiles, & les Ecclésiastiques les plus respectables par leur science & par leur piété. Plusieurs grands Magistrats, des personnes de la première considération l'ont honoré de leur amitié. L'illustre Auteur * de l'Anti-Lucrèce ne dédaigna pas même de lui rendre visite. M. Pluche auroit pu sans doute aspirer à la gloire d'être Académicien : mais, d'un caractère modeste & sans prétentions, il se contenta de l'avoir mérité.

Des liaisons si honorables & si utiles, devoient lui rendre le séjour de Paris bien agréable. Cependant il le quitta : & ce fut principalement sa surdité qui lui fit prendre ce parti. Elle augmenta jusqu'au point qu'il ne pouvoit plus entendre qu'à l'aide d'un cornet. Craignant ainsi d'être à charge aux autres, & se voyant hors d'état de

* M. Le Cardinal de Polignac.

profiter de leurs discours, il s'éloigna des compagnies. Un de ses amis lui demandant, dans une lettre, pourquoi il quittoit une Ville où il y avoit tant de monde & de secours: *Quid solus inter turbas?* lui répondit-il.

En 1749, il se retira à la Varenne-Saint-Maur : c'est-là qu'il voulut consacrer le reste de ses jours à la prière & à l'étude de l'Ecriture-Sainte. Il la lisoit dans la Langue originale. Les Pseaumes surtout faisoient ses délices. Il en avoit travaillé la traduction avec le plus grand soin, comme on a pu en juger par le nombre de copies qu'il avoit faites de cette traduction. On a suivi dans l'édition que l'on en donne, le Manuscrit vraisemblablement le plus correct, puisque c'étoit celui dont il se servoit le plus fréquemment. Il travailla aussi dans cette retraite à sa *Concorde de la Géographie des différens âges*. Il étoit dans la disposition de donner ce livre au Public ; mais voyant alors paroître deux ou trois Ouvrages sur la même matière, il s'occupa moins du sien. Ce que l'on en donne, doit

faire regretter qu'il n'y ait pas mis la dernière main.

C'étoit ſurtout à l'utilité de la jeuneſſe qu'il conſacroit ſes travaux. Se trouvant une fois à la campagne, ſans livres, & retenu dans la maiſon par le mauvais tems, il conçut le plan d'une Hiſtoire Sainte Latine qui fût à la portée des jeunes gens, & dont l'élégance les préparât à la lecture des Anciens. M. Pluche ſentoit bien la néceſſité d'être ſuccinct. « Un gros Livre, diſoit-il dans la Préface qu'il deſtinoit à cet ouvrage, & dont on n'a trouvé qu'un fragment, « un gros Livre fait peur à d'autres qu'à des enfans. Il faut qu'ils en » voyent la fin. Quinze ou vingt pages » vont faire un Livre très-raiſonnablement » épais pour cet âge. Telles mains, tel » volume. Il n'eſt pas croyable combien » ils éprouvent de joie d'être parvenus à » entendre un Livre entier. Ils ſe croient » déja fort habiles; & pourquoi les dé» tromper? Mais, continuoit-il, un auſſi » important ouvrage qu'eſt la conduite de » Dieu ſur le genre humain, ne peut

„être ſuffiſamment développé en ſi peu
„de pages; & il faut néceſſairement éviter
„la méthode de ceux qui ayant voulu
„embraſſer dans un précis toute l'Hiſtoire
„ancienne & moderne, ne nous ont
„guères donné que des eſpèces de Tables
„où l'on court ſur les objèts ſans jouir de
„rien, & qui ſont auſſi peu propres à for-
„mer le ſtyle que le cœur. Le parti na-
„turel qui ſe préſente, ajoutoit-il, eſt de
„ne conduire, par exemple, cette Hiſ-
„toire que juſqu'à l'établiſſement de l'E-
„vangile. Mais il ne ſuffit pas de ſe preſ-
„crire ces bornes : c'en ſeroit encore
„trop pour la portée de l'enfance. On
„peut ſe régler pour les ſecours de leur
„eſprit, comme on fait pour ceux du
„corps. On en prévoit les progrès pour
„la taille des habits. C'eſt donc une eſpèce
„de néceſſité de varier la même Hiſtoire
„ſelon les âccroiſſemens de l'eſprit, de la
„traiter d'abord en petit, de la repren-
„dre enſuite pour la traiter plus au long,
„& de la fortifier ou de l'aggrandir,
„comme on en uſe pour l'habit & pour

„ la nourriture. „ Au ſecours que les jeunes gens devoient tirer d'une hiſtoire d'abord très-petite, & d'une autre plus étendue, M. Pluche y joignoit encore une utilité. Le petit ouvrage, qui eſt entièrement fini, préſentoit aux enfans ce qui eſt néceſſaire pour les exercer ſur les Régles. Dans le ſecond, que l'auteur n'a conduit qu'à la vocation d'Abraham, ils devoient trouver la multitude des mots Latins, & la variété des tours. En général ces deux Hiſtoires, écrites d'un ſtyle ſimple, mais exempt de Gallicismes, offroient de tems en tems quelques traits plus forts que le reſte, *pour obliger peu à peu les enfans à penſer ; & pour façonner leurs oreilles à l'harmonie de la belle Latinité.* Cette Hiſtoire ſacrée, auquoique bornée au Peuple de Dieu, auroit renfermé encore les principales époques de l'Hiſtoire profane. Une petite Chronologie, jettée dans les marges, eût ſervi à débrouiller les idées des enfans ; & quelques Cartes Géographiques de l'Aſie ancienne, du tour de la Méditerranée, & de la Terre-Sainte, leur auroient fait

connoître les pays dont ils lisoient l'histoire. De l'ancien Testament, M. Pluche passoit au Nouveau, & promettoit encore les Annales de l'Eglise dans le même goût.

M. Pluche étoit pénétré de vénération pour les Mystères de la Religion ; & dans la crainte que son incommodité ne causât quelque inconvénient, depuis long-tems il s'étoit abstenu de monter à l'Autel. Il étoit également plein de respect pour l'autorité légitime de l'Eglise, & en recevoit tous les dogmes avec soumission. Quelques pretendus esprits-forts étant un jour venus le visiter, lui dirent, « qu'il étoit » étonnant qu'un génie de sa force pensât » & parlât comme le peuple.» Je m'en » fais gloire, répondit le Philosophe Chré- » tien : il est infiniment plus raisonnable » & plus prudent de croire à la parole » infaillible de l'Etre suprême, que de » suivre les sombres lumières d'une raison » bornée & sujette à s'égarer sur les prin- » cipes & dans les conséquences. »

Convaincu de cette vérité, M. Pluche s'attachoit dans ses écrits à la développer.

Suivant l'avis de plusieurs personnes, il avoit entrepris de réunir ce que nous avons de plus solide pour établir la Religion Chrétienne, & ce qu'on a dit de plus spécieux pour la combattre. Il l'avoit déjà fait indirectement dans la dernière partie du *Traité de l'Homme*, qui termine le *Spectacle de la Nature.* Mais il embrassoit un plan plus étendu. Il vouloit d'ailleurs se conformer aux vûes *d'un grand nombre de Lecteurs que cette matière intéresse particuliè-rement, mais qui ne jugent pas à propos pour cela d'acheter une suite de Volumes, & ont même quelque répugnance à admettre dans leurs tablettes des volumes séparés qui fassent partie d'un autre ouvrage.* En faveur de ces personnes, il méditoit deux Traités, l'un, *sur les Prophéties du Sauveur & de ses Disciples*: l'autre, *sur le cœur humain*, qu'il envisageoit du côté que *Théophraste*, *Adisson* & les autres Moralistes n'avoient pas saisi. « Ces Philosophes, disoit-il » dans son Avertissement, ont très-bien » approfondi la malignité du cœur humain ; » & il n'y a point d'état où ils n'ayent » arraché

arraché à l'homme le maſque ſous lequel il ſe cache, & fait montre d'un mérite » qu'il n'a point. Communément ils exami- » nent peu les motifs que ſon cœur trouve » dans la religion pour ſe porter à la vertu. » Ils s'occupent preſque toujours de ſes » défauts ou de quelqu'un des ridicules qui » défigurent l'homme, & ſurtout des em- » portemens ou des déguiſemens qui em- » poiſonnent ce que l'humanité a de bon. » Leurs peintures ſont vraies. Elles peu- » vent rendre les hommes plus défians & » plus fins; quelquefois elles les rendent » comédiens, indifférens à tous, même » miſanthropes; plus ordinairement cette » étude tourne l'eſprit au badinage, à la » raillerie & à la ſatyre. Ce n'eſt point- » là le travail ni le profit que nous nous » propoſons.

» Il y a une autre façon d'étudier le cœur » humain, qui s'occupe peu de la réforme » des dehors, ou de la ſuppreſſion du ridi- » cule, mais qui va à la racine des maux » que le cœur de l'homme a produits, &

„ des biens infinis qu'il eſt capable de pro-
„ duire.

„ Perſonne n'ignore que le deſir d'être „ heureux fait proprement le fond de notre „ volonté, & qu'à cet égard il ne nous faut „ ni exhortation ni loi. On ſait également „ que c'eſt le choix de notre liberté qui dé-„ cide du bien & du mal de nos actions, „ qui décide de la valeur de notre con-„ duite, & du trouble ou de la paix de „ nos cœurs.

„ Or perſonne ne ſe plaint d'être libre, & „ notre liberté eſt l'attribut ou le préſent „ de Dieu dont l'homme ſoit le plus „ jaloux.

„ C'eſt donc une inconſéquence, comme „ c'eſt un blaſphême, de murmurer contre „ celui qui, en nous rendant libres, a ſouf-„ fert l'introduction du mal dans le monde. „ Nous ne pouvons qu'adorer les raiſons de „ ſa conduite, même ſans les comprendre: „ & le mal venant de nous, c'eſt ſur nous „ que nous devons ramener nos penſées; „ c'eſt chez nous qu'il faut obſerver ce qui

» influe le plus efficacement ſur le bon & » ſur le mauvais choix de notre liberté. » L'eſprit de Dieu & l'eſprit particulier » ſont les deux mobiles de nos actions. » *L'eſprit de Dieu* ne nous porte qu'au bien. » Il faut donc ſavoir quand, où, & com- » ment il ſe fait entendre. *L'eſprit particu-* » *lier*, ſoit le nôtre, ſoit tout autre qui » nous parle de dehors, peut ſe mépren- » dre & nous détourner du bien par des » vûes criminelles, ou par des raiſonne- » mens ſans juſteſſe & ſans utilité. Le diſ- » cernement de ces deux eſprits, & la » fuite de l'un pour ſuivre l'autre : voilà » notre grande affaire. Là eſt notre bon- » heur : là eſt notre gloire; ou elle » n'eſt nulle part. Riche ou pauvre, » Roi ou Berger, chacun peut y attein- » dre; parce que les marques ſenſibles, » & même palpables, qui nous ren- » dent l'eſprit de Dieu reconnoiſſable, » nous aident conſéquemment à fuir » en tout la ſéduction de l'eſprit par- » ticulier.

„Tel eſt l'unique, mais l'infaillible
„moyen qui nous a été donné pour
„bannir l'inquiétude de nos penſées, &
„pour établir un juſte repos dans nos
„cœurs par la certitude, non de notre
„ſalut, mais de la voie qui nous y
„mène.„

Suivant le plan propoſé dans cette Préface, *le Cœur humain*, ainſi que le *Traité ſur les Prophéties*, devoit former un Livre nouveau, & utile à ceux mêmes qui avoient acheté le *Spectacle de la Nature*. Mais ces deux Ouvrages ſont reſtés imparfaits; ils exigeoient un travail auquel les infirmités de M. Pluche ne lui permettoient plus de ſe livrer ſelon ſes deſirs. Outre la ſurdité, il fut éprouvé, les dernières années de ſa vie, par des coliques très-cruelles, qu'il ſupporta avec la plus grande patience. Il étoit même menacé depuis du tems d'une attaque d'apoplexie, que ſon éloignement pour les ſecours de la Médecine l'empêcha peut-être de prévenir. Le coup qui le

frappa fut si vif, qu'il lui ôta d'abord toute connoissance, & l'enleva le deuxième jour de sa maladie, le 19 Novembre 1761.

M. Pluche possédoit les qualités qui font le savant, l'honnête homme & le Chrétien. Si chaque Auteur se peint dans ses ouvrages, on peut dire qu'il s'est lui-même représenté dans son *Spectacle de la Nature*, sous le personnage du *Prieur*. Aimable dans ses écrits, il étoit le même dans la société & dans son commerce domestique. Une physionomie douce & noble, un abord aisé & poli sans affectation, inspiroient l'amitié & le respect. Les charmes de sa conversation attachoient les plus indifférens; on en sortoit satisfait de lui & de soi-même. Il étoit sobre dans ses repas, vrai dans ses paroles, charitable envers les pauvres, bon parent, ami sensible, constant & complaisant. Il donna une preuve de cette dernière qualité à des personnes qui lui étoient attachées; & quelque répugnance qu'il eût toujours témoignée pour laisser faire son portrait, il céda à leurs instances, & leur

accorda cette ſatisfaction. Ce trait fait naître l'occaſion de dire ici que la Ville de Rheims a placé une copie de ce portrait dans une des Sales de l'Hotel-de-Ville. Elle a voulu reconnoître ainſi les marques d'attachement que M. Pluche lui a données par ſon teſtament, & honorer la mémoire d'un Citoyen, qui lui-même a fait tant d'honneur à ſa Patrie.





LES OUIS-DIRE.

PRÉFACE.

Il n'est aucune étude ou plus noble ou moins vaine
Que l'étude de notre cœur.
De ce cœur, il est vrai, l'on ne peut qu'avec peine
Sonder toute la profondeur.
Mais comme c'est le cœur qui par-tout donne l'être
A nos diverses actions,
Du cœur qui les enfante elles nous font connoître
Les ressorts & les passions.
Les faits que d'âge en âge on a pris soin d'écrire,
Du cœur sont autant de portraits :
Il n'est pas jusqu'à ceux qu'on raconte pour rire
Qui n'en soient de fidèles traits.
Les traités sur le cœur fourmillent dans le monde :
Disent-ils toute vérité ?
Une Bibliothéque en leçons plus féconde,
C'est l'homme & la société.
Le monde est une école où j'ai, plus qu'en mes livres,
Trouvé des vérités de prix.

Les gens sages, les fous, les sobres & les ivres,
Voilà mes livres favoris.
L'homme, en bien comme en mal, sans fin diversifie
Son goût, ses projèts, son chemin :
Pas à pas, en détail, si l'on ne l'étudie,
On ignore le cœur humain.
Ce cœur s'offre par-tout. Je l'épie en visite,
En voyage, en me promenant ;
J'en trouve des leçons chez les gens de mérite,
J'en trouve chez l'ignorant.
J'aime, en toute rencontre & dans toute attitude,
A le voir, à le copier.
Si les tableaux du cœur sont par-tout, sans étude
On peut à fond l'étudier.

. . . .

. . . .

Il est un autre goût vif & qui persévère
Dans tous les tems, dans tous les lieux :
C'est le goût des récits, quand le tour en peut plaire
Ou que le fait est curieux.
D'abord chacun écoute une naïve histoire
Faite sans art & sans effort :
Sans effort l'Auditeur loge dans sa mémoire
Ce qui l'a diverti d'abord.
Mettons ce goût en œuvre, & faisons un triage
De faits propres pour tout Lecteur,
Qui, tout en l'amusant, soient la piquante image
Des travers de son propre cœur.
Montrons-y l'homme à l'homme. A la place des fables
Et de tous personnages feints,

N'employons que des faits réels, ou vraisemblables :
Souvent un ridicule, un vice, un caractère
Sera mieux marqué, mieux saisi
Dans un simple *Oui-dire* amené pour nous plaire,
Qu'en un traité docte & transi.
Le vrai peut ennuyer : montrons-le sous l'écorce
Du récit le moins appliquant ;
Le plaisir qu'on y goûte est une utile amorce,
Quand ce plaisir est innocent.
Loin l'irréligion, l'aigreur & la satyre ;
Loin d'ici toute obscénité :
Ce livre, ami Lecteur, comme vous, ne respire
Que la paix & la probité.
Mais, me dira quelqu'un, si dans ces aventures,
Dans ces traits à dessein choisis,
Vous vouliez mettre au jour, comme dans des peintures,
Les mœurs des grands & des petits,
Pourquoi nous annoncer un travail profitable
Sous un titre aussi peu brillant ?
Les *Ouis-dire !* Un air trop modeste est capable
De tout gâter : on veut du grand.
Mais ce grand n'est souvent qu'une vaine apparence :
Défendons-nous d'un goût pervers,
Et ne donnons jamais dans cette suffisance
Qui corrompt nos mœurs & nos airs.
Par-tout je vois des gens tout perdre à se surfaire ;
Etre simple est le plus sûr jeu :
On n'est jamais blâmé d'avoir voulu bien faire,
Et de n'avoir promis que peu.

LE SERMON DE DESPREAUX.

Boileau reprochoit à Chapelle
D'être un déterminé buveur.
Ce vice ternissoit la gloire la plus belle,
Abrutissoit les sens, les talens & le cœur.
Les gens les plus sensés ne voyoient pas sans peine
Chapelle en un repas à côté d'eux admis;
S'il vouloit vivre ainsi sans réserve & sans gêne,
Bien-tôt il n'auroit plus d'amis.
Parlez un peu plus bas, dit Chapelle: & pour cause,
Entrons ici. J'ai la dévotion
De vous voir travailler à ma conversion.
Je suis connu céans: faisons-y quelque pause.
Or ce logis étoit un cabarêt.
Boileau suit son sermon: l'autre y prêtant l'oreille
Fait certain signe. Une bouteille
S'ouvre, se vuide & disparoît.
Une seconde vint; d'autres lui succédèrent;
Et tant prêchant que s'humectant,
Le Docteur & le Pénitent
Sans péroraison s'enivrèrent.



L'ÉDUCATION.

LES ATHÉNIENS bâtissoient une École :
Sous quel Archonte, il ne m'en souvient pas.
Pour terminer noblement la coupole,
On résolut d'y mettre une Pallas.
Prix proposé; deux fameux Statuaires,
Pour l'obtenir, se mirent sur les rangs.
Flux & reflux, des enfans & des pères,
Dans l'attelier de nos deux concurrens;
Ville & fauxbourg, tout prend part à l'ouvrage.
Grand altercat qui gagnera des deux.
L'ouvrage fait, point ne fut de partage;
Une figure enchanta tous les yeux.
On s'écrioit : Quel air! quelle attitude!
Dans tous les traits, quelle douce fierté!
A tout finir quelle sollicitude!
Dans tous les plis quelle légèreté!
Jamais, depuis les beaux jours de la Grèce,
Depuis qu'on sait manier le ciseau,
On n'a montré plus d'art ni de finesse,
Et l'Univers n'a rien vu de si beau.
L'autre statue étoit un bloc informe,
Un marbre brut, sans étude & sans goût,
Habits massifs, tout le visage énorme,
Mauvais détail, plus misérable tout.
L'Aréopage essaya la première,
Et sur sa base enfin on l'exhaussa :

Elle perdit sa faveur toute entière
Dès le moment qu'au dôme on la plaça.
Le beau fini n'en étoit plus sensible;
Traits & contours, tout échappoit aux yeux;
C'est, disoit on, Minerve l'invisible,
Et qu'un nuage emporte dans les cieux.
On revient donc à l'épaisse figure;
On en sentit bien-tôt l'intention:
Airs, cheveux, traits, draperie & posture,
Tout fut de loin dans sa proportion.
On rejetta l'idole travaillée
D'un goût trop tendre, alors de nul effèt:
On agréa la figure taillée
Dans ce goût fort que le lieu demandoit.

De deux enfans que le bien, la naissance
Ou la faveur conduit aux plus hauts rangs,
On a de l'un, avec persévérance,
Poli les mœurs & limé les talens.
Il sçait déja le fin de la Musique;
Bien-tôt, sans aide, il la composera.
Il sçait danser d'un air plus méthodique
Et plus aisé qu'un acteur d'Opéra.
Il est au fait des régles du Théâtre,
Fait bien des vers, les déclame encor mieux;
Toujours plaisant, jamais opiniâtre;
C'est un sujèt, en un mot, merveilleux.

L'autre n'est pas pour la simple apparence;
En le formant on a visé plus loin.

Il est vrai qu'on le plie à toute bienséance ;
Mais de son cœur on prend un autre soin ;
On le veut voir pieux & plein d'entrailles
Pour les besoins de tous les malheureux.
Sans hérisser son esprit des broussailles
D'un sçavoir dur, écarté, pointilleux,
On a pris soin de lui faire connoître
Nos libertés, nos principes, nos droits,
Notre commerce, en un mot, d'où doit naître
Le bien commun des Peuples & des Rois.
Un tel sujèt, sans foiblesse, sans blâme,
D'un pas égal ira par-tout au bien :
Mais du mignon ou du masque sans ame
Nous n'en ferons qu'un fade Comédien.

Un poste mèt les gens en évidence ;
Et l'un s'éclipse où l'autre brillera :
En façonnant ou la pierre ou l'enfance,
Songez toujours où l'on la placera.



LE DÉPIT DE BLAISE.

UN grand Prélat bien connu dans le monde,
Pour avoir eu du bas comme du haut,
Se promenoit au bord d'une belle onde,
Rêvant à rien d'une façon profonde.
Un Pêcheur qui le vit, franchit l'onde d'un saut:
Monſeigneur, lui dit-il, j'ai fait par aventure,
D'écreviſſes bonne capture;
Recevez-les des mains de votre ſerviteur.
L'homme de Dieu jettant du haut de ſa grandeur
Un regard dédaigneux ſur l'offre du Pêcheur,
Va, gredin, répond-il, porte ailleurs tes ſervices,
Nous connoiſſons les écreviſſes;
Ce n'en eſt pas là la couleur.
Quoi! Monſeigneur, dit Maître Blaiſe,
Ignorez-vous que la cuiſſon
Les rougiſſe dans le chaudron?
Ce ſont bien-là, ne vous déplaiſe,
Des écreviſſes que Dieu fit.
Qu'on m'ôte ce gueux-là: je ſuis las de l'entendre,
Dit le Prélat peu fait à ſe voir contredit.
Mais quoiqu'il eût le ſtyle & l'ame aſſez peu tendre,
Quelqu'un l'ayant déſabuſé,
Il redemande Blaiſe, & veut qu'on le rappelle.
Blaiſe revient; mais vivement bleſſé
De ce terme de *gueux*, qui trote en ſa cervelle:
Monſeigneur, lui dit-il d'un ton ferme & ſenſé,
Au lieu de ſauter le foſſé

Pour parvenir à l'honneur de vous plaire,
A l'avenir j'aurai soin, sur ma foi,
D'avoir plutôt une riviére
Entre les grands Seigneurs & moi.

LE GÉNÉRAL DÉSINTÉRESSÉ.

C'EST toujours à regrèt qu'un grand cœur fait la guerre;
Il en sçait borner les horreurs:
Mais un cœur fanfaron la fait, pour l'ordinaire,
En Pirate, en chef de voleurs.
On peut servir l'Etat, disoit le grand Turenne,
Sans désoler ses ennemis;
Je ne sçaurois trouver mon profit dans leur peine;
Tous les humains sont nos amis.
Les habitans d'Ausbourg, apprèhendant l'orage,
Offrirent par leurs Députés,
S'il vouloit de chez eux détourner son passage,
Trois cens mille francs bien comptés.
Que vos offres, dit-il, soient de saison, j'en doute;
Voici ma marche; il la faut voir.
Votre Ville, Messieurs, n'étoit point sur ma route;
Donc, point d'argent à recevoir.



LA GALE DU CURÉ D'AVANÇON.

Les délicats, les dédaigneux,
Trop occupés d'eux-mêmes, eux-mêmes se trahissent,
Ils se privent du bon, dont les autres jouissent,
Tandis que vainement ils recherchent le mieux.

Certain Abbé tranchant du Gentilhomme
Et voyagant vers Sedan ou Mouson,
Fit son gîte en même maison
(Pas trop ne sçais pourquoi, ni comme)
Avec le Curé d'Avançon,
Homme franc sans rudesse, & propre sans façon.
Quand on songea le soir à la retraite,
Il fallut d'un seul lit pour deux se contenter.
Le difficile Abbé, que ce cas inquiette,
Ne sçait d'un tel coucheur s'il doit s'accommoder.
Tandis qu'il délibère en sa forte cervelle
D'une chaise ou d'un lit ce qu'il doit préférer,
Le Curé prend l'avance & gagne la ruelle.
Etes-vous sain, Monsieur? lui dit l'Abbé; peut-on
Se mettre auprès de vous sans risque ni soupçon?
A cette question incivile & brutale,
Le Curé répondit, en mettant pourpoint bas:
Depuis la tête aux pieds je suis couvert de gale;
Et déja ... par malheur ... me voilà ... dans les draps.
A ce discours, l'Abbé baisse les deux oreilles
Comme un baudet qu'on charge. Aussitôt cependant
Il prit son parti noblement.

Il étoit homme d'ordre. Il partage en trois veilles
La nuit trop longue. En l'une il lut, ou bien pria;
Sur une chaise en l'autre il roupilla:
Refroidi, tout brisé, notre homme, en la dernière,
Tout jusqu'au jour se promena.
L'aurore, du dormeur ouvre enfin la paupière:
Au pauvre Abbé, qu'il retrouve vivant,
En prenant ses habits il fait son compliment;
Affecte d'un air libre, en allant & venant,
De paroître pieds nus, bras nus, poitrine nue.
Hé quoi! dit l'Abbé stupéfait
De lui trouver le cuir & si blanc & si nèt,
Cette gale d'hier, qu'est-elle devenue?
Monsieur, il est aisé de voir,
Lui répondit le bon Apôtre,
Que le matin je suis tout autre,
Et n'ai la gale que le soir.



ADIEU A LA RIME.

QUAND de ses traits de feu Corneille me pénètre,
Que son sublime me ravit;
Quand sur le triste sort d'une Amante trompée,
Racine attendrit tous les cœurs,
Ou que des sons moëlleux d'une aimable harmonie
Despréaux enchante mes sens,
Une fadeur secrette à ces douceurs se mêle,
Et vient troubler tous mes plaisirs;
J'éprouve tout ensemble une émotion vive,
Et la naissance du dégoût.
Les attraits les plus forts sont-ils donc compatibles
Avec l'appésantissement?
Par des vices cachés ma langue maternelle
Produit peut-être la langueur.
Mais Bossuet, Pascal, Massillon, Bourdaloue
Nous attachent les jours entiers.
Notre langue, en ses tours aussi souple que riche,
Se prête à tout, embellit tout.
La structure des vers, en charmes si féconde,
Engendre-t-elle enfin l'ennui?
Jamais l'admirateur d'Horace & de Virgile
Ne leur reprocha ce défaut;
Et quoique de leurs chants les sujets soient frivoles,
Que la Fable y corrompe tout,
Le juste choix des sons & le feu des images
Y fixent puissamment l'esprit.

Les Modernes, guidés par des lumières pures,
Devroient donc plaire sans lasser.
La belle Antiquité n'a sur eux l'avantage
Ni des règles, ni du savoir;
Le génie est le même, & les graces égales,
Mais ils diffèrent en un point;
Le dégoût, inconnu chez les Muses Latines,
Suit les nôtres d'un pas constant.
Dans un Poëme court, la fin prompte à paroître,
Prévient l'approche du dégoût:
Mais il reprend ses droits quand l'ouvrage s'alonge,
L'ennui vient, on bâille, on s'endort.
Si dans les vers François nous goûtons la mesure,
Le style, le génie & l'art,
Notre soupçon pour lors tombera sur la Rime
Leur commun assaisonnement.
D'un gingembre trop dur les empoisonne-t elle?
Y mèt-elle un sel gracieux?
Ne nous prévenons pas contre un ancien usage
Par l'Europe entière applaudi,
Mais ne confondons point l'empire de la mode
Et les droits de la vérité.
Le dégoût est l'enfant de la Monotonie,
De la contrainte & des efforts:
Défauts, qui de tout tems compagnons de la Rime,
Lui communiquent leur laideur.
A t-elle dans son fonds des richesses réelles
Qui sauvent ces difformités?
Du bon goût sur ce point ne demandons la règle
Qu'aux esprits les plus délicats.

Les Grecs & les Romains n'ont permis à la Rime
Qu'une courte apparition :
De la prose & des vers au surplus ils l'écartent
Par les plus rigoureuses loix.
Autant ils ont blâmé des finales semblables
Les retours trop fastidieux ;
Autant le peuple Got des chûtes consonantes
Recherchôit le bourdonnement.
Il laissa, sans regrèt, tomber la Poësie,
L'Eloquence, & tous les beaux arts :
Mais la Rime lui plut. Une oreille barbare
Goûte le plus sot carillon.
Bientôt les Sarazins, nation rimailleuse,
Furent nos maîtres dans cet art.
L'on rima le sacré, l'on rima le profane ;
La rime s'empara de tout :
Long-tems elle tint lieu d'esprit & de génie ;
Elle écrasa tous les talens.
Quand par Fauste & Scheffer notre presse inventée,
Eut fait revivre le bon goût,
Du Grec & du Latin la rime fut bannie :
Le style antique reparut ;
Mais en possession de nos langues modernes,
La Rime y conserva son rang
Il fut fait un traité qui força nos Poëtes
D'unir-à-la fois les deux goûts ;
D'unir les bouts-rimés, charme du moyen-âge,
Aux graces des siécles savans.
Permis d'apprécier la valeur d'un Poëme
Par la belle imitation ;

Défenses cependant d'abandonner la rime ;
Sans elle on seroit prosateur.
L'oreille de tout tems par ses accords frappée,
Croiroit tout perdre en la perdant :
La Rime, d'autre part, contiendroit par sa gêne,
Le libre cours des mauvais vers.
A ces raisonnemens vint se joindre la Mode,
Vrai Tyran des meilleurs esprits.
L'homme, en tous ses états, est un peu rubricaire,
Les savans le sont à l'excès.
Par déférence enfin pour la vieille pratique,
Cet accord monstrueux passa :
On joignit dans nos vers l'élégance Romaine,
Et le tintamare Gaulois.
D'un voisinage heureux la Rime glorieuse
Continue à nous maîtriser :
Auprès de Phèdre en pleurs, ou d'Oreste en furie,
La rime frappe ses tambours :
A tout coup elle appelle : elle pousse : elle heurte
Par d'éternels martellemens.
Je perds un trait naïf, lèger, ou pathétique,
Pour suivre de plats jeux de mots,
Pour suivre un goût de mode, un plaisir d'habitude
Désavoué par la raison.
Rendez-moi l'Iliade & des beautés solides
Sans mêlange de faux brillans.
Sans doute, on peut rimer une maxime utile,
Une épigramme, une chanson :
Par des sons plus saillans la mémoire est aidée ;
La Musique y mèt ses repos.

On peut, pour être au gré du peuple & de l'enfance,
Badiner, gambader, rimer.
Mais nous ſiéd-il de joindre aux grands airs de trompettes
Les tambourins & les hochèts?
Jamais un beau génie, à des ſoins ſi riſibles,
Ne peut s'abaiſſer ſans rougir.
Il maudit, en rimant, la loi qui le captive,
Ou bien il renonce au métier.
Si des lourds réglemens du vieux tems d'ignorance
Le Poëte étoit affranchi,
Maître de ſa penſée, ainſi que de ſes termes,
Il ſeroit aiſé, vif, égal.
Mais par combien d'apprêts, ſur combien de chevilles
Pointe-t il ſes terminaiſons?
Sans ceſſe il ſacrifie à des ſons inſipides,
Le vrai, le gracieux, le grand.
Reſpecte-t-il le ſens? va-t-il à l'énergie?
La rime y perd ſes plus beaux droits.
Le précepte de l'art & le but du Poëte
Eſt de peindre ſon objèt;
Mais la rime, étrangère à l'objèt qu'il imite,
L'eſtropie ou le fait manquer.
Ces ornemens maſſifs, qu'il agence par paires,
Uſent ſon tems & ſes eſprits.
Un pareil mécaniſme, auſſi niais que pénible,
Ne peut qu'avilir ſes talens.
J'entends, dit un Rimeur: ces finales ſonores
N'aident point l'imitation.
Mais ceci va trop loin Le nombre poëtique
Au ſens n'eſt pas moins étranger:

Se plaignit-on jamais qu'il altérât l'ouvrage
En partageant trop l'Ecrivain ?
Non : mais cette mesure en toute poësie
N'a ni rudesse, ni fadeur.
Sans distraire l'esprit, elle amuse l'oreille :
L'oreille & l'esprit sont contens.
J'en excepte ces vers, qui, dans leur court espace,
Ne vont que par bonds & par sauts.
On n'en pourroit souffrir une file un peu longue :
Le chant seul les admèt chez lui.
Allant à pas réglés par de beaux intervalles,
Nos autres vers sont plus décens ;
Si ce n'est quand la rime en ses postes logée
Nous crie haut & clair qu'elle est là.
Qu'y fait-elle ? Du bruit. Puis elle recommence :
C'est du bruit : ce n'est rien de plus.
De ces refreins criards l'importune structure
Fait suer le pauvre Rimeur :
Il est barré par-tout ; son langage se guinde,
Et le Lecteur est mal servi.
Par leurs brillans succès Despréaux & Racine
A la rime ont fait trop d'honneur :
Ils ne lui doivent rien, & nous cachent les peines
Qu'elle leur coûtoit sans profit.
L'ingrate, par leurs soins superbement servie,
Gâta souvent leurs plus beaux traits.
Elle durcit les uns ; elle énerve les autres,
Et n'en améliore aucun.
Plein des tours variés du langage comique,
Moliere rimoit aisément ;

Mais dans ces vers pompeux qu'il rima sur la gloire,
Qu'il est dur & peu naturel !
Le sentiment, le feu, la peinture, le style,
Tout, avec la rime, est contraint.
La rime est, dans son fonds & dans son origine,
Une pure rusticité.
Vous avez beau la mettre en bonne compagnie :
Elle y nuit, & n'en vaut pas mieux.
Rime, faux ornement : Rime, fléau des Graces,
Fléau du style & du bon sens,
Faut-il qu'à chaque pas nos Muses s'appauvrissent
En te payant un dur tribut ?
Puisse un génie heureux les tirer d'esclavage,
Et s'affranchir de tes rigueurs ;
Laisser aux Villageois tes bruyantes cadences,
Plaisir grossier, si digne d'eux ;
Se livrer sans réserve à l'ardeur poëtique,
Qui l'embrase à l'aspect du beau ;
N'avoir plus contre soi cent régles magistrales
Qui le ralentissent sans fruit ;
Se caractériser par la douce harmonie
Et par la forte expression ;
Dans les combinaisons des mesures possibles,
Prendre d'utiles nouveautés ;
Remplir par de beaux chants les oreilles Françoises,
Non par des tintins enfantins :
Et dans le noir tombeau conduire enfin la Rime
Auprès des Gots ses inventeurs !

---

* Peinte par Mignard au dôme du Val-de-Grace.

PRÉFACE.



MAPPEMONDE pour la CONCORDE de la GÉOGRAPHIE.

HEMISPHERE OCCIDENTAL

HEMISPHERE ORIENTAL

MER du SUD ou PACIFIQUE

MER du NORD

Cercle Pol. Arctique

Tropique du Cancer

Equateur ou Ligne Equinoxiale

Tropique du Capricorne

Cercle Polaire Antarctique

Terres Antarctiques ou Australes

AMERIQUE SEPTENTRIONALE

AMERIQUE MERIDIONALE

CANADA

N. Mexique

Terre Ferme

Pays des Amazones

Bresil

Paraguay

Terre de Davis

Panama

Cayenne

Antilles

Iles Açores

Iles du Cap Verd

Buenos aires

N.le Zelande

EUROPE

ASIE

AFRIQUE

TARTARIE

INDE

Chine

Perse

Arabie

Sahra ou Desert

Barbarie

Guinee

Congo

Monomotapa

Caferie

C. de Bonne Esperance

I. S. Helene

Mosambique

I. Madagascar

I. Bourbon

I. de France

MER DES INDES

N.le Hollande

Terre de Diemen

Carpentarie

N. Guinée

Java

Borneo

Sumatra

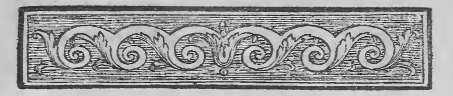
Pekin

Samarcand

Tobolsk

Groenland

Terres Antarctiques



PRÉFACE.

La Géographie tient moins de la nature d'une science, que de celle d'un voyage dont on auroit le récit à entendre ou à faire. Les savans qui l'ont réduite en une forme de science par principes, par définitions, par divisions & soudivisions, nous ont rendu service en mettant de la netteté & de l'ordre dans une matière qui est naturellement sujette à la confusion. Mais cette méthode a de grands inconvéniens; elle charge la mémoire, sans l'aider; elle exige le travail de l'esprit, sans le piquer, sans l'encourager. Ces longues listes de noms purs, mettent dans la tête des mots qu'on peut, si vous voulez, apprendre par cœur; mais qui ne vous montrant pas les objets mêmes & leurs places respectives, vous échappent presque immanquable-

ment. La multitude de ces noms, dont une Carte géographique eſt couverte, augmente plutôt la confuſion qu'elle n'y remédie. Les dégoûts viennent. On prend tout doucement le parti de recourir, dans le beſoin, au Dictionnaire. On renonce à l'avantage d'avoir dans la tête un tableau du monde entier, où l'on trouve agréablement les objets & les intérêts qui mettent en mouvement toute la Société. Que gagnerai-je à vouloir connoître le Japon par neuf principaux Gouvernemens, & par les dénominations de ſix cens Juriſdictions ſubalternes ? Ma mémoire ſera-t-elle aidée pour connoître la France par le partage du Royaume en douze Gouvernemens, & par la ſoudiviſion en tant de Vigueries, tant de Sénéchauſſées, tant d'Elections ; enfin, par le détail des villes & des gros bourgs, qui font le corps de chaque Juſtice ? Tous ces départemens ſont bons pour régler les opérations des finances, les diſ-

tributions des troupes, les fournitures des vivres & des étapes. Ces enfilades de noms peuvent mettre de l'exactitude dans des rôles & des assises. Mais la mémoire ne trouve point de prise sur un millier de petites provinces multipliées par dix ou douze cens villes qui les composent. Que sera-ce, quand il faudra recommencer le même train d'un Royaume à l'autre ? C'est un casse-tête.

On trouveroit un soulagement sûr & un profit prompt, dans une Géographie qui montreroit l'état actuel de la terre, par autant de courses maritimes qu'il y a de côtes & de peuples célèbres autour des Continens ; & qui montreroit ensuite les différens états du Genre-humain d'un âge à l'autre, par les voyages des grands Hommes qui ont introduit de nouvelles peuplades, parcouru de grandes régions, & fait les découvertes, ou des terres inconnues, ou des productions profitables à la

Société. Encore ne faudroit-il pas s'en tenir à des Itinéraires secs & décharnés ; mais traiter la matiere par des discours historiques, les accompagner chacun d'une carte ou d'une peinture peu chargée ; n'y mettre que les lieux très-distingués ; y ajouter dans une seconde carte de nouvelles particularités en petit nombre, & caractériser ainsi chaque pays par un concours de circonstances qui ne se trouvent réunies que là. Un canton déjà connu par ce qu'il a de remarquable en lui-même, gagne encore beaucoup à être lié dans la mémoire avec un autre encore plus curieux. Tout devient sensible par de fréquens retours sur les mêmes pays ; &, sans suivre un ordre différent de celui de la nature, on se rappelle vivement la position des grandes villes & de celles qui en sont voisines, en se souvenant des rivieres qui les baignent, des productions qui les enrichissent, & des opérations de leur

commerce ; comme les Voyageurs qui ont souvent traversé certaines provinces, & ont pris connoissance des divers changemens qui y sont survenus, n'ont point besoin d'autre méthode que de la fréquente vue des objets qu'elles contiennent, pour en prendre une idée nette, & pour en parler juste.

C'est dans cette vûe, & selon ce plan, que nous avons entrepris de décrire l'état actuel de la terre, & les Etats différens qui sont survenus d'âge en âge. Dans le premier Livre nous traiterons la *Géographie moderne*, en la partageant en différens *Voyages maritimes*, qui suivront les côtes des grands continens dont la terre est composée, sans négliger la visite des terreins environnés d'eau, qui sont les îles, ni de ceux qui ne sont encore découverts qu'en partie. Dans ce tour du monde, nous nous garderons bien de nous surcharger des connoissances inutiles. En Géographie, comme

par-tout ailleurs, il faut ignorer beaucoup de choses peu importantes, pour savoir nettement les nécessaires. Dans le second Livre, nous mettrons bout-à-bout les *Voyages des Hommes célèbres*, qui ont traversé de grandes régions, qui ont établi de nouvelles colonies, & qui ont, jusqu'à nos jours, découvert quelques terres auparavant inconnues.

La situation des lieux & les particularités de chaque pays ne se pouvant apprendre que sur des témoignages, nous avons choisi les témoins les plus accrédités, ou pour avoir appris ce qu'ils avancent par leurs propres yeux, ou pour avoir rapproché avec discernement les meilleures relations.

Pour la Géographie ancienne, nous avons fait grand usage de l'Ecriture Sainte, de Samuel Bochart, des meilleurs Auteurs profanes, & sur-tout de Christophe Cellarius, qui a employé trente ans à débrouil-

ler la Géographie des premiers tems jusqu'à Constantin - le - Grand. Pour le moyen-âge, où l'inondation des Scythes & des Arabes a changé la face de la terre, nous avons suivi, tant qu'il a été possible, les Auteurs contemporains & les relations des Voyageurs recueillies par Ramusio. Pour les derniers tems, nous avons profité avec précaution de l'immense collection de Bruzen de la Martiniere, & de l'Histoire des Voyages, traduite de l'Anglois, & enrichie des Mémoires les plus modernes, par M. l'Abbé Prevôt.

Pour ce qui est de la longitude & de la latitude, nous avons suivi la graduation de M. de Lisle. Quand nous aurons le Recueil des Cartes de M. Bellin, qui travaille sur des Mémoires plus récens, nous serons encore mieux servis. Notre dessein au reste, n'est pas de former des Navigateurs, & dans l'espèce de voyage que nous faisons, nous ne courons aucun risque pour nous être

mépris de quelques degrés. Nous voulons ſeulement nous accoutumer, en quelque lieu du globe que nous nous trouvions, à connoître quelle eſt la diſtance de longitude entre le premier méridien de nos Cartes & le méridien qui paſſe ſur nos têtes ; comme auſſi, quelle eſt la diſtance de latitude entre la ligne de l'Equateur & la ligne parallèle, qui marque de combien de degrés nous ſommes diſtans de l'Equateur vers le pôle du Nord ou vers le pôle du Sud.



TABLE
DES CHAPITRES.

LES COLONIES FABULEUSES QUE LES POÉTES ATTRIBUENT AUX GRECS.

PREMIERE SUITE DU CHAPITRE XV.

SECONDE SUITE DU CHAPITRE XV.

TROISIEME SUITE DU CHAPITRE XV.

DERNIERE SUITE DES COLONIES GRECQUES ET DU CHAPITRE XV.

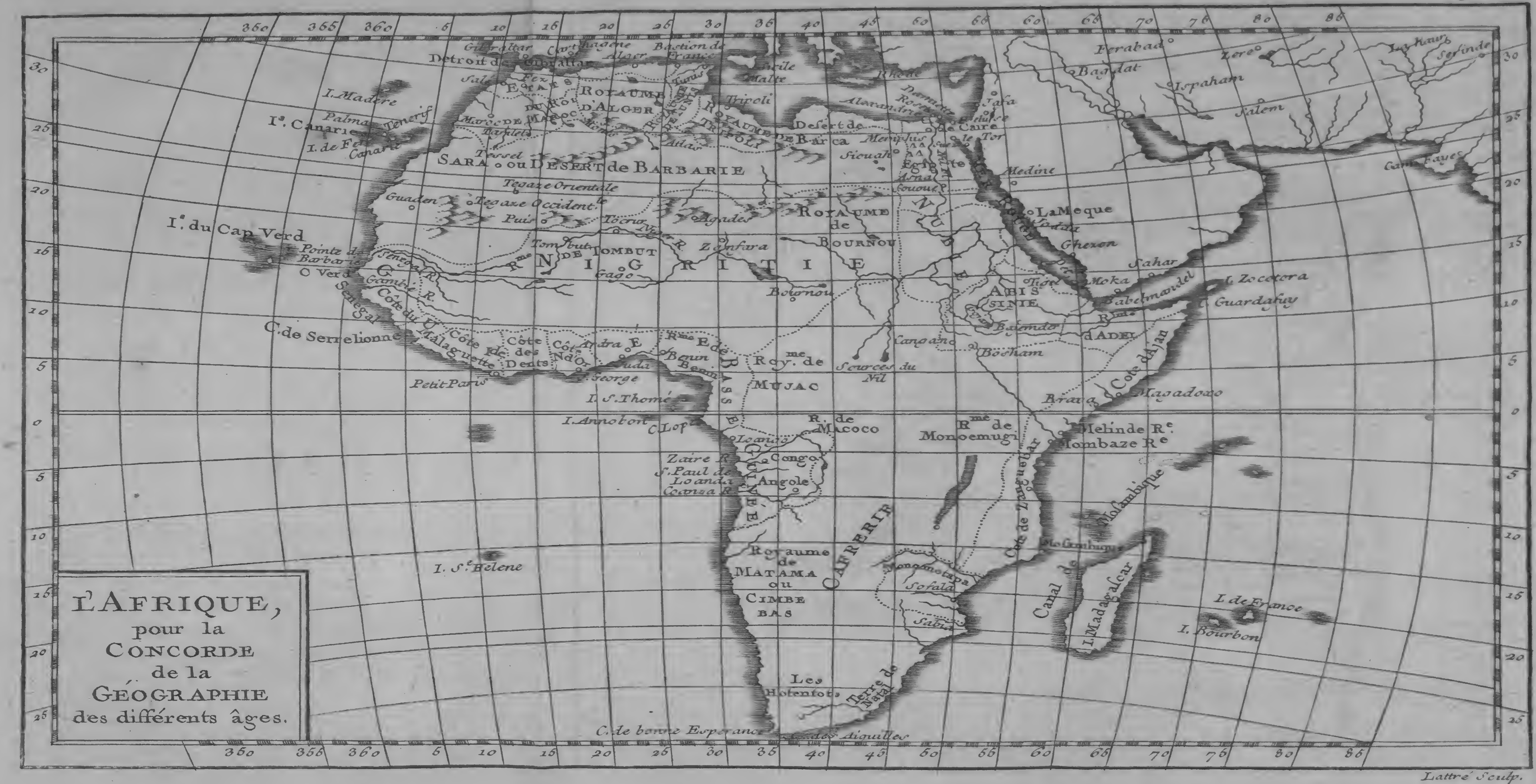
CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

Fin de la Table.


L'AFRIQUE,
pour la
CONCORDE
de la
GÉOGRAPHIE
des différents âges.
Lattré Sculp.



CONCORDE DE LA GÉOGRAPHIE DES DIFFÉRENS AGES.

LIVRE PREMIER,

Où l'on fait connoître la Terre par ses productions, & par les opérations du Commerce.

L'AFRIQUE.

PREMIER VOYAGE.

La Côte Septentrionale de l'Afrique, ou la Barbarie.

PLAÇONS-NOUS au port de Japha, qui eſt l'ancienne Joppé de Paleſtine. Ce ſera le point que nous choiſirons comme le terme du départ, dans le circuit que nous

voulons faire autour du monde, & en dernier lieu, comme le terme du retour. La Paleſtine ou la Terre-Sainte, eſt au centre des trois anciens Continens, & touche à l'iſthme de Suez, qui s'étendant d'environ cinquante lieues entre la mer Méditerranée & la mer Rouge, fait la ſéparation ou l'unique communication de l'Aſie avec l'Afrique.

L'Egypte.
Long. 48. jusqu'à 50. 3'.
Lat. 25. 30. jusqu'à 27. 30'.

Prenant un vaiſſeau au port de Japha, & côtoyant l'iſthme pour entrer en Afrique, nous arrivons en Egypte. On peut y entrer & parvenir au Caire, ſa capitale, ou par le canal de Damiette, ou par le canal de Roſette. Damiette eſt vers l'entrée du canal oriental, à vingt-deux lieues de l'endroit où étoit la ville de Péluſe. Roſette eſt un petit port à l'entrée de l'autre canal, & dans le voiſinage des ruines de la célèbre Alexandrie. Ces deux canaux vont ſe réunir au lit commun du Nil, qui ſe partage quelque peu après avoir arroſé le Caire, qu'il a à droite ou à l'Orient, & la plaine de l'ancienne ville de Memphis, dont on voit encore les ruines, avec les fameuſes pyramides, à quelque diſtance vers la gauche.

Il ne ſe peut guere voir de pays plus favorablement ſitué, pour toutes les

commodités du Commerce. Les deux canaux du Nil qui aboutissent à la Méditerranée, apportent au Grand Caire les marchandises de l'Europe. Les marchandises des Indes, avec le café & les aromates de l'Arabie heureuse, traversent la mer Rouge ; & des différens ports de cette mer elles sont transportées dans le Nil, sur lequel elles continuent leur voyage pour se rendre au Grand Caire. Enfin les marchandises d'Arménie, de Perse & de Syrie, se rendent par terre sur des chameaux à Alep, d'où elles continuent leur route jusqu'au Caire. Toutes ces branches de commerce subsistent ; mais les Egyptiens, qui n'ont jamais été navigateurs, sont aujourd'hui moins bons commerçans que jamais. Le Gouvernement du Grand Seigneur, qui a conquis l'Egypte, n'est point opposé à y voir de l'activité & des richesses ; mais il en craint la révolte, & il ne la veut ni trop peuplée ni trop opulente. Le Bacha & les autres Officiers Turcs savent la dégraisser & la tenir dans une honnête médiocrité.

Le Nil, qui favorise si fort le commerce de l'Egypte, est de plus l'ame de sa fertilité. Ce fleuve traverse l'Egypte entière dans sa longueur ; & quoiqu'il ne pleuve que rarement en Egypte, sur-

L'inondation du Nil.

tout en été, il couvre en ſe débordant, les campagnes, & s'y élève de vingt à vingt-ſix pieds, & plus dans la baſſe Egypte. Il reſte ſur les terres juſqu'au commencement d'Octobre, & rentre peu-à-peu dans ſon lit, après avoir dépoſé ſur les plaines un limon, qu'on mêle par un léger labour avec la terre de deſſous. Le blé, l'herbe des prairies, les légumes, tout lève en Novembre. L'hiver eſt ſi doux, que ſouvent il ne dépouille pas les arbres de leurs feuilles en Janvier. La campagne eſt toute couverte de fleurs en Février. On fait la moiſſon dans la haute Egypte en Mars, dans la moyenne en Avril, & dans la baſſe au commencement de Mai. L'abondance des récoltes n'eſt nulle part auſſi belle.

Cauſes de cette inondation.

La cauſe de cette inondation n'eſt plus incertaine. Au printems, lorſque les premieres chaleurs commencent à fondre les neiges qui couvrent les montagnes des pays ſeptentrionaux, il s'élève des vents aliſés ou annuels, qui ſoufflent cinq ou ſix ſemaines de ſuite, du Nord au Sud, & qui portent les vapeurs ou les humidités de la terre vers l'Ethiopie, qu'on nomme aujourd'hui le *Pays des Abyſſins & des Nubes.*

Ces brouillards accumulés & épaiſſis

en pluies, couvrent les plaines & grossissent les lacs, d'où l'eau se répand plus loin.

Les premiers, qui s'enflent le plus, sont ceux de la Province de Goyame en Abyssinie. Le lit du Nil, qui y commence son cours, (*) traverse ensuite la Nubie, & se décharge, par de grandes cataractes, vers Syenne ou Souène, dans la haute Egypte, qui est la méridionale. Bientôt ce n'est plus un fleuve, c'est une large nappe d'eau ou une mer qui roule pendant deux cens lieues jusqu'à la Méditerranée. Les habitations

Sources du Nil.

(*) Les Géographes anciens, & les plus célèbres des Orientaux, reculent les sources du Nil, vers le milieu de l'Afrique, les plaçant aux montagnes de la Lune, vers le cinquième degré de latitude septentrionale. Voyez la *Carte d'Afrique*, donnée par M. Danville. Cet habile Géographe, remarque que les Anciens ont connu, sous le nom d'*Astapus*, le Fleuve d'Abyssinie, dans les sources duquel on a cru dans ces derniers tems avoir trouvé celles du Nil; & qu'ils ont donné par préférence le nom de Nil à cette autre riviere nommée la *Riviere blanche*, dont les sources sont plus avancées dans le continent de l'Afrique; laquelle d'ailleurs est plus considérable que celle d'Abyssinie, au moment où elle mêle ses eaux avec les siennes.

des Egyptiens ſont tous terreins relevés naturellement, ou des terraſſes faites de la main des hommes. Ces habitations deviennent en été comme autant d'îles élevées au milieu des eaux. Les vapeurs échauffées y deviennent étouffantes, ſurtout pour les Etrangers.

Les productions particulières à l'Egypte.

Il n'y a guère de pays plus abondant que celui-ci en légumes & en plantes de toute eſpèce. Celles qui lui ſont plus particulières, ſont le Lotus, le Perſéa & le Bananier.

Le Lotus.

Le Lotus, qui vient autour des habitations des Egyptiens, lorſqu'elles ſont inondées, reſſemble, dans ſa façon de naître au fond de l'eau & de s'élever juſqu'à la ſurface, à la plante Nénuphar, qui vient dans nos étangs & étale ſes larges feuilles en forme de fer à cheval, & ſes fleurs ſur des pédicules à la ſurface de l'eau. Le Lotus élève ſa tige de toute la profondeur de l'eau & de pluſieurs piés au-deſſus de la ſurface, avec un beau feuillage mêlé de fleurs odoriférantes. Il s'en forme des forêts autour des habitations des Egyptiens, qui s'y promenent en bateau, & y cherchent l'ombre & la fraîcheur.

Il y a deux ſortes de Lotus : celui qui a des fleurs blanches, & celui qui en a

d'incarnates, & qui s'élève davantage hors de l'eau. Les pauvres mangent la racine de l'un & de l'autre, mais surtout les graines du ciboire qui occupe le cœur de la fleur incarnate.

On en tire les graines, & on les brise pour en faire du pain. Les Auteurs anciens ont souvent parlé de cette seconde espèce de Lotus, & la nomment tantôt *ciboire* ou *coupe*; tantôt *féve d'Égypte*; quelquefois *colocasie*, à cause de ce calice ou petit vase plein de graines.

Le Perséa est un assez bel arbre, qui porte des feuilles semblables à celles du laurier, & dont le fruit a la figure d'une poire, quoique ce soit un fruit à noyau. Le Perséa.

Le Bananier, qu'on nomme aussi *Figuier d'Adam*, est une plante singulière en tout. Elle sort d'un oignon, & s'élève à quinze, dix-huit, vingt pieds & plus de hauteur. Sa tige devient grosse comme un moyen arbre. Ses feuilles sortent de la tige par un long pédicule, & ont jusqu'à cinq & six pieds de longueur sur deux de largeur; ce qui a fait dire que ses feuilles avoient été le premier habit d'Adam. Sur un rameau qui part d'entre ses feuilles, il se forme jusqu'à deux cens fleurs, qui font place à autant de fruits, semblables à des con- Le Bananier ou le Muza.

combres de moyenne grosseur, d'une chair fondante & d'un goût agréable. La tige & les feuilles servent à nourrir les éléphans & d'autres animaux. Ces fruits, qu'on nomme *Bananes*, étoient la nourriture ordinaire des Moines de la Thébaïde, & passent dans leurs Histoires pour des fruits de palmier sans l'être.

Le Jonc nommé Papier.

Le Nil nourrit dans ses eaux un Jonc, dont il est bon de prendre connoissance, parce qu'il a été de grand usage dans l'Antiquité. Sous la grosse écorce de ce Jonc, il s'en trouve de plus fines, qu'on détachoit l'une de l'autre, & qu'on tiroit par bandes. On les colloit l'une sur l'autre, en les croisant pour les fortifier. Ces feuilles préparées pour l'écriture, se nommoient anciennement *papyrus*, ou *papier*, du nom de la plante qui les produisoit. Le même nom a passé, vers le moyen-âge, au carton fait de coton cardé, puis à un autre carton fait de chiffons de linges broyés sous de forts pilons. C'est notre papier moderne, incomparablement plus beau, plus blanc & plus durable que le papier d'Egypte. Celui-ci n'est plus d'usage.

Les animaux d'Égypte.

Les animaux particuliers à l'Egypte, quoiqu'il s'en trouve quelques-uns en d'autres provinces de l'Afrique, sont

le Crocodile, l'Icneumon & l'Ibis.

L'Ibis est une espèce de Cigogne, qui fait son nid au haut des palmiers, pour mettre ses petits en sûreté. Elle ne peut guère vivre hors de l'Egypte. Elle se nourrit de lézards, de limaçons & de serpens. L'Ibis.

L'Icneumon est un grand rat, ou une sorte de grosse belette, utile aux Egyptiens, parce qu'il vit d'animaux nuisibles, & qu'il est sur-tout avide des œufs du Crocodile. L'Icneumon.

Le Crocodile, pour la figure, est semblable à un lézard; mais c'est un animal amphibie, redoutable dans l'eau & sur terre. Il a quinze, vingt, quelquefois plus de vingt-cinq piés de long. Il est couvert sur tout le dos d'écailles épaisses & impénétrables. Il est redoutable par la longueur de son grouin, par les fortes dents dont ses mâchoires sont armées, & par ses ruses qui ne lui réussissent pas moins que ses forces. Le Crocodile.

Le Phénix est un oiseau d'une beauté singulière, mais de pure invention & sans réalité. Les Egyptiens en avoient fait le symbole de l'abondance, & d'une certaine année qui revenoit, selon leurs calculs astronomiques, dans le concours de tels & tels astres, & rendoit l'Egypte heureuse. Les Poètes saisirent ce bel Le Phénix.

oiſeau, pour en faire des deſcriptions & d'autres contes.

La Côte de Barbarie.

La Côte de Barbarie s'étend depuis l'Egypte juſqu'à l'Océan occidental & le détroit de Gibraltar. Elle a au nord le Mer Méditerranée, & au midi les longs & affreux déſerts de Zara. De nombreuſes familles d'Arabes, venues de de-là la mer Rouge & diſperſées dans les déſerts du Pays de Barca, dans les vallées des Monts Atlas, & bien ailleurs, où l'on les retrouve encore habitant ſous des tentes & conſervant leur ancien nom de Bérébères, paroiſſent avoir donné ce nom à toute la Côte de Barbarie.

Les Pays qui la compoſent ſe trouvent ainſi de ſuite, depuis l'Egypte juſqu'au détroit de Cadix ou de Gibraltar : 1.° le Pays de Barca; 2.° le Royaume de Tripoli; 3.° le Royaume de Tunis; 4.° le Royaume d'Alger; 5.° les trois Royaumes de Fez, de Maroc & de Tafilèt, qui appartiennent au Roi de Maroc.

Le Pays de Barca.

Le Pays de Barca eſt un amas de montagnes fort rudes, de vallées ſtériles & preſque inhabitées. On n'y voit guère que d'anciennes villes ruinées & quelques pauvres villages.

Les Royaumes de Tripoli, de Tunis, &c.

Les Royaumes de Tripoli, de Tunis & d'Alger, ſont plutôt des Républiques,

ſous la protection du Grand Seigneur, que de vrais Royaumes. On y profeſſe la prétendue religion de l'impoſteur Mahomèt, & on y exerce la piraterie ou le brigandage de mer, comme les Sarraſins qui ont apporté le Mahométiſme en Afrique, exercent le brigandage de terre en Arabie, en attaquant les voyageurs & les marchands qui vont à la Mecque, lieu de la naiſſance de leur faux Prophète. Il y a auſſi une retraite de pirates à Salé, ville de la dépendance du Roi de Maroc, à la ſortie du détroit de Cadix à gauche.

Les productions & les marchandiſes les plus ordinaires de cette longue côte, ſont le Blé, les Dattes, la Cire, les Chevaux, le Corail & les Maroquins. Les terres de toutes ces Provinces ſont communément très-fertiles, & deviennent une grande reſſource pour l'Europe quand elle manque de blé. Comme les terres d'Afrique ſont ſans aucune humidité dans leur intérieur, on y pratique de grands trous quarrés, qu'on revêt par dedans de planches & de nattes, ou de ſimple paille. On y conſerve ainſi pendant une longue ſuite d'années, de très grandes proviſions du plus beau froment.

Ils ont avec cela la plupart de nos

fruits, & grande abondance de ceux qui rafraîchiſſent le plus. La longueur de leur été & la douceur de leur hiver leur procurent un beau commerce de

La Cire.

Cire. Leurs campagnes ſont pleines de l'eſpèce de palmiers qui donnent la

Les Dattes.

Datte. C'eſt un fruit rond, plus gros & plus long que le pouce, charnu, agréable, nourriſſant, & ayant un noyau comme une prune. Les meilleures, & qui ſont le plus de garde, viennent du Royaume de Tunis, d'où il s'en débite beaucoup à l'Etranger.

Les Maroquins.

Les Maroquins ſont des peaux de boucs, de chèvres & d'autres animaux, préparées ſelon différentes méthodes, & teintes en rouge, en noir, en jaune-citron, ou en violet. Mais on les contrefait très-bien ailleurs.

Le Corail.

Le Corail ſe pêche le long de toutes les côtes de la Barbarie, mais ſur-tout au Royaume d'Alger. Une Compagnie de marchands de Marſeille entretient un nombre de Pêcheurs, & fait le commerce du Corail au Baſtion de France, qui eſt un petit Fort François aux confins des Royaumes d'Alger & de Tunis.

On a toujours attribué bien des vertus au Corail, entr'autres celle d'arrêter le ſang dans les hémorragies. On eſt

revenu de tous ces contes, & si cette matière fait encore partie du commerce, c'est pour en faire des chapelets, des colliers, des brasselets, qui se vendent bien en Afrique, dans toute l'Asie, & surtout au Japon.

Les Coraux, les Coralloïdes & quantité d'autres prétendues plantes marines, n'ont réellement ni racines, ni écorce, ni feuilles, ni pédicules, ni filamens, ni nervures, ni dentelures, ni rien qui caractérise l'organisation d'une plante. On a découvert que ces amas de matières pierreuses qui s'étendent en forme d'éventail & de ramifications, dont les extrémités montrent quelquefois de la souplesse & une sorte de gonflement, ne sont que des ruches où vivent des pelotons d'animaux d'une petitesse qui les rend invisibles. Les premiers jettent sur un rocher ou sur quelqu'autre corps dur, un suc pierreux qu'ils ont en eux-mêmes, & dont il se forme une patte ou une attache qui se durcit & sert de base aux loges qui se construisent dessus. La première en engendre une autre fourmilliere, d'où s'en engendre une infinité d'autres. Elles font corps avec le suc qui les enveloppe & s'épaissit. Toutes ces loges attachées l'une à l'autre, comme

autant de grains enfilés, mais fermes; donnent à cet aſſemblage un air d'arbriſſeau en éventail; ce qui porte à prendre pour une plante, ce qui n'en a ni les organes ni la nature.

Les Chevaux barbes. Les Chevaux barbes, c'eſt-à-dire de Barbarie, ſont une excellente marchandiſe. Ils ſont eſtimés par-tout. On les croit originaires d'Arabie, d'où les Sarraſins en ont amené & perpétué l'eſpèce en Afrique.

Le Zara. La Nigritie. Les Pays immenſes qui ſont au midi de la Barbarie, ſont le Zara ou le Déſert; & la Nigritie, où coule le Niger, depuis l'Ethiopie où il prend ſa ſource, & ſe décharge, dit-on, dans l'Océan occidental, par deux branches, qui ſont les rivières de Sénégal & de Gambie ou Gambra. (*) On pénetre peu dans les régions intérieures de l'Afrique. Les habitans diſperſés çà & là dans le Zara, s'avancent quelquefois vers les côtes,

(*) Les Cartes les plus récentes repréſentent le Niger & le Sénégal comme deux rivières diſtinguées, & dont le cours eſt même oppoſé. Suivant ces Cartes, le Niger prend ſa ſource dans un lac du Royaume de Tombut, coule d'Occident en Orient, & va ſe décharger dans deux lacs du Royaume de Bournou. Le Sénégal prend ſa ſource

& y portent du sel ou des peaux. Ce sel qui manque à bien des Africains, & qu'ils achetent des habitans du Désert, se trouve par grosses masses qu'on prendroit pour du cristal, & se nomme *Sel gemme*. Le Niger se déborde comme le Nil. Le Sel gemme. Le Niger.

SECOND VOYAGE.

La Côte occidentale d'Afrique, ou la Côte des Nègres.

Les Etats du Roi de Maroc sont la fin de la Barbarie & le commencement de la longue Côte des Nègres. Si ces Etats, qui faisoient l'ancienne Mauritanie, & dont les Peuples se nomment *Maures*, sont pleins de visages rembrunis, ce n'est pas que ces Peuples soient originairement Nègres, ni que cette couleur noirâtre leur soit naturelle à tous; mais c'est parce que les Arabes, & sur-tout les Sarrasins, ayant été en différentes fois chassés des Provinces de l'Espagne

---

au lac Mabéria, aussi dans le Royaume de Tombut, coule à l'Occident, & se décharge dans l'Océan, à la pointe de Barbarie. La rivière de Gambie n'est point non plus une branche du Niger ni du Sénégal: elle a sa source particulière.

dont ils s'étoient rendus maîtres, se réfugièrent chez les Mahométans d'Afrique, & sur-tout en Mauritanie. De-là le grand nombre de familles bazanées dans ces quartiers. C'est la couleur des Arabes; & on donne assez communément par-tout le nom de *More* & de *Moresse* aux hommes & aux femmes qui ont le teint arabe, & font profession du Mahométisme.

Le Sénégal. Les premiers Nègres auxquels nous rendrons visite, sont ceux qui habitent les environs de la riviere de Sénégal & de la riviere de Gambra vers la mer. A une distance à-peu-près égale de ces deux Le Cap verd. rivieres est le Cap verd, qui se reconnoît de loin par la beauté de sa verdure. Quelques Voyageurs ont cru que la Gambra sortoit de quelques lacs assez peu éloignés de l'Océan. D'autres soutiennent que c'est un bras provenu du Niger; (*) mais que quand le Niger se desséche, alors la Gambra n'a plus de communication avec ce fleuve, & trouve son entretien dans quelques lacs marécageux, qu'une forêt d'arbres croisés rend impraticables, & où vont se rendre

(*) Ou plutôt du Sénégal. Voyez la Note précédente.

des filets d'eau qui defcendent des montagnes voifines.

La Guinée.

Quoiqu'il n'y ait aucun peuple qui donne le nom de Guinée au pays qu'il habite, cependant tous les Voyageurs conviennent de donner le nom de Guinée à cet efpace qui s'étend depuis la riviere de Gambra jufqu'au Cap Lopès, fous la Ligne équinoxiale, ou à peu près. Ils y diftinguent fur-tout trois Côtes célèbres, qui vont ainfi de fuite, en defcendant au midi. Elles portent chacune le nom de ce qui les caractérife le plus.

La Côte de Malaguette.

La premiere eft la côte de Malaguette, qui produit la Malaguette ou le Poivre de Guinée. C'eft une graine qui, fans avoir le mérite du poivre, en a quelque peu le goût ou l'acrimonie, & qui fe débite chez des peuples peu délicats. Elle vient dans une gouffe longue & pointue, d'un très-beau rouge comme le corail; ce qui la fait employer par les Peintres fleuriftes parmi leurs feftons & leurs guirlandes.

La Côte des Dents.

La feconde côte eft celle des Dents, c'eft-à-dire de l'ivoire, parce qu'on y trouve beaucoup de ces longues dents dont les éléphans fe défont, quand elles font pouffées par de plus nouvelles qui les remplacent. Les Diépois, qui ont les

premiers découvert ces côtes, d'où les Portugais les ont chassés, avoient établi à Dieppe une Manufacture d'ouvrages en ivoire : mais elle se soutient foiblement. Cette matière est sujette à jaunir ; & les ouvriers la manient difficilement.

La Côte d'Or.

La poudre d'Or.

La troisième est la côte d'Or, qui tire ce nom du gravier mêlé de paillettes d'or, qu'on y trouve sur les bords & dans les anses des rivieres, sur-tout après les grandes pluies. On ne doute point que ces parcelles d'or ne soient amenées dans le courant des rivieres, par les grandes pluies qui pénétrent les montagnes où sont les mines de ce métal, & les entraînent avec elles, en s'échappant par les sources ou ouvertures qu'elles trouvent au-dehors. Ces paillettes roulent avec le sable & la terre, se précipitent & s'arrêtent dans les enfoncemens où elles trouvent du repos. On les sépare de la terre par des lotions réitérées, en les mettant & les remuant avec beaucoup d'eau dans des sebilles ou vaisseaux de bois. On penche le vaisseau ; la fine terre & le sable s'écoulent peu-à-peu avec l'eau, & il ne reste au fond que le gros gravier, & les parcelles d'or, qu'on sépare plus aisément.

Ces trois sortes de richesses ne sont

pas si particulières à ces trois Côtes, qu'on n'en trouve aussi tantôt plus, tantôt moins, de semblables chez les autres Négres.

Il y a déjà long-tems que les Nègres occidentaux se sont civilisés, par un effet naturel du commerce qu'ils font avec les Européens, & des avantages qu'ils y trouvent : mais il n'y en a point qui aient des façons plus prévenantes, & qui paroissent plus intelligens, que les habitans des beaux pays de Juida & d'Ardra. L'abondance de leurs fruits fait regretter que leur pays soit fort resserré par les peuples de la haute Guinée & par ceux de la basse.

Juida & Ardra, m'di de la haute Guinée.

Tous ces peuples, malgré les établissemens des Européens parmi eux, & le zèle des Missionnaires, conservent leur ancienne idolâtrie, qui consiste à se faire des Dieux à leur fantaisie. Ils attachent la Divinité & le pouvoir de les protéger, à ce qu'il leur plaît de choisir pour l'adorer, comme une telle montagne, un tel arbre, un bloc de pierre, une pièce d'étoffe, une boëte qu'ils logent dans leur poche. Ils offrent des sacrifices & des prières à ces objets, & les appellent dans certains cantons leurs *Grigris*, & dans d'autres leurs *Fétiches*.

Grigris, & *Fétiches*, Dieux des Nègres.

Ils ont quelques loix qui puniſſent le larcin & l'adultère. Ils ont quelques coutumes générales, & d'autres locales ; mais ils menent une vie très-licencieuſe.

La Baſſe Guinée.

On donne ſans grande raiſon, & uniquement par déférence pour la coutume des Navigateurs, le nom de baſſe Guinée, à un eſpace de cinq ou ſix cens lieues, depuis le golphe & la petite île de Saint-Thomas, ſous l'équateur, juſqu'au voiſinage du Cap de Bonne-Eſpérance, qui finit l'Afrique au midi. Cet eſpace contient pluſieurs Royaumes aſſez puiſſans; ſavoir le Benin, le Loango, le Congo, l'Angola & le Matama.

Coutumes des Peuples.

La plupart des Peuples qui habitent ces Pays, ont, comme ceux de la haute-Guinée, retenu les pitoyables pratiques de leur idolâtrie. Ils reconnoiſſent un Dieu, créateur & auteur de tout bien ; mais ils ne l'adorent ni ne l'invoquent, parce qu'il ne veut faire aucun mal à perſonne ; & c'eſt à des eſprits malfaiſans que s'adreſſent leurs dévotions inquiettes. Le Chriſtianiſme a fait quelques progrès plus apparens chez les habitans d'Angola qu'autre part. Ils bâtiſſent mal, & les palais des Rois n'y ſont qu'en terre & en feuillages ſecs. On voit pourtant

quelques belles villes, comme Benin, au Royaume de même nom, & Loanda, au Royaume d'Angola. On y trouve une Cathédrale très-bien bâtie. La plupart sont très-paresseux. Ils laissent la culture des terres à leurs femmes, & sont fort simples dans leurs meubles & dans leurs repas. Les Européens leur ont fait grand tort, en les accoutumant dans leurs marchés, à recevoir des liqueurs distillées & spiritueuses. Ils en sont fort avides, & en deviennent furieux. Ce qu'ils ont le plus à cœur, c'est d'avoir de belles armes, & de quoi se parer selon leur goût. Pour habit, les hommes & les femmes n'ont communément qu'un pagne, qui est une pièce d'étoffe dont ils font deux ou trois tours sur leurs reins. Cette espèce de jupon leur tombe de la ceinture jusqu'à mi-jambes ; le reste est nud. Les femmes s'embellissent le nez & les oreilles de quelques anneaux de métal. Elles aiment beaucoup les colliers de corail & de verroteries. Elles recherchent les brasselets de petits coquillages blancs, pour relever la noirceur de leur teint.

La superstition & l'idolâtrie ont toujours été cruelles. Les sacrifices d'hommes, de femmes & d'enfans, même de

fils & de filles uniques, ont été communs chez presque tous les peuples. La coutume d'enterrer, à la mort des Rois & des Grands, ou une femme chérie toute vivante, ou quelque favori qui regarde ce dévoûment comme une action héroïque, est encore en usage dans bien des lieux de l'Asie & de l'Afrique. Mais il n'y a guère de Royaume où l'on porte plus loin ces cruautés, qu'au Benin ; & la mort du Roi ou d'un grand Seigneur, y est toujours suivie d'une vraie boucherie de chair humaine.

La vente des Nègres.

Nous avons vu sur quoi roule le commerce ordinaire des Nègres ; mais nous n'avons encore rien dit de ce qui en fait le principal objet. C'est la vente de leurs esclaves. Ces peuples sont presque toujours en guerre, & dans l'usage d'emmener chez eux leurs prisonniers, qu'ils revendent souvent à d'autres pour en tirer différens services. Il arrive souvent que d'horribles sécheresses, ou des légions d'insectes, & sur-tout de sauterelles, mettent des provinces entières hors d'état de subsister. Ces pauvres peuples vendent leur liberté à qui les voudra nourrir. Des Princes vendent leurs sujets, des peres vendent leurs propres enfans. Les Européens qui parcouroient les

côtes des Nègres, trouverent cette marchandise à très-grand marché, & employèrent leurs esclaves au service des vaisseaux ou dans leurs terres. Ils crurent ensuite pouvoir les transporter dans leurs nouvelles plantations d'Amérique. L'herbe & les nourritures des chevaux ne réussissent ni dans les Isles ni dans la plupart des contrées de la Terre ferme. Ils prirent le parti d'employer au lieu de chevaux, des esclaves Nègres pour cultiver l'Indigo, le Tabac, le Sucre, & les autres productions du nouveau Continent : ce qui a toujours été continué depuis. On peut voir les Réglemens que Louis XV a faits pour le gouvernement des esclaves Négres. Ils sont très-curieux, & se nomment *le Code Noir.*

Les plus raisonnables de ces esclaves, sont ceux qu'on tire du Cap verd & d'Angola. Communément les autres sont intraitables, & ne marchent qu'à force de coups. Si les Esclaves font la richesse de leur maître, c'est pour celui-ci une richesse bien périlleuse. Ils ne quittent leur patrie que le désespoir dans le cœur. Plusieurs se tuent. Les autres ne montent sur le vaisseau qui les conduit à leur destination, qu'avec le dessein formé de se jetter, s'ils le peuvent, dans

la mer. Arrivés en Amérique, leur pareſſe & leur mélancolie ſont indomptables, à moins que l'inſtruction chrétienne ne les touche, & ne les attache enfin par affection au travail & à leur maître.

Il ſe préſente ici une queſtion bien naturelle. Si depuis près de deux ſiècles qu'on achete des eſclaves de Guinée, & qu'on les enléve à préſent par milliers d'une année à l'autre, la côte occidentale d'Afrique ne ſe dépeuple pas, l'inconvénient eſt réel. Mais ces peuples ont d'autres liaiſons, qu'il ſeroit trop dangereux pour nous de vouloir faire. Ils pénétrent dans les Royaumes de Mujac, de Macoco, de Monoémugi & de Monomotapa. Ils y font le trafic des eſclaves. Ces pays, qui nous ſont inconnus, remplacent à bon marché les eſclaves, que les plus Occidentaux vendent à cher compte aux Européens.

Les Cafres. Leurs voiſins en général ſe nomment les Cafres ou les Infidèles. C'eſt le nom que donnent les Mahométans à un peuple très-groſſier & très-barbare, qui remplit le cœur & le fond de l'Afrique. Nos Navigateurs, en voulant avancer dans l'intérieur de l'Afrique, n'ont pu éviter leurs trahiſons, ni former avec les Cafres aucunes liaiſons conſtantes. Ils s'en tiennent

tiennent au commerce des côtes : encore y ſont-ils plus redevables de leur sûreté à leur groſſe artillerie, qu'à la bonne foi des Nègres, la plupart ſans religion.

Les Hottentots ſont les derniers habitans de l'Afrique. Ils ſont voiſins du Cap de Bonne-Eſpérance. Placés, pendant une longue ſuite de ſiècles, ſur la pointe méridionale de l'Afrique, au milieu du grand Océan où la navigation, même le long des côtes, n'étoit plus en uſage, ces peuples que perſonne ne viſitoit, s'étoient tellement abatardis à l'écart, qu'ils n'avoient plus d'idée de religion, ni de ſociété, ni de gouvernement, ni de bienſéance. Certaines coutumes leur tenoient lieu de toutes règles. Ils répétoient ce qu'ils avoient vu faire. Mais comme ils n'avoient point d'ennemis, ils n'eurent jamais le fonds de la barbarie. Ils ne ſont point cruels. Ils ne poſſédent rien avec paſſion, & donnent aſſez volontiers à ceux qui vont chez eux, & qui leur font connoître leurs beſoins.

Les Hottentots.

L'effet principal de leur groſſiéreté, eſt la négligence & la malpropreté. Leur teint noir paroît leur plaire; & pour le relever encore, ils ſe frottent le viſage

& tout le corps d'une poudre de charbon broyé, puis arrosé de leur propre urine & de la graisse des animaux qu'ils tuent. Ils perfectionnent leur puanteur, en s'entortillant les jambes des intestins des mêmes animaux. Ces boailles, sans être vuidées, se serrent contre leurs jambes, s'y cuisent ou s'y boucanent. Au bout de huit ou dix mois on en fait l'essai, & l'on croque l'intestin tant qu'il dure. Mal-à-propos a-t-on accusé les Hottentots d'être anthropophages. Ils n'ont jamais mangé d'autres ennemis que les vermines qui les rongent. Nous pouvons borner leur histoire à ces seuls traits.

Le Cap de Bonne-Espérance.

Les Hollandois possédent le Cap de Bonne-Espérance. C'est l'entrepôt du grand commerce qu'ils font aux Indes. Les Anglois, qui auroient pu s'y établir, s'en dégoûtèrent à cause des vents qui y sont violens, & préférèrent le séjour de la petite île Sainte-Hélène, qui est située au nord-ouest du Cap, en avançant vers l'Amérique, & dont l'air est fort pur. Mais ils n'y ont pas trouvé les avantages que les Hollandois se sont procurés au Cap. Ils ont traité fort humainement les Hottentots, qui sont devenus pour eux des voisins très-utiles. Encore aujourd'hui, comme autrefois, il

suffit qu'ils fournissent ce peuple simple de couteaux, haches, pelles, marmites, & autres gros meubles de cuisine : les Hottentots leur rendent des bœufs, des vaches, des brebis, des chevres & du gibier à très-bon compte. Les Hollandois vivent ainsi dans l'abondance, & vendent des rafraîchissemens aux Navigateurs de toute nation qui passent d'Europe aux Indes, & des Indes en Europe. Ils reçoivent leurs malades dans un spacieux hôpital. Pour guérir la plupart des maladies des voyageurs, & sur-tout le scorbut, ils ont un jardin magnifique & plein d'excellens fruits, de bons légumes, & de tous les simples convenables. Ils recommandent à tous leurs Hôtes de leur apporter les plantes particulières à chaque Pays, ou du moins les graines de ces plantes, dont ils ont formé le jardin le plus utile qu'il y ait sur la terre.

Un bon nombre de familles Françoises, réfugiées en Hollande, se sont retirées & établies au Cap, après s'être engagées à cultiver certaines terres, à condition de stabilité & de certains avantages fixes. Ces François y ont planté & cultivé des vignes, qui ont très-bien réussi. Et les Hollandois nous vendent aujourd'hui un vin de liqueur très-connu sous le nom Vin du Cap.

de *Vin du Cap*. Ce féjour, que l'induftrie Hollandoife a rendu délicieux, eft de plus de trente lieues en tout fens, & s'étend fous le quarantième dégré de latitude méridionale.

TROISIÈME VOYAGE.

La Côte orientale de l'Afrique.

C'eft après avoir doublé & paffé ce Cap, que les Portugais, qui cherchoient une route aux Indes, s'apperçurent enfin qu'ils remontoient au nord; & qu'ayant trouvé le bout de l'Afrique, ils pouvoient efpérer de parvenir par l'Océan aux Indes; ce qui leur fit donner au Cap le nom qu'il porte.

La terre de Natal.

La première terre que nous trouvons à l'orient des Hottentots, eft le pays de Natal. Le peuple, quoiqu'idolâtre, y eft fort paifible, & foumis au Confeil ou Sénat de fes Anciens.

Les Royaumes que nous trouvons fur la côte, en remontant jufqu'à l'Egypte, font le Sofala, le Zanguebar, l'Adel, l'Ethiopie propre, qui fe partage en deux, l'Abyffinie & la Nubie.

Le Sofala.

Le Sofala eft un grand pays, arrofé par la rivière du même nom. Il eft habité par des Cafres, qui paroiffent être

ſujets du Roi ou Empereur de Monomotapa. Ils ſont grand commerce de poudre d'or. La riviere nourrit des crocodiles & des hippopotames, qu'on appelleroit avec raiſon *vaches de rivieres*, parce que cet animal a de grandes cornes de vache, & va paître l'herbe dans les prairies. Ces eſpèces amphibies & voraces ſe font craindre dans le Nil, dans la riviere du Sénégal & dans celle de Gambra; dans le Zaire, au Royaume de Loango; dans la Coanza, au Royaume d'Angole, & dans preſque toutes les grandes rivieres d'Afrique.

Le Zanguebar & l'Adel.

Le Zanguebar, & l'Adel qui va juſqu'à la mer Rouge, ne ſont pas des pays auſſi fertiles & auſſi commerçans que ceux de la côte des Nègres. On y trouve cependant de l'or, du bois d'ébène, des autruches & des aigrettes dont les grandes plumes ſe vendent bien, des paons, des perroquets, des ſinges. Les Portugais ſont preſque les ſeuls qui y trafiquent, dans les villes de Monbaſe & de Mélinde. Ils ont une retraite, ou entrepôt de leur commerce d'Aſie & d'Afrique, à Mozambique, ville qui leur appartient dans la petite île de même nom.

L'Abyſſinie & la Nubie.

Quand on a paſſé le Cap de Guardafui, le plus oriental de toute l'Afrique, à

l'entrée de la mer Rouge, on rencontre l'Ethiopie, qui se partage en deux portions inégales ; la plus petite, qui est la *basse*, & nommée la Nubie ; la plus grande, qui est la *haute Ethiopie*, eu égard au cours du Nil, & surnommée l'Abyssinie.

Les Nubes ont un Roi toujours en guerre avec ses voisins. Ils sont guerriers comme lui ; cependant bons agriculteurs, & vendent à l'Etranger du blé, des cannes de sucre, & de l'ivoire.

Les Abyssins sont des peuples extrêmement noirs, bien faits, sobres, laborieux, robustes & vivant très-long-tems. Ils habitent un pays qui s'étend plus de 400 lieues vers la ligne équinoctiale. Ils la passent, dans les voyages qu'ils font au Monomotapa, pour en rapporter la poudre d'or, que plusieurs d'entre eux se chargent de transporter sur leur dos au Grand-Caire. On leur y donne en échange telles marchandises qu'ils veulent, & en telle quantité qu'il leur plaît. On est sûr de leur fidélité à venir faire leur paiement l'année suivante : & s'ils viennent à mourir, leurs parens ou leurs amis n'ont jamais manqué de venir au tems de l'échéance, acquitter la dette, & de soutenir leur commerce.

Leur Empereur, qui ſe nomme parmi eux *le Grand Negus*, & parmi les Européens *le Prêtre Jean*, ſans aucun fondement légitime, habite, comme le gros de ſon peuple, ſous des tentes. Le reſte n'a point d'autres habitations que des villages. Ce Prince ne laiſſe pas d'être très-puiſſant, & d'avoir ſa magnificence. Ses prédéceſſeurs s'appercevant qu'ils donnoient trop de crédit chez eux aux Portugais, prirent le parti, ſans leur interdire l'entrée de leurs ports par la mer Rouge, de les empêcher de s'établir ſur leur terrein, & d'y conſtruire aucun fort. Le Grand Negus.

Les Abyſſins ont reçu l'Evangile par le ſaint Evêque Frumentius, envoyé d'Alexandrie par ſaint Athanaſe. Ils ont conſervé juſqu'aujourd'hui le Chriſtianiſme. On leur reproche d'avoir fait ſchiſme avec l'Egliſe Latine, & d'avoir altéré la pureté de leur foi, par quelques erreurs & par des pratiques judaïques.

C'eſt une maxime parmi les commerçans d'Europe & d'Aſie, qu'il n'y a point de meilleurs Eſclaves que les Abyſſins. Leurs maîtres ont coutume de les mettre de bonne heure en liberté. Ils en font leurs Facteurs dans les loges de com-

merce, des Intendans dans leurs terres. En un mot, ils ſont occupés de façon à mériter toujours, à la mort de leurs maîtres, une récompenſe qui mette leur famille à l'aiſe.

En ſuivant les ports de l'Ethiopie, le long de la mer Rouge, dont les meilleurs ſe ſont peu-à-peu fort affoiblis, depuis que les Turcs ſont maîtres de l'Egypte, nous arrivons au fond de la mer Rouge. Nous ne diſcontinuerons de ſuivre les terres, qui ſont à préſent celles d'Aſie, que pour prendre, en relâchant au Suez, une liſte des îles qui avoiſinent les trois côtes de l'Afrique.

Liſte des Iles de l'Afrique.

Il y a vis-à-vis les trois côtes, nombre d'îles dont il eſt d'uſage de prendre connoiſſance, parce que la proximité met quelque communication entre les habitans d'une & d'autre part.

Dans la Méditerranée.

On ne place gueres dans la deſcription de la côte ſeptentrionale, que l'île

Malte. long. 32: 10. lat. 35: 54.

de Malte, entre l'extrémité de la Sicile & le Royaume de Tunis. Après la priſe de l'île de Rhodes par Soliman, Malte devint la retraite des Chevaliers de Saint Jean de Jéruſalem, par la gra-

tification de l'Empereur Charles V. Elle eſt très-peuplée, quoique ce ſoit preſque un rocher.

Dans l'Océan occidental, à deux cens lieues vis-à-vis Liſbonne, des Flamands découvrirent, il y a trois ou quatre ſiècles, neuf ou dix petites îles, uniquement habitées par des oiſeaux. Les Portugais en prirent poſſeſſion, & les peuplerent avec ſuccès. Dans l'Océan occidental.

Tercère, qui eſt la plus grande, & les autres, dont le terrein eſt diverſifié de façon à produire du bled, du vin & des fruits, prennent toutes enſemble le nom de *Terceres*, & plus ſouvent celui d'*Açores*. Angra eſt la ville capitale de Tercère. Tercères ou les Açores.

Les Portugais, qui ſont maîtres des Açores, le ſont auſſi de Madère. C'eſt une île de moyenne grandeur, très-agréable, très-abondante en fruits, ſurtout en vin. Le vin de Madère, ſans être du premier ordre, eſt meilleur que celui que les Portugais recueillent chez eux dans le Continent. Quand ils découvrirent cette île, ou en prirent poſſeſſion, elle étoit toute couverte de bois. Ils y mirent le feu, avec aſſez de danger pour eux : mais ce feu couvrit l'île d'une cendre abondante, qui fertiliſa la terre na- Madère, lat. 30 : 31.

turellement bonne, & y rendit les récoltes de tout ce qu'on y avoit semé, merveilleuses plusieurs années de suite. Il n'est pas surprenant que ces cendres, qui ne sont qu'une cause accidentelle de fécondité, aient diminué peu-à-peu, comme font tous les engrais, & la marne même, qui s'épuise dans une terre de labour au bout de dix-huit ou vingt ans, & même plutôt. Ainsi la fertilité de Madère ne tient plus du prodige; mais elle se soutient. Elle est vers le midi, un peu plus bas que le détroit de Gibraltar, & vis-à-vis les extrémités de la Barbarie.

Les Canaries.

A soixante lieues au midi de Madère, & avant que d'arriver au vingt-troisième degré de latitude, qui est l'entrée de la zone-torride, environ à quatre-vingt lieues des extrémités du Zaara, sont les îles Canaries, dont la plus grande a donné le nom aux cinq ou six autres.

Les peuples en sont bazanés, riches, chrétiens catholiques, & soumis aux Espagnols. Ils font grand commerce de tout, mais particulièrement de leurs vins secs & de leurs vins liquoreux, qui ont par-tout un grand renom. Les plus estimés sont ceux de l'île de Canarie, & de l'île de Palme. Celle de Ténérife est célèbre par son Pic, une des

plus hautes montagnes de toute la terre. Des voyageurs Anglois, qui s'y ſont tranſportés au mois d'Août, raportent, dans les *Tranſactions philoſophiques*, qu'ils y reſſentirent un froid auſſi aigu qu'ils l'euſſent jamais éprouvé à Londres au cœur de l'hiver. C'eſt de ces îles que nous viennent les ſerins.

Les Iles vertes, ou les dix Iles ſituées à ſoixante-dix, quatre-vingt, quatre-vingt-dix & cent lieues du Cap Verd, ont été découvertes par les Portugais, à qui elles appartiennent. Ils les ont peuplées, & y ont laiſſé quantité d'animaux domeſtiques, ſur-tout des chèvres qui s'y ſont multipliées avec ſuccès. Ils font un grand commerce de peaux, de bétail, d'autres rafraîchiſſemens, & de ſel, qui eſt très-abondant & de bonne qualité. Les îles du Cap verd.

Vers la ligne équinoctiale, ſont les deux petites îles Saint-Thomas, & Annobon, qui donnent du coton & de bons fruits ; mais dont le grand mérite eſt de procurer aux voyageurs malades le vrai remede antiſcorbutique, les chairs & les œufs de tortue. Saint-Thomas. Annobon.

L'île Sainte-Hélène, de cinq ou ſix lieues de tour, à une diſtance à-peu-près égale du Bréſil & du Royaume Sainte-Hélène.

d'Angola, sert de retraite ou d'entrepôt aux Anglois, dans leurs allées & venues d'Europe aux Indes, & des Indes en Europe. L'air y est parfait. Le gibier, la volaille, les plantations communes, tout y réussit à souhait. Il y a un village de cinquante ou soixante maisons sur la côte, où les habitans se rendent de leurs montagnes, à la vue des vaisseaux Anglois. C'est alors une vraie foire. Après l'échange réciproque des marchandises qui leur conviennent, les familles se retirent chacune dans son hermitage, & cultivent ainsi toute l'île, à l'abri de toute insulte & de toute inquiétude. Mais les Hollandois, qui se sont fixés par préférence au Cap de Bonne-Espérance, y ont un établissement bien autrement avantageux.

Les îles qui regardent la côte orientale d'Afrique, sont, Madagascar, l'île Bourbon, l'île de France & Zocotora.

Madagascar. Devant les Royaumes de Sofala & de Zanguebar, s'étend du nord au sud l'île de Madagascar, l'une des plus grandes qu'on connoisse. Elle est plus longue que large, & a environ huit cens lieues de circuit. Son terrein est fort varié, & produit abondamment de tout, à l'exception du bled & du vin. Les Fran-

çois ont fait diverſes tentatives pour s'y établir ; mais les habitans en ſont ſi bizarres & ſi intraitables, qu'ils rompirent tout commerce avec eux, & préférèrent pour entrepôt de leur commerce d'Aſie, les deux îles les plus voiſines de Madagaſcar à ſon orient.

L'île Bourbon & l'île de France.

La plus voiſine ſe nommoit Maſcaraïgnes. On ne la connoît plus que ſous le nom d'île Bourbon. Elle peut avoir trente-huit à quarante lieues de tour, & eſt à pareille diſtance de Madagaſcar. Elle ſe partage en deux portions : la petite, qu'on nomme *la côte brûlée*, a été deſſéchée par les éruptions d'un volcan. Le grand terrein eſt peut-être le plus fertile qui ſoit au monde. Excellent air, blé, vin, gibier, volaille, poiſſon, bétail, fruits en abondance. Les habitans y ſont heureux. Il leur manque des ports. Mais il y en a deux dans l'île de France, qui les dédommagent par l'arrivée des vaiſſeaux de la Compagnie Françoiſe. La diſtance n'eſt que de vingt lieues.

Le Café qu'on a ſemé & planté dans l'île Bourbon, a réuſſi. Mais il ne s'eſt pas perfectionné comme celui que les François cultivent dans quelques îles

de l'Amérique, Cayenne, la Martinique & Saint-Domingue.

L'Ile de France n'eſt que moitié auſſi grande que l'île Bourbon. C'eſt au reſte la même fertilité : elle eſt également propre pour les fruits d'Europe & pour ceux d'Aſie.

Zocotora. Vers l'entrée de la mer Rouge, & à l'eſt du Cap Guardafui, le plus oriental de toute l'Afrique, eſt l'île de Zocotora, dont la ſituation eſt aſſez avantageuſe pour commercer de tout, & avec les voyageurs des trois anciens Continens. Les marchandiſes particulières à cette île ſont, le Sandragon & l'Aloès. Le Sandragon eſt une gomme rougeâtre, dont la médecine fait uſage. L'Aloès, qu'il ne faut point confondre avec le bois d'aloès, eſtimé pour ſon agréable odeur, eſt une plante fort commune, dont les feuilles triangulaires, & s'étréciſſant en pointe, ſortent immédiatement de la racine. On en fait un extrait nommé *Aloé ſoccotrin*, dont le mérite eſt d'être un violent purgatif pour les chevaux.



L'ASIE
pour la
CONCORDE
de la
GEOGRAPHIE
des differents âges.

Lattré Sculp.



LES CÔTES D'ASIE.

PREMIER VOYAGE.

Le tour de l'Arabie.

DU SUEZ, où nous étions restés, au fond de la mer Rouge, notre vaisseau part, & range la côte de la grande presqu'île d'Arabie. Cette presqu'île se divise en trois parts; l'Arabie pétrée, l'Arabie déserte, & l'Arabie heureuse.

La première que nous rencontrons à gauche, en quittant le Suez, est l'Arabie pétrée, la plus petite des trois, ainsi appellée du nom de Petra (Selaw) son ancienne capitale. La meilleure place ou l'on y puisse aborder, est le Tor. Il s'y trouve un beau monastère de Religieux Grecs. On en voit un autre sur le célèbre Mont Sinaï, qui est voisin du Tor. Celui-ci est bien fortifié, contre les courses des Arabes, qui sont la plupart voleurs & accoutumés à piller, soit les étrangers, soit leurs propres compatriotes. Le goût de la piraterie n'étoit point en vogue à Tripoli, à Tunis, à Alger

L'Arabie pétrée.

Le Tor.

& à Salé, avant que les Arabes se fussent, à différentes reprises, répandus sur la côte de Barbarie. Cette pratique, qui les rend infâmes, est d'autant plus étonnante, qu'ils sont naturellement doux & bienfaisans. Allez les voir, soit ceux qui vivent sous des tentes, soit ceux qui habitent sous des toits, ils vous accableront de marques de bonté & d'amitié. Mais quand de simples particuliers ils deviennent un corps, une troupe armée, ils s'appliquent & s'approprient ce qui a été dit de leur commun pere
Genes. 15. 21. Ismaël : *Ce sera un homme fier & sauvage. Il lévera la main contre tous, & tous léveront la main contre lui : (mais il se maintiendra) & dressera ses pavillons sous les yeux de tous ses freres.* Par la suite, l'imposteur Mahomet, Arabe & issu d'Ismaël, composa de prétendues révélations, qui ne tendent qu'à autoriser les passions de ses disciples, & à pallier les siennes, même les plus scandaleuses. Il prit les armes, & arma tous ses partisans, pour écraser tous ceux qui lui résisteroient ; comme si tout étoit dû à Ismaël & à Mahomet. La prédiction des violences d'Ismaël & de sa postérité, n'est ni une permission ni un commandement de les exercer.

L'Arabie déserte, qui succède à l'Arabie pétrée, est incomparablement plus grande. Elle s'étend depuis les bords de la mer Rouge, à l'est de la Pétrée, de la Terre-Sainte & de la Syrie, jusqu'à l'Euphrate & jusqu'au Golphe Persique. Cet espace immense ne contient presque ni grandes villes, ni villages fréquens : ce sont par-tout de vastes plaines de sables. Quelquefois les vents y portent ces sables d'un côté, puis d'un autre, & les voyageurs ne retrouvent la direction de leur route, que par le secours d'une boussole ou par l'inspection de l'étoile polaire. Il s'y trouve par-ci par-là des chaînes de montagnes, qui arrêtent les vapeurs que le vent chasse. Il s'en forme quelques pluies, qui se rassemblent sous terre. L'eau des puits qu'on y creuse est douce, & c'est une heureuse découverte. Ailleurs la mer pénètre fort loin sous les sables, & l'eau s'en trouve salée. Quelquefois elle est saumache & moins malfaisante, par le mêlange de l'eau salée & de l'eau douce. Les marchandises précieuses ou de grand usage qui se portent aux extrémités de ces larges provinces, sont toujours en course. Les Arabes ont d'excellens chevaux de charge & de monture. Ils ont des chameaux & des droma-

L'Arabie déserte.

daires. Ceux-ci ſont des chameaux d'une plus petite eſpèce. Les uns & les autres portent les ballots, le bagage, les proviſions des hommes & des animaux, & ſpécialement l'eau douce renfermée dans des outres, qui ſont des peaux couſues. Ils accoutument leurs chameaux à une ſobriété ſinguliere, & à patienter juſqu'à la fin du troiſième jour pour boire.

Jedda, ou Jodda.

Le principal port de l'Arabie déſerte, eſt Jedda. Il eſt particulièrement celui

La Meque.

de la ville de la Meque. Il l'approviſionne de tout, & contribue beaucoup à ſa ſplendeur, conjointement avec les grandes caravannes qui y viennent d'Arabie, de Turquie & de Perſe. Ces troupes de Pélerins enrichiſſoient déjà la Meque, par la viſite que les Arabes, ſurtout les Iſmaélites, lui rendoient dès avant Mahomet, dans la perſuaſion qu'Iſmaël, leur pere commun, y avoit paſſé ſes derniers jours. Mahomet, qui a pris naiſſance en cette ville au ſeptieme ſiècle, a laiſſé ſubſiſter le pélerinage, qui illuſtroit & enrichiſſoit cette ville. Les Mahométans y honorent aujourd'hui Mahomet auſſi-bien qu'Iſmaël, & vont auſſi dans leur pélerinage rendre honneur au tombeau de leur prétendu Prophète, qui eſt enterré à Mé-

Médine.

dine. Son corps, qu'on dit parmi le petit peuple placé dans un tombeau de fer, passe pour être suspendu entre quatre puissans aimans. Si le fait étoit vrai, il seroit naturel & sans miracle : mais c'est une fable, désavouée par les Mahométans eux-mêmes.

Après la Meque & Médine, il n'y a point dans toute l'Arabie déserte de ville plus fameuse que Bassora proche de l'Euphrate & du Golphe Persique. Elle est aux Turcs. Bassora.

Descendons à Moca, qui est à présent le meilleur port de l'Arabie heureuse. On y voit un concours perpétuel de vaisseaux de toutes nations, qui trafiquent en argent, ou par échange de leurs marchandises propres, contre celles d'Arabie. Celles-ci sont les Parfums, & le Café. L'Arabie heureuse. Moca.

Quoiqu'on trouve par-tout diverses plantes aromatiques, il n'y a point de pays qui en produise de plus parfaites, ni en si grande quantité, que l'Arabie heureuse, & sur-tout la partie la plus méridionale, qu'on appelle l'Yemen. La principale ville de ces cantons se nomme Sannaa. La province la plus fertile en aromates est Adramuth ou Adramot, Les Parfums. L'Yemen. Sannaa. La Province Adramuth.

nom très-ancien, d'où les Grecs ont tiré leur mot d'*aromates*.

Le plus exquis de tous les parfums, eſt l'Encens. C'eſt une réſine qui coule par petites larmes de l'inciſion faite à un petit arbre. On ne nous l'envoye guère dans ſa ſimplicité naturelle, non plus que les parfums ſuivans, la Myrrhe, le Storax & le Baume.

La Myrrhe eſt plutôt une gomme qu'une réſine. Elle eſt portée d'Arabie en Egypte, d'où elle nous vient par Marſeille. Elle eſt très-amère & d'une odeur très-déſagréable. Nos plus habiles Droguiſtes conviennent qu'ils ne connoiſſent pas bien les plantes qui produiſent la Myrrhe; qu'ils ſavent peu comme on la prépare, & quelle reſſemblance elle peut avoir avec la myrrhe des Anciens, qui paſſoit pour avoir une odeur ſi eſtimée. Ils n'en ſavent guère davantage ſur le ſtorax & ſur le baume. Ils en connoiſſent cependant les uſages & les propriétés. Les Parfumeurs, ſoit d'Arabie, ſoit d'Europe, ſavent compoſer adroitement ces mêlanges, & y ajouter le benjoin d'Aſie, & d'autres gommes d'Afrique ou d'Amérique, dont ils font des paſtilles qui leur coûtent

moins que l'encens pur, & qui ſont d'une odeur raviſſante. Il en eſt de même des baumes que les Apothicaires fourniſſent à la médecine, ſoit dans leur ſimplicité, comme les baumes de la Meque, de Copaïi, de Tolu & du Pérou; ſoit par le ſage tempérament de pluſieurs drogues réunies.

Le Café eſt à préſent la marchandiſe qui enrichit le plus l'Arabie heureuſe. Les Mahométans, à qui le vin eſt défendu, font une grande conſommation de café. Les peuples d'Aſie & d'Europe ne l'aiment pas moins; & il a été tranſplanté avec ſuccès dans nos îles d'Amérique, qui commencent à en fournir beaucoup aux François & à leurs voiſins. On le multiplie de graine & de plants enracinés. De graine, il ne ſe multiplie que pour la curioſité. Dès que la graine a été quelque peu de tems détachée des arbres qui la portent, remiſe en terre, elle ne germe point; & c'eſt une néceſſité qu'elle ſoit ſemée peu après qu'on l'a cueillie. D'où il arrive que nous ne pouvons avoir que quelques petits Cafiers, provenus des brins qu'on trouve aujourd'hui parmi nous chez les curieux: encore ce qui en vient n'a-t-il preſque d'autre mérite que celui de nous Le Café.

montrer ſa fleur, qui eſt comme un jaſmin ordinaire, ſon fruit qui eſt comme une ceriſe, & enfin ſa graine qui eſt comme une petite feve double, environnée d'une enveloppe commune. De ces deux feves il y en a ſouvent une qui avorte. Mais ce café a peu d'agrément. Le bon café peut ſe multiplier de plants enracinés, & réuſſir ſelon la nature de l'air & la bonté de la culture. Il veut une terre légère, mêlée de cendres & de fumier de vache, ſouvent remuée pendant cinq ou ſix mois, avec les ſecours des châſſis vitrés, des couches de tan, & autres précautions.

Le détroit de Babel Mandel.

La Navigation de la mer Rouge, depuis le Suez juſqu'au détroit de Babel Mandel, qui en eſt la ſortie & la communication avec l'Océan, eſt très-dangereuſe, parce que d'un bout à l'autre ce Golphe eſt ſemé de petites îles, de rochers, de bancs de ſable, les uns élevés, les autres cachés ſous la ſurface de l'eau. Il s'y engendre des vers, qui empoiſonnent les vaiſſeaux, & les minent quand on y ſéjourne trop.

Le Port d'Aden.

En quittant le détroit de Babel Mandel, nous tournons à gauche, vers l'orient, & nous trouvons à une diſtance aſſez petite, le beau port d'Aden, ſi

fréquenté autrefois, très-négligé aujourd'hui, depuis que la vente du café attire aussi à Moca la vente des aromates. Tous les autres ports de la côte méridionale s'en ressentent, jusqu'au cap de Rasalgate. Les marchandises trop éloignées pour être portées aux ports de Moca & de Jedda, se vendent au port de Mascaté, sur la côte orientale de l'Arabie heureuse, qui est dans l'avenue du détroit d'Ormus.

Les Portugais, après s'être établis dans le poste le plus avantageux des côtes occidentale & orientale de l'Afrique, firent la conquête de la ville & de l'île d'Ormus, à l'entrée du Golphe Persique. Ce petit Royaume, dans leurs mains, devint le plus délicieux séjour, & le lieu le plus commerçant de toute l'Asie. Mais Abbas, Empereur de Perse, se joignit aux Anglois, jaloux de ces progrès énormes, chassa les Portugais en 1622, sans mettre les Anglois plus à leur aise, & transporta les richesses & le commerce d'Ormus à Bander-Abassi, port de Perse sur la côte opposée à Ormus. Celle-ci, aujourd'hui dépouillée de tout ornement, n'est plus qu'un amas de roches & un grand tas de sel gemme.

Le détroit d'Ormus. longit. 73. latit. 27.

Le Golphe Persique.

Vers le milieu du Golphe Persique,

L'île de Baharen.

du côté de l'Arabie, & de la grande ville d'Elcatif, eſt ſituée l'île de Baharen, autour des rochers de laquelle ſe fait une célèbre pêche de Perles, par des plongeurs accoutumés dès l'enfance à demeurer ſous l'eau un demi-quart d'heure ſans reprendre haleine. Les conducteurs de barques & les plongeurs, s'en vont en Avril ou en Septembre autour de l'île. Le plongeur a devant lui un filet ou un ſac ouvert. Il tient d'une main un inſtrument de fer, pour ébranler & arracher la nacre ou la mère perle, qui eſt une double écaille deux & trois fois auſſi grande que nos huitres. Le plongeur s'attache une pierre de vingt-cinq ou trente livres à un pied, & ſe ceint ſous les bras d'une corde de pluſieurs braſſes, dont l'autre bout reſte attaché à la barque. Il part & s'enfonce promptement. Il jouit dans l'eau, de la lumiere la plus pure. Il a quelquefois à ſe défendre de la morſure des gros poiſſons. Après avoir verſé dans ſon ſac le plus qu'il peut de nacres, quelquefois pluſieurs centaines, il délie la pierre, & ſecoue la corde qu'il a ſous les bras. C'eſt le ſignal donné aux conducteurs, qui le retirent. Il vuide ſon filet, reſpire

Les Perles.

quelques

quelques momens, & retourne à une nouvelle capture.

On n'ouvre point les nacres, étant portées à terre : mais on les met ſous le ſable au ſoleil, afin que s'échauffant, elles s'ouvrent d'elles-mêmes. Alors on tire délicatement les perles qu'on trouve, ou dans la chair de l'animal, ou à côté, ſur le fond de l'écaille. Le nombre en eſt inégal. Quelquefois il ne s'en trouve aucune.

La matiere de la perle n'eſt autre que le ſuc dont l'huître eſt naturellement pourvue, pour aggrandir d'année en année les écailles qui la couvrent, à meſure qu'elle grandit elle-même. On ne peut guère douter que ce ſuc extravaſé, ou déplacé, ne ſoit en elle un déſordre. Ces petites pelottes ſont eſtimées pour leur blancheur admirable, pour leur poids & pour leur forme. A meſure qu'elles jauniſſent, ou que l'éclat de leur eau ſe ternit, elles perdent leur plus grand mérite. On fait une eſtime infinie des perles parfaitement rondes, dont ſe font les beaux colliers. On les eſtime auſſi en forme de poires, ſur-tout quand elles ſont deux, pour faire des pendans. Petites, on les nomme *graine* ou *ſemence de perles.* Anguleuſes ou baroques, elles

deviennent, ſur-tout à proportion de leur petiteſſe, ce qu'il y a de plus commun. Ces huîtres ſe peuvent manger comme les nôtres ; & celles-ci produiſent très-ſouvent des perles de même nature que celles de Perſe, mais plus petites & plus ternes.

Les Patenôtriers & les Emailleurs de Paris débitent une ſorte de fauſſe perle, très-groſſe & très-approchante de la beauté des plus parfaites. C'eſt un grain de cryſtal ou de verre blanc, dans l'intérieur duquel ils ſoufflent & font entrer avec un petit tuyau courbé une goutte d'écailles de poiſſon diſſoutes, & enſuite quelques gouttes de cire blanche fondue. Le poiſſon dont l'écaille ſe réduit en une colle qui imite l'eau ou la riche couleur de la perle, eſt l'Able ou l'Ablette, la plus petite eſpèce de poiſſon.

La vente des perles de Baharen ſe fait à la ville d'Elcatif, qui eſt ſituée vis-à-vis, à l'occident.

Elcatif. lat. 26.

SECOND VOYAGE EN ASIE.

Les Côtes de la Perſe & de l'Inde.

Le Tigre L'Euphrate. Baſſora. Iſpahan.

Le fond du Golphe Perſique reçoit les grands fleuves de l'Euphrate & du Tigre, réunis au-deſſous de Balſora ou

Baſſora. Ils ſortent tous deux des montagnes d'Arménie, & embraſſent le Diarbec ou l'ancienne Méſopotamie, & l'Irac des Arabes. Les Turcs ont fait beaucoup de conquêtes dans le Diarbec & juſques ſur le Tigre, où ils ſont maîtres de Bagdat, qu'ils appellent ſans raiſon *Babylone*, puiſque l'ancienne Babylone étoit ſur l'Euphrate. En ſortant du Golphe, on repaſſe par le Détroit d'Ormus, & on entre au port de Gomron, qui eſt le fameux Bander-Abaſſi. L'air y eſt auſſi mauvais qu'à Ormus; & l'on reprochera toujours à Abbas, qui étoit maître du terrein, de n'avoir pas placé le grand accès de la Perſe dans un ſéjour moins nuiſible aux Etrangers & à ſes ſujets.

Les grandes rivières ne ſe trouvent en Perſe que vers les extrémités. De-là l'uſage des caravanes, pour la communication des Provinces intérieures. On ne part de Gomron ou Bander Abaſſi, que par troupes de voyageurs. On va par caravane d'Iſpahan à Tauris, à Amadan, à Casbin, & juſqu'aux bords de la mer (*)

(*) La mer Caſpienne eſt du ſud au nord, entre les 37. & 47. degrés de latit. & de l'oueſt à l'eſt, entre les 67. & 73. de long.

Caſpienne vers le nord; & à Balk, à Candahar vers l'eſt. Les grandes villes ſont remplies de *Caravanſeras* & de *Bazars.*

Caravenſeras. Les Caravanſeras ſont de longues files de bâtimens deſtinés à recevoir les voyageurs, à les loger commodément, & même à mettre leurs marchandiſes en ſûreté.

Bazars. Les Bazars ſont des places très-ſpacieuſes, remplies de portiques, ſous leſquels ſe débitent toutes ſortes de marchandiſes, ſoit du pays, ſoit étrangères, diſtribuées en différens quartiers. Les deux marchés ou places publiques d'Iſpahan & de Tauris, paſſent pour ce qu'il y a de plus beau ſur la terre en ce genre.

Les Arméniens. Ce ſont les Arméniens, Nation Chrétienne du voiſinage de la mer Caſpienne, qui font, comme Courtiers, tout le commerce de Gomron, d'Iſpahan, de Tauris & de toute la Perſe. On ſe trouve ſi bien de leur fidélité & de leur intelligence, qu'on les reçoit bien par-tout; & ils viennent faire les affaires des marchands de Perſe, & quelquefois les leurs, dans les villes de Livourne, de Marſeille, d'Amſterdam & de Londres.

La Perſe, quoiqu'inégale dans ſes terreins, peut paſſer pour fertile. Ce qu'elle a de productions qui la diſtinguent le

plus, ſont le Coton & les Bols de différentes terres pour la peinture. Le Coton y vient abondamment par-tout. Les terres propres à donner des couleurs vives & tenaces, ſe trouvent particulièrement dans les Monts Champa, aſſez près de Bander-Abaſſi.

Les terres propres pour la Peinture.

Le Coton.

Les Cotoniers ſont des arbriſſeaux plus ou moins forts & de différentes eſpèces, qui ont cela de commun, qu'ils produiſent des coques ou des gouſſes, qui renferment une boure parfaitement blanche, avec de petites feves qui ſont les graines de la plante. Les gouſſes ſe crevent dans leur maturité; & avec un moulinet on les ſecoue de façon que les graines tombent d'un côté; & la boure de l'autre. On la carde; on la file; on en fait de la toile & des étoffes. On n'a porté nulle part l'art de filer à une plus grande fineſſe qu'à Moſul, groſſe ville ſur la rive droite du Tigre. C'eſt de-là que nous viennent ces mouſſelines, qui étendues ſur la main, ne laiſſent voir que la main. Les Toiles de coton ſont ou toutes blanches, ou peintes avec des moules, ou peintes au pinceau, ou travaillées en couleurs & en or.

Moſul.

Le vin de Schiras.

Le vin de Schiras, qui croît ſur les côteaux de la belle ville de ce nom,

entre Gomron & Iſpahan, eſt le plus parfait de l'Aſie, & plaît beaucoup aux Seigneurs Perſans, quoique ſectateurs de l'Alcoran qui leur interdit le vin. Celui de Schiras eſt liquoreux, & ne ſoutient pas ſa réputation dans les voyages de long cours.

Les côtes de Perſe le long de la mer des Indes, ſont aſſez ſtériles.

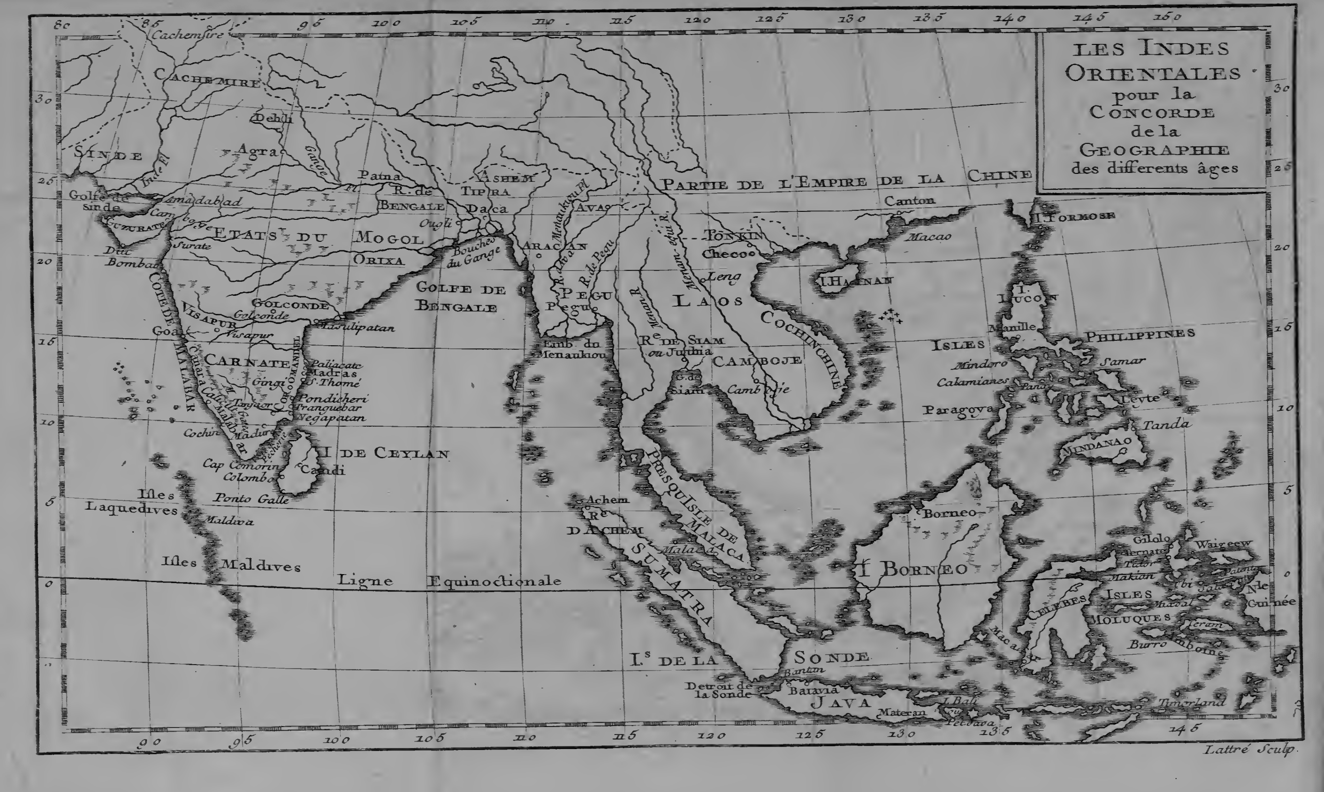
Sans nous y arrêter davantage, nous arrivons aux bouches de l'Inde ou du Sinde. Le riche & beau pays qu'on nomme l'Inde ou les Indes orientales, ſe partage aujourd'hui en trois grandes portions. L'une eſt l'Indouſtan ou le Grand Mogol.

La ſeconde, eſt la Preſqu'île de deçà le Gange.

La troiſième, la Preſqu'île de delà le Gange.

L'Indouſtan.

L'Indouſtan eſt un grand empire, conquis par une partie des Tartares, qui porte le nom de Mogol. Il s'étend depuis l'Inde juſqu'au Gange & au-delà. Il eſt arroſé d'un grand nombre de belles rivieres, dont les unes ſe déchargent dans l'Inde, les autres dans le Gange. Ses provinces les plus ſeptentrionales touchent à la Tartarie indépendante. Ses provinces les plus méridionales vont juſ-


LES INDES ORIENTALES
pour la CONCORDE de la GEOGRAPHIE des differents âges
Cachemire
CACHEMIRE
Dehli
SINDE
Agra
Golfe de Sinde
Amadabad
Cambaye
GUZURATE
Surate
Diu
Bombay
ETATS DU MOGOL
Patna
R. de BENGALE
ASHEM
TIPRA
Daca
Ougli
Bouches du Gange
ORIXA
GOLFE DE BENGALE
GOLCONDE
Golconde
VISAPUR
Visapur
Goa
Masulipatan
CARNATE
COTE DE MALABAR
COROMANDEL
Paliacate
Madras
S. Thomé
Gingi
Tanjaor
Pondicheri
Tranquebar
Negapatan
Cochin
Madure
I DE CEYLAN
Candi
Cap Comorin
Colombo
Ponto Galle
Isles Laquedives
Maldiva
Isles Maldives
Ligne Equinoctionale
ARACAN
AVA
PEGU
Pegu
Emb. du Menankiou
R. de Pegu
Menam R.
LAOS
Re DE SIAM ou Judia
G. de Siam
CAMBOJE
Camboje
COCHINCHINE
TONKIN
Checo
Leng
PARTIE DE L'EMPIRE DE LA CHINE
Canton
Macao
I. HAINAN
I. FORMOSE
I. LUCON
Manille
ISLES PHILIPPINES
Mindoro
Calamianes
Paragova
Samar
Leyte
Tanda
MINDANAO
Achem
Re D'ACHEM
PRESQUISLE DE MALACA
Malaca
SUMATRA
Is DE LA SONDE
Detroit de la Sonde
Bantam
Batavia
JAVA
Materan
I. Bali
Borneo
I BORNEO
CELEBES
Macassar
Gilolo
Ternate
Tidor
Makian
Waigeew
ISLES MOLUQUES
Ceram
Amboine
Burro
Nle Guinée
Timorland
Lattré Sculp.

qu'à l'entrée de la Presqu'île de deçà le Gange, & aux deux mers qui baignent les deux côtes de celle-ci.

Parmi les provinces du Mogol les plus septentrionales, il en est une qui tient aux extrémités des Etats du Grand Kan & à ceux du Roi de Perse, nommée la *Cachemire*. La capitale en porte le même nom. Elle peut avoir vingt-huit à trente lieues en long, & douze ou quatorze en large. Ce sont de belles plaines fertiles en tout, terminées par de hautes montagnes. Les hommes & les femmes y sont bien faits, industrieux, polis, & propres aux sciences, comme aux ouvrages de la main, en quoi ils excellent. Ce séjour passe pour le plus délicieux de la terre. Cachemire.

On peut demander pourquoi l'Indoustan n'ayant point de mines d'or ni d'argent, possede plus de ces métaux qu'aucun Etat du monde. Ce qui produit les immenses richesses annuelles de l'Indoustan, c'est la bonté de ses productions & la nature de son commerce. Le Mogol produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, & toutes les matieres des plus belles manufactures. La nature de son commerce est telle, que les Etrangers, sur-tout les Européens, y vendent peu & y achetent beaucoup Richesses de l'Indoustan.

argent comptant; en ſorte que l'Indouſtan eſt comme un gouffre où tout l'argent va ſe rendre, ſans en ſortir, ſi ce n'eſt quand quelque autre conquérant vient faire le pillage du Mogol, comme il arriva il n'y a pas long-tems au Tartare Thamas Koulikan, conquérant de la Perſe.

L'Indigo. Parmi les marchandiſes du crû de l'Indouſtan, bornons-nous ici à l'*Indigo*, parce que celle-ci y eſt plus abondante & plus parfaite qu'ailleurs. L'Indigo eſt le ſédiment des feuilles d'une plante qu'on nomme *Anil*, & qui vient volontiers dans les Indes orientales & occidentales. Ces feuilles trempées quelque tems & macérées dans des vaiſſeaux de bois, laiſſent tomber une fécule ou une pâte dont on fait le pié ou la baſe de pluſieurs teintures, ſur-tout du bleu, du violet & du noir. Cette drogue, de très-grand uſage, eſt eſtimée ſur-tout à Agra, ville puiſſante & réſidence ordinaire du Grand Mogol. Delhi, au nord d'Agra, & ſur la même riviere, eſt comme une ſeconde capitale, & quelquefois l'Empereur y fait ſa demeure.

Agra. long. 94. : 26. lat. 25. : 40.

Delhi.

Les deux plus belles villes occidentales de ce grand Etat, ſont Amadabat & Cambaye. Amadabat eſt dans les terres de la province de Guzurat; & Cambaye,

Amadabat.

Cambaye.

dans la même province, eſt aidée à faire un très-grand commerce par ſa ſituation ſur le golphe du même nom. Nous retrouverons les provinces méridionales du Mogol, en ſuivant les bords de la Preſqu'île de deçà le Gange.

Cette Preſqu'île eſt un triangle, qui a pour baſe les provinces méridionales du Mogol, & pour côtés les deux longues côtes de Malabar & de Coromandel, réunies en pointe au Cap Comorin vers le midi. Après la province de Guzurate, où ſont les villes de Diu & de Cambaye, on commence à compter la côte de Malabar parmi les marins, quoiqu'elle ne prenne ce nom que plus bas parmi les habitans du pays. La première ville qu'on trouve au Malabar, eſt Surate. Elle eſt très-commerçante. Toutes les nations Européennes & autres y abordent. Mais les Anglois s'en ſont rendus les maîtres, y tiennent le premier rang, & en ont fait le centre de leurs opérations dans les Indes. Ils ont encore plus bas la ville de Bombain. Ils étoient vûs de bon œil dans l'Inde; mais la conquête de Surate indiſpoſe les Rois voiſins contre eux. Vers le milieu de la côte occidentale eſt l'île & la ville de Goa, qui a été long-tems le plus bel établiſſement des Portugais

La Preſqu'île de deçà le Gange.

Diu.

Surate. lat. 21 : 10.

Bombain.

Goa. lat. 15 : 31.

aux Indes orientales. Rien n'étoit plus riche ni plus brillant. Mais depuis que les Hollandois ont pris le dessus dans l'Orient, les Portugais ont perdu ce qu'ils y avoient de plus beau ; & Goa n'est plus à beaucoup près ce qu'il étoit.

Après la province de Canara, qui suit, commence proprement celle de Malabar, où l'on rencontre deux royaumes distingués, & supérieurs à plusieurs autres, qui sont en grand nombre dans le voisinage. L'un est le royaume & la ville de Calicut, qui obéit à un Prince qu'on nomme le *Sammorin*, nom qui signifie, dit-on, *le Souverain* en langue Malabare ; & un peu plus bas le royaume & la ville de Cochin, que les Hollandois ont conquise. Au Cap Comorin, commence le retour de la Presqu'île vers le nord, & la célèbre *Pêcherie des Perles* Ce retour est aussi le commencement de la côte de Coromandel.

Calicut.

Cochin. Le Cap Comorin.

Le Coromandel.

La première bonne ville qu'on y rencontre, est Négapatan ; ensuite Tranguébar aux Danois ; Pondichéri aux François, avec cent mille habitans tant François qu'Indiens, & très-bien fortifié ; Megliapour & Saint-Thomé, deux villes contiguës ; Madrass une lieue plus haut vers le nord, ville très-commerçante

aux Anglois ; Masulipatan, où la plupart des Nations Européennes ont des loges.

La côte de Coromandel finit au royaume d'Orixa, où l'on retrouve les extrémités du Mogol vers les bouches du Gange, qui se décharge dans le golphe de Bengale. Ce nom de Bengale n'est point celui d'une ville, comme le disent quelques livres de Géographie, mais d'un royaume très-riche & très-peuplé, dont les meilleures villes sont Daca, Patna & Ougli, où les Hollandois font beaucoup d'affaires. Le Royaume de Bengale.

En nous informant de ce qui marque le plus dans le cœur de la Presqu'île de deçà le Gange, après en avoir parcouru les deux côtes, nous y trouverons plusieurs royaumes célébres, entr'autres Visapour & Golconde, chacun avec sa capitale de même nom, & tous deux renommés par des mines de diamans très-durs & très-nets. Au midi de ceux-ci sont les royaumes de Carnate, de Maduré, de Tanjéour & de Ghingi. C'est sur les terres de Ghingi que les François ont obtenu de bâtir Pondicheri. Sur celles de Tanjéour est Tranguebar, & Madrass sur celles de Carnate. Ces Rois & beaucoup d'autres, assez foibles & tributaires du Mogol, ont de fréquens démê-

lés entr'eux, & se font la guerre en s'alliant aux Etrangers ; ce qui fait que l'état des uns & des autres est chancelant & changeant. Les Compagnies Européennes qui y ont des établissemens, se prescrivent toutes pour maxime, qu'il vaut mieux y former des marchands que des guerriers ; mais la jalousie & les avantages des circonstances suggerent souvent d'autres avis. Les Anglois qui se sont saisis en 1759, de Surate, en fournissent un grand exemple.

Il y a une singularité bien remarquable dans la disposition des saisons de la Presqu'île de deçà le Gange. Le Malabar & le Coromandel vont toujours jusqu'au Cap Comorin en se rapprochant. De sorte que ces pays, vers le midi, touchent presque l'un à l'autre ; & cependant les habitans du Coromandel se plaignent d'avoir un été étouffant depuis les mois de Mai & de Juin jusqu'en Octobre, pendant que la côte de Malabar appelle ce tems-là son hiver ; parce que, malgré le soleil qui est alors au-dessus & presque à plomb, les pluies sont très-abondantes & continues trois & quatre mois de suite ; au lieu que ces longues pluies commencent en Octobre au Coromandel, où c'est alors l'hiver.

La raiſon de cette diſpoſition eſt fondée ſur la maniere dont les montagnes des Gattes ſont placées, & ſur le retour conſtant de certains vents alizés ou annuels qui ſoufflent en des ſens contraires. Les vaſtes montagnes des Gattes ſont rangées, comme une longue chaîne, à ſoixante, cinquante, quarante, trente & vingt lieues à l'orient du Malabar, & laiſſent ainſi moins d'eſpace entr'elles & l'Océan Indien, qu'il n'y en a entre les mêmes montagnes & les eaux du golphe de Bengale, qui bordent l'autre côté. Il ſouffle au printems un vent de Sud-Oueſt, qui vient donner au Malabar contre les Gattes où ce vent eſt arrêté. L'air & les vapeurs s'y épaiſſiſſent, & forment les pluies qui changent l'été du Malabar en une ſaiſon froide qu'on y appelle hiver, tandis que tout le Coromandel eſt expoſé à découvert à toute l'ardeur du ſoleil. Au lieu que ſur la fin de Septembre & en Octobre, il ſouffle un vent de Nord-Eſt, qui accumule les nuées contre les Gattes, ce qui y occaſionne l'hiver anticipé qu'on eſt ſurpris d'y voir, pendant que le Malabar jouit alors d'un printemps très-beau & très-long.

La Preſqu'île de delà le le Gange.

La troiſième partie de notre voyage

actuel est le tour de la Presqu'île de delà le Gange. Après le royaume de Bengale, qui embrasse les embouchures du Gange, on trouve les côtes du royaume d'Aracan, la bouche de l'Aracan & la ville d'Aracan. Ce Royaume est fertile, fort peuplé, abondant en buffles & en éléphans; mais idolâtre & plein de superstitions. On trouve ensuite l'embouchure du Menankiou ou fleuve d'Ava, qui remonte fort haut vers le nord, & donne son nom tant à la grosse ville d'Ava, qu'au royaume de même nom. Les Etats du Roi d'Ava sont fort étendus & fort commerçans.

Royaume d'Aracan.

Royaume d'Ava.

Au sud & à l'est du royaume d'Ava, est celui de Pégu, avec une grande ville de même nom. La plus belle production qu'on y aille chercher, & dont le Roi de Pégu se réserve ce qu'il juge à propos, est le Rubis. Il y en a sur-tout de deux sortes; le Rubis balais, qui est une pierre rouge de couleur de rose vermeille, & le Spinelle qui est le rouge couleur de feu. Le rubis n'est pas tout-à fait si dur que le diamant; mais c'est une erreur de penser que le rubis puisse résister au marteau : il n'y a pas même de diamant que le marteau ne vienne à bout de briser.

Royaume de Pégu.

Les Rubis.

Les Lapidaires taillent les rubis comme le diamant. Ils se servent de la poudre du diamant brisé & broyé, comme d'une poudre d'émeril, jettée sur un tour ou une roue d'acier, & ils y présentent le diamant ou le rubis, pour l'user en différentes facettes; ce qui donne à la lumiere des réflexions & un jeu fort éclatant. Les figures qu'ils donnent à leurs pierreries sont la rose, la poire, la table à bizeaux. La maniere & les couleurs dont le chaton accompagne la pierre à laquelle il sert de monture, en relevent beaucoup le jeu & l'agrément. Quand la pierre n'est point susceptible d'une belle forme, ils la laissent ou ronde, ou ovale, ou barroque, & la creusent par-dessous, pour y ménager quelque diversité de faces qui fassent jouer la lumiere en différens sens.

L'origine des Pierreries.

Les Lapidaires d'Orient, sur-tout ceux de Pégu, pensent que comme il y a dans toute la terre une infinité de molécules pierreuses, plus ou moins grossieres, que l'eau charie, & qui se rapprochent par l'écoulement de l'eau ou s'aglutinent sous la pression universelle; il y a de même un nombre de sucs crystallins ou de molécules d'une ténuité inconcevable; que quand les eaux qui

entraînent ces ſucs ſi fins les laiſſent tomber & s'affaiſſer par le repos, il en réſulte de petites maſſes qu'on nomme *pierreries* ; que les plus fines ſont les diamans, & qu'elles ont le plus de dureté & de tranſparence, parce qu'elles ſont compoſées de parties plus uniformes & qui rompent moins le paſſage de la lumiere ; qu'il eſt d'expérience qu'il ne faut qu'une très-petite portion de matière colorante pour tacher un aſſez grand volume de liqueur ou d'autre matière miſe en diſſolution ; qu'ainſi il n'eſt pas ſurprenant que le ſuc cryſtallin qui forme le diamant, puiſſe être taché d'une nuance très-légere ou de jaune ou de quelqu'autre couleur, ſans ceſſer d'être un vrai diamant. De-là les diamans ſi légerement colorés. Par une ſuite de ce raiſonnement, les Lapidaires Péguans diſent, que quand une pierrerie, quoique compoſée de ſucs cryſtallins très-fins & très-tranſparens, eſt chargée d'une forte couleur, la matière colorante étant tirée des métaux ou d'une eau vitriolique, ou de diſſolutions différemment combinées, alors cette pierre n'a pas tout-à-fait la parfaite égalité de la ſtructure du diamant, & peut en cela même avoir moins de dureté ou de perfection : que ce pre-

mier défaut eſt commun à toutes les autres pierreries : mais que malgré les diverſes matieres qui les colorent différemment, elles ont un premier fond, une première pâte, qui eſt la même en chacune d'elles, qui eſt cauſe qu'ils les appellent toutes du nom commun de Rubis; & que ſi c'eſt une couleur de roſe qui diſtingue une pierrerie, ils l'appellent *rubis balais;* ſi c'eſt la couleur de feu, ils l'appellent *rubis ſpinelle;* ſi c'eſt le bleu, ils l'appellent *rubis ſaphir;* ſi c'eſt le jaune, *rubis topaſe;* ſi c'eſt le verd, *rubis émeraude;* ſi c'eſt le violet, *rubis amétyſte;* ainſi des autres.

A l'eſt & au midi du royaume de Pégu, eſt celui de Siam, dont la capitale qui ſe nomme Juthia, prend parmi les Etrangers le nom du royaume. Elle eſt ſituée ſur une très-belle riviere, qui ſe nomme le Menan, & ſe jette dans le golphe de Siam. Les Siamois ſont idolâtres; mais cette idolâtrie eſt moins une religion qui incline à honorer Dieu & à faire du bien, qu'une pure civilité & une douceur qui conſiſte à ne pas tuer & à ne pas faire du mal. Le Chriſtianiſme s'eſt introduit à Siam, où il eſt toléré dans les fauxbourgs. Il regne dans tout ce qui ſe fait à Siam en public & au nom

Le Royaume de Siam.

du Roi, un appareil & une magnificence qu'on ne voit point ailleurs.

La Presqu'île de Malaca.

Ce Royaume se termine au midi, à la Presqu'île de Malaca, dans la partie méridionale de laquelle est située Malaca, une des villes les plus commerçantes des Indes. Elle appartient aux Hollandois à titre de conquête. Ils l'ont ôtée aux Portugais.

Royaumes de Camboge, &c.

Le reste de la Presqu'île de delà le Gange comprend encore quatre beaux Royaumes : au midi ceux de Camboge & de Cochinchine, & au nord ceux de Laos & de Tonkin. Le royaume de Camboge communique son nom à la grande riviere qui le traverse, & à la capitale qu'elle arrose. Cet Etat & les trois autres sont fertiles, abondans en vivres, & très-commerçans. Il y regne beaucoup de politesse. Le plus étendu & le plus guerrier des quatre est le Tonkin. Sa capitale est Checo.

Religions en Asie.

Les Arabes ont porté les prétendues révélations de Mahomet, de l'Arabie dans la Perse, de la Perse dans tous les royaumes des Indes, & dans les îles voisines. Le Mahométisme domine principalement en Arabie, en Perse & dans plusieurs nations Tartares, divisées en plusieurs sectes & interprétations de

l'Alcoran ; mais l'ancienne idolâtrie ſubſiſte encore de toutes parts en Aſie. La plus ſupportable ou la moins odieuſe, eſt celle des Guebres ou des Gaures, qui adorent le feu & le ſoleil, comme ſymbole ou image du vrai Dieu. On les a fort maltraités en Perſe, où on les accuſoit de l'Idolâtrie la plus réelle & du Manichéiſme, qui conſiſte à adorer deux Dieux, l'un bon, auteur du bien, & l'autre, auteur du mal, ſur lequel ils rejettoient leurs mauvaiſes actions.

Les Guebres.

Ailleurs l'idolâtrie eſt encore accompagnée de l'ancienne métempſycoſe, qui eſt pouſſée à des ſuperſtitions extrêmes par les Bracmanes & par les Banians, qui ſont des Marchands, ou plutôt des Courtiers de profeſſion, qui font les affaires d'autrui dans toute l'Inde. Il n'y a plus guère d'endroits en Aſie où la religion publique preſcrive ou même tolere les ſacrifices de victimes humaines. La plupart des Idolâtres ont pour principe, que le premier Etre étant bon, n'eſt point cruel ou mal-faiſant, & n'a pas beſoin d'être appaiſé par des offrandes ; mais qu'il faut appaiſer par l'offrande de ce qu'on a de plus cher, les Dieux ſubalternes qui ſont des génies

La Métempſycoſe ou migration des ames en d'autres corps.

mal-faiſans. Ces malheureuſes maximes tyranniſent encore les eſprits dans quelques îles & en Amérique.

TROISIÈME VOYAGE EN ASIE.

La Chine & l'extrémité orientale de la Tartarie.

Des ports de la Cochinchine & de Tonkin, on entre dans ceux du grand Empire de la Chine. Le premier port & le plus fréquenté des Européens, eſt celui de la province de Canton & de la ville de Quangcheou, qu'on appelle plus ordinairement Canton, comme la province dont elle eſt capitale. On la regarde, pour le nombre de ſes habitans & pour l'activité de ſon commerce, comme la troiſième ville de la Chine, quoiqu'il y en ait un grand nombre qui en approchent. Elle ne le cede qu'à Nanquin, qui eſt beaucoup plus peuplée, & à Pekin, qui eſt la première à tous égards, & la réſidence de l'Empereur.

Canton.

On compte un million d'ames dans Canton. Cela paroît d'autant plus difficile à croire, que les bâtimens des Bourgeois n'ont qu'un rès-de-chauſſée, & pas même un étage par-deſſus, enſorte qu'il ne paroît ſur les rues aucunes

fenêtres & ſeulement des boutiques. Mais les Chinois occupent bien moins de place que nous dans leurs logemens ; & ce monde qui fourmille dans leurs grandes villes, n'eſt que la moitié de leurs habitans : car les femmes ſont ſédentaires & gardent le logis, ſans preſque paroître dans les rues, ſi ce n'eſt pour quelques proceſſions qui ſe font à leurs idoles.

Le Ta eſt la riviere de Canton. Elle reçoit d'abord les bâtimens de mer dans ſon embouchure ; mais elle eſt ornée d'un magnifique & profond canal, pour les conduire juſqu'à la ville. Elle eſt la réſidence du premier Viceroi; car chaque province a le ſien. Celui de Canton a beaucoup de pouvoir, pour mieux maîtriſer l'extrémité du royaume, & tenir en règle les Etrangers qui y abondent.

Autrefois, les Empereurs de la Chine empêchoient ſévérement l'entrée des Etrangers dans leurs Etats ; & c'eſt dans cette vue qu'ils avoient fait conſtruire du côté du nord & de l'occident, une muraille de plus de quatre cens lieues, d'une épaiſſeur de pluſieurs toiſes, & flanquée de fortes tours de diſtance en diſtance, avec des Corps-de-Garde aux

portes, dont on ne permettoit l'ouverture qu'avec de grandes précautions.

Les entrées par la mer étoient exactement fermées. Mais quoique la terre y ſoit fertile en tout, & que les Chinois ſoient fort ſobres, ſe contentant communément d'un peu de riz & de fruits, il arrivoit quelquefois que la multiplication du Peuple devenoit trop forte pour le produit des terres. Il arrivoit auſſi que de riches productions ſe perdoient quelquefois, faute de conſommation. Les Empereurs comprirent qu'il n'y avoit que le commerce du dehors qui pût les délivrer du ſuperflu, & leur fournir des ſupplémens de tout ce qui leur manquoit. Les Portugais furent les premiers à qui ils accorderent la liberté du commerce. Mais ce fut à des conditions dures & humiliantes. Ils leur permirent de trafiquer à Canton, mais en fixant leur demeure dans la petite île de Macao, qui eſt ſituée devant l'embouchure du Ta; ce qui ſubſiſte encore aujourd'hui. En ſecond lieu, ſans ſe contenter de l'inſpection des Vicerois, qui ſeroient ſur les lieux où arriveroient les Etrangers, on exigea d'eux qu'en toute affaire un peu nouvelle, il envoyaſſent des Députés du midi de la Chine à Pékin,

Macao.

au fond du nord, demander le consentement de l'Empereur, lui faire des présens proportionnés à l'importance des demandes, & enfin lui rendre des respects excessifs, & qui étoient pris à la Chine pour l'aveu de l'obéissance dûe à l'Empereur universel. L'espérance des profits disposa les Marchands à passer par-dessus ce cérémonial très-long & très-gênant.

Le port d'Emoui.

Bientôt après, beaucoup de Marchands prirent au nord de Canton la route du port d'Emoui, pour avoir plus de facilité à enlever les toiles de coton & autres ouvrages de la main, en quoi excellent les habitans des provinces de Fokien & de Kiansi. La métempsycose y est plus généralement crue qu'ailleurs. On n'y tue point les animaux, & les vivres y sont pour rien.

La Riviere bleue.

Nanquin.

En continuant de remonter le long de l'Océan oriental, vers le nord, nous entrons dans la large embouchure du Kian, autrement appellé la *Riviere bleue*, & nous arrivons à quelque distance à la ville de Nanquin, située sur la côte droite. Les Chinois n'hésitent point à mettre Nanquin non-seulement au-dessus de Canton, mais au-dessus de toutes les villes de l'univers. Il est vrai que ses

grands bâtimens publics, ses rues innombrables & allignées sur une lieue & plus de longueur, la variété des couleurs dont ces enfilades de boutiques sont ornées, les porcelaines & les vernis qui les tapissent, les enseignes même de ce qu'on y vend, présentées à l'entrée de chaque maison en forme de grands guéridons ou de hautes pyramides; enfin des millions de gens de toute espèce qui traversent cette ville, lui donnent une grande décoration, & une activité qui suppose une opulence très-réelle. Cependant depuis que l'Empereur l'a quittée pour résider à Pékin, & être plus à portée des Tartares, dont les courses l'inquiétoient du côté du nord; Nankin, sans rien perdre de son commerce, a beaucoup perdu de sa magnificence, parce qu'on n'y fait plus de grands bâtimens, & qu'on y laisse tomber en décadence les anciens. La politesse & les beaux arts s'y soutiennent.

Pékin. Quoiqu'il y ait par toute la Chine de très-belles routes, & sur-tout de la province de Nanquin à la province de Pékeli, où est Pékin, on peut reprendre par mer la route de cette capitale; sortir de Nanquin par l'embouchure de la *Riviere bleue*, & gagner l'embouchure de la

la Riviere jaune, puis passer de celle-ci dans le Canal royal, qui mene jusqu'à Pékin. La Riviere jaune.

En 1640, le Kan des Tartares voisins de la Chine, trouva le moyen de s'assurer d'une des portes de la grande muraille, & de réduire les Chinois. Voyant plus de sagesse & de ressources dans les Loix Chinoises que dans le Gouvernement Tartare, il conserva toute la police Chinoise; & pour éviter les suites de l'antipathie des deux peuples, il bâtit à côté de Pékin, un second Pékin, & se logea avec ses principaux Tartares dans la nouvelle ville. Des deux, il ne s'en est fait qu'une; & quoique les descendans des familles Chinoises & Tartares y demeurent séparés, les Tartares se sont adoucis & se sont plutôt conformés au tour d'esprit & aux manieres des Chinois, que ceux-ci aux manieres des Tartares: en un mot, les vainqueurs sont devenus Chinois.

L'Empereur maintient la division des quinze provinces, qui sont comme autant de puissans royaumes: chacune a un nombre de capitales ou métropoles, de villes, de cités, de forteresses, qui sont entre elles dans une subordination réglée, avec des Vicerois, des Gouverneurs,

des Amiraux, des Mandarins ou Miniſtres reconnoiſſables par les marques de leurs différens pouvoirs, ſoit ordinaires, ſoit extraordinaires. Et quoique la cupidité y cauſe des déſordres comme ailleurs, l'inſpection que tous ces Officiers ont les uns ſur les autres, & les avis qu'ils donnent de tout à la Cour, préviennent ou guériſſent bien des maux.

Avec un bon gouvernement, le goût des Sciences & des Arts a extrêmement civiliſé ce peuple. Celui qui y a le plus contribué, eſt le Philoſophe Confucius, qui dans le ſixième ſiècle avant Jeſus-Chriſt, s'appliqua ſpécialement à la doctrine des mœurs, comme fit Socrate en Grece dans le ſiècle ſuivant. Mais quelque juſteſſe qu'ils aient mis dans leurs raiſonnemens, ils n'ont pu que policer les hommes. La Sageſſe incarnée & vivant parmi nous, nous a donné des lumieres plus sûres, & y a joint le puiſſant motif de l'attente d'une meilleure vie.

Antiquité des Chinois. On a des preuves de faux contre l'antiquité exceſſive de l'Hiſtoire Chinoiſe. M. Caſſini a démontré que les calculs faits ſur les éclipſes par les Chinois, ont 600 ans de moins qu'ils ne comptent.

M. de Guines, interprête des Langues Orientales à la Bibliotheque du Roi, croit trouver dans leur écriture des preuves sensibles que les Chinois sont une colonie Egyptienne d'environ douze cens ans avant Jesus-Christ; & nos Voyageurs attestent avoir vu jetter dans le Ta, à Canton, & dans d'autres rivieres, les enfans difformes, & sur-tout les petites filles qu'ils croient avoir de trop, comme le pratiquoient les Egyptiens, en jettant dans le Nil les enfans dont ils vouloient se délivrer. Il y a chez les Chinois, comme il y avoit chez les Egyptiens, beaucoup de cérémonial, non-seulement dans la religion, mais dans le menu détail des actions les plus communes de la société. Tous les airs & les gestes sont compassés, mesurés & enseignés; c'est sur-tout la grande occupation des Dames, qui s'exercent à faire par art & par règles les mouvemens qui peuvent avoir lieu en compagnie, sur-tout à baisser les yeux, à pencher la tête de côté, à marcher lentement. Toute leur politesse & leur modestie sont réglées comme une danse.

Les productions.

Les productions remarquables de la Chine sont la Laque dont on y fait des vernis d'une grande beauté, mais

qu'on imite bien à Venise, à Paris, à Amsterdam & ailleurs.

Le Thé. Le Thé est la feuille d'un arbrisseau qui devient quelquefois un assez gros arbre, & qui prise par une légère compression dans l'eau, qui commence à bouillonner, réjouit la tête par un petit volatil; ou, selon l'opinion des personnes les plus attentives aux effets de l'expérience, ne fait ni bien ni mal en infusion, si ce n'est qu'on laisse le thé infuser trop long-tems, auquel cas l'infusion rougit, & détache des parties corrosives & nuisibles.

Le Gin-Seng. Le Gin-Seng est une racine qui se fourche en deux brins principaux, qui lui donnent une dénomination, par laquelle les Chinois expriment, dit-on, une ressemblance telle quelle, avec le corps humain. Ils l'exaltent comme un remede admirable pour purifier le sang, pour rendre la tête libre, & fortifier toutes les opérations du corps humain; toutes qualités vagues, qui ne se peuvent guère justifier d'une façon bien certaine. Il y a du Ging-Seng que les Marchands font venir en Europe, & qu'ils envoient revendre à la Chine avec profit. On ne l'arrête pas au passage; & les Européens jusqu'ici n'ont pas été cré-

dules pour les miracles de cette plante, apparemment parce qu'ils ne les ont point vus.

La ſoie vient à la vérité par toute l'Aſie, & même en beaucoup de lieux de l'Europe. Mais c'eſt la Chine qui a formé les premiers tiſſus de cette brillante matiere, & qui produit encore aujourd'hui la plus belle ſoie. On y taille avec ſoin les muriers blancs, qui y nourriſſent les vers à ſoie, parce que le jeune bois, ou les branches provenues ſur les branches taillées & rajeunies, donnent une ſoie plus parfaite. La Soie.

Liſte des Iles qui environnent les Indes Orientales.

Les vaiſſeaux qui quittent les îles de Bourbon & de France pour s'avancer vers les Indes, rencontrent d'abord à l'occident du Cap Comorin, à cinquante lieues de diſtance, un nombre infini de petites îles qui ſe nomment Maldives, & qui appartiennent toutes au même Roi. On les partage par pelottons, que les habitans appellent *attollons* ou *provinces*. Pluſieurs de ces îlots ne ſont que des rochers ſans habitans. Pluſieurs ne ſont ſéparés que par des bras de mer ſi Les Maldives.

bas ou si peu profonds, qu'on les passe à gué. Généralement ces îles sont fertiles en toutes espèces de bons grains & de bons fruits. L'air en est bon, & les habitans spirituels & bien faits.

Ceylan.

A l'est du même Cap Comorin se trouve une très-belle île nommée *Ceylan*. Elle appartient en partie au Roi de Candi, & en partie aux Hollandois. Candi la capitale, est au cœur du pays, dont la plus grande moitié qui occupe l'est & le sud, est très-fertile en tout. On y trouve dans les mines & dans les torrens, des pierreries d'un grand éclat & de toutes couleurs, mais un peu petites. Les Hollandois s'y sont rendus maîtres des villes de Colombo, de Galle, & de toute la côte occidentale, où ils possèdent par exclusion la canelle la meilleure & la plus abondante qu'il y ait au monde. Ils sont aussi à portée de la fameuse pêche des perles, qui se fait au Cap Comorin.

Les Iles de la Sonde.

Autour de la presqu'île de Malaca, sous la ligne équinoctiale, sont trois îles fameuses par leur commerce; Sumatra, Java & Borneo, qu'on nomme les Iles de la Sonde. La Sonde est un détroit qui passe entre Sumatra & Java, puis entre Bornéo & Ma-

laca, d'où vient le nom qui diſtingue ces trois îles. Sumatra eſt à l'oueſt de Malaca, & beaucoup plus longue que large, ayant plus de trois cens lieues de longueur, ſur environ ſoixante-dix de largeur du nord au ſud. Bornéo à l'eſt de Malaca, eſt preſque ronde & à ſix cens lieues de tour. La moindre des trois eſt Java, qui s'étend de l'oueſt à l'eſt, au ſud des deux autres ; & ſi on l'appelle la grande Java, c'eſt par comparaiſon avec la petite Java, qui eſt une petite île ſituée vers la partie orientale, & qu'on nomme plus ordinairement Bali. Sumatra.

Sumatra eſt peuplée par des Mahométans, originaires des environs de Malaca. Ces Malais ſont pleins de mépris pour tous les autres Peuples, très-fiers & très-ſuffiſans, perfides, cruels, ſur-tout envers les habitans de Bornéo, dont ils ont conquis la plupart des côtes, où ils font preſque tout le commerce. Le Royaume d'Achem, ſitué dans la partie ſeptentrionale de Sumatra, eſt le plus puiſſant de l'île. Elle donne, comme Bornéo, du poivre excellent, des noix muſcades, & autres épiceries.

Les habitans naturels de Bornéo, qu'on nomme *Béajous*, ſont des ido- Bornéo.

lâtres, que la cruauté des Malais tient fort unis entr'eux. Ils ne font plus d'efforts, pour chasser les Étrangers qui ont des établissemens sur les côtes de l'île. Ils en occupent assez paisiblement l'intérieur. Ils ont d'excellent riz, des fruits, & des animaux inconnus la plupart aux Européens. Ils ont quelques diamans très-nets, mais petits, qui sont entraînés par les torrens. Bornéo, leur capitale, sur la côte du nord, ne laisse pas d'être commerçante ; mais ils ne s'adonnent point à la navigation ; & quoiqu'ils aient des forêts de beaux bois de construction, il les négligent.

Java. Java est la plus distinguée des trois îles de la Sonde. La capitale de la province que les Hollandois y ont conquise, à l'ouest, dans le nord du royaume de Bantan, est Batavia, bâtie en 1619, sur les ruines de l'ancienne ville de Jacatra, sur la côte droite du détroit de la Sonde. Elle est bien allignée & très-forte. On reproche aux Hollandois de souffrir un luxe & une mollesse ridicules dans leurs femmes. Riches tant qu'on voudra, elles ne sont que marchandes. Leurs maris se souviennent toujours de leur état. Ils sont simples & modestes dans le particulier, & ne prennent

un air degrandeur, que dans les affaires publiques, & dans le Conseil général de la Compagnie Hollandoise, qui se tient à Batavia, centre de toutes les opérations de leur république dans les Indes. Les autres royaumes les plus puissans & les plus commerçans de cette île très-fertile, sont Bantan & Mataran; Bantan à l'ouest, Mataran au sud & à l'est.

Après les îles de la Sonde, il nous reste trois amas d'îles très-importantes à connoître : les Moluques ou îles de l'Epicerie, les Philippines & les îles du Japon. Les Moluques ou îles de l'Epicerie.

L'île des Célèbes, à-peu-près moitié aussi grande que l'île de Bornéo, & la plus grande de toutes les Moluques, se distingue sur-tout par le royaume & la ville de Macassar. La fertilité du pays y anime le commerce. Les Célèbes ont des carrières de belles pierres. C'est pourtant encore leur coutume de bâtir en bois; mais de construire leurs maisons sur des colonnes fort hautes, pour empêcher, au rapport de certains Voyageurs, l'accès des chiens, animal qu'ils ont en exécration, ou pour se garantir de l'inondation qui monte avec les pluies continuelles dans les deux mois que le soleil met à passer sur eux quand il ar- Célèbes.

rive au ſolſtice du cancer, & qu'il commence à s'en éloigner. Les Célèbes ſont Mahométans. On leur attribue une hiſtoire racontée en plus d'un pays, d'avoir reconnu l'extravagance de l'idolâtrie, & d'avoir envoyé chez les Chrétiens & chez les Mahométans des Ambaſſadeurs, pour demander des docteurs qui les vinſſent inſtruire, à condition de s'attacher à la doctrine de ceux qui arriveroient les premiers. Ceux qui avoient aſſez de bon ſens pour renoncer aux préjugés de l'idolâtrie, n'en auroient-ils pas eu aſſez pour entendre les Prédicateurs des deux religions, & en comparer les deux établiſſemens ?

Gilolo. Gilolo eſt la ſeconde, & Céram la troiſième en grandeur. Gilolo eſt ſous l'équateur, & a retenu ſon ancienne barbarie, en ne voulant aucunement admettre les Étrangers. Céram eſt voiſine de la nouvelle Guinée, ou Terre des Papous, pays ſpacieux, que les Hollandois ont découvert à l'orient des Moluques, mais dans le fond duquel ils n'ont pas encore pénétré. Les habitans de Céram ſe ſont enrichis avec les Hollandois, en arrachant les giroſliers de leur île, pour une penſion ou un revenu annuel, qui leur vaut beaucoup

Céram.

plus que l'ancien produit de leur girofle.

Les petites Moluques ſont Tidor, Ternate, & quelques autres îles. Elles ſont très-recommandables par la multitude de leurs aromates & épiceries. Les Hollandois qui y ſont preſque les maîtres, ſoit par des conquêtes, ſoit par des traités avec la plupart des Rois de ces îles, y ont ſupprimé tant qu'ils ont pu les girofliers, & ne les ont conſervés que dans la petite île d'Amboine, qui eſt à eux. C'eſt de cet îlot, ſitué au ſud-oueſt de Céram, que vient le clou, que toutes les nations tirent uniquement des Hollandois. Le Girofle.

La deſcription du clou de girofle n'eſt claire nulle part, ni dans les Voyageurs, ni dans les Naturaliſtes. Tantôt ils vous diſent que c'eſt l'embrion de la fleur du giroflier ; tantôt que c'eſt la fleur même, qui de blanche devient brune, s'épaiſſit & ſe ſéche. Ordinairement ils diſent que c'eſt le fruit même de l'arbre, qui prend la forme d'un clou, dont la tête ſe coupe par une croix, & ſe partage en quatre portions.

Quelques-uns ajoutent que pluſieurs de ces clous, laiſſés plus long-tems que les autres ſur l'arbre, deviennent plus

gros, & ſe nomment les *meres de girofles*. Tout cela eſt obſcur.

Le clou, comme on nous l'envoie, vu au microſcope, eſt un calice, naturellement diviſé en quatre branches, qui ſoutiennent ou des feuilles deſſéchées & rapprochées en maniere de voûte, ou une capſule arrondie, qui étant déchirée avec une pointe de canif, laiſſe voir un grand nombre d'étamines, & de ſommets ou couſſinets épars. On voit de plus au milieu des étamines, un piſtil qui va en s'élargiſſant vers le bas. Ce qui ſemble prouver que ce clou eſt la fleur deſſéchée; & que quand on la laiſſe ſur l'arbre, elle groſſit & devient *mere de girofles*, parce que le piſtil contient les graines, ou les ſemences reproductives de la plante.

Le nombre des îles, tant moyennes que petites, diſperſées dans les environs des Moluques, & dans tout l'Archipel oriental, eſt ſi grand, qu'on ſe contente de les chercher au beſoin ſur la Carte, ou qu'on n'en prend une connoiſſance plus exacte que quand on voyage réellement.

Les Philippines.

Les Philippines, qui forment de même de vaſtes pelottons d'îles, qui ſemblent

être les démembremens d'un grand terrein, se trouvent au nord des Moluques & à l'orient des Indes. On en remarque sur-tout deux grandes, de trois cens lieues ou plus de tour; l'une plus septentrionale nommée Luçon, ou plus communément Manille, à cause de Manille sa capitale, & appartenant avec plusieurs autres au Roi d'Espagne; l'autre, Mindanao, demeurée, comme quelques autres beaucoup moindres, dans l'indépendance. La religion catholique est la dominante, dans ce qui appartient aux Espagnols: ailleurs, c'est un mêlange de Mahométans & d'Idolâtres.

Les Mariannes.

Les îles Mariannes, autrefois nommées îles des Larrons, parce que les habitans prenoient tout ce qu'ils voyoient sur les vaisseaux des Etrangers, sont à l'orient des Philippines. L'air y est tempéré & très-sain, quoique sous la zone-torride. Le Christianisme y a fait quelques progrès.

Hainan.

Formose.

En passant devant la Chine, l'on trouve au midi l'île de Hainan, célèbre par une pêcherie de perles; & plus haut vers le Japon, la belle île de Formose, habitée par les Chinois qui en sont maîtres, & par un ancien peuple fort doux & fort aimable.

Les îles du Japon.

L'Empire du Japon est composé de

l'île de Niphon, de celle de Jeſſo, de celle de Bungo & de pluſieurs autres. La plus belle eſt Niphon, dont les deux plus groſſes villes ſont Méaco & Iédo. Il y a deux Empereurs au Japon; l'un nommé le Daïro, qui ne ſe mêle que de la religion, étant comme le grand Prêtre, & réſidant à Méaco; l'autre nommé le Koubo, qui eſt le maître ſouverain du temporel, & fait ſa réſidence à Iédo. Les Japonois ſont comme les Chinois, d'une couleur olivâtre, aſſez laids; mais actifs, ſpirituels & civils. La religion chrétienne qui avoit été introduite à Bungo par Saint-François Xavier, & dans tout le Japon par différens Miſſionnaires, fut tellement perſécutée en 1637, qu'il ne paroît plus rien de cette grande Egliſe. Le même malheur eſt arrivé de nos jours à la Chine.

La porte du Japon eſt abſolument fermée, non-ſeulement aux Chrétiens, mais généralement aux Européens, à l'exception des Hollandois: & c'eſt à de rudes conditions; 1.° qu'ils ne laiſſeront paroître aucune marque extérieure de Chriſtianiſme durant leur réſidence; 2.° qu'ils n'aborderont qu'à Nangaſaski, ville de Bungo; 3.° qu'à leur arrivée ils

ouvriront leurs caiſſes, & rendront aux Magiſtrats & inſpecteurs tous les agrêts de leurs vaiſſeaux; 4.° qu'ils enverront les premiers d'entr'eux à Iédo, pour rendre compte à l'Empereur de ce qu'ils apportent à vendre, & de la nature du commerce qu'ils y prétendent faire. A ces ſervitudes peu honorables, il s'en joint une qui l'eſt encore moins. L'empereur, dans la réception qu'il leur fait, eſt dans l'uſage d'exiger d'eux qu'ils contrefaſſent devant lui & devant ſa cour, les danſes, les jeux, les cérémonies & toutes les manieres des Européens, mais ſur-tout des Hollandois. Le chef des députés n'eſt quelquefois pas épargné, & met ſon manteau bas pour faire le complaiſant comme les ſubalternes.

L'induſtrie des Japonois ſait tirer de leur terrein tout ce qu'il peut donner. Leur porcelaine eſt encore plus eſtimée que celle de la Chine. De tous les métaux qu'ils ont en abondance, ceux dont les Hollandois tirent le plus de profit dans leur commerce, ſont l'argent & le cuivre; l'argent ſur-tout, parce que les Chinois en ayant peu, & étant dans l'uſage d'argenter beaucoup de vaſes de bois très-légers qu'ils mettent en état de contenir les liqueurs chaudes, ils

échangent leur or contre l'argent, avec un grand profit pour ceux qui leur fournissent l'argent.

AU-DESSUS du Japon jusqu'à la mer Glaciale, nous ne connoissons plus que la large extrémité de la Tartarie septentrionale, où est la ville & la contrée de Kamptschatka. Nous continuerions nos voyages par la suite des côtes du nord; mais les glaces & toutes les horreurs de l'hiver affligent cette mer à un point qui n'a pas permis aux Anglois, aux Hollandois & aux Russes, qui ont tenté cette route pour aller à la Chine, de réussir dans cette entreprise. Il est vrai qu'en 1743, une petite flotte Russienne a échappé aux glaces de la mer du nord, & est venue échouer un peu à l'orient des terres de Kamptschatka, sur des terres basses & à demi noyées, qui paroissent appartenir aux Terres arctiques du continent Américain. Par-là les Russes nous ont convaincus d'une vérité qu'on cherchoit. Il est à présent démontré qu'il y a quelque part interruption entre les terres de la Tartarie & celles de l'Amérique, puisque les Russes y ont passé. Mais avoir une route aussi périlleuse & aussi incertaine, c'est la même chose

que n'en avoir point, Ainſi, au lieu de continuer notre tour du monde par la côte de Tartarie, que nous ne connoiſſons point, faiſons ici ce que font les Eſpagnols des Philippines. Tous les ans il part de Manille un ou deux vaiſſeaux, qui traverſent la grande Mer pacifique ou la Mer du Sud, comme il eſt d'uſage de la nommer. Ces vaiſſeaux ſe tenant tant qu'ils peuvent à la latitude de quinze degrés environ, qui eſt celle du terme d'où ils partent, ils arrivent à pareille latitude à Acapulco, ville commerçante du Mexique ou de la nouvelle Eſpagne, & ils reviennent par la même route d'Acapulco à l'île de Luçon. Mais la différence des deux routes eſt grande. Le vent d'orient qui eſt continuel dans la Zone-torride, favoriſe le paſſage d'Acapulco à Manille. Mais celui des Philippines à la nouvelle Eſpagne, eſt traverſé premierement par le même vent, & de plus par d'autres qui au moins alongent de beaucoup le voyage. Pour nous, qui voyageons ici géographiquement & ſans riſques, nous pouvons prendre notre route d'Iédo, capitale du Japon, & ſuivre la latitude 40 : elle nous menera à 40 en Amérique, ſur la côte de Californie.

L'AMÉRIQUE.

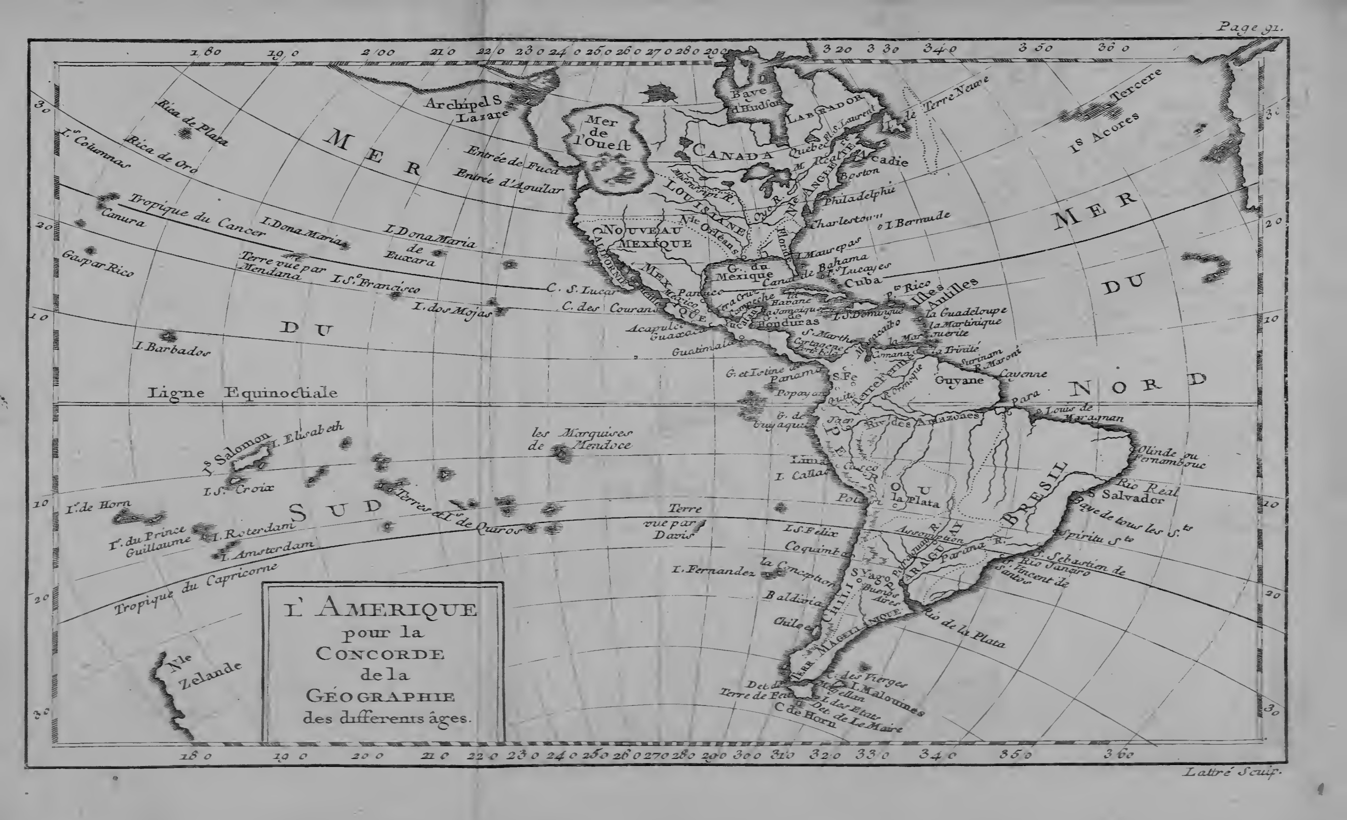
La mer qui baigne toute la côte occidentale de l'Amérique, devroit assez naturellement porter le nom de *mer Occidentale.* Les Voyageurs Européens la nomment cependant *mer du Sud*, parce que venant des Indes orientales, ils descendent toujours au Sud, jusqu'à ce qu'en tournant par la Terre de Feu, qui termine le midi de l'Amérique, ils entrent dans la mer qui baigne les côtes orientales de l'Amérique. Cette derniere qu'on devroit appeller *mer Orientale*, ils la nomment *mer du Nord*, parce que quittant la mer du sud, ils regardent toujours le nord pour regagner l'Europe.

PREMIER VOYAGE.

Les Côtes de l'Amérique le long de la mer du Sud.

La Californie.

En partant du quarantieme degré de latitude septentrionale où nous sommes venus, en tenant toujours la hauteur du Japon, nous quittons le haut de la province de Californie. Quoique le terrein



Lattré Sculp.

ſoit bon & le pays peuplé, nous ne trouvons aucun lieu fort remarquable jusqu'au Cap de Saint-Lucar, qui termine cette preſqu'île à l'entrée de la mer Vermeille. Celle-ci s'y enfonce, & y forme un grand golphe, qui ſépare la Californie d'avec le nouveau Mexique; région encore peu connue, comme les autres pays qui s'étendent derrière la Louiſiane & le Canada.

Cap Saint-Lucar.

La mer Vermeille.

En traverſant l'entrée de la mer Vermeille, on arrive à ſa rive gauche, & à l'extrémité ſeptentrionale du Mexique, ou nouvelle Eſpagne, au Cap des Courans, pour parvenir de-là au port d'Acapulco, où ſe fait l'échange des marchandiſes d'Amérique & d'Europe, avec celles de l'Aſie, amenées par le vaiſſeau des Philippines. Il eſt naturel de faire ici par terre la route d'Acapulco à Mexico, la plus belle ville du nouveau monde. Elle eſt ſituée ſur un très-grand lac, dont la moitié eſt une eau douce très-ſaine, l'autre eſt une eau ſalée qui a flux & reflux, & ſemble conſéquemment avoir une communication ſouterraine avec une des mers voiſines. Grandes rues, beaux palais, égliſes magnifiques, carroſſes ſans nombre, peuple riche & ſomptueux, mais de toutes couleurs,

Le Mexique.

Cap des Courans.

Acapulco.

Mexico.

par le mêlange des Eſpagnols qui ſont les maîtres ; des Indiens ou Naturels qui ſont ſujets du Roi d'Eſpagne ; des Nègres qui y viennent d'Afrique en qualité d'Eſclaves, & des Mulâtres, Mêtis & autres enfans provenans des mariages différemment aſſortis.

Le terrein de cette ville eſt mouvant. Il y a ſouvent de grandes réparations à y faire, & on n'eſt jamais sûr de l'avoir affermi d'une façon durable.

Acapulco, qui eſt à l'extrémité de la province de Mexique, touche auſſi de fort près à celle de Guaxaca, qui eſt ſurtout renommée pour la Cochenille.

Guaxaca.

La Cochenille.

C'eſt une eſpèce de petite punaiſe qui vit ſur l'opuntia ou figuier d'Amérique. Cette plante eſt un aſſemblage de groſſes feuilles très-épaiſſes & parſemées de petites pointes, qui reſtent dans les mains & y cauſent une démangeaiſon. Ces feuilles ſe tiennent bout à bout, & reſſemblent pour la figure à des raquettes. Si on les ſépare, & qu'on repique en terre le petit bout, de la profondeur d'un ou deux doigts, il en renaîtra d'autres raquettes & les mêmes aſſemblages. L'inſecte qui ſuce cette plante s'en remplit d'un ſuc extrêmement rouge. On prévient le tems des grandes

pluies, pour le lever de dessus les opuntias. On en sépare une partie pour être remise sur les mêmes plantes, & ceux-là font la propagation de l'espèce. Les autres sont jettés dans l'eau bouillante, séchés ensuite & envoyés aux Teinturiers d'Europe. Ceux qui en font la plus belle écarlate, sont les Teinturiers des Gobelins & ceux de Hollande. Le petit animal qu'on envoye par sachées en Europe, est encore reconnoissable. On lui retrouve les lames qui forment le corps de l'insecte; & il s'en voit plusieurs qui conservent quelque reste de la petite trompe qui leur sert à tirer le suc de l'opuntia. Ses raquettes produisent des fleurs jaunes, auxquelles il succède des espèces de figues. Ce fruit n'a pas l'agrément de la figue; mais il se mange. Ceux qui en font usage la première fois, sont étonnés de trouver leur urine rouge comme du sang : mais cette couleur ne suppose aucune qualité malfaisante.

Guatimala.

Le premier port célèbre qui se présente à la suite d'Acapulco, vers le midi, est celui de Guatimala, grande ville & très-distinguée dans la vaste province de même nom. Elle abonde en tout; mais la production qui l'enrichit le plus, sont les Cacaotiers. Ce sont de moyens arbres,

Le Cacao. La Vanille. Le Chocolat.

qui produiſent des fruits longs comme des melons pointus. Il s'y trouve une trentaine ou plus de graines comme des feves revêtues d'une robe violette, dont on les dépouille. Les amandes ſe pilent pour en faire une pâte, qui eſt la première baſe du chocolat. On y ajoute des graines tirées des gouſſes qui viennent ſur une plante rampante, nommée *vanille* : le goût & l'odeur en ſont balzamiques. Ces deux ſortes de graines ſuffiſent, avec le ſucre, pour faire le chocolat le plus nourriſſant & le plus ſalutaire. Les aromates & épiceries que les Eſpagnols y ajoutent, ne font pas la même fortune ailleurs.

La nouvelle Eſpagne, qui a plus de quatre cens lieues de long, eſt fort inégale dans ſa largeur, qui va toujours en s'étréciſſant vers l'iſthme de Panama, qui la joint & l'attache à l'Amérique méridionale.

Panama. Panama, qui donne ſon nom à cet iſthme, eſt une ville très-belle & très-commerçante, ſituée ſur la côte occidentale, & d'une manière très-avantageuſe. Ses environs ne produiſent que des herbages, ce qui l'aide à nourrir toute ſorte de bêtes de charge, & ſurtout des mulets, qu'elle emploie à tranſ-

porter au travers de l'iſthme juſqu'à Porto-Bélo, les marchandiſes & l'argent qu'elle reçoit des côtes occidentales du Mexique, & de toute l'Amérique méridionale. Par la même commodité, c'eſt-à-dire, par le retour des mulets qui ont été à Porto-Bélo, elle en tire les marchandiſes de toute l'Europe, de l'Afrique occidentale & de toute l'Amérique orientale. Elle les diſtribue enſuite ſur les côtes du Mexique & du Pérou.

L'Amérique méridionale.

Dès que l'Amérique commence à s'élargir après l'iſthme, le terrein va toujours en s'élevant. C'eſt là que commencent les Andes, ces montagnes prodigieuſement hautes qu'on nomme auſſi Cordilleres, parce qu'elles s'étendent juſqu'au fond de l'Amérique méridionale, comme autant de longues cordes ou de chaînes, ſéparées par des enfoncemens horribles & inhabitables, quelquefois par des vallées ſpacieuſes très-fertiles & très-peuplées. Ces montagnes ſont les plus hautes de toute la terre. C'eſt de toutes parts un mêlange ſingulier de grands bois, de roches renverſées, de torrens, de lacs, de rivieres, de caſcades, de verdures, de ſables que les vents agitent, & d'inégalités affreuſes. Il y a un degré de hauteur juſ-

Les Cordilleres.

qu'où l'on trouve quelques plantes. Plus haut ce ne ſont plus que des bruyeres; après quoi viennent des neiges, dont les plus élevées ne ſe fondent point. Quelquefois ce ſont des pointes en pain de ſucre; quelquefois de vaſtes terreins élevés de pluſieurs milliers de toiſes au-deſſus de la ſurface de la mer. La plupart ſont inacceſſibles; & l'on périt de froid au cœur de la torride, lors même que le ſoleil y paſſe & repaſſe à plomb pour aller d'un tropique à l'autre.

Incommodités de l'Amérique méridionale.

C'eſt au ſortir de l'iſthme, & à l'entrée des montagnes infinies qui s'y préſentent, que les Indiens du Mexique, fatigués de la dureté des Officiers Eſpagnols, ſe ſont attroupés pour s'aſſurer une retraite. Ils s'y ſont étendus, & de-là ont pénétré juſqu'au cœur & dans tous les pays de l'Amérique méridionale. Leur haine, jointe à celle des mécontens qu'ils trouvèrent ailleurs, a répandu partout, juſques chez ceux qui ne connoiſſoient point les Eſpagnols, un eſprit de prévention & d'aigreur, qui en fait autant d'ennemis implacables, ſource perpétuelle d'événemens malheureux.

La ſeconde ſource des maux qui rendent la vie des Américains méridionaux plus dure que celle des autres, eſt dans

la nature. D'abord les vents orageux, les tonnerres, les foudres & les tremblemens de terre y caufent des ravages & des défaftres fréquens. Les grandes pluies qui y tombent, fur-tout lorfque le foleil y paffe à plomb, caufent dans leurs montagnes des amas d'eaux, & un fonds d'humidité, qui, avec des chaleurs étouffantes, corrompent l'air des vallons, & y multiplient des nuées de mofquites, de maragouins & autres efpèces de mouches, moucherons, coufins de toute taille, qui tourmentent les habitans la nuit & le jour. Si ces petites créatures leur font une fi rude guerre, quel repos, quelle fûreté peuvent-ils éprouver, étant environnés, comme ils font, d'animaux féroces & de reptiles venimeux?

Les animaux carnaffiers font les mêmes qu'en Afrique & en Afie, avec beaucoup d'autres particuliers à leurs climats. Les reptiles qui les défolent, font les fcorpions, & fur-tout les ferpens de toute grandeur, dont plufieurs efpèces ont jufqu'à vingt & trente piés de longueur. Ils font contraints d'être toujours en agitation & en armes. Mais ni les ténébres ni toutes les précautions imaginables, ne fuffifent pour les garantir; c'eft une néceffité pour eux d'avoir

toujours des remèdes & des antidotes éprouvés contre les morſures venimeuſes. Le ſeul détail de ces maux, & des ſecours qu'on y apporte, ſuffiroit pour remplir bien des volumes. Heureuſement ces connoiſſances nous ſont peu néceſſaires, dans un climat où nous reſpirons l'air le plus pur, & où les animaux ſont ſi peu malfaiſans.

Avantages de l'Amérique méridionale.

Les Américains de la zone-torride poſſédent, par une eſpèce de compenſation, pluſieurs avantages conſidérables. Toutes leurs habitations dans les plaines & dans l'air libre, jouiſſent d'un printems perpétuel. Ils ont toutes ſortes de grains propres à nourrir ; des plantes & des fruits particuliers qui abondent partout ; des animaux terreſtres, des oiſeaux & des volailles domeſtiques d'une nourriture ſaine. Ces eaux qui tombent en ſi grande quantité dans les réſervoirs de leurs montagnes, s'en écoulent par-tout en ruiſſeaux, & forment enſuite des rivières larges & profondes. Tout eſt arroſé. La communication facilite les tranſports, & la pêche qui exerce une multitude d'habitans, acheve de procurer des vivres aux plus pauvres.

Les deux premières provinces qui ſe préſentent au ſortir de l'iſthme de Pa-

nama, ſont la nouvelle Grenade & le Popayan. Santafé de Bogota eſt la capitale de la nouvelle Grenade, & Popayan l'eſt de la province de ce nom. La nouvelle Grenade. Le Popayan.

On arrive au port de Guyaquil, après avoir paſſé la ligne équinoctiale. Le Pérou. Guyaquil.

Le plus célèbre enſuite, eſt le Callao, qui eſt en même-tems une ville de grand trafic; c'eſt proprement le port de Lima, capitale du Pérou. Les tremblemens de terre y ſont fréquens, & ont ruiné tous les bâtimens magnifiques de Lima. Aujourd'hui les édifices y ſont très-bas. Mais cette ville continue d'être très-renommée par la fertilité de ſes terres, & par l'importance de ſon commerce. Elle eſt à douze degrés quinze minutes de latitude, à une diſtance à peu près moyenne entre Quito & Potoſi. Quito eſt ſous la Ligne: Potoſi, à vingt degrés de latitude méridionale. Telles ſont les villes du Pérou où il y a le plus de richeſſes. Potoſi eſt une montagne auprès de la ville de même nom, qui rapporte beaucoup aux Eſpagnols, par ſes mines d'argent, dont le produit cependant n'eſt plus le même qu'il étoit autrefois. Cuſco, qui eſt dans l'intérieur du Pérou, entre Potoſi & Lima, étoit l'ancienne réſidence de la famille royale des Incas. Callao & Lima. Quito. Potoſi. Cuſco.

Cette grande ville conserve des restes de son opulence. La longueur du Pérou, qui se prend du nord au sud, est de plus de six cens lieues; & sa largeur, de la mer du Sud au pays des Amazones, est de cinquante.

Le Chili.

Un des ports des plus commodes qu'on trouve d'abord au Chili, à la suite du Pérou, est Coquinbo. San-Iago qui en est capitale, est dans l'intérieur des terres. La Conception & Baldivia sont deux ports spacieux & sûrs. Toutes ces villes & les plaines sont assez florissantes, mais sujettes, comme le Pérou, aux tremblemens de terre. Les Cordilleres continuent à traverser le Chili. Il y a plusieurs coulées ou enfoncemens dans les montagnes, où l'on trouve l'or le plus abondant & le plus pur qu'on connoisse. C'est un produit admirable pour le Roi d'Espagne, qui, de simple Roi de Castille, est devenu, par les découvertes & par les conquêtes de ses Amiraux, un des plus puissans & des plus riches Monarques de l'univers. C'est bien dommage que cette fortune ait coûté la liberté à tant de peuples, & la vie à tant d'ouvriers.

Coquinbo. San-Iago. La Conception. Baldivia.

La Terre Magellanique.

La terre Magellanique termine le midi de l'Amérique méridionale. Elle

s'alonge en diminuant jusqu'à cinquante & quelques degrés de latitude du sud. Elle est traversée de l'est à l'ouest par le détroit que Magellan, Voyageur Portugais, a découvert, & qui a cent lieues de long sur une de large, dans les endroits les plus resserrés. On a cessé de le fréquenter, parce que le passage en est très-dangereux. La terre Magellanique, des deux côtés du détroit, est communément très-stérile. On ne sait quel fond faire sur les récits des Voyageurs, qui assurent qu'on y voyoit autrefois des peuples d'une hauteur & d'une taille gigantesque. On les nommoit *Patagons*. Il y a long-tems qu'il n'en paroît plus, & même tous ces cantons sont presque dépeuplés. Peut-être les habitans ont-ils abandonné les côtes, pour se retirer dans l'intérieur du pays, & se soustraire au gouvernement des Européens. On a fait quelques tentatives pour les trouver, mais ç'a été par des solitudes si longues & si affreuses, qu'on y a renoncé. La Terre de Feu, île qui termine la Magellanique, a pris ce nom de quelques feux que les Voyageurs y ont apperçus plusieurs fois dans les ténébres; d'où l'on présume que l'intérieur est habité. Mais on ne voit paroître personne sur les côtes.

Le détroit de Magellan.

La Terre de Feu.

Détroit de le Maire.

Entre la Terre de Feu & l'île qu'on nomme des Etats, est un détroit auquel le Voyageur le Maire a donné son nom. On y passe, soit pour aller par la gauche aux Moluques; soit pour entrer dans la mer du Sud; soit enfin pour continuer directement vers les Terres australes, s'il y en a. Mais le froid y est si aigu, & les vents si variables, que la navigation y devient très-dangereuse.

SECOND VOYAGE.

Suite des Côtes de l'Amérique, en remontant par la mer du Nord.

La pointe des Terres Magellaniques la plus méridionale, est le cap de Horn. C'est delà qu'on commence à remonter vers le nord, en suivant les côtes orientales. Au cap des Vierges se trouve l'entrée du détroit de Magellan; &, sans acquérir la connoissance d'aucun établissement utile, on arrive à l'embouchure du Rio de la Plata. Ce gros fleuve se forme d'une infinité de rivières, qui viennent du Chili & du bas Pérou. Les trois principales sont, 1.° celle qui vient d'au-dessus des villes de Potosi & de Plata; 2.° celle qui traverse la province de Paraguai, & qui lui donne son

Rio de la Plata.

nom ; 3.° la riviere de Parana, qui paroît venir des montagnes du Bréſil. Les meilleures villes qu'aient les Eſpagnols dans ces cantons, ſont l'Aſſomption, ſur la riviere du Paraguai, & Buenos-Aires, ſur l'embouchure du Rio de la Plata.

Le Bréſil.

Les Portugais qui poſſédent mille ou douze cens lieues le long des côtes du Bréſil, depuis le Paraguai juſqu'à l'embouchure de la riviere des Amazones, ont ſagement évité de vouloir réduire & contenir la multitude des nations qui habitent l'intérieur des terres. Elles ont toutes un nom particulier, & une langue qui les diſtingue. La plus nombreuſe d'entre-elles, & la plus diſperſée en différens cantons, eſt celle des Topinambes ou Topinamboux. Elle a une langue douce & facile à prononcer, que la plupart des autres peuples du Bréſil entendent & ſavent parler ; ce qui y facilite un certain commerce. Mais ces nations ſont ſi envenimées contre le gouvernement des Etrangers, qu'elles ſont dans une défiance perpétuelle à l'égard des Eſpagnols & des Portugais leurs voiſins.

Les Topinamboux.

Les bons établiſſemens Portugais ſur la côte, ſe rencontrent ainſi de ſuite. D'abord vers le tropique du capricorne,

Saint-Vincent, Saint-Sébaſtien, & l'embouchure du Rio-Janéiro. Tous ces parages ſont parſemés d'Abrolhos, c'eſt-à-dire, de *rochers* & d'*écueils* à fleur d'eau, très-redoutés des pilotes. Viennent enſuite le Saint-Eſprit, la Baye de tous les Saints, la belle ville de Saint-Salvador, capitale du Bréſil; les bouches du Rio-Réal & de la riviere de Saint-François; Olinde, dans la capitainerie de Fernambouc; Saint-Louis de Maraignan, petit port dans la capitainerie de Maraignan, & autres juſqu'au Para, terme des poſſeſſions Portugaiſes ſur l'embouchure méridionale de la riviere des Amazones. Les Portugais de la côte de Bréſil jouiſſent d'un air très-tempéré & rafraîchi par de bons vents. La terre y eſt variée & fertile. Ils exploitent avec ſuccès quelques mines d'or. Ils ont des mines de diamans d'une très-belle eau, de très-belles topaſes, & beaucoup d'émeraudes.

Les Abrolhos.

La Rivière des Amazones.

La riviere des Amazones, qu'on nomme auſſi le Maraignon, eſt le plus grand fleuve de l'univers. Il ſort d'un lac du Pérou, & coule au nord juſqu'à Jaen. Son courant peut avoir treize cens lieues de l'oueſt à l'eſt depuis Jaen, juſqu'au Para, où il ſe décharge dans la mer du

Nord. Il reçoit des Cordilleres une infinité de rivieres, la plupart très-grosses; en sorte qu'il devient comme une mer de plusieurs lieues de large vers son embouchure.

Sur la rive méridionale de ce fleuve, les Espagnols & les Portugais ont établi des missions, qui ont prêché l'Evangile & civilisé plusieurs nations : les Espagnols du côté du Pérou en avançant à l'est, & les Portugais en continuant jusqu'au Para.

Ce qui a le plus coûté aux Missionnaires, ç'a été de désaccoutumer leurs néophytes de la coutume barbare de boire le sang & de manger les chairs de leurs ennemis pris en guerre. La plupart des Antropophages ne sont point d'un caractere plus barbare que ceux qui n'ont point cette pratique. C'est l'esprit de vengeance qui en est, à la vérité, le principe, & le faux honneur de paroître braves & invincibles : mais à ces fausses idées se joint une fausse maxime de religion, qu'il faut offrir à leurs Dieux leurs prisonniers en sacrifices, & manger entre eux les chairs des victimes immolées. Hors de-là, les peuples séduits par de pareilles folies, n'étoient & ne sont pas plus cruels que d'autres;

ils ſont ſouvent plus officieux & plus prévenans : ce qui au reſte ne les excuſe pas, & prouve le beſoin qu'ils ont d'être inſtruits ſur l'obligation d'être réconciliés avec Dieu par l'excellente victime qui remet les péchés des hommes.

Quant au nom d'Amazones qu'on donne à cet immenſe pays, & à ſon fleuve, il y a lieu de croire que tous ces peuples étant fort agiles & toujours en guerre entre eux, la vue de quelques compagnies de femmes, armées auſſi-bien que les hommes, a donné lieu à renouveller la fable ou l'hiſtoire des anciennes Amazones. Mais on n'a jamais pu fixer le lieu où vivoient à part ces prétendues guerrieres de l'Amérique.

La Guyanne.

La Terre ferme.

La Guyanne & la Terre ferme ſuivent la riviere des Amazones. La Guyanne s'étend juſqu'à la riviere d'Orénoque, & la Terre ferme juſqu'à ce que la côte regagne le côté oriental de l'iſthme de Panama. Ce qui a fait nommer ces cantons-ci la Terre ferme, c'eſt que juſqu'alors les terres que Chriſtophe Colomb avoit découvertes, ſe trouverent autant d'îles. Mais il s'apperçut ici que les terres s'alongeoient ſans être bornées comme les précédentes. Améric Veſpuce, Voyageur de Florence, qui toucha les mêmes

côtes de l'Amérique méridionale, en imposa au public par des relations qui firent donner à l'Amérique le nom de cet aventurier, quoiqu'il fût plus naturel & plus juste de lui donner celui de Colomb, qui le premier avoit trouvé les îles & la terre ferme ou le continent.

Le fond de la Guyanne, comme celui du Brésil & celui de l'Amazone, est habité par des peuples très-barbares & encore idolâtres. La côte la plus voisine de l'embouchure de la riviere des Amazones est cultivée par une colonie Françoise, qui habite la riviere & l'île de Cayenne. La ville n'est presque point habitée, parce que les François propriétaires de l'Etablissement, sont presque toujours dans leurs plantations, travaillant avec les Indiens qui se sont soumis à eux, & avec des Negres qu'ils ont achetés comme esclaves. La Cayenne.

La côte de Guyanne qui s'étend jusqu'à l'Orénoque, appartient aux Hollandois, qui se sont établis à Surinam & sur la riviere de Maroni. Leurs cultures sont le café, le sucre & le tabac. Cette colonie est plus nombreuse & plus animée que celle de Cayenne. Surinam.

Quand on a passé toutes les bouches de l'Orénoque, on arrive à Comana, Comana.

qui eſt la meilleure & la plus riche ville de la nouvelle Andalouſie ; enſuite à Maracaybo, capitale de la belle province de Venézuéla ; puis à Sainte-Marthe, capitale de la province de même nom, qui eſt un peu déchue de ce qu'elle étoit, quand les vaiſſeaux d'Eſpagne y faiſoient leurs voyages annuels. Tous ces cantons ſont riches en bon tabac, excellent cacao, & confitures délicieuſes. La ville la plus voiſine du golphe de Darien & de l'iſthme de Panama, eſt Cartagène. Elle eſt capitale de la province de même nom. Elle eſt riche par ſon beau port, le plus commode de toute l'Amérique, & par ſon commerce dont les perles font une des meilleures branches.

Maracaybo.

Sainte-Marthe.

Cartagène.

C'eſt d'ici qu'on commence à remonter l'autre côte du Mexique. La premiere ville que l'on rencontre eſt Porto-Bello, ſi on peut lui donner le nom de ville. C'eſt un beau port, accompagné de quelques forts; mais qui eſt preſque ſans habitans, juſqu'à ce que les Gallions d'Eſpagne y arrivent, pour recevoir l'argent qui revient au Roi d'Eſpagne & aux particuliers. On apporte par la mer du Sud juſqu'à Panama, le quint qui appartient au Roi ſur les mines d'or

& d'argent, & ce qui revient aux particuliers pour les différentes parties de leur commerce. Le tout est transporté par terre, sur des chameaux, depuis Panama jusqu'à Porto-Bello. Il se tient alors ici une foire, qui fait de Porto-Bello une des plus belles villes du monde. Mais dès que les échanges des marchandises européennes & des américaines, ou les paiemens sont faits, les vaisseaux rejoignent ceux qui sont allés recevoir les droits & les produits du commerce de l'Amérique septentrionale, & s'en retournent de compagnie en Espagne. Alors les habitans de Porto-Bello se retirent dans leurs plantations.

En laissant l'isthme, la navigation se fait sur deux grands golphes. L'un se nomme golphe d'Honduras, parce qu'il est entre la presqu'île d'Yucatan, & la province de Mexique, nommée Honduras. L'autre beaucoup plus grand, se nomme golphe du Mexique, parce qu'il se trouve entre la presqu'île d'Yucatan & le reste du Mexique. L'Yucatan est assez bien fourni en bois de construction, & sur-tout en bois de teinture qu'on nomme *bois de Campêche*, en volaille, en cire & en mays. On tourne autour de l'Yucatan, & l'on trouve au nord la ville

Le golphe de Honduras.

Le golphe du Mexique.

L'Yucatan.

Campêche. de Campêche ou de Saint-François, dont le port est sur-tout employé au transport du bois de Campêche, qui vient à quelque distance de-là.

Dans le golphe du Mexique, on ne manque pas de voir le beau port de la Véra-Cruz, où arrive tous les ans un détachement de la flotte du Roi d'Espagne, pour y recueillir les droits du Roi, & sur-tout le quint que le Roi léve sur les mines d'or du Mexique, sans exclure l'argent des particuliers. Cette petite flotte va ensuite rejoindre la grande à un rendez-vous commun.

En quittant le nord du Mexique & la province de Panuco, pour tourner à l'est, on se trouve le long d'un très-grand & très-bon pays, que les François nomment la Louisiane, quoiqu'après bien des tentatives & des projets, ils n'y possédent encore rien de solide, que la nouvelle Orléans & quelques forts dispersés. Cette ville, qui n'a été commencée qu'en 1721 & 1722, est sur la rive gauche du Mississipi, à sept ou huit lieues de son embouchure. Le plan en est beau, & la distribution du terrein bien faite; mais l'exécution en est lente. Ce grand fleuve reçoit de l'ouest le Missouri & bien d'autres rivières, par lesquelles

La Louisiane.

La nouvelle Orléans.

on peut communiquer avec le nouveau & le vieux Mexique. Du côté de l'est, il reçoit l'Oyo ou la belle Rivière, l'Ouabache & plusieurs autres, par lesquelles on peut parvenir à plusieurs lacs très-spacieux, qui s'étendent jusqu'à la nouvelle France. Mais cette communication n'est pas facile. Il y a plusieurs lacs & plusieurs rivières où l'on trouve des sauts & des rapides, c'est-à-dire, des chûtes d'eau ou des espèces de cascades ou de cataractes, qui obligent à faire des portages, ou à transporter par terre les canots ou les barques légères qu'on y met en réserve, jusqu'à ce qu'on puisse naviger de nouveau & sans risque.

La Louisiane est le pays le plus abondant en forêts & en beaux bois de construction, en pâturages propres pour tous les bestiaux, les chevaux & autres bêtes de charge, qui ne rendent point le travail des Nègres nécessaire; en grains de toutes espèces, en légumes & en fruits. Mais pour faire valoir le tout, il y faudroit plus d'habitans qu'il n'y en a en France; & nous ne pouvons pas nous flatter qu'il s'y trouve mille François en tout, avec quelques villages de différens Sauvages dispersés à des centaines de lieues les uns des autres; & de ces

terreins, grands, si l'on veut, comme l'Europe, nous ne tirons encore que peu ou point de profit.

La Floride. La presqu'île de Floride termine le golphe du Mexique. Elle appartient aux Espagnols, qui donnent même le nom de Floride à ce que nous nommons Louisiane. Mais la prodigieuse quantité de terres qu'ils possédent en Amérique, les rend peu difficiles sur la possession de la grande Floride, dont nous ne tirons presque rien, & qui ne les incommode point.

Les Colonies Angloises. Nous allons à présent côtoyer une suite de belles provinces maritimes, qui, avec quelques îles contigues, appartiennent aux Anglois. Elles sont très-bien peuplées, & produisent tant aux peuples qui les cultivent, qu'à l'Angleterre qui en a la souveraineté, des richesses immenses.

On trouve d'abord, au sortir de la Floride Espagnole, la Géorgie & la Caroline au pied des montagnes qu'on appelle Apalaches; ensuite la Virginie, le Mariland, la Pensilvanie & la nouvelle York; puis la nouvelle Angleterre & l'Acadie, l'île du Cap Breton ou l'île Royale, & Terre-neuve; enfin le Labrador, & les côtes de la Baye d'Hudson.

On voit dans les premières colonies, des villes floriſſantes qui ont des vingt & vingt-cinq mille habitans, comme Charletown, dans la Caroline; Philadelphie, dans la Penſilvanie; Boſton, dans la nouvelle Angleterre.

L'Acadie, l'île de Terre-neuve & la Baye d'Hudſon que nous poſſédions, & qui ont été cédées aux Anglois par la paix d'Utrecht, ont paſſé pour un léger dédommagement des frais qu'ils avoient faits dans la guerre pour la couronne d'Eſpagne. Mais les Anglois ne ſe ſont point mépris. Ils ont acquis par-là preſque toutes les pelleteries du Nord, & la libre jouiſſance de la pêche des morues de Terre-neuve.

Le Canada, ou la nouvelle France.

Les François viennent encore de céder aux Anglois, par la paix ſignée le 10 Février 1763, une belle colonie qu'on nomme le Canada ou la nouvelle France, ſituée ſur les bords du fleuve Saint-Laurent. Cette rivière, qui paroît venir de plus de ſept ou huit cens lieues, paſſe au travers de pluſieurs lacs, de cent & de cent-cinquante lieues de longueur, avec des ſauts ou des chûtes qui en rendent la navigation fort pénible. Mais elle coule enſuite derrière les colonies Angloiſes, dans un pays ſpacieux

& fertile. Il eſt vrai que l'hiver y eſt très-rude ſix grands mois de ſuite, quoique ſous une latitude ſemblable à celle de nos provinces de France les plus chaudes, comme le Languedoc & la Provence : mais un été de ſix mois dédommage les habitans. Ils ont leurs plantations ſur les bords du fleuve Saint-Laurent, & l'on y comptoit près de vingt mille familles Françoiſes. Ces colonies étoient la plus ſolide part de l'Etabliſſement. On y comptoit trois villes aſſez bonnes ; Quebec, les Trois-Rivières & Mont-réal. Quebec pouvoit compter ſept ou huit mille habitans ; la ville des Trois-Rivières, trente lieues plus haut, comptoit environ mille habitans ; & Mont-réal ſitué dans une île du fleuve, à la même diſtance des Trois-Rivières en remontant, en contenoit environ ſept mille.

Liſte des Iles de l'Amérique.

L'Amérique eſt d'un bout à l'autre baignée à l'eſt par la mer du Nord, & à l'oueſt par la mer du Sud, qu'on nomme auſſi la mer Pacifique. Celle-ci, qui eſt la plus vaſte mer du monde, ne contient du côté de l'Amérique, que fort peu d'îles. Entre la Ligne équinoctiale & le

tropique du capricorne, on y connoît un amas de dix-huit îles, qu'on nomme îles de Salcmon, je ne ſais pourquoi. Ce ſont des Eſpagnols qui les ont découvertes; & quoiqu'il y en ait quelques-unes de plus de cent lieues de tour, avec quelques apparences de fertilité, ils les ont fort négligées. Aucune nation n'a paru curieuſe, ni de les poſſéder, ni de trafiquer avec les Barbares qui y vivent. Il en eſt de même de quelques autres fort petites, preſque inconnues, & jettées çà & là comme à l'aventure, dans cet immenſe trajet.

Iles de Salomon.

On demande quel eſt le moyen qui a pu peupler ces îles? C'eſt le même ſans doute qui a pu y porter les vaiſſeaux des Voyageurs. C'eſt le vent & la néceſſité de s'arrêter dans la navigation, où l'on trouve terre, où l'on trouve lieu de ſe ſauver. La même réponſe ſuffit pour expliquer comment l'Amérique a été peuplée. Ce moyen eſt ſi ſimple & ſi naturel, qu'il rend raiſon de la diverſité des figures & des uſages des habitans qui paroiſſent avoir une origine différente.

On a héſité long-tems, ſi la Californie, qui s'étend depuis le quarante-quatrième degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au tropique du cancer, étoit une île

ou non. Mais depuis les voyages qu'ont faits les Espagnols, pour pénétrer dans les Terres arctiques, & sur-tout dans le nouveau Mexique, on est certain que la Californie est une presqu'île, & que la mer Vermeille y forme, non un détroit qui se puisse traverser, mais un cul-de-sac ou un golphe.

Il y a quelques îles très-peu célébres le long de la côte occidentale de l'Amérique. On remarque seulement vers le Chili, la petite île de Juan Fernandès, qui est très-belle & très-fertile, en sorte qu'on est étonné de la voir sans habitans. Il n'en est pas de même de Chiloë, qui est assez longue, mais étroite, aux confins du Chili & de la Terre Magellanique. Au midi de cette Terre, est le fameux détroit de Magellan, par lequel on a cessé de passer, pour tourner autour de la pointe méridionale de l'Amérique, par la route découverte par Jacques le Maire, entre la Terre de Feu & l'île ou la Terre des Etats. Ensuite on n'en trouve guère d'autres, ni devant la Terre Magellanique dans la mer du Nord, ni devant le Paraguai, ni devant le Brésil, ni devant le pays des Amazones, ni devant la Guyanne, jusqu'à ce qu'on arrive aux Antilles.

Juan Fernandès.

Chiloë.

Détroit de Jacques le Maire.

Les Antilles ſont les îles qui rempliſſent le golphe du Mexique. On rencontre d'abord les petites, au nombre de près de trente, dont quelques-unes ſont inhabitées ; d'autres poſſédées par les Caraïbes ou Canibales, anciens & naturels habitans, comme la Dominique & Saint-Vincent ; d'autres poſſédées par les Anglois, comme la Barbouide, l'agréable île de Saint-Chriſtophe, cédée par le traité d'Utrecht, & ſur-tout la Barbade, île très-riche & extrêmement peuplée ; d'autres poſſédées par les François, comme la Martinique, île très-fertile, très-forte & ſingulièrement peuplée, quoiqu'elle n'ait que quarante lieues de tour. Le café & le ſucre y ont réuſſi admirablement. Elle eſt très-bien ſecondée dans ſon commerce par la Déſirade, la Marie-Galante, & ſur-tout par la Guadeloupe. Les Hollandois en ont auſſi quelques-unes, qu'ils cultivent avec aſſez de ſuccès, comme Curaçao, &c. La première de toutes les Antilles eſt ſituée aſſez près de la Terre-ferme, vis-à-vis les bouches de l'Orénoque, & ſe nomme la Trinité ; les autres s'étendent ſur une ligne courbe juſqu'à Portorico excluſivement. On y cultive le cacao, l'indigo, la vanille, le tabac, le coton, le café,

Les Antilles.

La Barbade.

La Martinique.

& le ſucre par préférence, à cauſe de ſa qualité & de ſon débit. Aſſez généralement ces îles ſont belles & tempérées. Il y régne, quoique dans la zone-torride, un printems preſque perpétuel, des fleurs & des fruits toute l'année.

Après cette ſuite d'îles, on en trouve encore quatre, deux moyennes & deux grandes, vers le nord, devant la Louiſiane & la Floride. Pluſieurs Géographes les nomment auſſi Antilles. Les deux moyennes ſont Portoric ou Portorico, & la Jamaïque. Les deux grandes ſont Saint-Domingue & l'île de Cuba.

Portorico. La Jamaïque.

Portorico & la Jamaïque ont l'une & l'autre près de cent cinquante lieues de tour. Portorico eſt aux Eſpagnols, & la Jamaïque eſt aux Anglois, qui en ont fait un ſéjour délicieux & très-profitable par la bonne culture, mais où le luxe & le faſte ſont portés à l'excès.

Saint-Domingue.

La meilleure des Antilles eſt Saint-Domingue, à l'oueſt de Portorico. Elle peut avoir trois cens cinquante lieues de tour, & ſe trouve partagée en deux portions à-peu-près égales, entre les Eſpagnols & les François. Les Eſpagnols poſſédent la partie orientale & la belle ville de Saint-Domingue. Les François poſſédent la partie occidentale & la

cultivent mieux, étant naturellement plus actifs que les Espagnols.

La colonie Françoise de Saint-Domingue, aujourd'hui si distinguée & si bien policée, n'a pas une origine fort honorable. Elle doit ses commencemens à deux troupes de bandits ou de navigateurs aventuriers, dont les uns se nommoient Boucaniers, les autres Flibustiers. Les Boucaniers étoient des chasseurs indépendans, qui se saisissoient des bœufs sauvages & de toutes les grandes bêtes qui pouvoient tomber dans leurs mains. Ils en dépeçoient les chairs, & les mettoient en état de se conserver en les exposant à la fumée d'un boucan ou d'une hute, à la manière de quelques Sauvages. Les Flibustiers étoient des forbans ou bannis, des aventuriers qui faisoient la piraterie, & s'enrichissoient du pillage des vaisseaux ou des côtes. Les uns & les autres se lassèrent d'une vie scélérate & infâme. Ils se rendirent à des propositions qu'on leur fit, de leur donner des terres & des loix à Saint-Domingue, sous la protection du Roi de France.

L'île de Saint-Domingue est la même que Colomb découvrit la première après les Lucayes, & qu'il nomma l'Espagnole, Hispaniola.

Cuba. L'île de Cuba eſt la plus grande des Antilles. Elle eſt à l'oueſt de Saint-Domingue. Les Eſpagnols n'ont pas aſſez ménagé les Naturels du pays, & la race en a été exterminée ou diſſipée : ce qui eſt cauſe que l'île n'eſt pas aſſez peuplée, ni ſuffiſamment cultivée. La Havane en eſt la Capitale. C'eſt un excellent port, où ſe rendent les gallions d'Eſpagne. La flotte ou le plus grand nombre de ſes vaiſſeaux, après avoir tiré de Porto-Bello ou de Cartagène les richeſſes qui reviennent annuellement de l'Amérique méridionale aux Eſpagnols, & la flottille, détachement de quelques-uns des gallions, qui prend à la Véra-Cruz ce qui leur revient de l'Amérique ſeptentrionale, ſe réuniſſent à la Havane, & s'en retournent de compagnie à Cadix.

Les Lucayes. Les Lucayes ſont un amas de quatorze petites îles ſituées un peu en deçà du tropique du cancer, à peu de diſtance de la Floride Eſpagnole. Pluſieurs ſont déſertes. La plus grande ſe nomme Bahama, & donne ſon nom au canal ou paſſage qui eſt entre la pointe orientale de la Floride & des Lucayes. Ces îles ſont les premières terres d'Amérique où Chriſtophe Colomb ait touché.

Les Anglois, qui ſont maîtres des Lucayes,

Lucayes, le font aussi un peu plus loin à l'est, d'un autre amas d'îles encore plus petites, qu'on nomme les Bermudes. Ils ne les retiennent pas seulement parce que ce sont des retraites & des postes commodes, mais parce qu'ils en tirent de la cochenille, des perles, de l'ambre gris, de beaux fruits & d'autres profits.

Les Bermudes.

On connoît, mais avec beaucoup de confusion, une multitude d'îlots, qui à peine peuvent nourrir quelques familles, dispersés autour des Antilles. On prétend en avoir trouvé plus de trois cens autour des Lucayes, & quatre cens environ auprès des Bermudes; mais qui embarrassent beaucoup la navigation.

On plante dans ces îlots, comme dans autant de jardins à part, des légumes, des aromates, des cacaotiers, des patates ou pommes de terre qui viennent sur les racines d'une plante, des arbres à fruits, & sur-tout le manioc, dont on fait ce qu'on appelle le *pain de cassave*. C'est proprement la racine du manioc. On rape & on pulvérise cette racine. On en fait bouillir la farine. On prend soin d'en jetter le suc ou la première eau qui est malfaisante. Ensuite on en fait des galettes, qu'on cuit dessus & dessous, sur des platines de fer. C'est le pain dont on nourrit

Le Manioc.
La Cassave.

les Nègres & les Indiens. Les Européens s'y accoutument eux-mêmes facilement.

Routes cherchées par le Nord pour parvenir a la Chine.

La route que les Portugais trouvèrent, ſur la fin du quinzième ſiècle, pour parvenir par le Cap de Bonne-Eſpérance au pays des Indes Orientales, leur donna lieu d'amaſſer des richeſſes immenſes par le commerce. Pendant tout le ſiècle ſuivant, les eſprits ne s'occupèrent que de voyages & de terres nouvellement découvertes ou à découvrir. Le premier qui réuſſit dans ſon entrepriſe, & qui alla beaucoup au delà de ſes eſpérances, fut Chriſtophe Colomb. Il étoit l'homme d'alors qui connût le mieux la diſpoſition du globe; & il conçut que, s'il partoit d'Eſpagne en tenant toujours ſur l'Océan vers l'oueſt, la latitude de trente-cinq & quarante-cinq degrés, qui eſt celle de l'Eſpagne & de la Chine, il arriveroit à la Chine. Mais, par une heureuſe mépriſe, il ſe trompa ſur la diſtance de l'Eſpagne à la Chine, qu'il crut bien moins éloignée qu'elle ne l'étoit. Elle l'étoit en effet de près de quatre mille lieues; & lorſqu'il en eut parcouru mille, il ſe trouva arrêté par un Continent tout en-

tier, habité, plein de riches métaux, & inconnu jusqu'alors au reste des hommes. Les richesses qu'il acquit aux Espagnols, lui firent perdre la Chine de vue. Mais l'émulation fit naître aux autres Européens l'envie de trouver quelque nouvelle route plus courte que celle du Cap de Bonne-Espérance, pour parvenir à la Chine & aux Indes, où le commerce étoit d'un si grand produit. Ils crurent la pouvoir trouver par les mers du Nord.

Les premiers qui l'entreprirent, sont les Hollandois, en gagnant le nord de la Russie & la mer Glaciale ou de Tartarie. Ils prirent soin de commencer leur navigation dès le printems. Mais les glaces qui n'étoient pas encore fondues, les incommodèrent beaucoup, & ils ne purent dans l'été qui suivit, parvenir qu'au détroit de Veigatz, qui sépare les extrémités de l'Asie d'avec la nouvelle Zemble. Ce pays paroît être une île très-spacieuse, habitée uniquement par des ours blancs & par des renards que les grands glaçons y portent. Les Hollandois ne purent s'en tirer pour regagner la Hollande avant le retour de l'hiver. Ils se virent sur la côte la plus septentrionale de la nouvelle Zemble, abîmés de neige, & environnés de montagnes de glaces. Ils s'y prati-

Tentatives par les mers du Nord-Est.

La nouvelle Zemble.

quèrent une baraque ou une hute, avec les bois d'un de leurs vaiſſeaux; & ils y vécurent pendant neuf mois, dans une ſituation dont on n'a point d'exemples. Il n'y eut que peu d'entr'eux, qui aient pu gagner le Cap de Kola en Laponie, & revoir leur patrie.

Les tentatives des Hollandois & les voyages des Biſcayens, des Bayonois & des Norvégiens pour la pêche de la baleine, nous ont appris très-peu de choſes de la diſpoſition des mers du Nord. Ces pêcheurs, à la pourſuite de leurs baleines, ont quelquefois touché aux îles de Spitzberg, les plus voiſines du Pôle. Ils rapportent que le froid eſt moins vif vers le Pôle; que c'eſt-là que ſe multiplient des quantités énormes de harengs, de merlans, de maquereaux, de ſardines, qui ſervent de nourriture aux baleines, aux marſouins & autres gros poiſſons qui les pourſuivent, & les font fuir vers les côtes de l'Europe. Ces poiſſons fugitifs ou paſſagers, comme on les appelle, trouvent le long des royaumes d'Europe, des inſectes marins, dont ils s'engraiſſent, & dont la plus grande ou la trop petite quantité, règle leur ſéjour ou leur paſſage ſur nos côtes. Les mêmes pêcheurs ont fait connoiſſance avec les Groën-

Le Spitzberg.

landois, les Islandois, puis du côté de l'est avec les Samoyedes & autres habitans des côtes de Tartarie. La plupart de ces peuples savent se défendre du froid, par la précaution de leurs bonnets fourrés, & par des habits de peaux de rennes, de castors ou autres, le poil en dedans, & garni par dehors de peaux de requins & de chiens marins. Ils se trouvent bien sur-tout de boire la graisse fondue des baleines, des marsouins & d'autres poissons huileux. Ils vivent de poissons frais ou de poissons séchés. Leur été, pendant lequel ils voient le soleil plusieurs mois de suite sur leur horizon, leur donne quelques menus grains, des légumes & d'autres provisions qu'ils savent conserver. Ils vivent la plupart sans maladies, & long-tems, souvent cent ans.

Le Groenland, l'Islande, les Samoyedes.

Les Russes, qui sont plus à portée que les autres de connoître la mer Glaciale, qui borde les côtes de la Tartarie, ne prennent point la route de cette mer pour commercer avec les Chinois, soit qu'il n'y ait point d'interruption entre les terres septentrionales de l'Amérique & les terres de la Tartarie, soit qu'il y ait interruption, & que la rencontre perpétuelle des glaçons, épais comme des montagnes, s'oppose efficacement à la naviga-

Commerce des Russes à la Chine.

tion. Les Russes font le voyage de la Chine par terre, sur une longueur de plus de quinze cens lieues, jusqu'à Kamtschatka, & sur une largeur de plus de quatre cens. Ils se sont rendus maîtres des pays des Ostiacs, des Samoyedes, de toute la Sibérie, & de beaucoup d'autres, jusqu'au-dessus de la Tartarie Chinoise & du Japon. Les Russes se sont assuré la jouissance & le commerce de toutes les magnifiques fourrures de ces pays. Ils conservent depuis long-tems le libre passage pour aller aux royaumes de l'orient. Ils ont par-tout des villes & des forts qui les font respecter. Il y a cependant des peuples au-dessus de Kamtschatka, qui tuent autant de Russes qu'ils en trouvent l'occasion.

Tentatives par le Nord-Ouest.

On voit, par des réglemens de Louis le Débonnaire, qu'il y a très-long-tems que les Européens avoient connoissance des Groënlandois, & sur-tout des habitans de la grande île d'Islande. Ils commerçoient ensemble. On y avoit même commencé la prédication de l'Evangile. Mais les glaces & l'incertitude de la navigation avoient peu à-peu interrompu ces liaisons; & ce ne fut qu'après la découverte du Continent de l'Amérique, que les Danois, les navigateurs d'Ham-

bourg ſur l'Elbe, & principalement les Anglois, entreprirent, par les mers du Nord-oueſt, de tenter s'il ſe préſenteroit quelques rivières qui euſſent communication avec la grande mer du Sud. Ils prirent leur route au ſeptentrion de la terre de Labrador & des Eſquimaux, & entrèrent dans toutes les bouches des rivieres qu'ils rencontrerent dans la grande mer, qu'on nomme la Baye d'Hudſon, & qu'il ſeroit plus naturel de nommer le Golphe d'Hudſon. Il s'eſt répandu dans le public des mémoires Eſpagnols, qui avançoient que des navigateurs du Pérou s'étoient portés juſqu'au-deſſus de la Californie, dans la penſée qu'ils pouvoient rencontrer quelque communication avec la mer du Nord. Ils ont même oſé dire, que les navigateurs du Pérou s'étoient trouvés dans une riviere avec des navigateurs de la Baye d'Hudſon, ce qui rendroit la communication des deux mers indubitable. Mais les Anglois, plus ſincères, ont toujours avoué que le flux qui montoit dans les rivieres de la Baye d'Hudſon, venoit du nord, jamais de l'oueſt; & cette prétendue communication de la mer du Nord avec celle du Sud, n'a jamais été ſuivie d'aucun effet.



L'EUROPE.

La mer Blanche.

PLAÇONS-NOUS à l'entrée de la mer Blanche, aux confins de la Ruſſie & de la Tartarie, & ſuivons les côtes baignées par l'Océan occidental, ſans négliger de parcourir les trois mers particulières, qui, comme trois golphes, percent & arroſent ce dernier Continent. Ce ſont la mer Blanche, la mer Baltique, & la mer Méditerranée. Nous les qualifions de golphes, parce que ces trois mers n'ont point d'autre ſortie que leur entrée.

La Ruſſie.

Les extrémités de la Ruſſie ou Moſcovie, environnent l'eſt & le ſud de la mer Blanche. Elle touche vers l'oueſt à la Laponie Ruſſienne, s'avance ſur une longueur de plus de ſept cens lieues dans l'Europe, & de plus de quinze cens dans l'Aſie, le long de la mer Glaciale. La Ruſſie a trois villes très-célèbres; Moſcow l'ancienne Capitale, Péters-

Archangel.

bourg la nouvelle, & Archangel, port célèbre ſur l'embouchure de la Dwina, dans la mer Blanche. Les Européens


L'EUROPE
pour la
CONCORDE
de la
GÉOGRAPHIE
des différents âges.
Lattré Sculp.

méridionaux, en se précautionnant pour regagner leurs ports avant le retour des glaces, visitent celui d'Archangel au commencement de l'été, y portent des vins, des eaux-de-vie, des blés, des étoffes & d'autres marchandises qui y sont bien venues. Ils en rapportent de la rhubarbe, & d'autres drogues d'Asie, des huiles de baleine, de la colle de poisson, & il y règne une abondance admirable de tout ce qui convient aux besoins de la vie, à un prix très-modique.

Les Lapons Moscovites, qui bordent le reste de la mer Blanche, sont, comme leurs voisins les autres Lapons, le peuple, en apparence, le plus malheureux. Horriblement fourrés pendant un hiver de neuf mois, pendant une nuit de trois mois, sans usage ni de linge, ni de beaux habits, ni de meubles, ni de logemens commodes; privés, en un mot, de cette variété qui met en mouvement tout le genre humain. Pour pain, du poisson desséché & paîtri; pour boisson, des huiles de baleine. Il n'y a point d'hommes cependant qui montrent plus d'attachement & d'amour pour leur patrie, que ceux-là. On a souvent vu des Groënlandois & des Lapons, amenés dans les Les Lapons.

Cours de Stockholm & de Copenhague ; bien reçus, bien traités, & ne pouvant trouver de goût à rien. Les liqueurs & la plupart des ragoûts leur étoient insupportables. Les vins de Bourgogne & de Champagne leur déplaisoient autant que le vinaigre. On leur rendoit la vie, en les traitant selon leur goût, je veux dire, en leur offrant à boire des graisses fondues de gros poissons. Mais enfin ennuyés de tout, on en a vu plusieurs se jetter à la nage dans la première mer, regardant le nord, & ne sachant ce qu'ils deviendroient.

Ces hommes sont petits, hauts de quatre pieds & demi au plus ; grosse tête, visage plat, nez écrasé, les yeux enfoncés, cheveux durs, droits & noirs, peau bazanée, estomac large, cuisses menues, petits pieds, & fort agiles. Ils ont peu de passions, aussi-bien que les Groënlandois, & ne connoissent gueres ni le larcin ni l'homicide. Ils ont embrassé la Religion Chrétienne, selon le rit & le schisme des Russes.

Les Lapons Suédois & les Lapons Danois, qui se rencontrent ensuite sur la côte d'Europe la plus septentrionale, ont la même figure, la même taille & les mêmes usages que les Lapons Russes.

La Laponie Suédoise a embrassé le Christianisme de la Suède, qui est le Luthéranisme; & la Laponie Danoise, la religion prétendue réformée du Danemarck & de la Norwege. Les Lapons Suédois sont un peu plus civilisés que les deux autres espèces, par le voisinage des Suédois, & par le commerce qu'ils font surtout à Torno, première ville de Suéde au nord. Les Lapons Moscovites ont pour dernière habitation, du même côté, les cabanes de Kola, ou Kolskoi, sur la riviere de même nom. Le Cap nord est la dernière habitation de la Laponie Danoise. Torno.

La Norwege, qui suit la Laponie, & sépare la Suéde d'avec l'Océan, est une longue côte très-froide, & qui appartient au Roi de Danemarck. Les plus fortes villes maritimes où l'on y aborde, sont Dronthem & Berghen. On y tient des foires aux flambeaux dans l'hiver, malgré le froid & l'obscurité. Christiania est plus avancée dans les terres, vers le Danemarck. C'est la résidence du Viceroi. La richesse de ces pays, sont le goudron & le bois, sur-tout le sapin & les mâtures. La Norwege. Dronthem Berghen. Christiania.

L'Océan forme un enfoncement, qu'on appelle la mer de Danemarck, entre la Norwege, la Suéde méridionale &

le Danemarck. Ensuite se présentent les trois entrées de la mer Baltique, sçavoir le Sund & les deux Belts, qui donnent leur nom à cette mer. Le Sund est le passage le plus aisé des trois. Il est entre le midi de la Suéde, & le nord de l'île de Séelande, où est Copenhague, capitale du Danemarck. C'est une puissante ville, devant laquelle les étrangers, à l'exception des Suédois, payent un salut & un droit au Roi. Les deux Belts qui sont au midi de la Séelande, sont environnés de rochers, & l'on ne fait guère usage de ces deux entrées.

Le Sund. Les deux Belts. Copenhague.

On tourne dans la mer Baltique, autour de la côte méridionale de la Suède, où se trouve la ville de Lunden. On remonte vers le nord, en suivant toujours la côte occidentale. A-peu-près au milieu, est Stockholm, beau port, & riche capitale de Suéde. On monte jusqu'au fond du golphe de Bothnie. Les deux plus célèbres Universités de ce Royaume, sont Upsal, qui est dans le voisinage de Stockholm, & Abo, qui est capitale de la Finlande. Le grand commerce de Suède, sont les bois, le brai, & les mines de cuivre : purifié, c'est le cuivre rouge : mêlé de calamine, c'est le cuivre jaune ou léton. La Suède posséde la

La Suéde. Lunden. Stockholm. Upsal Abo.

province de Finlande, & quelques petites îles, terres ou ſeigneuries, qu'elle conſerve dans la Baltique, ſur les côtes d'Allemagne.

L'Ingrie. Du fond du golphe de Finlande, on paſſe dans l'Ingrie, province de Ruſſie, où le Czar Pierre-le-Grand fonda & orna la célèbre ville de Pétersbourg, qui fit beaucoup baiſſer les villes de Moſcow, ſur la rivière de Moſca, & d'Archangel, ſur la mer blanche, en ramenant dans ſon port tout le commerce des deux grandes villes du nord.

La Livonie. L'Ingrie tient à la Livonie, qui forme, par ſa côte maritime, l'autre partie méridionale du golphe de Finlande. Riga. C'eſt Riga qui eſt la meilleure ville & la plus commerçante de la Livonie, qui abonde en blé & en toute ſorte de productions.

La Lithuanie & la Pologne. Le grand Duché de Lithuanie, & la Pologne réunis, forment enſuite un grand Etat, dont le Roi, aujourd'hui Electeur de Saxe, eſt plutôt le Chef que le Souverain. La haute Nobleſſe y tient toute la propriété des terres, & les réſolutions des aſſemblées. Le peuple de la campagne n'eſt qu'un amas d'eſclaves, qui ne peuvent ni changer de place, ni changer de maître, & qui, pour la vie,

remettent à leur maître tout ce qu'ils recueillent. Le Seigneur leur en donne une portion.

Comme il y a en Pologne beaucoup de plaines qui donnent de bon blé, il y a aussi beaucoup de forêts, d'ours & de bêtes sauvages. Comme c'est le peuple qui fait le grand nombre, ce pays ne nourrit que des malheureux. Wilna & Grodno sont les principales villes de Lithuanie. Les plus considérables de la Pologne sont Warsovie & Cracovie, situées sur la Vistule.

Après la Pologne, ou plutôt vers l'extrémité de celle-ci, sont, sur la mer Baltique, dans le voisinage des bouches de
La Prusse. la Vistule, la Prusse, qui forme aujourd'hui le Royaume de Prusse, dont la
Konisberg. capitale est Konisberg, & la République
Dantzic. de Dantzic, puissante ville, & où se fait le plus grand commerce des blés de la Pologne. On en appelloit les environs, *la Prusse Royale*, parce qu'elle appartient à la Pologne; & l'on donnoit le nom de *Prusse Ducale*, aux environs de Konisberg, parce qu'ils appartenoient au Duc Electeur de Brandebourg. Mais aujourd'hui on ne parle plus guère de la Prusse Royale, & on se contente tout simplement de dire *le Roi de Prusse*,

pour déſigner l'Electeur de Brandebourg, Roi du petit Royaume dont Koniſberg eſt la capitale.

C'eſt dans ce petit Etat, qu'on trouve au bord de la mer & au fond des terres, ſous des lits de bois, le Succin ou l'Ambre jaune, que l'on n'envie pas beaucoup au Roi de Pruſſe, qui en a la propriété. L'Ambre.

Après les extrémités de la Pologne, ce ſont celles de l'Allemagne, qui touchent la mer Baltique du côté du Sud. Ce ſont ſur-tout les Etats de l'Electeur de Brandebourg, dont Berlin, ſur la Sprée, eſt la capitale, & ceux de l'Electeur de Saxe, dont Dreſde ſur l'Elbe, eſt la capitale. Le Roi de Suède a ſur la côte de Brandebourg, vers les bouches de l'Oder, l'île de Rugen, & la principauté de Stralſund : après quoi la mer Baltique eſt comme bouchée par les deux îles de Fionie & de Séelande. On ſort par le détroit du Sund, en repaſſant devant la ville de Copenhague & devant Helſeneur, qui eſt ſon Arcenal. On entre dans la partie de l'Océan, qui ſe nomme mer Danoiſe, pour tourner autour de la Preſqu'île de Jutland, qui, avec les îles de Fionie & de Séelande, avec le Royaume de Norwege & l'Iſlande,

achève de former le royaume de Danemarck, d'où viennent en France les plus beaux chevaux de carrosse qu'on y connoisse.

L'Océan baigne ensuite les côtes occidentales de l'Allemagne, sçavoir celles qui sont traversées par l'Elbe & le Weser, puis celles qu'on nommoit les dix-sept Provinces des Pays-Bas.

Hambourg. En remontant par les bouches de l'Elbe, on arrive à la fameuse ville de Hambourg, qui s'est illustrée par ses navigations sur toutes les mers. En remontant par l'embouchure du Weser, on

Brême. arrive à la ville de Brême, & dans les Etats de la Maison de Brunswick.

La République de Hollande. Des dix-sept Provinces qu'on nommoit les Pays-bas, sept se sont détachées de la succession de l'Empereur Charles V, qui avoit passé à Philippe II, Roi d'Espagne, & ont fait une république à part, qui se gouverne par ses Députés assemblés en régle. Ces Provinces, qui sont celles de Hollande & de Westfrise, celles de Groningue, d'Ower-Issel, de Zutphen, de Zélande, d'Utrecht & de Gueldre, n'ont pas ensemble quarante lieues de long sur autant de large. Elles sont sans blé, sans vin & sans bois. Elles se chauffent avec la tourbe qu'elles puisent

dans leurs marais. Elles ſont fangeuſes, pleines de canaux pour l'écoulement des eaux. Elles ſont en quantité d'endroits plus baſſes que les hautes marées, & forcées de ſe défendre contre le flot par des digues qu'on renouvelle ſouvent avec des bois de Norwege, & des bouſes ou ordures de bétail deſſéchées. Elles ne fourniſſent d'elles-mêmes que des beurres, des fromages & des poiſſons ſalés. L'induſtrie de ces peuples a prodigieuſement réparé leur miſere naturelle ; & les Hollandois, c'eſt le nom qu'on leur donne à tous, jouiſſent de tout dans la plus heureuſe abondance. Amſterdam eſt la principale ville de Hollande. Son port eſt le rendez-vous de toutes les nations, & en quelque ſorte le centre du commerce de toutes les parties de l'univers. Amſterdam.

Le Rhin contribue beaucoup à la facilité des tranſports dans ces petites & humides provinces. En y entrant, il ſe partage en différens lits, ſçavoir l'Iſſel, le petit Rhin, le Vahal & le Leck. L'Iſſel traverſe les marais de l'Ower-Iſſel. Le petit Rhin paſſe à Utrecht, dans les plus belles terres de la République, & va ſe perdre au-deſſous de Leyde, dans les ſables de l'Océan. Le Vahal & le Leck arroſent le midi des Provinces-Unies, Le Rhin. L'Iſſel. Le petit Rhin. Utrecht. Leyde. Le Vahal. Le Leck.

La Meuse. & s'en vont avec les eaux de la Meuse, se perdre au-dessous de Roterdam dans la mer Océane.

L'Escaut. Anvers. L'Escaut, qui reçoit les rivieres de Lys & de Dille, arrose les Pays-Bas Catholiques, va passer à Anvers, & de-là dans la mer d'Allemagne. Les Hollandois ont fait un tort irréparable à Anvers, en comblant son port de brûlots & de décombres qui lui en ôtent l'usage. Ils ont, conjointement avec les Anglois, beaucoup nui au commerce des Flamands, en établissant chez eux les grandes Fabriques de draps. Cependant comme le Brabant, les environs d'Anvers, & tout ce qu'on connoît généralement sous le nom de Flandre, sont des pays très-fertiles; ces provinces se soutiennent par

Bruxelles. leur abondance naturelle. C'est Bruxelles qui est la plus riche ville des cantons qui appartiennent à la Maison d'Au-

Lille en Flandre. triche; & Lille, des cantons qui sont au Roi de France.

Les îles Britanniques. De la mer d'Allemagne, qui est resserrée entre les Pays-Bas & l'Angleterre, entrons dans le Pas de Calais & dans la Manche, qui sépare le midi de l'Angleterre d'avec la Picardie & la Normandie. C'est sur cette côte méridionale d'Angleterre, que sont les beaux ports

de Portſmouth, de l'île de Wight, & de Plimouth. De-là nous remonterons au nord, par le canal de Saint-George & par la mer d'Irlande, qui ſépare cette île d'avec la grande, qui contient l'Angleterre au midi, & l'Ecoſſe au nord. En montant juſqu'au milieu de la côte d'Irlande, on entre dans le port de Dublin, qui eſt la capitale du Royaume, & le ſiège d'un Parlement, réglé à-peu-près ſelon la forme de celui d'Angleterre. L'île entière eſt environnée de havres commodes, remplie de plaines fertiles, & abondantes en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Les Irlandois font grand commerce de beurre fondu, de cuirs, de ſalaiſons, de bœufs, & autres chairs ſalées. Les Anglois traitent les Irlandois durement; mais, malgré une dure perſécution, ceux-ci demeurent la plupart fort attachés à l'ancienne Egliſe Catholique.

L'Irlande. Dublin.

En tournant autour de l'Irlande, les plus célèbres villes qu'on trouve, ſont, Londonderri, au nord; Gallowai, à l'oueſt, capitale de la province de même nom, qu'il ne faut point confondre avec le canton d'Ecoſſe, nommé Gallowai. Dans le golphe & dans la riviere de Sahannon, on trouve la riche ville

Londonderri. Gallowai.

Liméric. Cork. de Liméric ; & au midi Cork, encore plus riche & plus commerçante.

Nous pouvons à présent reprendre notre route par la mer d'Irlande, pour faire plus spécialement le circuit de l'Angleterre. l'Angleterre & de l'Ecosse.

Reprenons la mer d'Irlande, par le canal de Saint-George. Nous y trouverons un peu au-dessous de la chûte ou de l'embouchure de la Saverne, la ville de Bristol. Bristol, qu'on peut regarder comme la seconde ville d'Angleterre, n'étant inférieure pour le commerce, qu'à la ville de Londres. Au-dessous du canal Saint-George, on côtoye le pays de Galles, La Principauté de Galles. qui est la principauté titulaire du fils aîné du Roi d'Angleterre. Ce n'est pas le meilleur terrein d'Angleterre ; il est fort sabloneux, mais il est très-cultivé. Les anciens Bretons, fort maltraités par les Saxons & par les Danois, se retirerent dans le pays de Galles, où ils résisterent long-temps aux Rois Anglois, & firent enfin leurs soumissions. La religion Catholique y conserve plus de fidèles qu'en aucune autre province. Au nord de la principauté de Galles, sont les provinces septentrionales d'Angleterre, & les confins d'Ecosse. C'est-là que sont Lancastre. les fameuses principautés de Lancastre

& d'York, dont les Princes se sont disputé si long-tems la couronne. York est le second Archevêché, & une ville très commerçante. Yorck.

Il se rencontre beaucoup d'îles à l'ouest, & encore plus au nord de l'Ecosse, qui enrichissent leurs habitans par la pêche des harengs, des maquereaux & autres poissons de passage. Les Hollandois sont en possession d'y aller, & d'en faire des salaisons qui leur produisent de grands profits, au grand regret des Anglois. Les plus belles villes d'Ecosse, sont Glascou & Edimbourg; Glascou sur la Clyde à l'ouest, & Edimbourg à l'est, à une lieue de la mer. Elles ont toutes deux des études florissantes, & un bon commerce. Les terres d'Ecosse sont moins bonnes que celles d'Angleterre; mais elles sont très-cultivées.

L'Ecosse. Les îles Hébrides à l'Ouest. Les Orcades & les îles Schetland au Nord. Glascou. Edimbourg.

De l'Ecosse, on continue la navigation par la côte orientale d'Angleterre. Les principales rivières dans les embouchures desquelles on entre, sont l'Humber, la Trente & la Tamise. Celle-ci est vis-à-vis Ostende, & les Pays-Bas Catholiques. C'est par la Tamise qu'entrent les plus gros bâtimens de mer, & s'avancent jusqu'au port de Londres, une des plus puissantes villes du Londres.

monde, tant par le nombre de ses citoyens, que par son commerce extraordinaire, & par son Parlement, dont les Actes sont valides ou annulés à l'unanimité de trois vœux; sçavoir, le vœu du Roi, celui des Seigneurs, & celui des Députés des Communes.

Cantorberi. La ville de Cantorberi, qui est le premier Archevêché d'Angleterre, est située un peu plus bas que Londres, vers la mer. C'est l'Eglise Anglicane, ou l'Eglise des Episcopaux, qui tient le premier rang parmi les sectes d'Angleterre. On y permet l'exercice public de la Religion prétendue réformée. Les Presbytériens, qui sont à-peu-près la même chose, & un mélange de Calvinistes & de Luthériens, sont les seuls qui exercent publiquement leur religion en Ecosse.

On tolère par-ci par-là, les Caquers ou Trembleurs, qui sont une sorte de fanatiques, ou de faux illuminés, mais qui font profession d'une douceur parfaite. Les Anglicans, les Presbytériens, les Juifs & d'autres, ont leur culte public en Irlande, comme en Angleterre. Les Catholiques sont encore en très-grand nombre dans les trois royaumes; mais sans liberté nulle part, & sous une persécution perpétuelle.

LA FRANCE pour la CONCORDE de la GEOGRAPHIE des differents âges

Lattré Sculp.

Au midi de la province de Hollande proprement dite, eſt une large embouchure de riviere, par où ſe décharge la Meuſe, mêlée & confondue avec les eaux des plus gros bras du Rhin, le Leck & le Vahal, dans le voiſinage de la belle ville de Roterdam. Les eaux du Rhin ſéparent l'Allemagne d'avec les Etats voiſins de France, comme les Archevêchés de Cologne, de Mayence & de Trèves. Il borne l'Alſace, traverſe la Suiſſe, le lac de Conſtance & les Griſons, après être ſorti du Mont Saint-Gotard.

Roterdam. Gorcum. Cologne. Mayence. Trèves. Strasbourg. Briſac. Baſle. Conſtance. Coire.

Le lit de la Meuſe ne joint ſes eaux à celles du Rhin, que vers la ville de Gorcum. On la remonte par Maſtricht, par Liége, par Charleville, par Maiſières, par Sédan, où ſe font les plus beaux draps de l'Europe, ſur-tout en noir, & juſqu'à Verdun.

Meuſe. Boſleduc. Maſtricht. Charleville. Maiſières. Sédan. Verdun.

Une troiſième riviere qui embellit beaucoup les Pays-Bas Catholiques, c'eſt l'Eſcaut. On la remonte par les bras de mer qui ſéparent les îles de Zélande & de Valchren, juſqu'à Anvers, dont les Hollandois ont ruiné le commerce & les manufactures, en comblant le port de cette ville, autrefois très-fameuſe. On trouve ſur les bords de la

Eſcaut. Anvers.

Gand. Tournai. Valenciennes. Cambrai.

même riviere, Gand, Tournai, Valenciennes & Cambrai.

Jonction de la Somme & de l'Oise.

On a facilité la navigation de la Somme depuis Abbeville, où se font les beaux draps de Vanrobais, jusqu'à Amiens, où est la plus fameuse manufacture de serges & autres petites étoffes; & jusqu'à Saint-Quentin, où il se fait beaucoup de toiles. On a aussi tranché un beau canal depuis Saint-Quentin jusqu'à Chauni, pour faire communiquer l'eau de la Somme avec celle de l'Oise. Le premier fruit de cette jonction, a été le transport des glaces de cent pouces, faites à Saint-Gobin, proche de Laon, pour recevoir à Paris le poli & les dernières façons. Ce bras prolongé jusques dans l'Escaut, auprès de Cambrai, feroit d'une grande utilité.

Navigation de la Seine.

Après l'embouchure de la Somme dans l'Océan, en Picardie, on trouve celle de la Seine, au Havre-de-Grace en Normandie.

On remonte par la Seine avec le flux jusqu'à Rouen, & sur des bateaux plats qui se tirent jusqu'à Paris. La Seine reçoit un peu au-dessous de Pontoise, la riviere d'Oise, grossie des eaux de l'Aîne, que l'Oise à reçues à Compiègne. Si le canal

canal qui joint l'Oise & la Somme communiquoit à l'Escaut, Anvers seroit en relation avec Paris; & si l'Aîne étoit unie avec la Meuse par un très-court canal, depuis Attigni jusqu'au Chêne & à la rivière de Bar, qui tombe dans la Meuse entre Sedan & Maisières, la Meuse transporteroit les bois d'Ardenne dans la Picardie & dans la Champagne, où cette matière est peu commune. Les vins de Reims menés par terre à Pont-Faverre, remonteroient par l'Aîne jusqu'au Chêne, puis en Flandre & en Hollande.

La Seine, un peu au-dessus de Paris, à Conflans & Charenton, reçoit la Marne; ce qui achéve de mettre Paris en commerce avec Epernai, Châlons-sur-Marne, Vitri le François, & avec toute la Champagne. Un peu plus haut elle reçoit le Loing à Moret, près de Fontainebleau, & l'Yonne à Montereau; ce qui amène à Paris le bois, le charbon, les vins de Bourgogne & toutes les provisions de l'Océan, par les canaux de Briare & d'Orléans.

La province de Bretagne, qui s'avance toute entière à l'ouest dans l'Océan, est environnée des beaux ports de Saint-Malo; de Brest à sa pointe; de l'Orient, à l'embouchure de la Blavet;

de Vannes, à la ſortie de la Vilaine.

La Loire. La Loire qui ſe décharge dans l'Océan, ſous la province de Bretagne, à l'entrée du Poitou, au-deſſous de Nantes, reçoit trois rivières réunies auprès d'Angers au nord, & trois autres du côté de Tours. Elle communique ſes eaux, par le canal d'Orléans & par celui de Briare, avec la rivière de Loing, qui paſſe à Montargis, & de-là dans la Seine. C'eſt l'une des plus belles commodités qu'il y ait en France pour réunir le nord avec le ſud. L'Allier qui traverſe toute l'Auvergne, ſe jette dans la Loire aſſez près de Nevers. Le midi de la Bourgogne & les environs de Lyon, portent par charroi leurs marchandiſes à Roane ſur la Loire.

Entre les embouchures de la Loire & de la Garonne, ſe rencontre le port de la Rochelle, le port & arcenal de Rochefort, les marais ſalans de Brouage, où vient ſe rendre la rivière de Charente, après avoir paſſé par Angoulême, Cognac & Saintes.

La Gironde. La Gironde eſt la réunion des eaux de la Garonne & de la Dordone, au bec d'Ambez. Elle met l'Océan en communication avec la mer Méditerranée, par le canal de Languedoc, qui fait venir

Le Canal Royal de Languedoc.

l'eau depuis Agde & Narbonne, jusque dans la Garonne, à Toulouse, & de Toulouse jusqu'à Bordeaux.

L'Adour. L'Adour traverse la Gascogne, & vient tomber au port de Bayonne, dont les citoyens sont bons commerçans, & fameux pour la pêche de la baleine & de la morue.

L'Espagne. En reprenant la navigation autour des côtes, nous suivons les pays septentrionaux d'Espagne, qui sont la Biscaye, où est La Biscaye. l'agréable port de Bilbao; les Asturies, Les Asturies. dont la capitale est Oviédo; enfin la Ga- La Galice. lice, dont la capitale est Saint-Jacques de Compostelle. Ces provinces ont longtems servi de retraite aux Princes Gots & aux Espagnols maltraités par les Maures; ou plutôt par les Arabes Mahométans mêlés avec les Maures. La noblesse ancienne sortit peu-à-peu des montagnes des Asturies & du voisinage, pour attaquer les Maures désunis. Ils parvinrent enfin à les chasser de l'Espagne, d'où les Maures se retirèrent dans la Barbarie.

En arrivant à l'embouchure du Minho, nous touchons le riche royaume de Por- Le Portugal. tugal, enclave de cent vingt-cinq lieues de longueur, sur une largeur ou profondeur de soixante. De l'embouchure du Le Minho. Minho, on passe à celle du Douro, où Le Douro.

ſe préſente le havre de Porto, fort diſtingué par ſon commerce. Cette ville ne le céde en ce point qu'à Liſbonne, la capitale, qui eſt ſituée ſur la rive droite de l'embouchure du Tage. Cette belle rivière arroſe, au cœur de l'Eſpagne, la ville de Tolède, célèbre par les richeſſes de ſon égliſe. Liſbonne, qui étoit comparable aux plus puiſſantes villes du monde, ſe releve du déſaſtre du dernier tremblement qui l'a preſque anéantie. Le Portugal ſe termine dans l'Océan, par le cap Saint Vincent, & par l'embouchure de la Guadiana, fleuve voiſin de l'Andalouſie.

Le Tage.

Lisbonne.

La Guadiana.

Le Portugal a perdu beaucoup de beaux établiſſemens en Afrique & dans les Indes orientales, mais il en a conſervé quelques-uns. Ce qui l'a le plus dédommagé de ſes pertes, c'eſt l'acquiſition du Bréſil, dont le titre eſt ſpécialement accordé au Prince ſucceſſeur du Roi de Portugal.

Le Quadalquivir.

Séville.

Cordoue.

Sur la côte d'Eſpagne, on entre bientôt après dans la bouche du Quadalquivir, par où l'on remonte dans les deux villes de Séville, capitale de l'Andalouſie, & Cordoue, diſtinguée comme Séville, par la beauté de ſes bâtimens, & par les richeſſes de ſon terroir.

En arrivant ſur la côte du petit royaume de Grenade, on trouve Malaga ou Malgue, ville ſi connue par ſes bons vins, tant les ſecs que les liquoreux. On y charge auſſi des fruits exquis. Le ſéjour de la capitale, qui eſt Grenade, eſt délicieux, & la ſoie y donne lieu à un excellent commerce. Le plus beau port d'Eſpagne eſt Carthagêne, au royaume de Murcie, dont la capitale eſt la belle ville de Murcie ſur la Ségura. Malaga. Grenade. Murcie.

Sur la même rivière de Ségura ou de Segre, eſt Orihuéla; enſuite le célèbre port d'Alicante, où ſe débitent les bons vins de ce nom, & la meilleure eſpèce de ſoude. Alicante eſt au royaume de Valence, dont la capitale eſt Valence, l'une des plus belles villes d'Eſpagne, ſur la même côte de la Méditerranée. Ségura. Alicante. Valence.

L'Ebre qui traverſe la Navarre & l'Arragon, donne l'entrée de Tortoſe & de Saragoce capitale de l'Arragon. Barcelone & Girone ſont les plus fortes places de la province de Catalogne. Après quoi l'on touche le Rouſſillon, qui commence avec le Languedoc, à nous remettre ſur les côtes de France. L'Ebre. L'Arragon. Saragoce.

Madrid, la capitale de l'Eſpagne, eſt embellie de très-beaux édifices, très-peuplée, & dans un bon air. La chaleur Madrid.

y eſt grande, & on y éprouve une incommodité qui ſurprend dans un peuple ſi policé. Elle provient de l'uſage où l'on y eſt de jetter tous les matins ſur le pavé, les ordures de toutes les maiſons. La ſécheresſe diſſipe le tout promptement. On y eſtime le beau pont, ſous les arches duquel coule un filet d'eau, qu'on nomme avec emphaſe le Manzanarès. Un Ambaſſadeur de France diſoit qu'il falloit vendre le pont pour avoir de l'eau.

A la paix d'Utrecht, on détacha de la Monarchie d'Eſpagne, les Pays-Bas catholiques, & le royaume de Naples, avec quelques autres Etats d'Italie; mais ce démembrement n'empêche point que l'Eſpagne ne ſoit toujours une des plus grandes puiſſances qu'il y ait ſur la terre, poſſédant les plus beaux royaumes de l'Amérique ſeptentrionale & de la méridionale; avec les Canaries, pluſieurs des Antilles, & des Philippines.

Les Monts Pyrénées, qui commencent à Fontarabie, la dernière ville d'Eſpagne ſur l'Océan près de Bayonne, ſéparent, comme une longue chaîne, l'Eſpagne d'avec la France, & s'étendent juſqu'à la Méditerranée, aux extrémités du Rouſſillon, qui faiſoit autrefois partie de la Catalogne, & tient préſente-

ment au Languedoc, faiſant partie de la France.

En reprenant la navigation, on paſſe devant Perpignan, capitale du Rouſſillon, devant Narbonne, devant Agde & le cap de Cette. C'eſt ici que commence le Canal Royal, qui a tant fait d'honneur au grand Colbert, en faiſant monter les bateaux par différentes écluſes qui les élévent fort au-deſſus du niveau de la Méditerranée, les font deſcendre dans la Garonne à Toulouſe, & gagner l'Océan, puis revenir de Bordeaux & Toulouſe juſqu'à la même élévation, & regagner la Méditerranée au cap de Cette. On paſſe enſuite devant les reſtes de Maguelone, dont l'Evêché & le commerce ont été transférés à Montpellier. Aux environs ſont Frontignan & Lunel, célèbres par leurs vins muſcats, comme Riveſaltes en Rouſſillon. Après les bouches du Rhône, on paſſe le long de la Provence, au port de Marſeille, à celui de Toulon, dont les travaux & l'arcenal ſe font admirer. La France finit à Nice, à l'embouchure du Var, où commence l'Italie, avec le Piémont & la Seigneurie de Gênes.

Le grand avantage de l'Eſpagne & de la France, eſt d'avoir par leurs côtes ſur

l'Océan, & ſur la mer Méditerranée; les facilités du commerce extérieur, & par leurs rivières les communications néceſſaires pour le commerce intérieur. Les canaux ajoutés à ces facilités, rendent le commerce de France plus animé.

Villes du premier ordre.

Les villes de France que nous regardons comme faiſant le premier ordre, ont cent mille habitans & plus. Telles ſont Paris, où l'on croit s'être aſſuré de trouver près d'un million d'hommes; Lyon au confluent de la Saone & du Rhône, & Lille en Flandre ſur la Lis, qui en contiennent chacune deux cens mille; Nantes, Marſeille, Toulouſe & quelques autres, dont les habitans approchent cent mille; Bordeaux ſur la Garonne, & Rouen ſur la Seine, dont les habitans paſſent ce nombre.

Paris. Lyon. Lille. Nantes. Marſeille. Touloufe. Bordeaux. Rouen.

Du ſecond ordre.

Le ſecond ordre eſt des villes qui ont près de quarante ou cinquante mille habitans. Telles ſont, Amiens ſur la Somme; Reims, entre l'Aîne & la Marne; Troyes ſur la Seine; Orléans ſur la Loire.

Amiens. Reims. Troyes. Orléans.

Du troiſième ordre.

Les bonnes villes qui ſuivent, ne vont guère qu'à vingt mille habitans, comme Abbeville ſur la Somme; Sedan ſur la Meuſe; Nanci, Metz en Lorraine; Dijon en Bourgogne; Beſançon en Franche-Comté; Grenoble en Dauphiné; Aix

Abbeville. Sédan. Nanci. Metz. Dijon. Beſançon. Grenoble. Aix.

en Provence; Montpellier & Nîmes en bas Languedoc; Carcassonne, fameuse par ses Manufactures de draps, vers le milieu du Canal Royal; Rochefort, à l'embouchure de la Charente; la Rochelle au pays d'Aunis; Rennes sur la Villaine, capitale de Bretagne, &c. Montpellier. Nîmes. Carcassonne, Rochefort. La Rochelle. Rennes.

Il y en a une infinité qui, avec huit, dix, & douze mille habitans, font le commerce de différens grains, ou celui de quelque manufacture, & ne laissent pas d'être des villes considérables, par la multitude des affaires qui s'y font. Cela est vrai, sur-tout, de toutes les villes voisines de la mer & des rivières, qui y facilitent le commerce. Il y a enfin de très-petites villes, qui en égalent de grandes, par l'occasion qu'elles ont de livrer les fournitures de détail à des villages nombreux qui les avoisinent; en sorte que ces mêmes ventes leur tiennent lieu de ce que la vente en gros procure à des villes plus peuplées.

Pour achever de voir le reste des eaux qui bordent la France, remontons le Rhône malgré sa rapidité, depuis la Méditerranée, par Arles, par Avignon, par Valence, par Vienne, & jusqu'à Lyon. De Lyon, nous remontons vers l'est jusqu'à Genève. Le lac que cette Genève.

rivière traverse, est très-poissonneux, & enrichit autant qu'il embellit Genève & Lausanne. Le Rhône nous sépare des Genevois & des Cantons Suisses, qui avec le Rhin, nous séparent de l'Allemagne.

Lausanne.

Contiuuation du tour de la Méditeranée. Gênes.

De la superbe Gênes, qui, avec son petit Etat, est située au bord du golphe de même nom, entre la mer & le commencement de la chaîne des Monts Apennins, qui traversent tout le milieu de l'Italie dans sa longueur, on passe dans la petite République de Lucques, dont le peuple est très-industrieux, & se soutient en liberté sous la protection de l'Empire. De-là on entre en Toscane, à l'embouchure de l'Arno, d'où l'on remonte aux belles villes de Pise & de Florence. Mais Pise n'est plus rien en comparaison de Florence, la capitale. Le plus considérable port de Toscane, à quatre lieues de l'embouchure de l'Arno, est Livourne. C'est un port libre, où toute nation apporte & vend ses marchandises sans visite & sans douane. Tous y ont l'exercice libre de leur religion. La liberté & la curiosité en font fréquenter le séjour, que la beauté de la ville & la bonté de l'air achévent de rendre fort agréable.

L'Italie. Lucques. Toscane. Pise. Florence. Livourne.

Vis-à-vis la côte de Toſcane eſt l'île de Corſe, qui appartient aux François ; & à ſon midi l'île de Sardaigne, qui donne le titre de Roi, au Prince de Savoye, dont les Etats ſitués au nord de ceux de la République de Gênes, ont Turin & Chamberri, pour principales villes.

La Corſe.
LaSardaigne.
Turin.
Chamberri.

Le plus grand Etat qu'il y ait au milieu de l'Italie, eſt l'Etat Eccléſiaſtique, ainſi nommé, parce qu'il appartient au Pape. Il eſt traverſé par le Tibre, qui ſe jette dans la mer de Toſcane au port d'Oſtie, par où l'on remonte à Rome, ſiége de l'Evêque, qui a la primauté de l'Egliſe; ce qui fait donner le nom de *Catholiques* à ceux qui lui ſont unis par la profeſſion de la foi univerſelle & apoſtolique. La ville de Rome conſerve une foule d'antiquités, & a maintenu quelque peu, puis ranimé les beaux arts. Ce n'eſt pas une ville commerçante ni riche. Le nombre de ſes habitans va juſqu'à cent mille; mais ce n'eſt point proprement ce qui fait ſa grande illuſtration; puiſque de ce côté-là, Milan, Florence, Naples & Veniſe, l'emportent de beaucoup ſur elle.

Rome.

Bologne, qui eſt la ſeconde ville de l'Etat Eccléſiaſtique, eſt comme toutes

Bologne.

les autres villes, extrêmement embellie de riches morceaux de peinture & d'architecture. Mais elle n'a rien de plus recommandable que son illustre Académie & son beau commerce.

La plupart des autres bonnes villes de cet Etat, qui avoient autrefois pour Seigneurs des Princes particuliers, comme Urbin, Ravenne & Ferrare, & qui sont tombées au pouvoir des Papes, sont extrêmement déchues de leur ancien état. Le gouvernement ecclésiastique n'y encourage ni l'agriculture ni le commerce.

Le Royaume de Naples.

Il n'en est pas ainsi du Royaume de Naples, qui occupe la partie inférieure ou méridionale de l'Italie, & qui, conjointement avec la Sicile, forme le plus grand Domaine qu'on y connoisse. C'est un fief dépendant du Pape, auquel le Roi de Naples paye tous les ans, à la Saint Pierre, une haquenée blanche & une somme d'argent. Un peu au-dessus du détroit de Messine, qui sépare l'Italie d'avec l'île de Sicile, & assez près du mont Vésuve, est la grande ville de Naples, qui passe pour contenir quatre cens mille habitans & plus. Elle est une des belles villes du monde. Le travail de la soie y occupe beaucoup de monde.

Après avoir tourné autour de la Sicile,

& passé devant le golphe & la ville de Tarente, on entre dans le golphe de Venise, qui s'enfonce le long de l'autre côté du royaume de Naples & de l'Etat de l'Eglise, jusqu'à la Lombardie, où coule le Pô, qui va se décharger dans le golphe de Venise, après avoir reçu une multitude de rivières sorties des Alpes & de l'Apennin. La ville de Venise est bâtie sur pilotis, dans les petites îles, & dans les lagunes ou étangs qui terminent ce grand golphe. La soie & le travail des glaces y occupent de grandes manufactures. Il reste encore plusieurs petits pays, & des îles, Corfou entr'autres, le long du golphe à l'orient, composant l'Etat Vénitien, que les Turcs ont fort diminué. On peut dire que les Portugais ont encore fait plus de tort aux Vénitiens, que les Turcs, en ouvrant aux Marchands Européens la route des Indes orientales par le Cap de Bonne-Espérance : ce qui a fait prendre une autre forme & un chemin tout différent aux marchandises d'Orient, qui venoient autrefois par la mer Rouge au grand Caire & à Alexandrie, d'où elles passoient à Venise, à Gênes & à Marseille. Le commerce de la Méditerranée n'est plus, à beaucoup près, aussi floris-

Golphe de Venise.

Le Pô.

Venise.

ſant qu'autrefois. Il eſt preſque tout entier dans les mains des Hollandois, des Anglois & des François.

Raguſe. La petite république de Raguſe, avec ſa capitale de même nom, ſe ſoutient par le commerce, & par ſa fidélité à payer le tribut aux Vénitiens & aux Turcs. Les conquêtes des Turcs finiſſent par l'Albanie & par la Hongrie, qu'ils ont entamée juſqu'à la moitié du Danube. On tourne par la Méditerranée autour de la Morée, ainſi appellée pour la multitude de ſes mûriers blancs; devant la Livadie, où ſont les beaux reſtes d'Athènes, devant Saloniqui, devant le fameux mont Athos. On entre de l'Archipel dans le détroit des Dardanelles. Ce détroit s'élargit enſuite, & devient ce qu'on nomme mer de Marmara. En ſe retréciſſant de nouveau, il ſe nomme Boſphore de Thrace, entre la vaſte capitale des Turcs, nommée par eux Iſtamboul (*), & par le reſte du monde Conſtantinople, à l'oueſt, & la ville de Scutari, à l'eſt en Natolie, proche de

Conſtantinople.

(*) C'eſt un nom corrompu de trois mots Grecs, *eis, ten, polin: à la Ville,* que les gens du voiſinage diſoient autrefois, au lieu de dire: *aller à Conſtantinople.*

l'ancienne Calcédoine. On tourne autour de la mer Noire ou Pont-Euxin, en rangeant d'abord la côte occidentale, où sont les bouches du Danube; au nord, autour de la presqu'île de Crimée, & du reste de la petite Tartarie. On entre de-là dans le Marais Méotide ou la mer d'Asof; où vient tomber l'embouchure d'un grand fleuve de Russie, nommé le Don ou Tanaïs, à la rive orientale duquel on commence à compter l'Asie. On passe du Don, par un canal de communication, dans la grande rivière de Volga, & de la bouche de celle-ci dans la mer Caspienne. Le Czar Pierre envoya à M. Guillaume de Lisle, la carte de cette mer, levée avec soin & sous ses yeux. Elle se trouve plus longue du nord au sud, que de l'est à l'ouest, au contraire de ce qu'on assuroit autrefois. On touche, par le nord de cette mer, au royaume d'Astracan, ou pays des anciens Turcmens, & à une infinité de sortes de Tartares, sur la côte orientale & au midi, où est la Perse. On touche à l'ouest au Shirvan & à la Géorgie. Le grand commerce du Shirvan est la soie, qu'on y recueille en abondance. La Géorgie a la réputation d'avoir le plus beau sang qu'il y ait au monde. En

remontant par le canal du Volga dans le Don, on redeſcend dans la mer Noire. On en achéve le tour en touchant la Circaſſie, qui, auſſi-bien que la Mingrelie, diſpute à la Géorgie la ſupériorité de la beauté: dangereux préſent parmi les Mahométans, peuples infiniment voluptueux. La navigation du Pont-Euxin reprend par le ſud la côte de Trébiſonde, dans le voiſinage de l'Arménie; elle continue à ſuivre l'Aſie mineure ou Natolie; elle reprend au Boſphore ou détroit de Conſtantinople, la mer de Marmara; & par le détroit des Dardanelles, elle achéve de ſuivre les côtes occidentales & méridionales de la Natolie, où ſont les villes de Smyrne & de Satalie. Après quoi on arrive au port d'Alexandrette, où aborde ce qu'on porte à Alep, qui eſt dans les terres, & qu'on regarde comme la capitale de Syrie, aſſez près de Damas. On aborde au port de Japha ou Joppé, pour viſiter les lieux ſaints & les reſtes de Jéruſalem. La côte de Barbarie achéve, juſqu'au détroit de Gibraltar, le circuit de la Méditerranée.

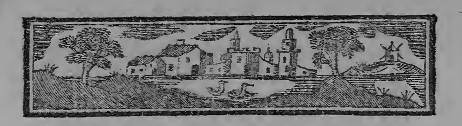
CONCORDE

DE LA

GÉOGRAPHIE

DES DIFFERENS AGES.

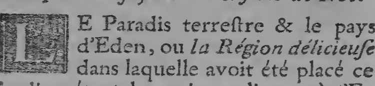
LIVRE SECOND.



HISTOIRE
DES COLONIES
ET
DES ÉTABLISSEMENS
CÉLÈBRES.

CHAPITRE PREMIER.

Le premier ſéjour des enfans de Noé.



LE Paradis terreſtre & le pays d'Eden, ou *la Région délicieuſe* dans laquelle avoit été placé ce jardin, étant les uniques lieux où l'Ecriture ſainte nous ait montré quelques événemens du premier monde; il ſeroit, ce ſemble, aſſez naturel de commencer par la recherche de ce ſéjour, qui a été le berceau du genre humain. Mais Moïſe, en nous conſervant avec ſoin les noms & les circonſtances qui en caractériſent la ſituation, a tout décrit rela-

tivement aux particularités des pays, & aux noms propres des peuples connus de ſon tems. On ne pourroit donc nommer ici ces peuples, dont nous n'avons encore rapporté ni l'origine ni les progrès, ſans débuter par un déſordre, ou par une ſorte de déplacement. Attendons que le fil des événemens & la propagation des colonies ait amené ces peuples ſur la ſcène, & nous les faſſe voir chacun dans leurs places diſtinctes, le long des quatre rivières dont Moïſe nous parle. Alors ils nous aideront à reconnoître agréablement les veſtiges de la première habitation de l'homme. Cette portion de la ſurface de la première terre, conſervée juſqu'à nous avec ſes rivières, nous convaincra que le globe terreſtre, quoique maltraité dans ſes dehors par le déluge, n'a pas été mis en diſſolution, comme l'ont penſé Burnet & Woodward.

Au ſortir de l'arche, qui s'étoit arrêtée ſur une des hauteurs de la vaſte montagne d'Ararat, la famille de Noé ſe trouva ſur des terreins pendans & hériſſés de rochers, de précipices, de ſables mouvans, de pierrailles, & de crevaſſes ſans nombre. Leur ſéjour n'étoit plus le même que celui où leurs pères avoient vécu des ſiécles entiers, & où ils n'a-

voient vû eux-mêmes que des plaines fertiles diversifiées de collines, de verdure & d'eaux courantes.

On peut voir l'horrible aspect de l'Ararat & de ses environs, dans le *Voyage de M. de Tournefort*. Quant aux causes de l'altération universellement arrivée à la surface de la terre après le déluge, elles sont rapportées dans le VIII[e] tome du *Spectacle de la Nature*, première partie.

L'Ararat. La Gordienne, & le Curdistan.

Le nom d'Ararat se prend dans l'Ecriture, tantôt pour l'enfilade de montagnes sur l'une desquelles s'arrêta l'Arche, tantôt pour l'Arménie entière ; ce qui aide à fixer la situation des monts Ararat. Les Interprêtes Orientaux, qui ont anciennement paraphrasé l'Ecriture, traduisent le nom d'Ararat par celui de monts Cardu, ou Carduques, terme que les Grecs & les Latins ont adouci par celui de *Gordes* & de *Gordiens*. Ainsi l'Ararat étoit en Arménie, du côté où commencent ces chaînes de montagnes qui ont donné leur nom à la Gordienne. Ce pays étoit à l'orient du Tigre (*), vers le commencement de son cours. Les mêmes montagnes se nomment encore

(*) Vers le soixante-sixième degré de longitude orientale, & le trente-neuvième de latitude septentrionale.

aujourd'hui les *Curdes*, & tout le pays voisin le *Curdistan*.

CHAPITRE II.

La dispersion des Animaux & des Plantes.

L'ARCHE qui avoit sauvé les animaux terrestres & les oiseaux, sauva aussi les
Les Insectes. insectes, dont une infinité étoient depuis long-temps habitués à attacher dans les dehors & dans l'intérieur de ce grand édifice, les sacs où ils déposent leurs œufs, les enveloppes de fil ou d'autres matières dont plusieurs s'environnent, les chrysalides qui servent d'étui à la plupart. Ils y demeurèrent engourdis de froid pendant l'année pluvieuse, sans manger, sans éclorre & sans périr, comme il leur arrive presque à tous, selon les divers accidens du cours commun de la nature. L'année suivante, la chaleur ouvrit toutes les retraites, tous retrouvèrent leur pâture, & se dispersèrent de proche en proche.

D'autres espéces, accoutumées à la verdure & à l'eau, furent pareillement portées à la nage & à l'avanture par des

feuillages & des verdures détachées de la terre & du bord des ruiſſeaux.

Les germes des plantes.

Il en eſt de même des germes de toutes les plantes. On les trouve placés dans des ſacs de quelque conſiſtance, & environnés d'une proviſion de farine, qui ſervira de première nourriture à la plantule quand elle aura reçu le principe de la vie. Souvent ce ſac eſt intérieurement tapiſſé de duvet, pour tenir le germe plus en ſûreté; ſouvent il eſt enduit d'un ſuc glutineux; quelquefois d'autres matières, qui empêchent l'air & l'eau d'y pénétrer, & de pourrir avant le tems cet embrion de la plante future. La plupart des graines, par l'expérience qu'on en a faite, ſe trouvent plus peſantes que la maſſe d'eau dont elles occupent la place. Elles doivent donc s'enfoncer quand elles ſont ſaines; & il ſemble, par cette raiſon, que les graines ayent dû ſe corrompre & totalement périr ſous les eaux du déluge. Mais quoique la terre, violemment frappée ou ébranlée, ait conſervé la première forme intérieure de ſa maſſe, & n'ait été rompue que dans ſes dehors, l'abondance de l'eau & les mouvemens des flots en ont délayé preſque par-tout la ſurface, qui néceſſairement abandonna

les plantes tant grandes que petites qui y tenoient. Le bois naturellement ſurnage, & toutes les tiges des plantes, avec leurs branches & leurs graines, n'ont pu manquer de flotter & d'être portées çà & là. Où les feuillages ſe ſont arrêtés, là les graines ont commencé à refleurir, ou s'y ſont totalement perdues, ſelon la nature des terres qui s'y trouvèrent ou favorables ou contraires à leurs diſpoſitions naturelles. De-là cette inégalité de plantes & de productions dans les différens climats.

Germes dans les nœuds des branches.

D'ailleurs, une infinité de branches ou de tiges d'arbres, mal couvertes de terre dans les lieux où le flot les avoit abandonnées, reprirent racine, & produiſirent de nouveaux arbres; parce qu'il n'y a point de tige ni de branche qui ne contienne des nœuds, & que c'eſt dans ces nœuds que la Sageſſe divine a placé une autre proviſion de germes, qui ſont également des arbres tout faits, comme les germes qui ſont dans les graines. Dieu a organiſé les uns & les autres. La différence qui s'y trouve, c'eſt que pour les germes intérieurs & renfermés dans les nœuds, il leur a donné la vie par avance, & que ceux qui ſont en tour pour arriver à l'air du dehors, ſe déve-

loppe

loppent auſſi-tôt : au lieu que ceux qu'il a préparés pour être logés dans les graines, il a en même-tems préparé un principe de fécondité pour y porter la vie ; c'eſt la pouſſière ou la cire qui tombe des ſommets des étamines ſur le piſtil ou la boëte de la graine.

On a quelque peine à concevoir le tranſport & le paſſage de bien des animaux dans les terres éloignées, & ſurtout dans les îles, où l'homme n'a pas pris ſoin de les porter. La diſperſion des animaux.

Les animaux domeſtiques, accoutumés à la voix & au ſervice de l'homme, reſtèrent auprès de lui. Les autres, nés plus indépendans, & deſtinés à ſe nourrir eux-mêmes, cherchèrent ailleurs des retraites, où ils apprirent à ſe pourvoir & à ſe précautionner ſelon leur goût. Les Voyageurs ont ſouvent trouvé des îles déſertes, où ils ne virent que des oiſeaux. Il eſt aiſé de voir que leurs aîles ont ſuffi pour leur faciliter le paſſage interdit à tout autre habitant. Dans d'autres, ils trouvèrent des chèvres, dont l'eſpèce étant une bonne nourriture pour les marins, donne lieu de croire que ce ſont les Voyageurs eux-mêmes qui ont pris ſoin de les y laiſſer. Chacun ſait combien elles ſavent ſe paſſer de

l'homme, montant & grimpant toujours à travers des pierrailles & des buiſſons, où l'homme n'entreprend pas de les conduire.

Les ours, les renards & les rennes qu'on trouve juſque dans les terres Arctiques, y vont naturellement chercher fortune à l'aide des glaces, qui, en certains tems de l'année, uniſſent ces îles avec le continent. D'autres ſortes d'animaux accoutumés au froid, comme les caſtors; des hommes même, tels que les Tartares, gens indomptables à la fatigue, ont pu paſſer, ſoit par curioſité, ſoit par ſurpriſe & pure néceſſité, de ces plaines de glace juſque dans la Terre Verte ou Groënlande, & juſque dans le nord de l'Amérique, qui tient à la Groënlande.

C'eſt une queſtion qui n'eſt pas encore bien décidée par des rapports certains, ſi la Tartarie ne tient pas au nord de l'Amérique. Tous les Naturaliſtes concourent à remarquer que la haute mer ne ſe gêle nulle part, non pas même ſous le pôle, juſqu'au voiſinage duquel, ſelon le rapport de pluſieurs Voyageurs Danois, le flux & reflux ſe fait ſentir (*).

(*) Voyez l'Hiſtoire de la Terre Verte, par un Magiſtrat d'Hambourg.

Le fond de ces mers eſt ſi peu glacial, qu'il y éclot en hiver des merlans, des maquereaux & des harengs, dont il ſe fait des amas où des bandes ſemblables à des chaînes de montagnes, ou de nuages roulans à la file. C'eſt-là l'objet ou la proie qui attire la baleine dans les mers du Nord. Ces poiſſons, qu'on nomme *paſſagers*, fuient devant elle, & rangent les côtes d'Europe, juſqu'où la baleine oſe rarement les pourſuivre, faute d'un volume d'eau ſuffiſant pour la ſoutenir. Ces poiſſons fugitifs trouvent ſur nos côtes des fourmillières innombrables d'inſectes qui les engraiſſent. Allant ainſi de quête en quête, ils deſcendent du nord vers le midi; & aux approches de l'hiver, ce qui a échappé aux filets des pêcheurs, s'en retourne par la pleine mer dans le nord, où ils vont former de nouvelles bandes de leur eſpèce. La mer ne ſe gèle d'abord que le long des côtes, par le moyen des glaçons qui y ſont chariés & mis à flot çà & là, à d'aſſez grandes diſtances, par le courant des rivières. Celles-ci les arrachent avec des herbages, des graviers, des pièces de terres qui, en ſe délayant, abandonnent les arbres, les bois coupés & les autres matières qui s'y trouvent. A ces

premiers glaçons en ſuccèdent d'autres, qui en rempliſſent les intervalles. Ces tas ſe pouſſent, s'amoncellent, ſe rompent, ſe conglutinent avec d'autres, & forment bientôt une épaiſſeur immenſe qui élève des montagnes dans le ciel, & porte au fond de l'abîme une maſſe d'un poids qui la rend quelquefois immobile. On a vu, au-delà du Vaigats & des côtes des Samoyèdes, de ces glaçons incomparablement plus durs que les glaces ordinaires, & qu'on eſtime ſubſiſter des ſiècles entiers ſans ſe fondre.

Ces glaces, dans leur naiſſance, ſuppoſent des rivières, & celles ci ſuppoſent des terres. D'où il ſuit que le paſſage des animaux & des hommes en Amérique, a pu ſe faire par la continuité de la Tartarie juſqu'aux terres ſeptentrionales de ce continent, ou par la continuité des glaçons unis inaltérablement avec les îles & les preſqu'îles des régions du Nord.

Le même haſard qui a conduit Chriſtophe Colomb dans des pays inconnus, lorſqu'il cherchoit une route par l'Occident pour gagner les côtes orientales des Indes & de la Chine, a de même pu porter d'autres navigateurs dans le continent, qui eſt à l'occident de l'Eu-

rope & de l'Afrique. Des coups de vents contraires ont pu y amener des Phéniciens, en les écartant des côtes d'Afrique, ſur leſquelles ils alloient sûrement trafiquer, en partant des ports qu'ils avoient ſur la mer Rouge. Ils y cherchoient des ſinges, des perroquets, des autruches & d'autres animaux, qu'ils portoient d'Afrique en Syrie, comme des ſingularités ou comme des nouveautés. Les hommes & ces animaux ont pu de la ſorte parvenir en Amérique.

Le gendre de Monſieur de l'Iſle *, Géographe, & de l'Académie des Sciences comme lui, nous a donné une carte où il a tracé les chaînes d'éminences qu'on a obſervées ſous l'eau avec la ſonde, depuis le cap de Bonne-Eſpérance ou la pointe méridionale d'Afrique, juſqu'au Breſil. Une infinité de terreins, apparemment caverneux & mal affermis, s'y ſont affaiſſés depuis le déluge. Il y a lieu de penſer que pluſieurs de ces terreins, encore aujourd'hui élevés preſque à fleur d'eau, en ſortoient autrefois, que c'étoient autant d'îles qui ont ſervi de retraite aux oiſeaux coureurs, & qui les ont aidés dans leurs différentes tentatives à gagner l'autre continent. La navigation, qui étoit timide avant l'inven-

* *M. Buache.*

tion de la bouſſole, & qui alloit d'une côte à l'autre, ou d'une île à une île voiſine, a pu profiter de ces terreins élevés pour paſſer de l'Afrique juſque dans le continent oppoſé.

Mais ne nous inquiétons pas ſur les moyens qui ont pu ſauver les hommes, les animaux & les plantes, puis les tranſporter de maniere à peupler tout notre globe. Celui qui a commandé & réglé la ſtructure de l'Arche, pour rendre à la terre de nouveaux habitans, a pourvu à tout. Il n'a rien laiſſé périr de ce qu'il deſtinoit à exécuter ſes intentions.

CHAPITRE III.

Le paſſage des Enfans de Noé, de la Gordyenne dans la Méſopotamie.

CETTE FAMILLE, qui devint bientôt très-nombreuſe, ſe trouva fort reſſerrée dans les vallées de la Gordyenne. Elle ſe laſſa d'un pays rude, où elle étoit contrainte de ſe tenir ſéparée par pelottons dans les gorges des montagnes. Elle envoya faire des recherches ſur l'état des pays voiſins. En remontant vers le Nord,

on ne trouvoit que d'horribles chaînes de montagnes, qui furent nommées avec le tems *Monts Caucase* & *Monts Riphées.* Ces montagnes avoient des branches, dont plusieurs s'alongeoient au couchant, vers une mer qui se nomma depuis *Pont-Euxin*; d'autres à l'orient, vers les bords du grand lac qui fut nommé mer d'Hyrcanie ou mer Caspienne. Ceux des envoyés qui prirent leur route vers le midi, & qui, en traversant le Tigre, passèrent de l'orient * dans la plaine immense qui est entre le Tigre & l'Euphrate, trouvèrent une disposition toute différente. Il se rencontre, à la vérité, quelques déserts sablonneux vers le cœur. Mais ils rapportèrent à leurs familles & aux chefs qui les gouvernoient, qu'il ne se pouvoit rien voir de plus propre à toute sorte de culture, que toutes les plaines qui s'étendoient le long du Tigre & de l'Euphrate, à mesure que ces grands fleuves se rapprochoient. Ils vantèrent sur-tout les riches campagnes qui touchoient au concours du Tigre & de l'Euphrate.

*Mikkedem, *ab oriente.*

Sur leur rapport, toute la Colonie passa de l'orient sur la rive droite du Tigre, & s'établit dans ce pays fertile & uni, auquel on donna le nom de

* De Shanah, changer, & de War, habitation, ville.

Sinwar *, qui signifie *changement d'habitation*. On se souvenoit encore de ce nom du tems de Ptolémée. Il nous montre dans sa carte d'Asie, à l'entrée du pays qui s'étend du Tigre vers le bas de l'Euphrate, des collines qu'il appelle & prononce avec une terminaison grecque *le Mont Singaras*. La Vulgate a adouci ces noms, par celui de Sennaar.

Sennaar.

Les Grecs ont donné à cette grande contrée, qui sépare l'intervalle des deux fleuves, depuis leurs sources jusqu'à leur réunion, le nom de Mésopotamie, qui veut dire *le pays d'entre les fleuves*. La partie septentrionale de la Mésopotamie, se nomme aujourd'hui le Diarbek; & la partie méridionale en-delà & en-deçà de l'Euphrate, se nomme l'Iraque: l'orientale, qui appartient aux Perses, Iraque-Agemi, & l'occidentale qui est aux Arabes, en-deçà de l'Euphrate, l'Iraque-Arabi.

Mésopotamie.

Diarbek.

Iraque.

Tout le genre humain jusque-là réduit à cette famille unique, passa le Tigre; & continuant sa marche d'orient * en occident, s'arrêta dans la plaine la plus voisine des courbures méridionales de l'Euphrate.

* Mikkedem. *Genes.* 12, 2.

CHAPITRE IV.

L'Edifice de Babel & la confusion des Langues.

LE VOISINAGE de l'Euphrate, & le secours des citernes, fournissoient de l'eau aux nouveaux habitans. Autant la Gordyenne étoit ingrate, autant le produit des terres cultivées dans la Mésopotamie étoit admirable, pour l'entretien des hommes & des troupeaux. Ils s'étendoient en liberté dans ces campagnes, sans perdre la satisfaction de demeurer ensemble. L'intention du Seigneur, qui les avoit conservés, étoit qu'ils allassent, par petites portions, chercher de proche en proche des logemens à part, & repeupler peu-à-peu toute la terre devenue inculte, & abandonnée aux bêtes sauvages, qui se multiplioient comme les bois où elles avoient leurs retraites. Les enfans de Noé, loin d'entrer dans cette vue, se construisirent une grande ville, capable de les contenir & de les défendre contre les insultes des bêtes féroces.

Ils employerent à cet ouvrage des terres argileuses, ou des terres compactes, La ville de Babel.

presque aussi serrées que l'argile. Ils en firent des briques, qu'ils cuisirent avec le chaume de leurs moissons, au défaut de la pierre dont il ne se trouvoit aucun lit sous ce riche terrein. Pour ciment, ils mirent en œuvre le bitume épais, qui couloit en forme de poix de plusieurs de leurs terres, dans les fosses & dans les courans d'eaux, sur lesquelles ce bitume surnageoit, ou dans des puits creusés pour le recevoir, comme il s'est toujours pratiqué depuis. Hérodote & Diodore de Sicile rendent témoignage à cette singularité de la Babylonie, qui, de leur tems, n'étoit pas comme aujourd'hui, couverte de marécages, par les coupures faites à l'Euphrate.

Mais le nombre des habitans & des troupeaux, forçant les enfans de Noé à étendre fort loin leurs différentes cultures, & les opérations de la société, ils craignirent de se séparer, faute de pouvoir commodément se rapprocher. Ils ne voyoient sur cette plaine prodigieusement unie & spacieuse, aucun objet élevé qui pût être vu de loin, & leur indiquer le manoir commun. C'est ce qui donna lieu à la résolution qu'ils prirent de construire une tour fort élevée, *pour leur servir de marque* ou de signe de

La Tour de Babel.

ralliement, *& les empêcher de ſe diſperſer de toutes parts* ſans eſpérance de réunion (*).

Ils ſavoient très-bien que cette obſtination à demeurer tous enſemble des ſiècles entiers, étoit entièrement contraire à la volonté de Dieu. Tel eſt le crime qu'il punit en eux, par la confuſion des langues.

Ils n'en avoient qu'une, qui fut tout d'un coup altérée dans la bouche des uns & des autres, & comme multipliée en des langues toutes différentes, par la diverſité des prononciations & des inflexions que Dieu varia d'une famille à l'autre.

Confuſion des langues.

Le premier fonds de la langue ſubſiſta, & ſe retrouve encore très-ſenſiblement dans les langues des peuples les plus anciennement connus, & qui ſe ſont moins confondus avec d'autres. Ce fonds ſe retrouve dans l'ancienne langue Chananéenne, la même que celle des Phéniciens, qui habitoient une côte aſſez longue, mais fort étroite, au pié des collines du Liban. Cette langue

(*) Geneſ. 11, 4. Selon le texte Hébreu, *Faciamus nobis ſignum, ne forte diſpergamur.*

Phénicienne eſt à-peu-près la même que celle des Hébreux, qui s'étant établis au pays des Chananéens, apprirent ſans doute à parler comme les habitans de ces pays & ceux de Phénicie. Le même fonds de langue, avec ſes ſons, ſes mots & ſes tours, ſe retrouve encore dans la langue Syriaque, c'eſt-à-dire, la langue des Syriens ou Araméens, originaires de Méſopotamie, & qui ajouterent à leur ancienne façon de parler les mots & les tours des Phéniciens & des Hébreux, dont ils devinrent voiſins. Il ſe voit de même beaucoup de reſſemblance entre ces premieres langues, & celles des Chaldéens & des Arabes, quoique déjà plus mêlangées & plus chargées de nouveaux termes. Il en reſte même une infinité de mots, préciſément les mêmes, aux terminaiſons près, dans toute notre Europe, & juſques dans le nord. Ce qui ſuppoſe une origine commune, & nous conduit à une mere langue, dont il reſte des traits ineffaçables ſur ſes enfans, je veux dire ſur tous les langages différens qui en ſont provenus. C'eſt ainſi que les langues Gaſcone, Provençale, Françoiſe, Eſpagnole & Italienne, ſont entre-elles très-différentes, quoique la langue Latine en ſoit le fonds commun & principal.

La difficulté de s'entendre jetta le trouble entre les ouvriers de Sennaar, & leur fit abandonner l'entreprise de cette tour, qui devoit être vue de si loin. La ville qu'ils avoient commencé à bâtir, devint par la suite très-célèbre : elle a conservé le souvenir de la confusion qui y arriva, en prenant le nom de Balbel, qu'on a abrégé en celui de Babel, & qui signifie *babil*, *mélange*, *confusion*.

L'effet de la division des langues fut double. Par-là Dieu dispersa les familles sur toute la terre, & fixa dans chaque pays ceux qui s'y trouvèrent unis par la puissante attache d'une même langue. Cette merveille ne fut donc pas d'un seul instant, en séparant les familles devenues barbares les unes pour les autres : elle embrassa tous les siècles, en retenant chacun dans sa patrie, & auprès de ceux avec qui l'on s'entend.



CHAPITRE V.

La dispersion, ou les premieres Colonies.

LES NATIONS les plus savantes, les Historiens les plus judicieux, les Philosophes les plus éclairés, &, à plus forte raison, les peuples ou ignorans ou barbares, ont tous perdu de vue les origines du genre humain, & même celle de leur extraction particuliere. Ils donnent souvent aux premiers hommes le nom absurde de *terrigènes* *, c'est-à-dire, *enfans de la terre*. Les plus raisonnables d'entre eux ont osé dire, que l'Egypte avoit été peuplée avant la plupart des autres pays, parce que le Nil laissoit sur la plaine une fange propre à être animée par le soleil, & à former des corps organisés, tels que les hommes & les insectes. Aujourd'hui il n'en sort plus d'hommes, mais seulement des insectes; & encore l'expérience, comme la raison, nous a-t-elle convaincus que les insectes proviennent des œufs & des germes que les générations précédentes y ont laissées. On reconnoît enfin cette vérité, qu'il n'appartient qu'au Créateur d'organiser le corps des animaux, & de les per-

* *Autochtones, Gaigeneis.* V. *Diod. Sicul. l. 1.*

pétuer tous ſelon leur propre eſpèce.

L'Ecriture Sainte, qui débute par nous apprendre ce point ſi important, y ajoute l'hiſtoire de notre commune origine, & la diſtribution qui fut faite des trois familles ſorties de Noé, dans les différentes parties de la terre, où l'on les reconnoît encore à des caractères ineffaçables; de ſorte que ce livre, qui nous enſeigne la voie du ſalut, commence par gagner notre confiance en nous dévoilant notre origine & notre deſtination.

Un des plus sûrs moyens pour conſerver le ſouvenir des premiers fondateurs des différentes colonies qui ont peuplé la terre, a été l'uſage de leur donner à tous des noms ou des ſurnoms ſignificatifs, ſoit pendant leur vie, ſoit après leur mort.

Les noms que l'Ecriture donne aux Patriarches, c'eſt-à-dire, aux enfans & aux petits-enfans de Noé, comme chefs d'autant de nombreuſes familles, qui ſont devenues autant de peuples, ſe trouvent de deux ſortes. Les uns ſont prophétiques, & renferment une prédiction abrégée par un ſeul mot : tels ſont les noms de *Sem*, de *Cham*, de *Japhèt*, d'*Abraham*, &c. Ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler. Les autres ſont hiſtoriques,

& ont rapport à quelque évènement qui les caractérise. Plusieurs même de ces noms sont moins ceux que ces Patriarches ont portés pendant leur vie, que des surnoms qu'on leur a donnés après leur mort, pour les mieux distinguer par le souvenir d'un évènement qui leur étoit particulier, ou par le simple rappel de la colonie dont ils avoient été les auteurs. C'est ainsi que *Matusalem* ou *Métuséla*, qui mourut l'année du Déluge, reçut son nom ou surnom après sa mort, & ce nom signifie *mort au Déluge*; surnom qu'assurément il n'a pas porté pendant sa vie. C'est ainsi qu'on nomma Héber, *l'homme de delà le fleuve*, celui des descendans de Sem, pendant la vie duquel le genre humain tout entier demeuroit encore au-delà de l'Euphrate : expression qui n'est naturelle que chez des peuples qui vivoient endeçà de ce fleuve, & n'a été appliquée au Patriarche Héber, que lorsqu'il n'étoit plus, ou du moins qu'après la dispersion des familles. Au contraire, on donna le nom de Phaleg, *séparation*, au fils d'Héber, parce que ce fut avant la fin des jours de celui-ci que se fit la dispersion. Un autre dut son nom à la qualité du pays où il s'établit ; un autre aux productions que la terre y donne. D'au-

tres ne ſont connus que par les noms mêmes des peuples qui ſont provenus d'eux. Ainſi, le fils aîné de Cham, ayant établi ſa poſtérité d'abord à l'orient du Tigre & du golphe Perſique, & enſuite du côté occidental du même fleuve & du même golphe, où les habitans ſont extrêmement bazanés, on prit dans les Ecritures & dans l'uſage, le nom de Chus, que les Grecs ont rendu par *Æthiops*. L'un eſt la fidèle traduction de l'autre, & ils ſignifient tous deux *noir, face brûlée*. Meſraïm, Ludim, Cetim, Dodanim, & pluſieurs autres, dont la terminaiſon marque le pluriel, ſont moins les noms de tel & tel Patriarche, que les noms mêmes des peuples qu'ils ont établis en certains cantons. Ainſi, ſans ſavoir le nom propre du premier enfant de Cham, ce qui ne nous intéreſſe point, nous apprenons, en lui voyant donner le nom de Meſraïm, que c'eſt à l'aîné de Cham que les Méſoréens, c'eſt-à-dire les Egyptiens, doivent leur origine. Ce qui met l'ancienne hiſtoire en ordre, & prouve le ſoin qu'on prenoit pour en fixer la ſuite, par une connoiſſance certaine des premieres généalogies & des premiers établiſſemens. Toute l'érudition profane nous laiſſant ici ſans ſecours, nous ne pouvons voir

ſans reconnoiſſance & ſans ſurpriſe, la préciſion avec laquelle l'Ecriture partage les trois familles qui couvrent la terre, & nous apprend de quel côté les branches de ces familles ſe ſont d'abord portées. Quelque curieux que paroiſſent ces évènemens, ce n'eſt pas à une vaine curioſité qu'ils ſont accordés, mais à une juſte néceſſité. L'Hiſtoire Sainte nous montre d'où nous provenons, & nous en adminiſtre les preuves encore ſubſiſtantes. Enſuite elle ſe renferme dans l'hiſtoire d'Abraham & de ſa poſtérité, parce que c'eſt-là que ſont conſervées les promeſſes faites à Abraham pour tout le genre humain.

CHAPITRE VI.

Les Colonies de Sem.

LES ENFANS de Sem ſont Elam, Aſſur, Arphaxad, Lud & Aram. Ils ont tous donné naiſſance à de grandes Colonies. Nous y joindrons à part d'autres peuplades célèbres, qui ſont ſorties de quelques-uns de leurs deſcendans. Mais la vraie gloire de Sem, ſur laquelle l'Ecriture inſiſte avec ſoin, c'eſt d'avoir été pere de tous les Hébreux.

Le texte de la Genèse, 10, 21, porte qu'il est le pere *de tous les enfans d'Heber.* (En Hébreu les *enfans de de-là.*) Ce langage, qui étoit très-naturel en Arabie où Moyse a écrit, n'avoit aucun rapport au Patriarche Héber, mais uniquement aux enfans d'Abraham. Personne n'ignore que lui & ses enfans ont été appellés dans le pays de Chanaan & en Arabie, *filii Heber:* les *gens de de-là* le fleuve, *les Etrangers.* Ce terme portoit avec lui une sorte de mépris dans la bouche des Chananéens, qui se croyoient sans doute d'une bien meilleure espèce que ces nouveaux venus. Mais les enfans d'Abraham, & sur-tout ses descendans par Jacob, conserverent avec soin & s'approprierent ce nom d'*Hébreux* ou d'*Etrangers*, parce qu'il étoit un titre honorable pour eux, & rappelloit le souvenir des promesses que Dieu avoit faites à Abraham en lui faisant passer l'Euphrate, de multiplier à l'infini sa postérité, de la mettre en possession du pays de Chanaan, & de bénir en elle toutes les tribus du genre humain.

Heber; *trans*, au-delà. *Transfluviani.*

Ce qui a vraiment relevé Sem au-dessus de ses frères, étoit donc d'être le pere ou la tige des Hébreux, & non pas le pere des enfans du Patriarche Héber

ſon deſcendant, en qui nous ne reconnoiſſons rien de recommandable. Ce ſeroit un diſcours auſſi inutile que celuici : *Hugues Capet eſt le pere de tous les enfans de Charles VI.*

Elam. L'Elymaïde.

Elam, fils aîné de Sem, paſſa le Tigre; &, à une diſtance à-peu-près égale entre la mer Caſpienne & le golphe Perſique, il fonda une colonie qui fut nommée comme lui, Elam, & que les Grecs nommerent Elymaïde. Les habitans de ce pays furent nommés Elyméens ou Elamites. Les bornes de l'Elymaïde ont varié ſelon les tems & les proſpérités de leurs voiſins. Dans l'hiſtoire, on trouve quelquefois des Elyméens juſques vers la Gordyenne, & quelquefois vers le golphe de Perſe. Un de ſes cantons devint célèbre par la belle cavalerie qui s'y forma, & qui fut le berceau des Perſes, dont le nom ſignifie *Cavaliers.* Les Perſes, avec le tems, formerent un empire très-étendu, où ils oublierent peu-à-peu la ſévérité de leur premiere diſcipline. L'ancien canton d'Elam conſerva ſon nom; & c'eſt-là que fut bâti ce temple, dont les richeſſes exciterent la convoitiſe d'Antiochus. Les plaines d'Hiſpahan, capitale de Perſe, ſont à l'occident de l'ancienne Elymaïde.

1. *Macch.* 6, 1.

Assur, pere des Assyriens, s'établit d'abord avec les siens entre le Tigre & l'Euphrate, dans une partie des vastes campagnes de Sennaar. Il donna son nom à sa famille; & lorsqu'il est dit, *Genes.* 10, 11, qu'Assur sortit de ce pays, & qu'il bâtit la grande ville de Ninive, cela doit, selon le langage de l'Ecriture, s'entendre non du Patriarche même, mais de sa famille, qui alla s'établir plus loin, & dans la suite bâtit la puissante ville de Ninive. Assur. L'Assyrie.

Les plus habiles Critiques ont depuis long-tems renoncé aux contes de Ctésias & de Justin, qui font remonter jusqu'aux tems voisins de la dispersion, où tout étoit encore dans l'agitation & dans l'incertitude, l'histoire des grands Empires de Babylone & de Ninive. Au contraire, en suivant les calculs d'Hérodote & la suite des monumens, ils ne mettent la fondation de Ninive & les commencemens de l'Empire Assyrien, que vers le tems de Gédéon, environ douze siècles & demi avant l'ère Chrétienne. C'est à quoi s'en tient Usférius; & il y a grand nombre d'excellentes preuves de ce sentiment.

Telle a été la vanité de tous les peuples puissans, de vouloir faire remonter

fort haut les commencemens de leurs Etats. Tous ont accumulé fables sur fables. Ctésias a inventé ou niaisement copié une longue liste de Rois Assyriens, dont les noms sont grecs la plupart, & qui ne sont accompagnés de presque aucuns évènemens qui puissent remplir ces grands vuides, ou qui se puissent vérifier par de justes rapports avec les histoires des autres peuples connus. Ainsi l'Assyrie pouvoit avoit ses Rois, mais comme Babel avoit les siens, qui faisoient tout au plus quelques ligues & quelques courses sur les terres de leurs voisins, & qui n'ont eu le goût des grandes conquêtes que fort tard. Ceux d'Assyrie n'ont guère commencé que vers les derniers Juges d'Israël, & un peu avant Saül.

Mais il se présente un inconvénient qui ne paroît pas facile à lever. De cette fondation de Ninive, si postérieure au tems où les autres la placent, il s'ensuivroit que Moyse n'a eu aucune connoissance de Ninive ; & cependant il en attribue expressément la fondation à un des descendans d'Assur.

Cette difficulté se résout aussi naturellement, que celle qui semble naître du récit de la mort de Moyse, dans le

Pentateuque, & de la mort de Josué dans le livre qui porte son nom. Il est certain qu'il y a eu quelques additions ou notes explicatives, ajoutées postérieurement & autorisées dans l'Ecriture par le conseil de la nation des Hébreux. On y trouve souvent des noms qui ont été donnés à plusieurs lieux long-tems après les faits qui y sont arrivés. Il en est de même du verset onzième du chapitre 10 de la Genèse.

Moyse raconte en ce lieu la généalogie de Cham, comme il rapporte à part celle de Sem & de Japhet. Il n'étoit donc point naturel de parler dans celle de Cham des entreprises de Ninus descendant d'Assur, & de la fondation de la grande ville de Ninive qu'il bâtit. Mais c'est sensiblement une note marginale, ajoutée d'une autre main, à l'occasion du petit royaume qui commença à Babel; pour faire entendre, en passant, quelle étoit l'origine de Ninive, qui, comme Babylone, devint si funeste aux Hébreux. Rien ne les intéressoit davantage. Cette note même paroît faite de deux reprises. On avoit d'abord mis apparemment en marge: « & c'est de ce » pays (de Sennaar) qu'est sorti Assur » qui a bâti Ninive: c'est-là la grande

„ ville. “ Une autre main ajouta encore à Ninive, “ & la ville de Rehoboth & „ Calach, puis Resen, qui est entre „ Ninive & Calach. C'est-là la grande „ ville. „ La note devient alors obscure ; car on ne sait plus si ces derniers mots, qui étoient naturels en parlant de Ninive, ne tombent pas sur Calach, ou plutôt sur Resen.

Samuel Bochard, au lieu d'employer son érudition à ramener ce texte à la juste valeur d'une note géographique, a augmenté ici les ténèbres de l'histoire, par une pensée qui n'a eu que trop de partisans. Ç'a été de dire que ce n'est pas Assur, mais Nembrod qui sort ici de la terre de Babylone, & qui s'en va en Assyrie bâtir Ninive : *Egressus est Assur.* C'est-à-dire, selon lui : *Nembrod egressus est in Assur. Abiit, egressus est in Assyriam.* Mais ce n'est point là le tour de la langue Hébraique ; elle alonge avec le *AH* final, le nom du lieu où l'on se transporte ; & quand elle veut signifier, *aller en Assyrie*, elle dit alors *ASSYRAH*, comme on le voit, *Genes.* 25, 18, où elle nous apprend, que les “ pays „ habités par Ismaël, furent depuis le „ cœur de l'Arabie déserte jusqu'à Sur, „ qui est devant l'Egypte, dans l'endroit d'où

„ d'où l'on part pour faire route en „ Aſſyrie. „ * C'eſt ce qu'on nomme aujourd'hui l'iſthme de Suès.

Cette étrange explication, qui nous repréſente Nemrod comme régnant à Babylone, & fondant en même-tems l'Empire de Ninive, nous donne l'idée d'une puiſſance orientale, incompatible avec le ſilence de l'hiſtoire, & avec la ſimplicité des récits de l'Ecriture, qui ne nous parle de grands conquérans que vers les premiers Rois d'Iſraël.

Ce qui eſt ici inconteſtable, c'eſt que la colonie d'Aſſur a d'abord été établie dans la Méſopotamie, en-deçà du Tigre, & qu'enſuite elle remonta, paſſa le Tigre, bâtit la ville de Ninive ſur la rive gauche de ce fleuve, & s'étendit le long des campagnes qui ſont à ſon orient, dont la plus belle portion a ſouvent été nommée Adiabène.

Arphaxad. L'Arrapachide ou Arphaxatide.

Arphaxad, frère d'Aſſur, ne s'eſt pas beaucoup éloigné de lui. Il s'établit au Nord d'Aſſur ou de l'Aſſyrie, un peu à côté des ſources du Tigre, & au-deſſus des ſources des fleuves Lycus & Caprus, dans une contrée qui fut appellée de

(*) Boacah Aſſurah. *Eundo te in Aſſyriam.*

ſon nom Arphaxatide. Ce mot ſe trouve altéré dans Ptolémée par le nom d'Arrapachide. D'Arphaxad ſont deſcendus par Caſed, les Caſdéens ou Chaldéens qui devinrent célèbres par l'étude de l'aſtronomie, & les Hébreux qui furent dépoſitaires des promeſſes du Meſſie.

Quand nous voudrons retrouver ſur la carte de l'Aſie, la trace des premières habitations d'Abraham & des Chaldéens, il ſera naturel de tourner notre attention du côté où nous venons de voir Arphaxad au nord de l'Aſſyrie.

Aram. Les Araméens ou Syriens.

Aram & ſes enfans s'établirent à côté de leurs frères en Méſopotamie, non vers le cœur, où étoient des ſables & des ſolitudes affreuſes *; moins encore du côté de Babel, où Nemrod & autres deſcendans de Cham avoient un royaume aſſez étendu; mais au nord & vers le haut des rivières de Saocoras & ſur-tout de Chaboras, qui coulent à-peu-près parallèlement dans la grande plaine, & viennent du nord au ſud, puis au ſud-oueſt, ſe jetter dans l'Euphrate. Le bas du Saocoras, tel que Ptolémée nous le donne, eſt conteſté.

Aram ne quitta point la Méſopotamie, & donna même ſon nom à ces

(*) Ammien Marcellin, *liv. XIV.*

riches campagnes qui s'étendoient entre l'Euphrate & le Chaboras, aujourd'hui Chabur, & qui ont toujours été fort peuplées. L'Ecriture appelle ce pays, tantôt *Aram des fleuves*, parce qu'il étoit entre l'Euphrate & le Chabur; tantôt Sedé-Aram, ou Paddan-Aram, deux noms qui signifioient également *Aram des belles campagnes*, par opposition aux plaines sablonneuses & arides qui étoient au cœur de la Mésopotamie.

Plusieurs essaims d'Araméens passèrent l'Euphrate avec le tems, & se répandirent en différens cantons, entre ce fleuve & la Méditerranée, jusqu'au désert de Sur, qui est à l'entrée de l'Egypte, & qu'on nomme aujourd'hui l'Isthme de Suès. Un isthme est un terrein resserré entre deux mers. Le désert de Sur est ce terrein aride & étroit, qu'on trouve entre la mer Méditerranée & le fond septentrional de la mer Rouge. Lorsque les Egyptiens, qui haïssoient la mer, vouloient commercer avec les Araméens leurs voisins, ils étoient obligés de prendre la route de Sur: ce qui leur donna lieu d'appeller tous ces pays situés le long de la Méditerranée, Sur ou Syrie; & les habitans, Syriens. Les Syriens ne virent rien dans ce mot qui

Le désert de Sur; origine du nom de Syrie.

les offensât, & il ſe communiqua aux Araméens mêmes, qui reſtèrent entre l'Euphrate & le Chaboras.

Ce paſſage de pluſieurs peuplades, venues de Méſopotamie en-deçà de l'Euphrate, a été connu des Grecs. Strabon, dans ſon *Livre* XVI, nous fait remarquer qu'on parloit, au-delà & en-deçà de l'Euphrate, une même langue qui étoit l'Araméenne, nommée *Syriaque* avec le tems. Il nous montre une branche des Syriens logés dans la Syrie blanche ou la Leucoſyrie, qui parloient cette langue, quoique la Leucoſyrie fît partie de la Cappadoce, & s'alongeât vers le fleuve Halys, qui ſe jette dans le Pont-Euxin.

Enſuite on confondit ſouvent les Syriens avec les Aſſyriens, qui demeuroient plus loin ſur le Tigre ; & les Egyptiens appelloient l'iſthme, tantôt l'entrée de *Geneſ.* 25, 18. Sur ou de Syrie, tantôt le chemin d'Aſſur ou d'Aſſyrie.

Les anciens Auteurs, ſoit Grecs, ſoit Latins, ont très-bien connu & diſtingué *a*, *Lib.* 13. les Syriens. Strabon nous avertit que les Syriens ſont auſſi nommés Arimes ou Araméens, Homère, Héſiode & d'autres, ont connu les Syriens ſous le même nom d'Arimes. Mais la facilité avec laquelle Virgile & d'autres ont confondu les Sy-

riens & les Assyriens, nous oblige, en les lisant, de faire attention aux circonstances qui nous peuvent faire distinguer au juste, s'il s'agit des peuples voisins de l'Euphrate & de la Méditerranée, auquel cas le nom d'Assyrien ne veut dire que Syrien, ou s'il s'agit de ceux qui habitoient le long du Tigre, auquel cas ce sont les vrais Assyriens.

L'Ecriture n'exprime jamais les Syriens dans son texte, que par le nom d'*Aram*. Mais elle y joint les surnoms tirés de leurs diverses habitations ; ce qui en différencie les branches. Nous venons de voir comment elle caractérise les Syriens de Mésopotamie, en les appellant *Aram d'entre les fleuves*, ou *Aram des belles plaines*. Elle distingue de même ceux de deçà l'Euphrate, en les nommant *Aram de Soba*, *Aram de Dammesek*, & de plusieurs autres manières. Les Araméens qui bâtirent Tadmor au pays de Soba, en-deçà & assez proche de la courbure occidentale de l'Euphrate, furent nommés les Syriens de Soba : c'est le pays que les Grecs ont appellé Palmyrène, parce que la capitale étoit environnée de palmiers, & que Tadmor, le nom de cette ville, signifie *palme* ou *palmier*. Les Voyageurs admirent en-

core les ruines de Palmyre. D'autres Araméens s'avancèrent encore plus vers la Méditerranée, & s'établirent en différens lieux, ſur-tout le long de l'Oronte, & juſqu'à l'entrée de l'Egypte. Le plus beau de leurs établiſſemens fut la ville de Dammeſek ou Damas, dans la délicieuſe vallée qui eſt arroſée de l'Oronte, à l'entrée des chaînes du Liban; laquelle vallée eſt appellée dans le texte de l'Ecriture, Aram Dammeſca, & par les Grecs, la Céléſyrie, ou la Syrie creuſe.

La grande Syrie qui comprenoit la Céléſyrie & les provinces ſituées le long de l'Oronte juſqu'au mont Amanus, qui eſt une branche de la chaîne des monts Taurus, eſt ordinairement nommée Emath dans l'Ecriture; & l'entrée de la Syrie propre eſt ſouvent appellée l'*entrée d'Emath*. Il y a lieu de penſer que ce nom provient de la belle ville d'Emath ou Emèſe, qui ſubſiſte encore aujourd'hui ſur les commencemens de l'Oronte, & jouit d'un commerce floriſſant. Elle a conſervé ſon nom dans celui de Hems ou Chems. Elle eſt ſituée ſur l'Oronte, au nord de Balbec ou d'Héliopolis de Syrie, ſi fameuſe par les reſtes de ſon temple du Soleil. Le nom d'Emath exprimant d'ordinaire la grande

Syrie, qui fut le royaume des Séleucides, provenus, comme leur fondateur Alexandre, du royaume de Macédoine : on donna le nom d'Emath ou d'Emathie aux terres voisines de Pella, la patrie d'Alexandre, & quelquefois à la Macédoine entière. De-là ce début si emphatique de Lucain :

Bella per Emathios plus quàm civilia campos,
Jusque datum sceleri canimus.

Nous ne voyons aucun lieu dans la Mésopotamie, ni dans le voisinage de l'Euphrate, où nous puissions placer la demeure de Lud à côté de ses frères. Lud.
Mais Josephe, l'historien des Juifs, assure que les enfans de Lud passèrent l'Euphrate, cherchèrent un établissement dans la presqu'île que nous appellons *Asie mineure*, aujourd'hui Natolie, La Lydie.
& se logèrent le long des courbures du Méandre. Ce fleuve, après avoir longtems serpenté dans un très-beau pays, se jette dans la partie de la mer Méditerranée qu'on nomme aujourd'hui Archipel, & qu'on nommoit anciennement mer Egée.

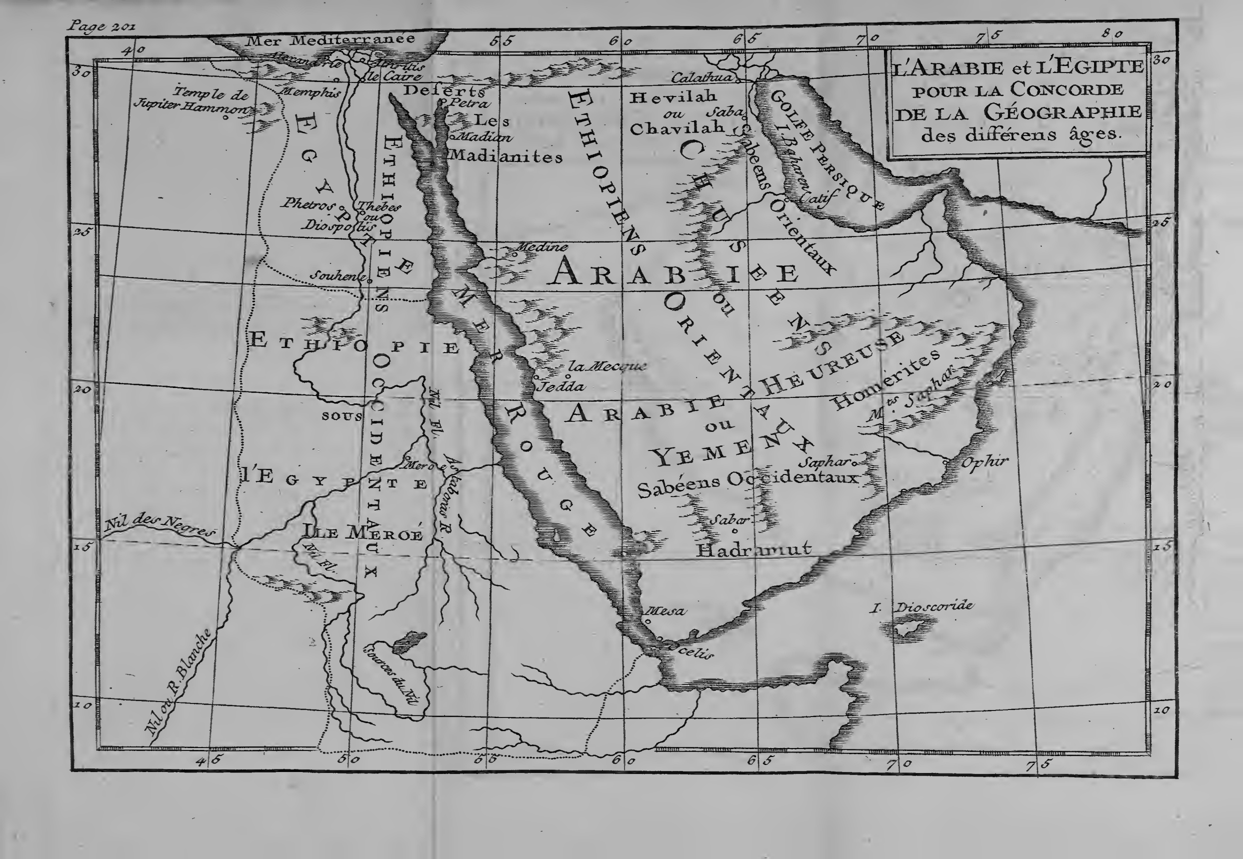
Ce nom d'*Aigaion, Ægæon*, sur lequel on a tant bâti de fables, ramené à sa vraie origine, vient de deux mots de

l'ancienne & mère-langue, *ai*, *insula*; & *goi*, ou *goim*, *gentes*: *Insulæ gentium*. Cette mer est pleine d'îles & de presqu'îles.

Quelques Savans ont prétendu qu'en Arabe & chez les Syriens, le mot de *lud* signifioit *détours*, *plis*, *courbures*, & avoit rapport aux plis du Méandre, ce qui avoit donné lieu d'appeller *Lydiens* ceux des enfans de Sem qui y choisirent leur demeure, d'où seroit venu le surnom de Lud, que leur père commun porta comme eux.

D'autres ont observé que dans les dialectes qui ont conservé le fond de la première langue, le mot *méha* signifie *différer*, *temporiser*; que de-là étoit venu le nom du fleuve, qui sembloit alonger son séjour, & différer à quitter ces beaux lieux; que de-là étoit venu le nom de *Meones*, que portoient les habitans des environs. Ces Méoniens sont les mêmes que les Lydiens, & ces deux noms leur ont été communs.

Mais ces origines sont peu certaines. L'avantage que je trouve en les rapportant, est d'aider l'imagination, & de commencer à connoître ici le célèbre royaume de Lydie, dont Sardes ou Sardis étoit la capitale. Les Lydiens paf-



L'ARABIE et L'EGIPTE POUR LA CONCORDE DE LA GÉOGRAPHIE des différens âges.
Mer Mediterranée
Alexandrie
le Caire
Memphis
Temple de Jupiter Hammon
Deserts
Petra
Les Madian
Madianites
EGYPTE
ETHIOPIENS
ETHIOPIENS
Phetros
Thebes ou Diospolis
Souhene
Medine
ARABIE
Calathua
Hevilah ou Chavilah
Saba
CHUSEENS
Sabeens Orientaux
GOLFE PERSIQUE
I. Baharen
Catif
ETHIOPIE
MER ROUGE
la Mecque
Jedda
ARABIE HEUREUSE
ARABIE ou YEMEN
ORIENTAUX
Homerites
Saphar
Ophir
Sabéens Occidentaux
Sabar
Hadramut
SOUS
l'EGYPTE
OCCIDENTAUX
Nil Fl.
Meroé
Astaboras R.
ILE MEROÉ
Nil des Negres
Nil Fl.
Nil ou R. Blanche
Sources du Nil
Mesa
Ocelis
I. Dioscoride

ſoient pour avoir inventé les Spectacles & les Jeux publics : ce qui a donné ſujet aux Etruſques ou Toſcans, qui ſe croyoient deſcendus des Lydiens, & aux Latins leurs voiſins, d'appeller ces Jeux *Ludi*, du nom de leurs inventeurs.

CHAPITRE VII.

Les ſecondes Colonies de la famille de Sem, provenues des deſcendans d'Arphaxad.

ARPHAXAD fut père de Salé, dont le fils fut Héber. Celui-ci eut deux fils, dont l'un fut Phaleg, l'autre Jectan. Le dernier ſe rendit célèbre parmi les Arabes, par ſon établiſſement dans le pays de l'or & des aromates. L'aîné eut un avantage plus diſtingué, qui fut celui de donner naiſſance aux ancêtres d'Abraham, & d'être père de Reü, aïeul de Sarug, biſaïeul de Nacor, triſaïeul de Tharé, & la tige des Hébreux; puiſque Tharé eſt le père d'Abraham, de qui ils ſont deſcendans.

Les habitans de l'Arabie heureuſe, ſituée entre le bas ou le côté méridional du golphe Arabique, & le bas du

golphe Persique, ont toujours connu Jectan, le cadet des enfans de Phaleg, sous le nom de Catan, qui, dans l'ancienne langue, signifie le cadet. Il abandonna la terre de Sennaar; &, au lieu de prendre avec sa famille vers le nord, il s'engagea vers le midi dans les sables de l'Arabie : & après bien des recherches infructueuses, il s'arrêta enfin dans la fameuse contrée qui produit l'encens & toutes sortes d'aromates.

L'Arabie.

L'Arabie est une presqu'île très-spacieuse (*), ayant, quoiqu'inégalement, près de six cens lieues de long sur presque autant de large. Elle a, à l'orient, l'Euphrate & le golphe Persique : au midi, l'océan Indien, & à l'occident, la mer Rouge. Toute cette grande région se divise aujourd'hui en trois, l'Arabie Pétrée, la Déserte & l'Yémen. La Pétrée qui est la plus petite, a eu & retient son nom de son ancienne capitale Pétra, qui signifie *rocher*, & qui est la traduction de son ancien & véritable nom Selaw. Elle s'étend autour de l'extrémité septentrionale du golphe Arabique, jusqu'au

L'Arabie Pétrée.

Isaï. 42, 11. & 16, 1.

(*) Depuis environ le 13[e] degré de latitude septentrionale jusqu'au 34, & un peu plus, entre les 34 & 77[e] de longitude orientale.

désert de Sur ou isthme de Suès. Elle est mêlée de déserts & de beaucoup de pays habitables.

L'Arabie déserte a pris son nom de ses vastes solitudes, qui s'étendent d'un golphe à l'autre & jusqu'à l'Euphrate. Ces déserts sablonneux ont très-peu d'habitans sédentaires, si ce n'est dans quelques cantons peu communs, où se trouvent des herbages, des ruisseaux ou quelques puits d'eau douce, autour desquels ils habitent sous des tentes, jusqu'à ce que l'herbe venant à manquer, ils se transportent ailleurs. On les appelle Scénites ou Nomades. D'ordinaire on n'y voit que des voyageurs qui y passent en caravanes, c'est-à-dire, en grandes troupes, pour se garantir des bandes de voleurs, dont le nombre y est grand. Ces voyageurs portent sur des chameaux toutes les provisions nécessaires, & jusqu'à l'eau de leurs bêtes de charge, la plupart des puits qu'on y trouve çà & là ne contenant que des eaux salées & amères. On y voit cependant quelques villes distinguées, comme le Catif, au bord occidental du golphe Persique, où se fait la vente des perles, que des plongeurs vont arracher avec les nacres qui les contiennent, & qui sont atta-

L'Arabie déserte.

Le Catif.

chées au pied des rochers de ce golphe.

La Méque. Telles sont encore les villes de la Méque

Médine. où est né Mahomet; Jatred ou Médine,

Gedda. lieu de sa sépulture; & Gedda, qui est le port de la Méque sur la mer Rouge.

L'Arabie heureuse. L'Arabie heureuse, qui est la plus méridionale des trois parties, & la plus voisine de l'Océan, tire son nom de l'or, des perles, des pierres précieuses & des aromates, qui en enrichissoient différens cantons. Les écoulemens de paillettes d'or que les pluies entraînoient des mines, ont cessé par l'épuisement des mines. Mais les perles qu'on arrache des rochers de l'île de Baharen, font encore le commerce de la ville d'Elcatif. Les aromates, comme l'encens, la myrrhe & autres, tant résines que gommes odoriférentes ou médicinales, continuent à découler des arbres qui les produisent, sur-tout dans le pays d'Hadramout qui paroît avoir donné son nom aux aromates qu'on y va chercher. L'Arabie heureuse porte aussi le nom d'Yémen ou de *Royaume de la droite*; parce que les anciens Arabes du désert, dans leurs cérémonies de religion & dans leurs observations astronomiques, se tournant toujours vers le soleil levant, avoient à leur droite l'Arabie heureuse.

Le premier établissement que Moyse donne aux enfans de Jectan, est depuis Mesa en prenant la route des monts Saphar à l'orient de Mesa. Arrien indique les mêmes lieux. Mais, soit que la première lettre du mot Saphar ne fût qu'une aspiration, soit que la prononciation change d'un peuple à l'autre, il donne à ces chaînes des monts Saphar ou Saphara, le nom d'Aphar. D'autres les ont nommés Ophir ou Sophir, & Sophirah.

Le port de Mesa, qui étoit à quinze ou vingt lieues au-dessous de l'entrée de la mer Rouge, sur la côte de l'Arabie heureuse, a toujours été fort fréquenté dans l'antiquité. Ptolémée le connoît, & le place, comme nous venons de le dire, sous le nom de Musa. Il place à l'orient de ce port la ville métropole de Saphar, au milieu d'un pays dont il nomme les habitans Sapharites, & au pied d'une chaîne de montagnes à l'orient, qu'il nomme * *l'escalier* ou *la descente*, & que Moyse nomme *Saphar*. Tous ces caractères deviennent d'autant plus sûrs, qu'à côté des mêmes montagnes, nous trouvons la célèbre habitation des Sabéens, le pays d'Hadramut qui conserva encore son nom, & celui d'Ophir. Rien ne peut

Le Port de Mesa.

Saphar.

* Climat.

être plus lié avec Jectan, puisque Saba ; Hadramut & Ophir, sont trois de ses enfans les plus distingués. De savans Interprêtes ont cru appercevoir les traces des huit autres dans les mêmes environs. Mais laissons des conjectures peu certaines, quand nous avons des preuves qui suffisent.

La Sabée. Il y a eu plusieurs Colonies du nom de Séba & Saba, en différens quartiers de l'Arabie déserte & de l'Arabie heureuse. Mais la plus célèbre, la vraie Sabée, fameuse par son or & par son encens, est celle qui fut fondée par un des enfans de Jectan, & qui avoit Saba pour capitale, vers le midi ou le bas de l'Yémen. D'abord ce sont-là les présens que la Reine de Saba apporta à Salomon ; *Matt.* 12 : 42. & de plus l'Evangile qui la nomme la Reine du midi, à cause de la situation des Sabéens, appelle aussi la Sabée *les extrémités de la terre ;* parce qu'elle étoit la plus reculée vers le midi au bout du grand continent, & que les côtes en étoient baignées par l'Océan, au-delà duquel on ne connoissoit plus de pays habitable.

La même ville de Saba ou Sabé, qu'on trouve dans Ptolémée, a souvent été appellée depuis Mareb ou Mariaba,

qui signifie la capitale. Ce sont deux noms qui peuvent convenir à la même ville. Quelques Voyageurs ont prétendu que Saba étoit différente de Mareb qui subsiste encore, & que celle-ci étoit la capitale des Omérites mêlés avec les Sabéens, & peut-être devenus les maîtres de la contrée. Cette querelle nous intéresse peu. Mais elle nous donne lieu de remarquer que la colonie de Saba a été troublée par une autre famille, ou plutôt par une nombreuse nation, provenue d'Omar, fils d'Eliphas, & petit-fils d'Esaü. Les Omérites ou Homérites, à qui Omar donna son nom, s'attachèrent au commerce le long de la côte orientale de la mer Rouge, & s'introduisirent jusques dans la Sabée, où Ptolémée les place assez avant dans le pays des Sabéens.

Les Omérites.

Le pays d'Hadramut, que Ptolémée met dans sa carte d'Arabie à côté des monts Saphar, & qu'on trouve encore aujourd'hui au midi de ces montagnes, a plutôt donné son nom à un des enfans de Jectan, qu'il ne l'a reçu de lui : car ce nom signifie *séjour de mort*, ou *air mal sain* ; ce qui naturellement convient à un pays plutôt qu'à un homme. La raison de cette dénomination vient

Les Hadramutes.

de ce que cette contrée qui eſt la plus fertile en aromates, nourrit beaucoup de ſerpens très-dangereux; & ſur-tout parce que l'air chargé de toutes ces odeurs trop agiſſantes, y eſt nuiſible aux travailleurs, & mortel à ceux qui y ſéjourneroient trop; d'où il arrive que les animaux malfaiſans s'y multiplient avec plus de liberté. C'eſt le mauvais air qui a fait donner le nom d'Hadramout ou d'Adrumet à bien des lieux, & ſur tout à la célèbre ville que les Carthaginois bâtirent ſur leur côte en Afrique, vis-à-vis le côté méridional de Sicile. Ces mots (*Hatſar-mavet*) *atrium mortis* en Hébreu, *Datramout* ou *Adramout* en Arabe, & *Adrumet* en Phénicien, ſignifient tous la même choſe, quoique prononcés en trois langues; ce qui juſtifie l'obſervation que nous avons faite, que la première langue n'étoit pas détruite; mais qu'il en reſtoit beaucoup de termes qui ne différoient, dans pluſieurs langues, que par la prononciation.

La ſource de cette abondance d'or qui diſtinguoit le pays de Saba, étoit l'écoulement des paillettes de ce métal, que les grandes pluies & les torrens entraînoient des mines du voiſinage, vers

le bas des montagnes d'Ophir. Un des enfans de Jectan a porté ce nom ; & ce nom d'Ophir ne paroît point autre que celui d'Aphar & de Saphar, que portoient les montagnes voisines de Saba & d'Hadramout. Le nom d'Ophir se trouve rendu dans Josephe & dans d'autres Interprêtes anciens, par ceux de *Sophira* ou de *Suphara*. Il paroît, par le discours d'Eliphas, un des amis de Job, & Arabe comme lui, que l'or d'Ophir ne se cherchoit point en creusant bien avant sous terre ; mais qu'il étoit entraîné par les torrens, & qu'on le séparoit du gravier & des terres, avec lesquelles il rouloit en confusion, comme il se voit le long de plusieurs rivières d'Europe & d'Afrique. Peut-être ce nom d'Ophir ou de Sophara & Sophala a-t-il été transporté depuis à un lieu de la côte orientale d'Afrique, où l'on fait encore aujourd'hui une cueillette abondante de cette poudre d'or. Passons aux dernières Colonies issues de Sem par Arphaxad.

Job. 22, 24.

Nachor, frère d'Abraham, entre autres fils, eut Cased, qui resta au pays d'Arphaxad, & Bathuel qui s'établit au pays de Paddan-Aram, où il passa pour Syrien sans l'être. C'est dans la famille de Bathuel, au pays d'Aram, qu'Abra-

Les Chaldéens.

ham envoya Eliezer, pour donner à Isaac une épouse qui connût & servît Dieu.

Cased fut le père de ceux qu'on nomma Chaldéens, & que l'Ecriture, dans son texte, n'appelle jamais autrement que Casdim : ce n'est qu'une prononciation différente. La famille de Cased s'adonna à l'étude de l'Astronomie ; ce qui la fit employer en Assyrie au réglement du cours de l'année, des néoménies, des fêtes, des travaux rustiques, & des cérémonies de religion.

Ils présentoient dans le lieu de l'assemblée du Peuple, comme on le faisoit dès avant la dispersion, & comme on l'a toujours fait depuis en Assyrie, à la Chine, en Egypte, en Syrie & par-tout, ils présentoient publiquement des figures significatives, qui servoient à régler la religion & la police. Ils donnoient à ces figures les noms fort simples de *Tsclamim* & de *Theraphim*. Celui de *Tsclamim* signifioit *des images*, des *représentations*. Celui de *Theraphim* signifioit des *précautions*, des *préservatifs*. Ainsi, un Roi avec un sceptre ou un Cocher avec un fouet, signifioit le soleil ou le conducteur de l'année ; un oiseau signifioit le vent ; un tel oiseau marquoit

le vent qu'il falloit attendre pour un tel ouvrage ruſtique : un autre, celui qui y étoit contraire, & dont il falloit prévenir ou éviter l'impreſſion.

Il n'y avoit là ni myſtères ni deſſein de rien déguiſer, mais plutôt d'inſtruire par ces ſymboles, & d'avertir le Peuple de ce qu'il falloit faire ou éviter. Si on donnoit à ces figures le nom de (Miſtarim) *enveloppes*, du mot (Satar) *envelopper, couvrir*, ce n'eſt pas qu'on ſe proposât de tenir rien de caché. Ces enveloppes au contraire étoient des ſignes, des marques convenues, qui, en montrant une choſe, ne tendoient qu'à en faire connoître une autre, dont elle étoit l'enveloppe ou le ſigne. On ne pouvoit peindre le vent : on en montroit le ſigne, qui étoit un oiſeau. Au lieu de la terre qui produit & nourrit tout, on montroit une femme, qui avoit un grand nombre de mammelles. Pour ſignifier le commencement du mois, on montroit un croiſſant de lune ; le milieu du mois, une pleine lune.

Ces uſages innocens, fort antérieurs à Abraham, & qui n'ont été portés partout, que parce qu'ils ont précédé la diſperſion, avoient dégénéré par la groſſièreté des Peuples, dès avant Abra-

ham. Dieu daigna le ramener au culte d'un ſeul Dieu, lorſque ſa famille même étoit entraînée par l'exemple des autres, qui commençoient à reſpecter & à adorer ces figures toujours préſentes dans les Aſſemblées publiques. Ils regardoient ces figures d'hommes, de femmes ou d'animaux, comme ſi c'étoit des êtres puiſſans, & ſubſiſtans dans le ciel, dans les aſtres, & ſur la terre. Ils regardoient ces oiſeaux comme ayant pouvoir d'annoncer l'avenir. Il en étoit de même des autres ſymboles.

Les Chaldéens ſe rendirent fort importans, & affermirent l'idolâtrie, en joignant à l'étude du ciel, les prédictions de l'aſtrologie judiciaire, & toutes les pratiques inquiétes de la magie & de la divination.

Ils allèrent (ce ſont des choſes connues) juſqu'à prétendre prédire toutes ſortes d'évènemens futurs, & juſqu'à croire le pouvoir de faire du bien, comme celui de détourner le mal, attaché à leurs Tſclamim ou *Taliſmans*, & à leurs Theraphim ou *préſervatifs*. On donna à ces figures les noms de *Dieux*. Laban ayant atteint Jacob, qui étoit ſorti d'Aram ſans prendre congé de lui, redemanda ſes Dieux qu'on lui avoit enlevés.

C'étoit des Théraphim, c'eſt-à-dire, des figures qu'ils prenoient pour des *Dieux tutélaires*; parce que, dans leurs aſſemblées de religion, ils s'étoient habitués à les regarder comme des objets reſpectables, ſans faire davantage attention au ſens de ces ſymboles, qui fut d'abord négligé, puis totalement oublié.

Gen. 31, 34.

La premiere mention qui ſoit faite de la famille des Chaldéens, eſt dans l'hiſtoire d'Abraham, dont l'Ecriture nous dit que ſa première demeure étoit à Ur de Chaldée. Ur portoit ce nom du tems de Moyſe. Mais il ne l'appelle Ur de Chaldée que par anticipation, puiſque l'Auteur des Chaldéens eſt Caſed, neveu d'Abraham, & fils de ſon frère Nachor. Mais ſait-on au juſte la ſituation de cette ville?

Celle de Carræ ou de Haran, ſur une rivière qui ſe jette dans le Chaboras, tenant le juſte milieu entre les commencemens du Tigre & le Liban, ou le pays de Chanaan, nous indique aſſez bien la vraie ſituation d'Ur de Chaldée, ſi nous ſuppoſons que l'intention de Dieu, en faiſant ſortir Abraham de la ville d'Ur, & en l'amenant à Carræ, étoit de le conduire en Chanaan. Car, en remontant du Liban à Carræ, & de Carræ ſur une

ligne droite, nous trouverons Ur, qui étoit encore connue du tems d'Ammien
Lib. 5. Marcellin. Il nous montre l'armée Romaine passant de de-là le Tigre en Mésopotamie, du Tigre à Ur, de la ville d'Ur à Thisalphata, & de Thisalphata à Nisibis. Nous connoissons le Tigre; nous connoissons Nisibis. Celle-ci étoit une ville célèbre, & d'une situation certaine. Tous les Ecrivains la mettent dans la Mésopotamie septentrionale. Ceux qui avoient voyagé sur les lieux, comme Ammien Marcellin, la mettent, non sur le Tigre, comme ont fait quelques Modernes, mais à plusieurs journées à l'occident du Tigre. Ptolémée range le Liban, l'Euphrate, Carræ, le Chabur, Nisibis & le Tigre, comme nous venons de voir. L'Ur de Chaldée d'où sont partis Tharé, Abraham & Loth, étoit donc entre Nisibis & le Tigre. Cased, neveu d'Abraham, y étant resté avec les Casdim ou les Chaldéens ses enfans, il n'est plus question de chercher ailleurs Ur de Chaldée.

On trouve ensuite le nom de Chaldée donné à bien des lieux fort séparés les uns des autres. Nous venons de le voir donné à une ville voisine de Nisibis & du Tigre, vers le haut de l'Assyrie.

Xénophon, dans ſa *Cyropédie* & dans la *Retraite des dix mille*, nous parle d'un canton voiſin des Calybes & de l'Arménie, où demeuroient les Chaldéens.

Perſonne n'ignore que la Babylonie entière a porté le nom de Chaldée, & ſon Empire celui d'Empire des Chaldéens. Il a ſuccédé un tems où le nom de Chaldée a été reſtreint à la ſeule partie de la Babylonie, qui eſt entre la courbure méridionale du bas de l'Euphrate & l'Arabie déſerte. Ces poſitions ne ſe peuvent concilier que dans les colonies des Chaldéens.

Les Chaldéens en Arménie.

Cette famille, dans ſon premier ſéjour, étoit logée entre les deſcendans d'Arphaxad & les Aſſyriens, vers les commencemens du Tigre. Elle ſuivit & accompagna les Aſſyriens dans leurs conquêtes. Quand les Rois de Ninive furent maîtres de Babylone, & que des deux grands Empires de Babylone & de Ninive ils n'en firent qu'un, le gros des Chaldéens ſuivit le prince victorieux à Babylone. Il en reſta apparemment dans leur ancien ſéjour, au voiſinage de l'Arménie; & ce ſont là les Chaldéens avec leſquels Cyrus fit un accord dans ces quartiers, à des conditions qui leur furent favorables.

Les Chaldéens à Babylone.

Les familles Chaldéennes qui ſuivirent la Cour, ayant continué à préſider aux aſſemblées de religion, & s'étant acquis un grand crédit par une apparence de ſavoir aſtronomique; peut-être encore plus par les prétendues connoiſſances de l'avenir, des médicamens, & de la politique dont on leur faiſoit honneur; le nom de ce peuple & ſon état devinrent très-illuſtres, au point même d'être regardés comme la gloire & le conſeil de la nation. L'Empire de Babylone prit le nom d'Empire Chaldéen. La province de Babylonie ſe l'appliqua d'une façon ſpéciale, & fut nommée la Chaldée.

Les Chaldéens en Arabie.

Dans les révolutions de cet Empire, les familles Chaldéennes ſe retirerent dans la partie d'Arabie qui eſt au midi de l'Euphrate. On a nommé quelque tems ce canton la Chaldée. Enfin le nom & le peuple ont diſparu.

Les obſervations que Calliſthènes trouva à Babylone, & qu'il envoya à ſon parent & ſon ami Ariſtote, étoient de dix-neuf cens ans. Cette date qui devance Abraham de près de trois ſiécles, quadre avec les tems voiſins de la diſperſion. La découverte de ces mémoires, faite à Babylone, ne ſuppoſe point que ces ſupputations aſtronomiques aient été faites, ni

ni à Babylone, ni par les Chaldéens; mais qu'elles ont été trouvées dans les mains des familles Chaldéennes, qui avoient continué le travail commencé avec elles.

A la suite des descendans d'Arphaxad, viennent naturellement les Colonies des Hébreux. Mais comme elles sont très-nombreuses, & ne viennent que tard après la dispersion, nous les reprendrons à part, & ne perdrons pas plus long-tems de vue les habitations des enfans de Cham & de Japhèt.

CHAPITRE VIII.

Les Colonies de Cham.

Les Colonies provenues de Cham, s'étendirent sur les deux bords du bas Tigre & sur ceux du golfe Persique, où il se décharge; puis en Arabie, en Egypte, & dans toute l'Afrique.

Cham ou Ham dans l'Egypte supérieure.

Cham, le même que *Ham*, & *Hammon* ou *Amoun*, peut-être le même encore que *Thammus*, selon la diversité des prononciations de différens peuples, fit son séjour dans la haute Egypte, où l'inondation du Nil n'apporte pas les

incommodités dont on apprit peu-à-peu à se libérer dans la basse. L'Egypte est ordinairement nommée dans l'Écriture, la *Terre de Cham*. Plutarque * lui donne le nom de *Chemia*; d'autres celui de *Chemmis*. La plus célèbre des villes de l'Egypte, connue par les Grecs sous le nom de *Thèbes aux cent portes*, portoit en Egypte celui de *No-Ammon*, ou de *Ammon-no*, c'est-à-dire *la demeure de Cham*; comme *Nin-no*, *Ninenave* ou *Nin-nevé*, signifie *la demeure de Ninus*. Cet Ammon étant devenu par la suite la grande divinité des Egyptiens, le nom de Ammon-no fut rendu par celui de *Diospolis*, *la ville de Dieu*, dans le tems où la langue Grecque s'y introduisit.

* *In Iside.*

Thèbes ou Diospolis.

Cette ville étoit située à côté du Nil à droite, en regardant le nord & la Méditerranée où il se décharge. Elle avoit le Nil pour défense contre les Nomades d'Afrique; le golfe Arabique, comme un puissant mur contre les incursions des Arabes, & la Méditerranée contre celles des Européens. Elle étoit ainsi presque toute environnée d'eau : & par le Nil comme par ses deux mers, elle trafiquoit par-tout & s'enrichissoit de toutes parts. Ses habitans sortoient peu,

mais on les venoit trouver. Il semble que le Prophète * Nahum ait pris à tâche de faire reconnoître, à la description qu'il fait de *Ammon-no*, la fameuse Thèbes ou Diospolis. Il adresse la parole à Ninive, & lui annonce sa ruine prochaine. « Etes-vous, *dit-il*, plus riche » & plus forte que la ville de *No-Am-* » *mon*, qui étoit défendue par les fleuves, » & que les eaux mettoient à couvert » de toutes parts? Une mer lui tenoit » lieu de mur: (c'est le golfe Arabique). » Une autre mer étoit comme sa cita- » delle · (c'est la Méditerranée). Envain » a-t-elle eu (pour fermer le passage de » Sur à l'armée de Nabuchodonosor) les » forces des * Chuséens réunies aux ar- » mées innombrables de la basse-Egyp- » te. D'une autre part, avez-vous les se- » cours des Phytéens & des peuples de » Lybie (venus du cœur de l'Afrique)? »

* *Nahum* 3: 8, *&c.*

* Arabes.

Cette grande ville a été rebâtie, suivant les promesses des Prophètes, après sa premiere ruine, mais fort maltraitée dans la suite par les Carthaginois; pillée par Cambyse, & renversée par Cornélius Gallus, Lieutenant d'Auguste. On en voit encore les magnifiques ruines dans le Sahid ou la haute Thébaïde, à quelque distance d'Assouhan ou Sou-

Jérém. 47: 26. & *Ezéch.* 29: 14.

Syéné.

héné qui terminoit l'Egypte ſupérieure au midi. C'eſt la ville de Syenne, que l'Ecriture nomme *la Tour de Syéné*, dont on voit encore de très-beaux reſtes, à l'entrée de la Zone torride, ſous le tropique de l'Ecreviſſe.

Les Colonies de Chus.

Chus, fils aîné de Cham, donna naiſſance à de grandes colonies. Quand l'Ecriture parle de la terre de Cham, elle entend l'Egypte, le pays où il habita. De même, quand elle parle de la terre de Chus, elle entend le pays où Chus paſſa ſes jours; c'eſt le pays de de-là le bas Tigre, à l'orient de ſon embouchure dans le golfe Perſique, pays qui eſt nommé encore aujourd'hui *le Chuſiſtan*. Mais quand elle parle de ſa poſtérité ou des branches des Chuſéens, en ſe ſervant du nom général de Chus ou Chuſéen, elle nous fait entendre des peuples fort diſperſés au-delà & au-deçà du golphe Perſique. C'eſt ainſi que nous voyons donner le nom de Chuſéens, de Ciſſiens & de Chutéens (c'eſt le même mot prononcé différemment) aux habitans du Chuſiſtan, à l'orient des bouches du Tigre. Nous voyons de même donner le nom de *Chuſéens* à des familles ſorties de Chus, & placées en-deçà du Tigre; les unes ſédentaires, comme Hévilah, Séba, Regma & Dedan; les autres

Scénites ou habitans sous des tentes & roulant dans les déserts de l'Arabie jusqu'à *Sur*, ou à l'Isthme de Suès, qui est l'entrée de l'Egypte.

Séba, autrement écrit dans le texte que le vrai Saba, Dedan & Regma, laissant à part d'autres frères ou petits-enfans plus obscurs, s'étendirent le long de la côte occidentale du golphe Persique. Ce voisinage les rendit navigateurs & habiles négocians. Ils venoient aux foires de Tyr en Phénicie, en descendant par le détroit d'Ormus, qui fait la sortie & l'entrée de ce golphe. Tournant ensuite sur l'Océan autour de l'Arabie heureuse, ils entroient dans le golphe Arabique par le détroit d'Océlis, aujourd'hui Babel-Mandel; passoient devant le port de Mésa, qui a aussi été nommé Musa & Mosca; & quittoient leurs vaisseaux dans le port d'Ælat au fond du golphe, pour achever leur route par terre jusqu'à Tyr. D'autres faisoient ce voyage par terre, rien n'étant plus ordinaire aux Arabes, que de voyager en caravane dans les déserts des sables les plus arides. Ptolémée (*) place une

Ezéch. 27. 15.

(*) Dans sa *Carte d'Arabie*, qui est la sixième d'*Asie*.

ville de Regma ou Regama, & tout de suite un peuple qu'il nomme Asabéens, proche du détroit. Les Voyageurs connoissent encore aujourd'hui une ville de Caden ou Dedan en ces quartiers.

V. la Mart. au mot *Dédan.*

Les deux Sabées.

Ces Sabéens orientaux, qui passèrent souvent dans la Carmanie, de l'autre côté du golphe, sont fort différens des Sabéens occidentaux, qui sont les vrais Sabéens, enfans de Jectan, établis avec les Homérites ou descendans d'Omar à l'occident de ceux que nous venons de nommer, & au fond du midi de l'Arabie. Les uns & les autres de ces Sabéens jouissoient à-peu-près des mêmes avantages. Ils avoient de l'or, des aromates, des topases & autres pierres précieuses. C'est de la Sabée méridionale, qui étoit la plus fameuse, que la Reine de Saba vint rendre visite à Salomon; & c'est de la Sabée orientale que les Mages vinrent offrir leurs hommages & leurs présens au Roi des Juifs nouvellement né. Pline confirme cette distinction des deux Sabées. « Les Sabéens, *dit-il*, sont célé» bres par la possession de l'encens; & » ce sont des peuples séparés qui habi» tent (en Arabie) les bords des deux » mers opposées, (le golphe Persique » & le golphe Arabique.) »

Matth. 2 : 1.

Plin. 6 : 28.

Hévilah, ou, ſelon une autre prononciation, Cavilah, fut père des Chavilatéens ou Chaviléens, connus de Strabon & de pluſieurs autres Géographes, ſous les noms de Chaulatéens, & de Chablaſiens. Ptolémée, dans ſa carte d'Arabie, place une Ville de Chalatua dans l'Arabie Déſerte, à l'occident du Tigre. L'Ecriture, qui les nomme ſouvent, marque uniformément leur demeure dans la largeur de l'Arabie déſerte depuis l'Euphrate & le Tigre, en avançant vers l'Arabie Pétrée. Les Chavilatéens.

Ces peuples, & beaucoup d'autres que nous avons omis, conſervèrent le nom de leur père commun, & furent appellés Chuſéens. Ce nom ſignifioit couleur baſanée, couleur noire, d'où eſt venu le proverbe « qu'on perd ſa peine à vouloir blanchir la tête d'un Chuſéen. » Les Grecs ont rendu le nom de Chus, tantôt par celui d'*Asbolos*, *couleur de ſuie*; tantôt & plus communément par celui d'*Æthiops*, *face brûlée*. Ce nom devint commun à d'autres familles, quoiqu'iſſues de Sem, comme étoient les Madianites, les Cédaréniens, & généralement les Iſmaélites, les Sabéens, les Omanites ou Omérites & autres voiſins de la mer Rouge. Tous ces peuples, Les Ethiopiens. *Jérém.* 13. 23.

ſoit qu'ils fuſſent établis dans les villes, ſoit qu'ils fuſſent errans ou ſcénites, ayant contracté en Arabie ce coloris noirâtre que l'air & les principes du climat y mettent dans le ſang, furent ſouvent appellés Chuſéens dans le texte de l'Ecriture, & Ethiopiens dans les traductions. C'eſt le nom que Marie & Aaron donnent à Séphora femme de Moyſe, apparemment par dédain : elle étoit cependant Madianite, de la famille de Sem & d'Abraham, mais née en Arabie.

Numer. 12 : 1.

Le profit de cette remarque, eſt de ne ſe pas méprendre dans l'Ecriture au terme de Chus, ou d'Ethiopie & d'Ethiopiens, qui ſe trouve ſi fréquemment dans les traductions. C'eſt preſque toujours l'Arabie, ſur-tout la Déſerte & la Pétrée, qu'il faut entendre par ces mots.

Il eſt vrai que pluſieurs colonies d'Omérites ayant paſſé le détroit d'Océlis ou de Babel-Mandel, qui étoit à côté d'eux, & formoit le plus court trajèt d'Arabie en Afrique, s'établirent au midi de l'Egypte, dans ces grands pays qu'on nomme aujourd'hui la Nubie & l'Abyſſinie. Elles y portèrent leur ancien nom; & y ayant contracté un teint beaucoup plus noir, le nom d'*Ethiopie*,

ou de *face brûlée*, fut ſpécialement attaché par les Grecs à cette vaſte région d'Afrique.

On diſtinguoit, du tems d'Homère, les Ethiopiens orientaux qui occupoient l'Arabie, & s'étendoient juſqu'aux Indes ou au-delà du golphe Perſique ; & les Ethiopiens occidentaux, qui habitoient à l'occident du golphe Arabique & du royaume d'Yémen. Il les appelle tous, *les derniers habitans du monde*, parce que les Grecs ne connoiſſoient rien au-delà de l'Ethiopie, & des côtes de l'Océan, dont ils n'avoient que des idées confuſes.

Odyſſ. A.

Eſcatoi Andron.

Quelquefois on donnoit aſſez également le nom d'Indiens, comme celui d'Ethiopiens, aux peuples les plus reculés vers l'Orient & vers le grand Océan. C'eſt ce qui donne lieu à Virgile de faire venir le Nil de chez les noirs Indiens (*), au lieu de dire de chez les Ethiopiens, chez qui il commence à ſe former, puis à s'enfler par le concours des vapeurs & des grandes pluies d'Eté, dans le midi de l'Afrique.

Rien nefi xe mieux le ſens ordinaire

(*) *Coloratis amnis devexus ab Indis.*
Georg. 4.

de Chus & de Chusan dans le texte de l'Ecriture, ni celui d'Ethiopie, dans les traductions ; à l'idée générale d'Arabie, & sur-tout d'Arabie Pétrée, que la manière dont Ezéchiel, annonçant la désolation qui sera faite de l'Egypte entière sous Nabuchodonosor, en détermine les deux bouts du midi au nord. « Je met-
Ezéch 29 : 10. »trai, *dit le Seigneur*, l'Egypte entière » dans la plus horrible désolation, de- » puis la tour de Syenne, jusqu'aux con- » fins de l'Arabie. » *A turre Syenes, & usque ad terminum Chus.* C'est ce que porte le texte. Quand l'Hébreu marque deux bornes opposées, après avoir nommé la première, il met, *& usque ad* devant l'autre qui suit : par exemple, *à*
Judic. 20 : 1. selon l'Hébreu. *Dan, & usque ad Bersabee*; ce sont les extrémités de la Terre Sainte prise dans sa longueur. Ainsi le passage d'Ezéchiel, *à turre Syenes, & usque ad terminum Chus*, marque les deux extrémités de l'Egypte. La tour de Syenne terminoit l'Egypte vers le midi, sous le tropique. L'extrémité de Chus est donc le bout opposé ; c'est-à-dire le Suès, le désert de Sur, jusqu'où confinoit l'Arabie. Et, ce qui achève de démontrer cette position, c'est que les Chuséens, que la Vulgate nomme *Ethiopiens*, possédoient les

villes du voisinage de Sur, & les environs de Gérara, ou bout du pays des Philistins, vers l'entrée de l'Egypte, puisque les Juifs victorieux sous le Roi Aza, leur enlevèrent toutes ces places. Les Chuséens étoient donc Arabes, & non venus de la vraie Ethiopie, qui étoit à près de quatre cens lieues de-là dans l'Afrique.

2. Paralip. 4.

Dans le passage de Nahum que nous venons de citer, nous trouvons les Méforéens, qui étoient les habitans de la basse-Egypte, unis aux Chuséens, pour barrer le passage de Sur à Nabuchodonosor, parce qu'ils étoient voisins. D'une autre part, les Phytéens & les Lybiens accourent ensemble du cœur de l'Afrique. La situation des Chuséens étoit donc en Arabie.

Ajoutons que dans la plupart des endroits de l'Ecriture, où se trouvent les nom de Chus ou d'*Æthiopia*, on ne peut entendre l'Abyssinie où l'Ethiopie d'Afrique, sans ruiner la vraisemblance & l'ordre de l'histoire, parce que l'on transporte des Peuples, que l'Ecriture nous représente comme voisins du Suès & ennemis de la Judée, dans des régions éloignées, avec lesquelles elle n'avoit aucune communication, & où il n'y

avoit pour ses habitans ni secours à prétendre, ni ennemis à craindre, étant séparées des confins de la Judée par toute la longueur de la mer Rouge, qui est de quatre cens cinquante lieues.

La Colonie de Nemrod, premier Roi.

De toutes les nombreuses colonies provenues de Chus, & qu'on nomma assez distinctement Chuséens, Chutéens, Cissiens, Arabes, Ethiopiens & même Indiens, la plus célébre fut celle qui eut pour chef Nemrod. Il se rendit agréable aux habitans des environs du Tigre & de l'Euphrate, en réunissant les familles de bonne volonté, & surtout la jeunesse, pour donner la chasse aux animaux malfaisans, qui s'étoient multipliés sans fin, durant le séjour obstiné de toutes les familles du genre humain dans la basse-Mésopotamie. De grand chasseur, il devint Roi, & maître de trois ou quatre villes, dont les plus distinguées étoient Babel & Aréka. La première devint le siége de ce petit empire, le premier qui ait paru sur la terre.

Le royaume de Babel.

Erec ou Aréka se retrouve sur le Tigre, dans la quatrième carte d'Asie par Ptolémée. Elle subsistoit encore du tems d'Ammien Marcellin, & paroît avoir par la suite donné à la basse-Mé-

ſopotamie le nom d'*Irac*, qu'elle porte aujourd'hui. La portion de l'Irac qui eſt vers l'occident, ſe nomme Irac-Arabi, & celle qui regarde l'orient, Irac-Agémi. Ce dernier nom eſt devenu peu à peu celui de la Perſe.

L'agrandiſſement du premier royaume, qui fut long-tems nommé le royaume de Sennaar, & bien avant qu'il fût parlé des grands Empires de Babylone & de Ninive, paroît s'être fait aux dépens de la famille d'Aſſur, qui y étoit établie, & qui s'éloigna par néceſſité vers le nord, en remontant vers le Tigre, où elle bâtit ſur la rive orientale, la fameuſe Ninive, mais après une longue révolution de ſiécles.

Les Bacchanales.

Pour conſerver la mémoire de ces chaſſes ſi utiles, on inſtitua des fêtes, dans leſquelles on commençoit par des cris & des pleurs ſur l'état des hommes; ce qui, dans l'ancienne langue, s'appelloit (Baccoth) *des pleurs*. On continuoit par faire des ſacrifices ſelon les pratiques de la religion primitive. Enſuite on contrefaiſoit les courſes des chaſſeurs ſur les montagnes, & l'on mettoit en piéces les animaux qu'on pouvoit rencontrer. On ſe rougiſſoit le viſage avec le ſang des bêtes, ou avec de la lie de

vin, faute de ſang. On terminoit la fête par une diſtribution de vin. Telle fut, très-vraiſemblablement, l'origine des Bacchanales, qui commençoient par des lamentations, & finiſſoient par des réjouiſſances. On y chantoit ſur-tout les louanges du Héros, qui, à la tête de ſes Ciſſiens ou Ethiopiens, s'étoit rendu utile à tous les peuples du voiſinage, & avoit montré aux autres à ſe délivrer des animaux qui les troubloient, & à cultiver paiſiblement leurs terres. Ces fêtes, innocentes dans leur origine, dégénérèrent en toutes ſortes d'excès.

Les Colonies de Miſraïm.

Miſraïm ou Meſraïm s'arrêta dans la baſſe Egypte, que l'Ecriture appelle Maſor en plus d'un endroit (*). Le Caire, capitale de l'Egypte moderne, eſt nommé *Meſer* par les Arabes; & le premier mois de l'année s'appelle Méſori dans la langue Egyptienne, qui eſt celle des Coptes ou Egyptiens naturels. De plus la baſſe Egygte a été nommée *le Delta* par les Grecs, & *Rib* ou *Rahab*, *la Poire*, par les Hébreux.

Méſor.

Ce beau pays a d'abord été nommé Méſor, qui ſignifie *défenſe*, parce qu'il eſt naturellement défendu par les deux

(*) Voyez *Iſaïe*, 19: 6, & bien ailleurs.

grands canaux du Nil; par la Méditerranée qui le baigne au nord; par le golphe Arabique ou la mer des Joncs qui le borde au levant; enfin par les déserts de Lybie qui l'avoisinent à l'occident, comme par les déserts de Sur & de l'Arabie Pétrée vers la Syrie à l'entrée de l'Asie.

Le nom de Delta est celui de la quatrième lettre de l'alphabèt Grec, dont la figure est un triangle. Ce nom parut propre à caractériser la basse-Egypte, parce qu'elle est presque toute entière enfermée dans les deux grands bras du Nil, qui, avec la mer Méditerranée, forment juste un triangle ou un delta. Le Delta.

Comme le nom de Nil se prononçoit en Hébreu par Nahal, qui signifie *le fleuve*, le nom Egyptien Rib se prononçoit en Hébreu par celui de Rahab, qui signifie *la Poire*. On apperçoit d'abord la justesse de ce nom, le Delta Egyptien étant la vraie figure d'une poire, dont la queue seroit cette partie du Nil qui passoit à la droite des ruines de Memphis, & à la gauche du grand Caire, au-dessous duquel les deux grands canaux de Bubaste & de Canope vont toujours en s'écartant, & forment avec la mer un terrein triangulaire. Rahab ou la Poire.

Ces remarques, qui ſervent à éclaircir pluſieurs endroits de l'Ecriture, ſont juſtifiées de nouveau par la carte de l'ancienne Egypte de Ptolémée, qui étoit Egyptien lui-même, & qui y place, préciſément au cœur du Delta, la ville d'Athritis. Selon Horus, Auteur de l'explication des hiéroglyphes Egyptiens, qui étoit d'Egypte, & à portée d'en rendre raiſon, *Ath*, en ſa langue, ſignifioit *le cœur*, & *Rib* ſignifioit *une poire*. Ce qui exprime très-naïvement l'origine de ce nom, d'abord très-obſcure.

Les autres deſcendans de Meſraïm, ſont Lud, Laabim, Phetros, Caſluc & Caphtor. J'omets les autres qui ſont tombés dans l'oubli.

Les Ethiopiens d'Afrique.

L'autorité & les conjectures de Samuel Bochart, ont donné cours à cette opinion, que comme l'on a nommé Lud ou Lydiens les enfans de Sem, qui ſe ſont étendus dans la Méonie, le long des courbures du Méandre; on a pareillement donné le nom de Lud à la Colonie du fils aîné de Meſraïm, laquelle s'étendit au midi de l'Egypte, le long des plis que le Nil y forme. C'eſt ce qu'on a depuis appellé l'Ethiopie, qu'habitent aujourd'hui les Nubes & les Abyſſins.

Pline, Strabon, & d'autres Géographes, ont souvent parlé de l'île Méroé, qui étoit formée en Ethiopie par le Nil & par la rivière Astaboras. Nous ne connoissons plus ce pays que confusément; & les dernières relations nous donnent lieu de penser qu'il n'y a jamais eu d'autre île Méroé, que le beau pays qui est en Ethiopie entre le Nil & la rivière Tacase. Remarquons seulement l'usage où l'on étoit en ces quartiers, de donner le nom d'île à de grands terreins, quand ils étoient à peu près environnés de rivières, comme nous donnons le nom d'Ile de France au pays qui est environné vers le nord par l'Oise & l'Aîne, & au midi par la Seine & la Marne. L'île Méroé.

Il est souvent arrivé à des Ecrivains peu attentifs, d'avoir changé, par une mauvaise réforme, le nom des habitans de l'île Méroé, en celui de Maréotes ou d'habitans de la Maréote; ce qui confond des habitations très-éloignées l'une de l'autre. La Maréote étoit un grand lac bordé de vignes & d'un beau pays, au midi d'Alexandrie; au lieu que l'île Méroé étoit au cœur de l'Ethiopie & de la Zone Torride, à plus de trois cens lieues d'Alexandrie. La Maréote.

Les Laabim paroissent être les Ly- La Lybie.

biens, qui avec les Phytéens se sont dispersés à l'occident de l'Egypte & de l'Ethiopie, où ils ont toujours mené la vie des Nomades, menant paître leurs troupeaux, & habitant sous des tentes çà & là, selon les facilités que les saisons leur donnoient, dans de vastes déserts, coupés de plaines sablonneuses, de verdures, de montagnes & de rochers.

La Thébaïde occidentale.

Les Phatrusim ont habité le Canton de Phetros, ou la province occidentale de la Thébaïde : c'est-à-dire, le fond méridional de l'Egypte, à l'occident de Diospolis ou de Thèbes aux cent portes, entre le Nil & la Lybie. Ptolémée y place la ville de Phtur, dans sa quatrième carte d'Afrique.

L'île de Caphtor.

Genèse, 10 : 14.

Les Philistins.

Jérém 47 : 4. & *Amos*, 9 : 7.

On ignoreroit la situation de Casluc, si l'Ecriture Sainte n'en faisoit un même peuple avec Caphtor ou Captor, dont on peut probablement reconnoître la demeure. La Genèse dit que les Philistins sont sortis de Casluc, & le texte de Jérémie porte que les Philistins sont un reste échappé de l'île de Captor : ce qui fait de Casluc & de l'île de Captor un seul & même pays.

Comme le mot Egyptien Apis étoit prononcé Abir par les Hébreux, ceux-ci

de même prononçoient Captor le mot Coptos, qui étoit le nom Egyptien d'une ville célébre au cœur de l'Egypte moyenne. Cette ville étoit d'un grand abord dans la plus haute antiquité. Elle trafiquoit avec les Arabes, & ſur-tout avec les Sabéens, par le golphe Arabique. Les Européens même, auſſi-bien que les habitans de la baſſe-Egypte, venoient par les canaux du Nil & en remontant enſuite le lit du fleuve, acheter à Coptos les marchandiſes précieuſes de l'Yémen & de l'Orient.

Cette moyenne contrée de l'Egypte, qui étoit bordée au nord par le canal Bubaſtique, à l'orient par le golphe Arabique, & tout le long de l'occident par le Nil, étoit regardée comme une île; elle en portoit le nom, comme nous donnons celui d'Ile de France à la province qui eſt entre l'Oiſe, l'Aîne, la Seine & la Marne. L'Egypte moyenne à cauſe de ſa Capitale, ſe nommoit en Hébreu, *Ai Captor*; & en Egyptien *Ai Coptos*, l'île de Coptos. Ce mot Aicoptos eſt viſiblement l'origine du mot *Ægyptus*. Du tems d'Homère, on ne donnoit point en Gréce d'autre nom au Nil, que celui d'*Aiguptos*, qui étoit en Egyp-

tien le nom de la grande île, ou du terrein ſpacieux le long duquel il couloit. On donne encore aujourd'hui le nom de Coptes aux Egyptiens naturels, & de Copte ou Coptique à la langue Egyptienne.

Connoiſſant l'île de Captor ou Caphtor comme une colonie de Miſraïm, preſque toute environnée d'eaux, & ſituée au cœur de l'Egypte, nous concevrons aiſément, que quelque révolte ou mécontentement aura donné lieu à la retraite des Philiſtins, qui, en s'échappant par l'Iſthme de Suès, & ayant traverſé le déſert de Sur, ſe feront jettés ſur les premiers terreins habitables depuis Gerara, Gaza & Geth, juſqu'à Joppé, où ils furent arrêtés & bornés par les Chananéens. C'eſt-là proprement la Paleſtine, dont le nom s'eſt peu à peu étendu par l'uſage, juſqu'aux pays voiſins. Nous n'irons donc plus, avec la plupart des Interprètes, chercher un pays qui faiſoit une partie de l'Egypte, & que l'Ecriture appelle *île de Captor*, dans les montagnes de la Cappadoce, qui eſt à pluſieurs centaines de lieues loin de-là, & qui ne reſſemble en rien à une terre environnée d'eau.

Plutarque * nous apprend que les Egyptiens haïssoient la mer ; & Lucain (*) que l'abondance de leurs productions naturelles leur faisoit dédaigner le commerce. Ils ne refusoient cependant point de faire des échanges avec les étrangers qui abordoient chez eux ; mais ils ne voyageoient pas : & nous ne voyons guères d'autres colonies sorties d'Egypte après les Philistins, que celles de Cécrops & de Danaüs. A l'occasion de la conquête des Pasteurs Arabes dans la basse-Egypte, ou de quelque autre événement inconnu, Cécrops, avec une troupe d'habitans de Saïs, passa en Attique, où il se joignit avec les siens aux habitans naturels du pays. On retrouve dans les pratiques d'Eleusis, de Mégare & d'Athènes, bien des traits qui avoient rapport aux usages de Saïs, ville du Delta ; comme de cultiver par prédilection l'olivier, le figuier & le lin. Les Athéniens aimoient la toile de lin, qu'on serroit & épaississoit à volonté. Ils s'en habillèrent jusqu'au tems de la guerre du Péloponnèse *. Le nom même

Les Athéniens & les Argiens, originaires d'Egypte.

* *In Iside.*

* *Thucydide.* L. I.

(*) *Terra suis contenta bonis, non indiga mercis.*

De Bello civili, *lib.* VIII. *v.* 446.

d'Athènes ſe retrouve dans celui d'*Athoun*, qui dans l'ancienne langue ſignifioit une *Toile de lin.* Dans la langue Grecque, le mot *Othoné* ſignifie la même choſe. Le mot d'*Athoun*, qui ſe voit, *Proverb.* 7 : 16. a été quelquefois traduit par celui de *cordes.* Mais on n'a pas fait attention qu'en ce lieu, au mot *Athoun*, *Etoffe* ou *Toile*, eſt ajouté le mot Miſraïm, *des couvertures d'Egypte.* Il s'agit dans ce versèt d'un lit dont on relève la beauté. Les cordes qui le ſoutiennent ne ſont point ce qui l'embellit. Il ne faut pas faire venir des cordes de ſi loin; & chacun ſait que c'étoit la fabrique, non des cordes, mais du beau lin, qui occupoit le plus de monde dans la baſſe-Egypte. Voilà donc le travail & les productions de Saïs, qui paſſent à Athènes, & lui donnent même ſon nom.

Il y a quelques preuves que Danaüs, qui ſe fixa à Argos, c'eſt-à-dire à l'orient dans le Péloponnèſe, étoit auſſi venu d'Egypte.

Les Colques ne ſont pas Egyptiens.

Quant aux habitans de Colchide, qu'Hérodote ſoupçonnoit être Egyptiens d'origine, la choſe eſt ſans vraiſemblance. Ils auroient traverſé la mer de Crète, la mer Egée, le détroit de l'Helleſpont,

la Propontide, le Bosphore de Thrace, & toute la largeur du Pont-Euxin, pour gagner les bords du Phasis, qui rouloit de l'or. Ils auroient entrepris & exécuté un voyage infiniment périlleux, dans un tems où le simple trajèt de la mer Egée coûta tant de peines & d'égaremens aux Grecs, dans leur passage pour aller à Troie, & dans leur retour. Nous trouverons lieu ailleurs de faire voir que les habitans de Colchide y étoient venus par terre, & n'étoient autres que des familles d'Israélites, transportées par des Rois d'Assyrie dans le nord, lesquelles se souvenoient que leurs pères avoient vécu en Egypte, sans être Egyptiens.

Les Colonies provenues de Chanaan.

Chanaan eut plusieurs enfans, qui, lassés de vivre sous des tentes dans les déserts de l'Arabie, vers la Mer Rouge, s'avancèrent jusqu'au Liban, & à la Méditerranée, qu'ils appellèrent la *grande mer*, à la différence du golphe Arabique, qui fut long-tems nommé *la mer des Joncs*, comme si ce n'eût été qu'un lac en comparaison.

Les enfans de Chanaan, arrêtés dans leurs courses, & trouvant un beau pays, diversifié de plaines, de montagnes, de ruisseaux, de rivières & de terreins pro-

pres à donner des fruits & des productions de toute espèce, renoncèrent à la vie pastorale & s'adonnèrent, partie à la culture des terres, partie à la navigation. Ils s'étendirent les uns au nord des chaînes du Liban, les autres au midi des mêmes montagnes, le long de la Méditerranée & du Jourdain.

Toute l'étendue du pays qui étoit dans les vallées du Liban, & le long du beau fleuve Oronte, fut nommée Hamath, je ne sais pas pourquoi; à moins qu'on ne veuille penser que ce fut en mémoire de Ham ou Cham, père de Chanaan : car ce sont les mêmes lettres & le même mot alongé. Joseph & Saint Jérôme nous apprennent que le nom d'Hémath étoit celui d'une ville située sur l'Oronte; & il y a bien de l'apparence que le nom d'Hamath ou Emath, se trouve dans celui d'Emèse, au nord d'Héliopolis ou Balbec. Les Voyageurs vont encore admirer les belles antiquités de l'une & de l'autre.

C'est le pays où les Araméens s'étendirent, conjointement avec les familles Chananéennes, & spécialement avec les Phéniciens, qui en faisoient partie, & se nommèrent, à cause de ce mêlange, Syrophéniciens. Lorsque l'Ecriture veut dire

dire le voisinage du Liban au nord & les confins de la Syrie, elle dit ordinairement *l'entrée d'Hémath*. C'est de ce côté, à l'entrée de la Syrie, qu'étoient les Hamathéens, les Samaréens, les Sinéens, les Arcéens, & les Aradéens qui s'alongerent en bâtissant une ville dans la petite île d'Arad.

Les autres Chananéens, en plus grand nombre, s'établirent depuis l'entrée d'Hémath & du côté méridional des montagnes que les Grecs nommoient l'*Anti-Liban*, le long des deux rives du Jourdain, dans les plaines qui étoient entre le Jourdain & la Mer, jusqu'au voisinage des Philistins à l'occident, & jusqu'à la belle vallée des cinq villes de Sodome, Gomorre, Seboïm, Adama & Ségor, vers l'orient. C'est ce dernier pays qui fut spécialement nommé Terre de Chanaan, parce que c'est la partie des établissemens de Chanaan qui fut donnée en propre à la Colonie d'Israël.

Les Hétéens.

Les plus connus des premiers habitans de cette contrée, sont les Hétéens, qui habitoient à l'occident de la Pentapole ou vallée des cinq villes, à laquelle on a donné par la suite le nom de *Mer-morte*.

Les Jébuséens. Les Jébuséens étoient sur-tout le long du torrent de Cédron, & dans les environs de Salem ou Jérusalem.

Les Amorrhéens. Les Amorréhens habitoient dans les montagnes des mêmes quartiers, & passerent le Jourdain vers l'orient, où ils se firent un logement plus spacieux aux dépens des Ammonites.

Les Gergéseens. Les Gergéséens étoient plus vers le nord. Leurs villes subsisterent long-tems autour du lac de Génésareth, au travers duquel passoit le Jourdain.

Les Hévéens. Les familles des Hévéens étoient éparses, les unes le long des vallées du Mont Hermon à l'orient du fleuve, & les autres dans les environs de Sichem & de Samarie, à une distance à peu-près égale du même fleuve & de la grande mer, qui est la Méditerrannée.

Les Sidoniens. Sidon, l'aîné de tous les enfans de Chanaan, bâtit une ville qui devint très-célébre par la navigation. Elle étoit au bord de la Méditerrannée, vis-à-vis le Liban, sur une côte étroite, mais abondante en poissons. C'est ce que signifie le nom de Seïde, qu'on donne encore aux ruines de cette ville, & qui apparemment a fait donner le surnom de Sidon à son fondateur, dont nous ignorons le nom propre.

Le nom de Chanaan signifie *Changeur* ou Marchand ; & les Chananéens le devinrent tous à leur maniere. Le voisinage de la mer inspira le goût de la navigation aux Sidoniens. Les habitans du Liban leur fournissoient les bois de construction ; & les autres Chananéens qui s'étendoient depuis l'entrée d'Hémath jusqu'aux déserts de Pharan & de Sur, leur conduisoient le bled, l'huile, le miel, le vin, les cordages, les toiles de gros lin ou de chanvre, & toutes les productions qu'ils avoient de trop.

Ce pays, qui étoit alors si florissant, & qui le devint encore plus dans les mains des Israélites, est aujourd'hui dans un état déplorable, faute d'habitans & d'encouragement, sous la domination dure des Officiers du Grand Seigneur.

CHAPITRE IX.

Les Colonies de Japhet.

PAR la maniere dont s'exécuta la dispersion des enfans de Noé, il paroît assez clair qu'il y avoit entre eux une convention & un règlement, qui étoit

1°. Que les enfans de Sem resteroient dans le pays de Sennaar, où ils étoient alors ; mais avec liberté de s'étendre vers l'orient & vers l'occident.

2°. Que les enfans de Cham s'étendroient vers le midi, en s'alongeant ensuite vers le levant & vers le couchant.

3°. Que les familles de Japhet se retireroient vers le nord, en s'étendant comme les autres, dans l'orient & dans l'occident. Ce qui formoit comme trois bandes parallèles, dont Sem occupoit le milieu, Cham la droite, & Japhet la gauche, en regardant le soleil levant.

La plus grande irrégularité que l'on voie dans l'exécution de cet arrangement, c'est la marche de Jectan, descendant de Sem, ou plutôt la marche des familles issues de Jectan, qui traverserent plus de 500 lieues pour se saisir de la Sabée & des pays les plus fertiles en or & en aromates, dans le fond méridional de l'Arabie. J'appelle cette marche une irrégularité, puisque l'Arabie étoit d'abord du département des enfans de Cham.

Cette disposition se trouve exprimée dans les deux noms de Cham & de Japhet. Les pays du nord ont toujours

été beaucoup plus féconds & plus peuplés que les pays fort chauds. Le nom de Japhet ſignifie *la future dilatation* de Japhet, ou la prodigieuſe multitude des pays où Dieu diſperſoit ſa poſtérité. Au contraire, le nom de Cham, qui ſignifie *chaleur*, *combuſtion* ou *noirceur*, marque les pays du midi, & la noirceur de la plupart de ceux qui les habitent.

Quant à Sem, Dieu lui réſerva en propre *l'illuſtration*, *la gloire*; c'eſt ce que ſignifie ſon nom : & quelle peut être la gloire de Sem, ſinon d'avoir conſervé le culte du vrai Dieu au milieu de l'idolâtrie, & d'avoir donné le Meſſie, le libérateur des Iſraélites & des Gentils ?

Comme nous avons vu les enfans de Cham ſe répandre au midi au-delà du Tigre, vers les Indes, puis au-deçà du golphe Perſique en Arabie, & dans toute l'Afrique; nous allons voir Japhet dans le nord, ſe diſperſer entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, entre la mer Caſpienne & les mers d'orient, puis peupler peu-à-peu les îles & les preſqu'îles de la mer Égée, les côtes de la Méditerrannée entière, tout le voiſinage de la mer Baltique, enfin les îles

du grand Océan, & tout le Continent de l'Amérique.

Le premier de ces enfans fut *Gomer* ou *Comer* & *Comeri*, plus ſouvent *Cimeri*, ſelon diverſes prononciations. Les enfans de Gomer ont été Aſcènes ou Axènes, Riphat, & Togorma. On peut croire que la premiere demeure de Gomer fut dans le lieu où ſe retrouvent ſes principaux enfans. On ne voit point de traces de Riphat, ſinon que les Anciens parlent quelquefois des monts Riphées, qu'ils placent dans le nord; ce qui eſt bien vague. Mais l'Aſie Mineure, voiſine de la Méſopotamie, a conſervé les noms des Aſcaniens & des Togormènes ou Torkmans. Les Aſcaniens habitoient en Phrygie & le long du Pont Euxin, auquel ils ont donné le nom de leur pere Aſcènes, que les Grecs qui rapportoient tout à leur langue, ont ſans raiſon nommé *Axenos* & *Euxenos*. On trouve ſur cette même côte des lacs & des rivieres nommées Aſcanie, & les Princes y prenoient volontiers le nom d'Aſcagne.

Aſcanie & Pont-Buxin.

Togorma & Torkmans.

Togorma, l'autre fils de Gomer, ſert également bien à fixer la demeure du pere. Les Prophètes ont ſouvent cité

la nombreuſe maiſon qui en eſt provenue. Ezéchiel * met enſemble dans le nord de la Syrie, ce qui caractériſe l'Aſie Mineure, les peuples provenus de Gomer & de ſon fils Togorma. Ce Togorma eſt rendu dans la traduction greque de la Genèſe, par le mot *Torgma*; & c'eſt delà qu'Ezéchiel nous apprend que venoient les beaux chevaux & les mulets qui ſe vendoient aux foires de Tyr. Starbon * qui étoit de Cappadoce, place vers les confins de la Cappadoce, du Pont & de l'Arménie, les Trogmes, qu'Etienne de Byzance appelle Trocmes & Trocmènes. La principale occupation de ces peuples étoit la nourriture & le commerce des chevaux, des ânes, & des mulets : & c'eſt ce qui fait, avec d'autres troupeaux, toute la richeſſe des Turcmans, qui habitent encore aujourd'hui entre les confins de l'Arménie & ceux de l'ancienne Cappadoce.

* C. 38. : 6, & 27 : 14.

* *Strab. l.* 12.

Ces Turcmans ou Turkmènes n'ont point quitté l'uſage d'habiter ſous des tentes de peaux ou de feutre, & paſſent pour aimer toujours très-paſſionnément leurs chevaux. Il eſt ſorti d'entre eux des détachemens qui ſe ſont rendu plus célèbres que leurs pères, & qui ont

contracté le goût des Scythes & des Tartares, pour les courses perpétuelles. On en retrouve de grandes troupes, qui ont donné, à l'orient de la mer Caspienne, leur nom à des Provinces spacieuses, telles que sont la Turcmanie & le Turkestan. Il en est revenu dans l'onzieme siècle des branches nombreuses, qui sont rentrées dans le pays originaire de leurs peres. Il est très-vraisemblable que c'est de cette race des Turcmans, que sont sortis les Turcs Ottomans, qui les tiennent aujourd'hui en captivité.

Le nombre des Cimmériens s'étant extrêmement augmenté, on en obligea apparemment une grande partie à évacuer la Phrygie & les côtes méridionales du Pont-Euxin. Ceux-ci paroissent avoir pris leurs différens noms du mot *Galah*, qui, dans l'ancienne langue, signifioit *quitter sa patrie :* & de-là ils se nommèrent tantôt Galouth ou Gaulois, tantôt *Guelet*, ou *Galat*, ou *Celtes ;* ce qui signifie également *la troupe des Exilés, les Bannis*. Les Cimmériens, *Cimmeres* ou *Cimbres*, avec le tems, se joignirent aux Teutes ou Teutons, qu'on croit peres des Germains, peut-être de même origine que les Gaulois, peut-être d'origine Scythe ou Tartare. On voit des

Cimmériens ou Cimbres établis à l'orient de la mer Caspienne. On en voit proche des Marais méotides au nord du Pont-Euxin, souvent dans la Germanie & dans le Jutland ; même jusqu'en Angleterre, ou les Gallois, les habitans du pays de Galles, qui sont Gaulois ou Celtes d'origine, se nomment dans leur langue *Cumeri* ou *Cymbro*.

Mais les Gaulois ou Celtes qui, après avoir traversé les horribles forêts de la Germanie de très-bonne heure, s'établirent dans les pays qui sont sur la Seine, sur la Loire, sur le Rhône & sur la Garonne, sont ceux qui ont formé le corps de Gaulois le plus célèbre. Il s'est encore détaché de ceux-ci des bandes ou armées de Gaulois, qui se sont rendu maîtres des pays voisins de la gauche & de la droite du Pô ; puis d'autres, qui en divers tems, & à différentes reprises, ont traversé la Germanie, ravagé la Grèce par l'Hellespont, & en dernier lieu regagné leur pays originaire qui étoit la Phrygie. Ils y retrouverent leur langue & leurs anciennes coutumes ; ce qui les fixa, & fit donner le nom de Galatie ou de Gallo-Grèce aux cantons où ils s'arrêterent, aux environs de la ville d'Ancyre, aujourd'hui Angoura.

Joseph fait descendre ces Galates ou Celtes, & tous les Gaulois, de Gomer.

Les autres fils de Japhet sont Magog, Madaï, Javan, Tubal, Mosoc & Thiras. C'est de ceux-ci que sortent les peuples septentrionaux & les Européens. Magog, Tubal & Mosoc, à qui l'Ecriture joint Ross, ont conservé longtems leur premier établissement, avec leur nom primitif, dans le nord de la Syrie, le long des branches du Taurus, qui s'alongent vers le septentrion, entre la mer Caspienne & le Pont-Euxin. C'est-là que Gog, peut-être fils de Magog, peut-être le même, & appellé sans les lettres initiales de son nom, a établi la Gogarène, que les Arabes ont toujours appellée Gorgan, d'où sont venus les noms de Géorgiens & de Géorgie. Au sud de ceux-ci étoient les Russes, qui donnerent le nom de Ross, ou de Aras & Araxa, à la grande riviere qui avec le Cyr va se jetter dans la mer Caspienne. A côté des Russes, étoient Mosoc & Tubal, d'où sont provenus les Moscovites & les Tibaliens ou Tibériens. Les Grecs qui alongent toujours les finales, les nommoient Tibaréniens. Ces peuples, bordés au sud par des nations nombreuses & puissantes, ne trouvant au-

cune facilité à s'étendre parmi elles, ils déboucherent vers le nord, & envoyerent de toute part au-dessus de la mer Caspienne & du Pont-Euxin, leur jeunesse qui deven oit surabondante. Delà l'origine de ces peuples Nomades, qui nourrissoient, les uns des chevaux & des mulets, les autres des brebis & des bœufs, & menoient une vie errante, en se transportant sur des chariots d'une région dans une autre. On donna le nom de Sarmates, à ceux qui tirerent plus vers l'occident, au nord de l'Europe. On donna le nom de Scythes, puis de Tartares, à ceux qui s'étendirent jusqu'aux mers glaciale & orientale, au nord de la grande Asie. De ces deux climats, mais sur-tout de la Tartarie, sont sortis des peuples naturellement coureurs, inquiets, presque toujours mécontens de leur état actuel ; & qui ne connoissant point alors l'usage des lettres, nous ont mis hors d'état de pouvoir traiter avec quelque ordre leur départ, leurs allées, leurs retours, leurs voyages réitérés dans les mêmes lieux, leurs établissemens dans des contrées toutes différentes, leurs dégoûts, leurs nouveaux projets, leurs guerres, leurs fuites, puis leur totale dissipation ou

dispersion parmi d'autres peuples dont ils ont pris les noms. Tels ont été les Huns, les Goths, les Vandales, les Alains, les Erulés, les Jutes, les Avares, les Lombards, & bien d'autres, dont il est comme impossible de faire le dénombrement.

Les descendans de Mosoc, de Ross, & de Tubal ou Tobel, ont fait des établissemens immenses dans le nord, en s'accoutumant à des hivers très-rudes, & à un été court, mais violent. La Russie s'étend jusqu'à la mer Blanche, & la Sibérie ou Tibérie, dans laquelle le nom de *Tobel* ou *Tobol* subsiste encore. C'est le nom de la Capitale. Tout ce pays glacial touche à la mer, dont les glaces communiquent jusqu'à l'Amérique septentrionale.

D'une autre part, c'est encore de la même Tartarie que sont provenues & proviennent ces hordes & ces peuplades qui ont conquis plus d'une fois le trône de la Chine, qui ont formé l'Empire du Mogol, qui se sont rendu maîtres de la Perse, & qui remplissent tant d'autres vastes provinces, sous les noms de Calmouks, d'Usbecs, de Nogais, de Barabinscois, de Turcs, & d'une infinité d'autres, dont les Orientaux ont écrit

l'hiſtoire dans les derniers ſiècles. Mais les commencemens n'en peuvent être que fort incertains ; & leurs affaires n'ayant eu que peu ou point de liaiſon avec les nôtres, nous intéreſſent peu. S'il y en a dont nous devions prendre quelque connoiſſance, ce ſont ceux qui ont fait quelques établiſſemens durables. Cette étude perfectionne la Géographie. Une choſe qui a ſurpris bien des curieux, & qui dans le fond n'eſt point du tout ſurprenante, ç'a été d'obſerver dans la langue des provinces de Suède, qui portent encore les noms de Gothie, de Vandalie & d'autres, une grande multitude de mots qui ſont tout ſemblables à ceux de la langue qui ſe parle préſentement en Perſe. Ce veſtige de l'ancienne union de ces nations errantes, prouve très-bien que la Tartarie, d'où viennent la plupart des Perſans d'aujourd'hui, a été auſſi le berceau de ces Barbares qui ont autrefois inondé l'Europe.

Les Mèdes.

Madaï, le troiſieme fils de Japhet, eſt l'auteur des Mèdes, qui reſterent long-temps au midi de la mer Caſpienne. Après avoir été auſſi groſſiers que les Scythes ou les Tartares leurs voiſins, ils prirent un eſſor très-brillant, bâtirent

la fameuſe ville d'Ecbatane, & furent long-tems aux priſes, tantôt avec les Aſſyriens, tantôt avec les Perſes.

Les Thraces. Les enfans de Thiras quitterent l'occident de l'Aſie mineure, & paſſerent la mer voiſine, dans l'endroit où elle eſt le plus ſerrée. C'eſt l'Helleſpont. Ils s'étendirent le long des bords de l'Hebre, & conſerverent dans le nom de Thrace, qu'ils donnèrent à ce pays, celui de leur pere Thiras. Il nous reſte à parler de Javan, dont les colonies s'étendirent dans toute l'Europe maritime. Nous en ferons un article à part.

CHAPITRE X.

Les Colonies deſcendues de Javan.

JAVAN, Jaon ou Jon, ſont les différentes prononciations du nom que porta celui des enfans de Japhet, qui fut pere de Tarſis, Eliſa, Céthim & Dodanim, auteurs d'autant de Peuplades célèbres. Leur premier ſéjour, comme nous venons de le voir par celui de leurs proches, étoit l'Aſie Mineure. Tarſis ne la quitta point, & s'arrêta entre le Taurus, l'Amanus & la mer Mé-

diterranée. Il y bâtit la ville de Tartessis ou Tarsis, ou Tarse, capitale de la Cilicie, & la patrie de saint Paul. Le fleuve Cydnus, sur lequel elle étoit située, & la mer qui en étoit peu éloignée rendirent Tarse commerçante. Elle trafiquoit sur-tout avec les Cypriots, qu'elle avoit devant elle ; avec les Syriens & les Phéniciens, qu'elle avoit à côté, sur la gauche du fleuve.

Tarsis de Cilicie.

Le Cydnus.

Il y eut par la suite une arrière colonie du même nom, une nouvelle Tartésie ou Tarsis, bâtie par des Marchands de Cilicie & de Phénicie, à l'extrémité de l'Andalousie en Espagne, vers la petite île de Cadix, & le détroit de même nom, aujourd'hui Détroit de Gibraltar. Les Phéniciens n'avoient rien de plus à cœur que le commerce du fleuve Bétis en Espagne, lequel se nomme aujourd'hui le Guadalquivir. Ils y trouvoient à bon compte de l'or, de l'argent, de l'étain, de belles laines & de bons vins. Ils avoient, proche des bouches du fleuve où étoit la ville de Tartésie, une île de réfuge, où ils mettoient toutes leurs marchandises d'Asie & d'Espagne en sûreté. C'est ce qui leur fit donner à l'île le nom de Gadar, *enceinte*, *retraite* ; nom qui s'altéra & se changea en celui

Tartésie ou Tarsis en Espagne.

de Gadès, & enfin en celui de Cadis. Les Ciliciens ont donné à la ville voisine le nom de leur capitale. Mais l'histoire nous y montre toujours les Phéniciens comme les maîtres, ou comme les principaux commerçans. Cette nouvelle Tarsis effaça l'autre, & devint la source des richesses de Sidon. Quand on vouloit parler en Syrie de construire ou d'équiper de grands bâtimens de mer, des vaisseaux de long cours, on disoit: *Equiper des navires de Tarsis.* On alloit en effet à la nouvelle Tarsis, par le trajet entier de la Méditerranée. On y alloit aussi en partant des ports que les Phéniciens avoient sur la mer Rouge, & en tournant autour de l'Afrique; puis en revenant par la Méditerranée, ou bien en repassant de nouveau sur les côtes d'Afrique, & en rentrant dans les ports d'Ælat & d'Hesiongaber, au fond du golphe Arabique. On trafiquoit avantageusement avec les Sauvages des côtes, en leur portant dans la premiere route les marchandises d'Asie, & dans le retour, les marchandises d'Espagne. Nous aurons lieu d'en fournir les preuves, quand il sera tems de parler des flottes de Salomon, de Josaphat & de Nécao. Ce dernier voyage de Tarsis étoit cé-

lèbre, & de la durée de trois ans. C'eſt vraiment ce voyage qui étoit de long cours & de grand profit.

Les Phéniciens, pour cette raiſon, donnoient à la Bétique, le nom d'Heſpérie, qui dans leur langue ſignifioit *la bonne part, l'excellent lot.* C'eſt pour cette entrepriſe qu'étoient les forts vaiſſeaux & les grands préparatifs. Il n'étoit donc point ſurprenant que les grandes flottes portaſſent le nom d'un lieu très-éloigné; ce qui ne convenoit point à Tarſe de Cilicie, qui n'étoit qu'à deux pas de Sidon & de la côte de Syrie. Cette diſpoſition ſert encore à prouver, que quand on parle dans l'Ecriture de cette Tarſis, dont le voyage étoit ſi long, il ne faut plus penſer à Tarſe de Cilicie. Cette remarque ſert à expliquer pluſieurs endroits de l'Ecriture. Elle éclaircit, par exemple, l'intention de Jonas; quand voulant éviter d'aller à Ninive, où Dieu l'envoyoit, il s'embarqua à Joppé, pour s'enfuir à Tarſis, c'eſt-à-dire vers le bout de la Méditerranée, où étoit Cadix & l'Eſpagne. Au contraire, s'il eût voulu s'embarquer pour arriver à Tarſe en Cilicie, il prenoit juſtement la route la plus courte pour arriver à Ninive dans le nord de la Judée.

Les autres familles provenues de Jaon, habiterent d'abord ſur la côte de l'Aſie mineure, qui s'étendoit le long de la mer Egée, aujourd'hui Archipel. Pluſieurs Ioniens habiterent un aſſez bon nombre d'îles qui ſont diſperſées le long de cette mer. Ils leur donnerent des noms qui ſont ſenſiblement tirés de la mere langue, & qui ſe retrouvent la plupart dans l'Hébreu. Ils peuplerent enſuite l'Attique, l'Etolie, la Phocide, la Béotie, la Theſſalie, puis le Péloponneſe. Ceux d'entre les Ioniens qui s'avancerent plus loin en Macédoine, en Illyrie & en Epire, ſont encore reconnoiſſables. Mais ils ſe confondirent par la ſuite avec tant de familles étrangeres, provenues de Magog, que les premiers Ioniens refuſerent par la ſuite de les regarder comme faiſant corps avec eux. Ils envoyoient deux fois par an des députés, qu'on nommoit les Amphictyons, à une aſſemblée où l'on régloit les affaires & les dépenſes communes. Cette aſſemblée ſe tenoit aux Thermopyles, paſſage étroit entre l'extrémité orientale des Monts Œta en Theſſalie, & la mer d'Eubée. Ils ſe regardoient comme les vrais enfans de Jaon. Ils en prirent le nom de *Graioi*, ou de

Les Amphictyons.

Graicoi, qui ſignifie *les vieux*, *les premiers habitans du pays.*

Les Grecs étoient ſi flattés du nom d'Ioniens, que par la ſuite ayant eu occaſion d'envoyer une belle & ample peuplade ſur la côte occidentale de l'Aſie Mineure, où leurs premiers auteurs avoient long-temps ſéjourné avec Jon leur pere commun, ils donnerent à cette colonie le nom d'Ionie, où il ſe conſtruiſit tant de belles villes; Milet, Ephèſe, Smyrne, Clazomènes, & beaucoup d'autres. C'eſt encore à Smyrne que réſident les Conſuls des peuples d'Europe, qui négocient avec les Turcs. Les Grecs

On voit par ce dédain des anciens Grecs pour les étrangers, qu'ils avoient, comme bien d'autres, le défaut de s'eſtimer beaucoup. Mais on ne peut diſconvenir, que de ce petit coin du monde, qui pour l'étendue ne fait pas le demi-quart de la France, il ne ſoit ſorti de très-bonne heure des prodiges de valeur, de politique, d'éloquence, de poéſie, de mécaniques, d'arts de toute eſpèce, & la plus belle langue qui ait été parlée ſur la terre. C'eſt la colonie de Jaon ou Javan, qui fait la gloire de Japhet, quand elle n'auroit point de plus grand mérite que celui

d'avoir formé l'Auteur de l'Iliade, qui étoit Ionien.

Une nouvelle preuve que Javan eſt le vrai Auteur des Grecs, c'eſt qu'Eliſa, Céthim & Dodanim, ſes trois autres fils, ne l'ont point quitté, & ſe ſont établis auprès de lui, autour de l'ancienne Ionie.

Les Eléens.

Eliſa s'établit dans l'*Elis*, que nous traduiſons par le mot Elide, ſur le bord du fleuve Alphée, dans la partie occidentale du Péloponnèſe, vers les côtes de la mer Ionienne.

Les Macédoniens & les Illyriens.

Les Dodonéens & les Epirotes.

Cethim ou Macetim fut pere des Macédoniens & des Illyriens, au nord de la Theſſalie. Dodanim le fut des Dodonéens, qui habiterent les forêts de Dodone & les environs. Ce pays prit par la ſuite le nom d'Epire.

L'Elide.

L'Elide, ſi connue par ces exercices du corps, qu'on y célèbroit de quatre ans en quatre ans, à Piſe ou Olympie, ſur l'Alphée, jouiſſoit de deux avantages naturels, qui la rendoient commerçante & célèbre dès avant l'inſtitution de ſes Jeux. Elle produiſoit le plus beau lin, * & trouvoit ſur les côtes voiſines, mais ſur-tout au promontoire du Ténare, qui termine le midi du Péloponnèſe, une foule de coquillages, dont on tiroit

* Pauſan. *in Eliacis.*

une liqueur propre à teindre la laine en pourpre. C'étoit un beau rouge violet, que nous remplaçons par le violet, si nous voulons, à moins de frais, & surtout par un rouge très-éclatant, que nous nommons écarlate.

On employoit les mêmes matieres, provenues des coquillages, pour teindre le lin en violet, de différentes nuances. Ces teintures avoient lieu aussi à Rhodes, dans l'île de Carpatos, dans l'île de Cos, & en Phénicie. Tout ce qu'on travailloit de cette sorte étoit toujours fort cher. Pour épargner l'achat & les apprêts des coquillages, on apprit à teindre le lin en bleu & en violet, avec le suc d'hyacinthe. La pierre précieuse de ce nom n'y étoit d'aucun usage, non plus que la confection où l'on fait entrer cette pierre, après l'avoir exactement broyée.

L'hyacinthe, que nous appellons Jacinte, & que nous cultivons comme une des belles fleurs du printems, n'y entroit non plus pour rien. L'hyacinthe véritable qu'on employoit pour teindre les toiles, étoit la fleur de notre glaïeul ou iris, que les Grecs nommoient *hyacinthos*, & que les Latins nommoient *vaccinium.** Le suc de ses grandes fleurs

* Salmas. *in Solin.* 1222.

eſt abondant, & teint en un bleu noirâtre, qui acquiert enſuite celui de la violette. Les enfans ſe ſont toujours fait un jeu de cette épreuve. Le lin en a pris chez les Grecs le nom d'*hyacinthe*. Mais le beau lin du Péloponnèſe, qu'on teignoit avec le ſang des coquillages, & qu'on débitoit aux foires de Tyr, portoit un autre nom, qui en Hébreu paroît ſignifier *une toile parfaite*. Or le lieu où ſe fabriquoient ces belles toiles, & où l'on teignoit auſſi la belle laine en pourpre, étoit notoirement l'Elide, ou l'Elis au Péloponnèſe. Ainſi, la Genèſe place préciſément Eliſa en ſon vrai lieu, & nous met ſur la route pour retrouver Cétim & Dodone.

Ezéch. 27.

La Macédoine & l'Illyrie.

La colonie de Cétim ou des Cétéens, eſt la Macédoine & l'Illyrie, qui s'étendoient au nord de la Gréce, depuis la Thrace & la mer Egée, juſqu'au fond du golphe Adriatique, aujourd'hui golphe de Veniſe. Pluſieurs Auteurs anciens, comme Aulugelle, Héſichius dans ſon excellent Dictionnaire, Auſone & d'autres, donnent le nom de *Macétie* à la Macédoine, & celui de *Macetes* aux Macédoniens. L'Ecriture donne à Alexandre fils de Philippe, le titre de *Roi de Javan*, parce qu'elle le

Dan. 8. 21.

voyoit par avance à la tête des Grecs confédérés contre le Roi de Perse ; & au commencement du premier livre des Macchabées, on voit Alexandre sortir de la terre de Cétim. Il étoit en effet Roi de Macédoine & d'Illyrie, royaume qui embrassoit la Liburnie & l'Histrie, au bord de la mer Adriatique. Quand il est dit dans la prophétie de Balaam & ailleurs, que les vaisseaux qui assujettiroient les Orientaux *viendroient du côté de Cétim*, ce qui semble désigner plutôt le voisinage de la Macédoine que la Macédoine elle-même, la paraphrase de Jérusalem traduit par *les vaisseaux de Labarn.* M. Bochard a cru voir dans ce mot celui de *Lombardie* : mais il est sensible qu'il s'agit là de la Liburnie. Les Lombards n'ont été connus que bien des siécles après les conquêtes des Romains en Asie. Au lieu que les beaux bois de l'Illyrie, & sur-tout ceux de Liburnie, au bord de la mer Adriatique, donnerent, d'abord aux Macédoniens, & ensuite aux Romains, tous les secours pour construire ces grandes flottes qui ont servi à Alexandre & à Auguste. C'est dans les Arcenaux de la Liburnie, entre l'Histrie & la Dalmatie, que furent construits ces vaisseaux qui

désirent la flote d'Antoine. *Ibis Liburnis*, dit Horace à Mécène, qui suivoit Auguste dans cette expédition ; & c'est sur cette flotte victorieuse que la fiere Cléopatre redoutoit d'être conduite en triomphe.

Sœvis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier triumpho.

Il y a plusieurs Ecrivains célèbres, comme Eusèbe & Suidas, qui assurent que les Latins se nommoient autrefois Cétéens. Ce qui donneroit lieu de penser que, quand l'Ecriture parle des îles de Céthim, elle entend la Macédoine, l'Italie & tous les pays maritimes du voisinage de la Grèce.

Les Dodonéens.

L'Epire, qui est au midi de l'Illyrie, paroit être la colonie de Dodanim. Elle n'a rien de plus mémorable que les forêts de Dodone, avec le temple & l'oracle de même nom. On peut y joindre la vie singulierement austère des Selles, qui en étoient les Ministres.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Digression sur le Paradis terrestre.

C'EST conformément aux noms usités en Arabie, où Moyse écrivoit, qu'il nous a donné les caractères de la situation du Paradis terrestre, pour les rendre reconnoissables.

Voici, mot à mot, ce que le texte * porte. « Le Seigneur Dieu avoit planté » un jardin dans le pays d'Eden (de » délices), du côté de l'Orient, & il y » mit l'homme qu'il avoit formé.........Il » sortoit d'Eden un fleuve qui venoit » arroser le jardin : (il y étoit unique) » mais hors de-là il couloit en quatre » différens lits. L'un de ces fleuves s'appelle *Phison*, & il coule le long du » pays de Chavilah, où l'on trouve de » l'or, & l'or de cette terre est très-bon. » C'est-là aussi que se trouve le Bédolah, » & la pierre Sohan. Le nom du second » fleuve est *Gehon*. Il coule le long de la » terre de Chus. Le troisième fleuve est » le *Chiddekel*, qui passe devant l'Assyrie. Le quatrième est le *Pherath*. »

* Genès. ch. 2.

Ce dernier nom étant celui que l'E-

M

criture donne par-tout à l'Euphrate, il faut chercher trois autres fleuves qui y ſoient joints de façon à ne former qu'un lit, pour arroſer le bas du pays d'Eden; & à couler ailleurs, dans quatre différents lits, diſtingués & reconnoiſſables par les Peuples qui en habitoient les bords.

Le Chiddekel n'eſt point différent du fleuve qui couloit devant l'Aſſyrie, & la ſéparoit de la Méſopotamie. Les anciens Commentateurs & les voyageurs conviennent que le Chiddekel eſt le *Degil* & *Diglit* des Orientaux; le *Tigris* des Romains; celui que nous appellons le Tigre. Or le Tigre & l'Euphrate ont leurs ſources fort ſéparées l'une de l'autre dans le nord, vers l'Arménie, & embraſſent toute la Méſopotamie avant de couler enſemble. Ce n'eſt donc pas dans le nord qu'il faut chercher le lit commun qui les aſſemble. D'ailleurs, on ne trouvera jamais dans le nord de la Méſopotamie les noms de Chavilah & de Chus; Peuples très-connus, & que l'Ecriture nomme ſi ſouvent, en les plaçant toujours vers le golphe Perſique, tirant du côté de l'Egypte. C'eſt donc vers le midi de la Méſopotamie, qu'il faut chercher la Province d'Eden & les autres fleuves.

Malgré les grands canaux que les Rois de Perſe ont tirés du lit de l'Euphrate, pour embellir la Province de Babylone; malgré les nombreuſes ſaignées que les Arabes ont faites au même fleuve, pour arroſer leurs déſerts; il eſt certain que les eaux du Tigre & celles de l'Euphrate s'uniſſoient au bas de la Méſopotamie, couloient quelque tems enſemble, puis ſe ſéparoient en deux bras, dont l'un ſe rendoit dans le golphe Perſique, à l'orient, vers le Chuſiſtan; l'autre ſe rendoit dans le même golphe, en ſe détournant vers l'occident.

Encore aujourd'hui, les différens canaux qui affoibliſſent l'Euphrate, ſe vont rendre dans le Tigre. Celui-ci porte ſes eaux & ſon nom juſque dans le golphe Perſique à l'orient. L'autre canal qui deſcendoit à l'occident, juſque vis-à-vis l'île Baharen, n'eſt plus qu'une longue foſſe ou un lit profond, mais communément à ſec, ſi ce n'eſt dans les fondrières, & dans les marais diſperſés de côté & d'autre, où les eaux ſéjournent juſqu'à leur entière évaporation. Cette foſſe s'emplit de nouveau dans les grands débordemens de l'Euphrate, qui reviennent en été, & ſont propor-

tionnés à la fonte des neiges d'Arménie ; aux approches du folftice.

Guillaume de Lifle, fur les rapports conftans des Géographes Arabes & des Voyageurs modernes, a très-bien marqué cette longue foffe, qu'il conduit jufqu'à la ville d'Elcatif, devant l'île de Baharen. Cellarius ne l'a tracée que par une file de points, & l'appelle *veftigia oftii proprii Euphratis*, parce que cet ancien canal, après fa fortie du lit commun des deux fleuves, couloit du même côté que l'Euphrate. Les Arabes modernes donnent, felon M. de Lifle, le nom de *fleuve des Arabes*, au grand canal oriental qui tombe dans le golphe, vers le Chufiftan ; & ils appellent *bras du fleuve des Arabes*, le canal qui eft à l'occident, & qui fe trouve fouvent à fec par la perte de fes eaux, qu'on détourne dans les tranchées dont la province d'Irack, ou baffe Méfopotamie, eft traverfée.

La province qui fuit celle-là, vers le midi, & qui s'avance en Arabie, à l'occident du golphe, eft appellée par Arrien, *la Province Phafine*. Cette dénomination fuppofe nettement l'ancien nom de *Phafis* ou de *Phifon*, qu'on y donnoit

à ce canal, le plus occidental, & provenu des eaux de l'Euphrate & du Tigre.

Le Tigre avoit deux bouches ou deux décharges dans le golphe Persique, & de plus une tranchée tirée du Phison, qui en alloit en partie reporter les eaux dans la bouche occidentale du Tigre : ce qui fit appeller cette tranchée, & cette décharge du Tigre, du nom de *Phasi-Tigris*. Les autres saignées qui furent faites par les anciens, & dans le moyen âge, au Phison, souvent nommé *Euphrate*, parce qu'il en paroissoit la continuation, en mirent la fosse à sec pendant neuf mois de l'année, & obscurcirent entièrement son nom. Ce qui a donné lieu à Pline de dire : *Longo tempore Euphratem præclusére..... accolæ agros rigantes ; nec nisi Pasitigri defertur in mare.*

Ce qui peut le mieux achever de montrer que ce lit desséché & arrêté, *Euphrates præclusus*, est l'ancien Phison, c'est le concours de l'or qu'on trouvoit sur ses bords, de la pierre de Sohan, & du Bédolah, dont on y faisoit trafic.

L'or de l'Arabie orientale a toujours été renommé. C'est de l'orient que les

Mages apportèrent aux pieds du Sauveur, l'or, auſſi-bien que les aromates qui ſe recueillent en Arabie. Et la raiſon ſenſible pourquoi on a donné le nom de *Phaſis* à d'autres fleuves, par exemple au fleuve de la Colchide & au fleuve Oroates, qui, au-delà du fleuve Eulée, coule dans l'Elymaïde, c'eſt que leurs eaux, comme celles du Phiſon, entraînoient de dedans les mines du voiſinage, quelques paillettes d'or, & les rejettoient avec le ſable ſur leurs bords.

La pierre Sohan étoit du nombre des pierres précieuſes qui ornoient l'habit du Grand-Prêtre Juif; & quoiqu'il ſoit difficile de dire quelle eſt celle de nos pierreries qui y répond, Pline & bien d'autres Anciens, nous vantent le commerce qui ſe faiſoit en Arabie, de pluſieurs ſortes de pierres précieuſes.

Moyſe ne donne pas le nom de pierre au Bédolah, comme au Sohan; & il dit de la Manne que Dieu donnoit à ſon peuple au déſert, * qu'elle avoit la figure de la graine de coriandre, qui eſt ronde & aſſez petite, avec la blancheur du Bédolah. La réunion de cette forme & de cette couleur caractériſe parfaitement la perle; & en effet, c'eſt au Catif, ſitué à l'embouchure du Phi-

* *Num.* XI, 7. *Exod.* XVI, 31.

ſon, que ſe fait le grand commerce des perles qui ſe pêchent vis-à-vis, dans la mer, au pié des rochers de l'île de Baharen.

Le dernier trait qui ſupprime tout ſujet d'héſiter à cet égard, c'eſt que Moyſe place les habitations des Chavilathéens le long du Phiſon, à l'occident du golphe Perſique; & voulant marquer ailleurs * la grande étendue des familles ſorties d'Iſmaël, il dit qu'elles s'alongeoient dans toute la largeur de l'Arabie, *depuis Chavilah juſqu'à Sur, qui eſt*, ajoute-t-il, *devant l'Egypte, du côté qu'on en ſort pour prendre la route d'Aſſyrie.* Il déſigne parfaitement le principal uſage qu'on faiſoit du Suès en Egypte: c'étoit de prendre par-là ſa route vers les grandes nations orientales, dont l'Aſſyrienne commençoit dès-lors à être la plus diſtinguée.

* *Geneſ.* XXV, 18.

Enfin le quatrième fleuve eſt le Géhon, *qui bordoit*, dit Moyſe, *toute la terre de Chus.* Il y a des preuves ſans nombre, que la terre de Chus eſt l'Arabie déſerte. Chus, pere de Nembrod, ce fameux chaſſeur, qui devint maître de la Babylonie, eſt auſſi le pere des Chavilathéens, & d'une multitude d'autres peuples, qui s'établirent à l'occident du golphe Per-

ſique, quelques-uns plus avant dans les terres, & juſqu'auprès de Suès dans le voiſinage de la mer Rouge. Chus avoit formé ſes premieres habitations ſur les bords de ce lit, qui décharge les eaux du Tigre & de l'Euphrate dans le golphe. La province voiſine à l'orient, en a pris & en retient encore le nom de *Chuſiſtan.* Les familles de Chus trouvant enſuite plus de liberté à ſe diſperſer de l'autre côté du fleuve vers l'Arabie, s'y étendirent, & donnerent le nom de Chus à l'Arabie & aux Peuples qui l'habiterent avec eux, quoique d'origine fort différente. Le bas Tigre, que nous croyons être le Géhon, en a pris & porte encore le nom de *fleuve des Arabes*, ou *fleuve de Chus.*

Quoique tous les grands canaux qui ont été tirés de l'Euphrate en différens tems, & qui ſe vont rendre dans le Tigre, entre Bagdad & Baſſora, empêchent aujourd'hui de fixer préciſément le point où ſe formoit l'ancien confluent des deux fleuves, la terre d'Eden étoit à ce confluent. Les eaux réunies arroſoient le jardin, puis ſe partageoient de nouveau en deux bras, qui étoient le Géhon & le Phiſon. Ainſi, ſelon la lettre du texte, le fleuve qui étoit unique dans

le Paradis, formoit quatre lits différens hors de ce séjour ; & l'extraordinaire fécondité des terres vers la basse Mésopotamie, conspire avec tous les autres caractères, à rendre la situation du Paradis terrestre parfaitement reconnoissable.

Dieu a laissé subsister cette portion du premier séjour de l'homme. Le reste de nos habitations n'est autre chose que le bassin qu'occupa l'Océan jusqu'au Déluge ; & nous y retrouvons par-tout les corps marins & les coquillages qui s'y étoient accumulés dans une durée de seize cens ans. Après la rupture des digues qui retenoient l'Océan, il alla séjourner dans les terreins que le genre humain avoit habités. Ces monumens des fleuves du Paradis, & ces restes de la terre d'Eden, renversent l'idée de Burnet & de Woodwart, qui ont imaginé une entiere dissolution de la terre, & une nouvelle formation à la Cartésienne.



CHAPITRE XII.

Les Colonies descendues d'Abraham.

CEUX de nos Ecrivains qui ont consulté les Histoires & Ecritures orientales, comme Chevreau, d'Herbelot, & très-particulièrement le nouvel Auteur de l'*Histoire des Huns*, conviennent que tout ce qu'on trouve en Orient & en Grèce avant la guerre de Troie, est plein de fables ; & que les Historiens Chinois & Arabes les plus estimés, avouent très-naturellement qu'ils ne trouvent rien en ordre, ni qui se justifie par aucun monument avant l'âge d'Abraham. C'est une vérité reconnue d'ailleurs, que toutes les nations ont absolument perdu de vue les commencemens du genre humain, & même les commencemens de leur histoire particuliere. Dans leur dispersion & dans leur longue agitation, elles ne conserverent que quelques figures symboliques, qu'on leur présentoit dans certaines assemblées de religion, pour instruire le peuple de ses principaux devoirs, & de l'ordre de ses travaux communs. Le sens de ces figures & du cérémonial fut négligé, puis

oublié. On réalisa ces figures, qui n'étoient que symboliques & instructives. On en fit des histoires, qui peuplerent le ciel & la terre de puissances prétendues & de divinités imaginaires. Chacun les arrangea à sa fantaisie. On y changea, on y ajouta sans fin; & de-là se forma le chaos horrible de l'Idolâtrie, de la Divination, de la Magie, & de toutes les superstitions qui ont tyrannisé le genre humain.

C'est dans ce tems-là, environ deux mille ans, ou quelque peu moins, avant Jesus-Christ, que Dieu choisit Abraham pour être la tige du Peuple dépositaire des promesses d'un meilleur avenir, & conservateur de l'histoire de la création, de la corruption du genre humain, du déluge universel, & de la premiere origine des peuples qui couvrent la terre. Dans ce dessein, Dieu illustra Abraham par des faveurs singulieres, & principalement par trois promesses, dont l'une étoit de lui donner une postérité prodigieusement nombreuse; la seconde, de donner en propre & à titre d'héritage la terre de Chanaan, à la postérité qui proviendroit de lui par Isaac; la troisieme enfin, de bénir toutes les tribus du genre humain par un

Légiſlateur ſorti de cette même poſtérité. Notre bonheur conſiſte dans l'exécution de ces trois promeſſes. L'accompliſſement en eſt ſi public, & tient à tant d'évènemens notoires, qu'il eſt impoſſible de le méconnoître, quand on a de la droiture. Ainſi, l'hiſtoire d'Abraham n'eſt point l'hiſtoire d'un particulier; mais dans toute l'hiſtoire des peuples, c'eſt proprement la ſienne qui contient notre véritable, ou plutôt notre unique intérêt. Pous nous renfermer à préſent dans notre objet particulier, ſuivons les colonies nombreuſes qui ſont ſorties de lui, ſelon la promeſſe que Dieu en mit dans ſon nom, qui étoit d'abord Abram, *le pere illuſtre*, & que Dieu changea par un commandement exprès, en celui d'Abraham, qui ſignifie *le pere de la multitude des peuples*.

Voyage d'Abraham.

Abraham ſortit d'Ur de Chaldée; c'eſt-à-dire, du voiſinage des ſources du Tigre, pour ſe rendre dans la terre de Chanaan. Il prit ſa route par Haran, ou Carræ, ville ſituée ſur le Chabur, ou ſur un ruiſſeau qui ſe décharge dans le Chaboras. Cette ville de Carræ eſt connue par la victoire des Parthes ſur Craſſus. Elle étoit à moitié chemin entre

V. Ptolém. Euſebe & S. Jérôme.

les ſources du Tigre & le Jourdain qui arroſoit la terre de Channan. Abraham, après la mort de ſon pere, qui fut enterré à Haran, continua ſa route, & en acheva l'autre moitié en traverſant l'Euphrate, la Syrie d'en-deçà de l'Euphrate, la Céléſyrie & le Jourdain, pour s'établir entre ce fleuve & la Méditerranée. Sa premiere demeure fut Sichem, au milieu du pays contigu aux monts Hébal & Gariſim. Il s'arrêta long-tems & à diverſes repriſes, à la chênaie de Mambré, dans le voiſinage de la ville d'Hébron, la même que Kiriath-Arbé. Il ſéjourna auſſi dans le voiſinage de la ville de Ghérara, qui étoit la plus méridionale du pays des Philiſtins, vers le déſert de Sur. Son voyage en Egypte put, à ſon retour, le fixer en ce lieu, puis à Berſabée, à une petite diſtance de Ghérara.

Sichem aujourd'hui Naplouſe.

Lorſqu'Abraham vint pour la premiere fois s'établir ſous les chênes de Mambré, la mer Morte, ou le Lac Aſphaltite, n'étoit pas encore formée. C'étoit une agréable vallée, où couloit le Jourdain, qui, par les détours des montagnes, alloit ſe rendre apparemment dans le fond du golphe Arabique. On voit ici un trait admirable du concours des

La mer Morte.

causes naturelles avec la Providence, qui les emploie selon ses vues sur le genre humain.

Abraham avoit avec lui son neveu Loth. Ils se rendirent agréables aux Chananéens. Ceux-ci s'occupoient du commerce & de la culture, tant du blé que du vin & des olives. Ils avoient grand nombre de villes. La famille d'Abraham vivoit sous des tentes, & ne s'appliquoit qu'à la nourriture des troupeaux, comme chameaux, vaches, brebis & chèvres. Y ayant bien des terres de médiocre valeur & propres uniquement aux pâturages, les Chananéens en accorderent facilement la jouissance à la famille d'Abraham. Il s'y enrichit avec son neveu. Mais leurs troupeaux commençant à se multiplier, de façon à occasionner des brouilleries entre les bergers de l'oncle & ceux du neveu, Loth se sépara, & se retira dans la longue & large vallée où étoient les cinq villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Seboïm & Ségor, d'où vint à la vallée qui les contenoit, le nom de Pentapole.

La Pentapole.

L'abondance & les délices dont ces villes jouissoient, occasionnerent leur malheur. Le Roi * d'Elam, quoique résidant au-delà du Tigre, le Roi de

* *Genèse*, 14.

Sennaar résidant à Babel, le Roi d'Ellazar & celui qu'on nommoit *Roi des nations*, établis apparemment en-deçà de l'Euphrate, avoient fait une ligue ensemble, & soumis à un tribut les meilleures provinces de leur voisinage vers l'occident ; &, s'ils alloient jusqu'à la Pentapole pour piller, c'est que toute la largeur de l'Arabie déserte ne leur offrant rien de bon, ils se dédommageoient en pénétrant jusqu'au bord du Jourdain.

Sur le refus que firent les Rois de la Pentapole d'acquitter le tribut, les Rois ligués y vinrent faire le ravage, emmenerent les habitans prisonniers, & firent un grand butin. Loth se trouva du nombre des captifs.

Abraham arma trois cens dix-huit de ses serviteurs, & ceux de ses plus riches voisins, Aner, Escol & Mambré. Avec cette petite armée, il suivit les Rois ligués, qui apparemment ne formoient pas tous quatre ensemble un corps bien puissant. Il les surprit de nuit au pié du Liban vers Laïs, qui fut par la suite appellée Dan, & les poursuivit en désordre jusqu'auprès de Damas, à l'entrée de la Célésyrie. Il enleva leurs dépouilles, reprit le butin de la Pentapole,

& ramena avec ſon neveu, les habitans qu'ils avoient pris. Le Roi de Sodome vint au-devant de ſon Libérateur. Melchiſédec, Roi de Salem, & Prêtre du Très-haut, dont l'Ecriture ne rapporte ni l'origine, ni la ſucceſſion, offrit au retour d'Abraham *le ſacrifice du pain & du vin*; témoignage public de reconnoiſſance auſſi ancien que le genre humain. Réciproquement Abraham offrit au Seigneur la dixme du butin; & ſans vouloir rien pour lui, il rendit au Roi de Sodome & à ſes habitans, ce qui étoit à eux. Le reſte des dépouilles priſes ſur l'ennemi, fut la récompenſe des alliés d'Abraham & le paiement du ſervice de l'armée.

On peut remarquer utilement, que Codor-Lahomor, Roi d'Elam, étoit auſſi puiſſant qu'Amraphel, Roi de Sennaar, puiſque le premier tenoit depuis douze ans la Pentapole aſſujettie à un tribut; ce qui eſt incompatible avec l'idée que nous donne l'hiſtoire de l'Empire Aſſyrien. Elle ſuppoſe que le Roi de Sennaar étoit alors Roi de Babylone & de Ninive, & maître de toute l'Aſie. S'il l'étoit en effet, auroit-il ſouffert dans ſon Empire, des ligues, des deſtructions d'Etats, des conquêtes au profit de

ses sujets? Il auroit donné ses ordres pour arrêter ces entreprises; & il est ridicule de le voir unir ses troupes à celles de quelques Roitelets, puis être battu par une poignée de domestiques de gens riches, qui s'arment tumultuairement contre lui & contre ses trois associés. La liberté avec laquelle Abraham quitte l'Assyrie, s'établit où il veut, d'abord à Haran, puis en Chanaan, & prend les armes contre qui l'incommode, montre assez qu'il n'y avoit point alors de puissance Assyrienne, & que le Roi de Sennaar qu'il battit, n'étoit qu'un très-petit Seigneur, qui ne s'unit avec d'autres, qu'à cause de sa foiblesse extrême. Ce qui nous oblige à revenir aux calculs d'Hérodote, qui ne met la naissance de l'Empire Assyrien, que cinq siècles au-dessus de son tems, & à-peu-près douze cens ans avant Jesus-Christ.

La Pentapole abîmée sous un Lac d'eau croupissante.

Les peuples de la Pentapole, délivrés de la captivité & de l'ancien tribut qu'ils payoient au Roi d'Elam, se livrerent plus que jamais aux plaisirs. La dissolution de leurs mœurs étoit horrible. Abraham n'en put arrêter la punition par ses prieres. Dieu ne lui accorda que la conservation de Loth, & fit tomber les feux du ciel sur la vallée de Sid-

dim (*). L'asphalte ou le bitume, dont le dessous des terres étoit plein, s'y recueilloit dans des puits creusés exprès pour recevoir cette huile naturelle, également propre à cimenter les briques des bâtimens, à gaudronner les bois & les cordages, & à embaumer les corps. Ces matieres ayant été épuisées par les feux d'en haut, la vallée s'enfonça ; & par le séjour des eaux du Jourdain qui ne trouverent plus d'écoulement, elle se convertit en un grand lac de vingt-quatre lieues de long, sur deux & trois, quelquefois quatre de largeur, courbant son extrémité méridionale vers le couchant.

Cette plaine qui se nommoit *la vallée des terres grasses*, fut alors nommée par les Chananéens *la Mer très-salée*, à cause du bitume amer & mordicant qui y surnage. Elle fut nommée par les Grecs *le lac Asphaltite*, ou le lac bitumineux ; & parmi les autres peuples, *la mer Morte*, parce que c'est l'eau du Jourdain qui est amassée comme une mer, & qui ne

La Mer très salée.

Le lac Asphaltite ou la mer Morte.

(*) *Genes.* 14, 10. *Vallis Siddim* : la Vallée des terres grasses. L'Ecriture ajoute que les souterrains en étoient pleins de bitume. *Putei & putei bituminis.*

coule plus. Le bitume qui s'éléve à sa surface, la rend dégoûtante par la puanteur, & la fait paroître noire.

On peut être surpris pourquoi, malgré l'affluence perpétuelle des eaux du Jared, de l'Arnon & du Jourdain, qui s'enfle lui-même à la chûte des neiges fondues sur les montagnes voisines, ce grand lac ne se répand point sur ses bords. Il est inutile de recourir à des communications souterraines avec la mer, qui peuvent être réelles, mais dont nous n'avons aucune connoissance; puisque la nouveauté qui est arrivée aux eaux du Jourdain, n'est pas d'avoir percé plus bas pour se rendre à la mer, mais de s'être amassées plus haut, faute de pouvoir y parvenir. Il suffit de concevoir que si on suppose, comme on le doit, qu'il s'éléve par l'évaporation de chaque jour une ligne d'eau de dessus une surface de vingt-quatre lieues de long sur trois au moins de large, cette diminution de la masse des eaux du lac est plus qu'équivalente à la quantité que le Jourdain y décharge par son embouchure, conjointement avec deux ou trois ruisseaux ou torrens qui se séchent après les pluies. On peut faire la même question & la même réponse sur la mer Caspien-

ne, ſur la mer Noire, ſur la Méditerranée, même ſur le grand Océan. Des fleuves immenſes s'y vont rendre, & rien ne regorge; parce qu'autant les fleuves y apportent, autant l'évaporation en enlève journellement.

Ségor.

La ville de Bala, qui étoit la plus petite des cinq de la belle Vallée, a été depuis appellée Ségor, ou la Petite. Elle terminoit la pointe méridionale, & a été conſervée. On prétend que des mazures de villages plus ou moins gros, ſitués ſur les bords de la mer Morte, conſervoient les noms des quatre autres villes, & en indiquoient à-peu-près la ſituation: mais cette recherche eſt d'une petite utilité, auſſi-bien que celle de la poſition du petit Royaume d'Ellazar, & de celui des Nations, qui étoit apparemment un mêlange de familles réunies à l'aventure. Il n'en reſte point de monumens.

Les Ammonites & les Moabites.

Quoique les Ammonites & les Moabites ne ſoient point de la poſtérité d'Abraham, mais de celle de Loth, nous les conſidérerons les premiers, parce qu'ils ſont les premiers de ſa famille qui s'établirent à l'orient du Jourdain. Les Ammonites, enfans d'Ammon, fils de Loth, étoient entre le torrent de Jaboc & le torrent d'Arnon. Celui de Jaboc tombe

dans le Jourdain, au-dessous du lac de Génézareth, & l'Arnon tombe dans la mer Morte un peu plus loin que l'embouchure du Jourdain. Les Ammonites ne s'étendoient pas jusqu'au Jourdain, parce que les Amorrhéens s'élargirent, & les firent reculer vers l'orient. Les Moabites descendus de Moab, l'autre fils de Loth, possédoient le pays à l'orient de la mer Morte, & au midi du torrent d'Arnon.

La Capitale des Ammonites étoit Rabbath-Ammon, que quelques Historiens ont appellée Rabbath-Amana, & qui fut surnommée Philadelphie par un Roi d'Egypte. La capitale de Moab étoit Rabbath-Moab. Son ancien nom étoit Ar, dont les Grecs ont fait Aréopolis, *la ville de Mars*, croyant y trouver le nom de leur Dieu Arès, le même que Mars. Il ne faut pas confondre Aréopolis ou Ar, avec Aroë, autre ville située vis-à-vis, sur le bord septentrional de la riviere d'Arnon. Venons aux Colonies descendues d'Abraham.

Rabbath-Ammon.

Philadelphie.

Rabbath-Moab.

Les douze fils d'Ismaël devinrent Peres & Princes d'autant de grandes tribus, dispersées dans la vaste étendue de l'Arabie, depuis le voisinage de l'Euphrate jusqu'aux confins de la Syrie & de l'E-

Les Ismaélites.

gypte ; ce que l'Ecriture exprime en d'autres termes, en disant qu'Ismaël étendit ses tribus *depuis Hévilath jusqu'au désert de Sur*. Nous avons vu Hévilath à l'occident de l'Euphrate & du golphe Persique. Nous connoissons le désert de Sur, à la sortie de l'Egypte, qui étoit pour les Egyptiens l'entrée de Syrie & la route d'Assyrie.

Ismaël passe pour s'être étendu jusqu'au canton de la ville de la Mecque, qui est vers le commencement de l'Arabie heureuse. Ses enfans les plus connus des Auteurs profanes, sont le peuple Nabathéen, les Cédaréniens & les Ithuréens, fils de Nabaïot, de Cédar & de Jéthur.

Les Nabathéens.

Les Nabathéens se trouvent dans les Historiens & dans les Géographes, tantôt placés vers l'Elanite, c'est-à-dire, dans le pays voisin des ports d'Elana ou Elat, & d'Hésiongaber, aux extrémités septentrionales du golphe Arabique ; tantôt à l'orient de la Palestine ; quelquefois vers le midi. Leur vie communément n'étoit point sédentaire ; ils campoient la plupart, ou commerçoient & changeoient de demeure.

Les Cédaréniens.

Il en est de même des Cédaréniens, que Ptolémée appelle Cédréens. Ceux-

ci, comme les précédens, étoient Scénites, ou vivant ſous des tentes. L'Ecriture ne nous parle point de leurs villes; mais elle parle des belles tentes de Cédar.

Les Ithuréens.

Les Ithuréens ſe fixerent, ſuivant Cellarius, dans les montagnes de la Céléſyrie, & au nord du pays de Baſan ou de la Batanée. Ils vivoient de chaſſe & de rapine. Ils trouvoient dans leurs retraites ſauvages & inacceſſibles, des bois fort durs, & ſur-tout des ifs propres à faire de bons arcs (*). Ils y trouvoient d'autres bois propres à faire des flèches, des javelots, des maſſues, des manches de haches, de quoi faire des paliſſades & des hutes; ce qui, avec leurs ſouterrains, les rendit habiles à tous les exercices du brigandage. Ce mérite, joint à une extrême férocité, détermina Antoine à en faire les ſoldats de ſa garde. C'eſt ce qui donne lieu à Cicéron de lui reprocher dans ſes *Philippiques*, de tenir le Sénat aſſiégé par des Ithuréens, & d'introduire dans le ſanctuaire des loix, les plus barbares de tous les hommes.

(*) *Ithyræos laxi flectuntur in arcus.* Virg. Georgic.

Les Hagaréniens ou Agréens.

Les Hagaréniens, que l'on nomme quelquefois Agréens, étoient mêlangés avec les Cédaréniens dnns les déserts, & descendoient, selon la tradition des Juifs, rapportée par le Rabbin Kimki, d'Hagar, & d'un second mari qu'elle avoit épousé depuis son expulsion.

Abraham, après la mort de Sara; épousa Cétura, dont il eut plusieurs enfans, qu'il mit en état, par les présens qu'il leur fit, de s'établir à l'orient du pays de Chanaan. Madian, l'aîné des enfans de Cétura, donna son nom à la

Les Madianites.

célèbre colonie des Madianites, qui paroît s'être divisée en deux grandes portions, dont l'une eut une ville & un pays de son nom, à l'orient du lac Asphaltite & au midi des Moabites, l'autre eut pareillement une ville du nom de Madian, parmi les Nabathéens à côté d'Elath & d'Hésiongaber, port du golphe Arabique au nord.

Tous ces différens peuples, sur-tout les Ismaélites, conserverent la connoissance de leur origine, & quelquefois la généalogie même de leurs différentes tribus, malgré leurs associations & les ligues où ils entroient, selon le besoin des circonstances. On les trouve, par exemple, réunis au nombre d'un mil-

lion

lion d'hommes, sous le nom de Chuséens qui vinrent fondre sur le royaume de Juda au tems du saint Roi Aza : & ce qui ne laisse point lieu de douter que cette armée ne fût un mélange d'Arabes, & non une nation unique venue de l'Afrique par la mer Rouge, du pays nommé Ethiopie, aujourd'hui Abyssinie, c'est qu'ils viennent attaquer les Juifs, comme un peuple voisin, par l'Arabie Pétrée ; & qu'après avoir perdu la bataille, les Juifs victorieux se mettent à piller les villes des environs de Ghérara & du désert de Sur. Leurs demeures & leurs dépendances n'étoient donc point en Abyssinie, à cinq cens lieues de-là. L'Ecriture donne indistinctement à ce ramas de différens peuples le nom ignominieux de Chus ou de Chuséens, qui signifioit *faces brûlées*, que les Grecs exprimoient par le mot d'*Ethiopiens*. Je dis ignominieux, puisque Marie, dans la colere, le donna à Séphora, femme de Moyse, laquelle étoit non pas proprement Chuséenne, mais Madianite. Ce nom est particulièrement resté à ceux des Chuséens qui passèrent en Afrique au midi de Egypte, par le détroit de Babel-Mandel. Leur noirceur s'y étant perfectionnée par la suite, les Chuséens

d'Arabie, dont les Iſmaélites faiſoient la plus nombreuſe part, ſe nommerent les Saraſins, c'eſt-à-dire, les Orientaux, pour ne ſe plus confondre avec les Ethiopiens (*).

Les Saraſins.

Les Colonies d'Abraham par Iſaac.

Iſaac, fils d'Abraham & de Sara, fut pere de deux fils, ſavoir Eſaü ſurnommé *Edom*, & Jacob ſurnommé *Iſraël*, Auteur de deux peuples célèbres, les Iduméens & les Iſraélites.

Les Iduméens.

Edom ou le Rouge, terme que pluſieurs Hiſtoriens Grecs ont traduit par *Erytrus*, fut pere des Iduméens, qui s'étendirent dans les vallées des Monts Séhir, & au pié des Monts Pharan, au midi de la mer Morte, & juſqu'au golphe Arabique. Les Iduméens devinrent une nation puiſſante, diſtribuée en pluſieurs tribus ou cantons, qui ont eu longtems leurs Rois ſéparés d'Iſraël. Le nom d'Edom ou d'Erytrus paſſa au golphe Arabique. L'Ecriture le nomme toujours la *mer* ou *le golphe des Joncs :* mais depuis plus de deux mille ans, toutes les nations lui donnent le nom de *mer Idumée*, ou de *mer Erythréenne* ou de *mer Rouge*. Quelques Hiſtoriens ont étendu

L'Idumée & la mer Rouge.

(*) *Voyez* Hotting. *Hiſt. orient.*

ce nom de *Rouge* ou d'*Erythréenne* à toutes les mers qui environnent l'Arabie; ce qui pourroit causer quelque confusion dans la lecture de l'Histoire, si l'on n'en étoit pas averti.

Parmi les nombreux descendans d'Edom, nous remarquerons seulement les trois familles sorties de Théman, d'Amalec & d'Omar, tous trois fils d'Eliphaz, l'aîné d'Esaü. Les Thémanites.

Les Thémanites avoient pour capitale la ville de Théman, où il paroît qu'il y avoit des études & une école de sagesse. Il en est souvent parlé dans le Livre de Job, qui étoit né dans le voisinage *.

* Voyez aussi *Jérém* 47, 7. & *Baruch*. 3, 22.

Les Amalécites, mortels ennemis des enfans d'Israël, ne quitterent point l'Idumée. Les Amalécites.

Les enfans d'Omar, qui ont été plus connus des Auteurs profanes que bien d'autres peuples Orientaux, quitterent les rochers & les déserts de l'Arabie Pétrée, & s'étendirent le long de la mer Rouge où ils s'adonnerent au commerce. La plus grande partie de cette nation se fixa dans l'Arabie heureuse, entre les Sabéens & les Hadramites d'une part, & le détroit d'Ocelis ou de Babel-Mandel de l'autre. C'est le passage de la mer Les Omerites.

Rouge dans l'Océan. Ils eurent pour capitale Marib ou Mariaba, qui subsiste toujours avec le même nom, à côté du pays de l'Encens & des Aromates, qu'on nomme encore aujourd'hui Hadramut, ou *Séjour de mort*. Plusieurs Ecrivains ont confondu les Sabéens & les Omérites; mais ils n'étoient que voisins.

Origine des Abyssins.

Les Omérites traverserent le détroit, & firent des établissemens en Afrique, où il est assez vraisemblable qu'ils fonderent la colonie des Abyssins, qui, sans avoir jamais été Mahométans, conservent encore la circoncision, non comme une cérémonie nécessaire au Christianisme qu'ils professent, mais comme une marque de noblesse de leur race descendue d'Abraham.

Plusieurs branches d'Ismaélites se sont répandues en Egypte, où ils ont de bonne heure introduit la circoncision, qu'on reconnoît être celle d'Ismaël, puisqu'au témoignage de saint Ambroise, dans son livre *de Abrahamo*, la circoncision des Egyptiens se pratiquoit à quatorze ans. D'autres Ismaélites ont pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique, & ont communiqué le même usage de la circoncision aux Nègres, qui la donnent à leurs enfans mâles entre douze & quatorze

ans. Voyez la circoncision de Nègres, *Livre 7, tome 3 des Voyages traduits de l'Anglois*, par M. l'Abbé Prevot.

La derniere colonie provenue d'Isaac, & la plus importante de celles qui sont descendues d'Abraham, est le peuple Hébreux ou Israélite, qui est la famille de Jacob. Nous le traiterons à part, & un peu plus au long que les autres, pour nous instruire des principaux lieux où son histoire s'est passée.

CHAPITRE XIII.

Les Colonies de Jacob ou les Israélites.

JACOB, surnommé Israël, eut douze fils, qui furent chefs d'autant de tribus, lesquelles étant devenues nombreuses avec le tems, partagerent le pays des Chananéens, que Dieu avoit promis à Jacob de donner à sa postérité. La famille de Lévi ayant été attachée au service du sanctuaire de la nation, n'eut point de territoire. Mais Joseph qui fut en Egypte leur commun libérateur, eut le privilège de constituer ses deux fils, Ephraïm & Manassé, chefs de deux tribus qui remplacerent la sienne au double. Ainsi

l'on compta toujours douze tribus parmi le peuple d'Iſraël.

Les Iſraélites en Egypte.

Les Hébreux, car c'eſt le nom que les enfans de Jacob conſerverent ſpécialement, pour ne perdre jamais le ſouvenir de la promeſſe que Dieu avoit faite à Abraham, à Iſaac & à Jacob, de donner aux enfans de celui-ci la terre de Chanaan en pleine propriété; les Hébreux paſſerent avec leur pere dans l'Egypte, qui jouiſſoit de l'abondance, pendant que la famine étoit générale en Chanaan, en Syrie & dans tous les pays voiſins. Joſeph, l'un d'entr'eux, & celui que ſon pere aimoit le plus tendrement, avoit été, par un effet de la jalouſie de ſes freres, vendu à des Marchands Iſmaélites, qui le vendirent comme Eſclave en Egypte, où l'eſprit de Dieu ſe manifeſta ſur lui, & le fit devenir favori du Roi & ſon Lieutenant dans tous les Etats de ſa dépendance. Il prédit une famine de ſept ans, & fit faire de grands amas de blé, qui ſauverent les Egyptiens, & le Hébreux en particulier. Le Roi fit venir Jacob & ſa famille entiere; & ſachant qu'ils ne s'attachoient qu'à la vie paſtorale, il leur aſſigna pour nourrir librement leurs troupeaux, la terre de Geſſen, qui faiſoit un petit pays à part-

à l'entrée de la Basse-Egypte, entre le bout de la mer Rouge & le canal oriental du Nil, sur lequel étoit située la ville de Bubaste, qui lui faisoit porter le nom de *Canal Bubastique*. Dans ce choix, Pharaon n'avoit pas uniquement en vue la commodité des pâturages dont ils avoient besoin ; mais il vouloit, en les mettant dans ce canton assez désert, les tenir séparés du gros des Egyptiens, qui avoient en haine les conducteurs de troupeaux, parce que depuis un certain tems, des armées de pasteurs ou de Scénites Arabes, s'étoient introduits dans la Basse-Egypte, s'en étoient rendu maîtres, & avoient établi un Roi qui faisoit sa résidence dans la ville de Zoan ou Tan, qui est la même que Tanis, dans le triangle de la Basse-Egypte. On voit en même-tems la raison pourquoi Joseph tâcha en toute rencontre, de fortifier le pouvoir du Roi. Il n'étoit pas encore bien affermi ; & ce n'étoit qu'à regret que les Egyptiens obéissoient à des étrangers.

Joseph aida, par sa sagesse, les Rois Pasteurs. Mais un peu plus d'un siècle après cette entrée des Hébreux en Egypte, il y arriva une révolution. Un Prince de race Egyptienne remonta sur le trône,

& chassa les Pasteurs avec leur Roi. Alors les Hébreux qui s'étoient extrêmement multipliés dans la terre de Gessen, commencerent à être vus de mauvais œil. On fut plus offensé des secours qu'ils avoient donnés aux Rois Pasteurs, que reconnoissant du salut dont l'Egypte entiere étoit redevable aux Hébreux. Leur grand nombre fit craindre une révolte de leur part ; & il n'est point de moyens odieux qu'on n'employât pour les humilier, ou même pour les détruire.

Tels étoient les bâtimens de brique & les terrasses qu'il falloit faire par-tout, pour tenir les habitations plus hautes que l'inondation du Nil. Tels étoient les commandemens faits aux Sages-femmes, d'étouffer les enfans mâles des Hébreux. Tels étoient les ordres donnés aux familles des Israélites, de jetter dans le Nil tous les enfans mâles aussi-tôt leur naissance.

Manéthon, Prêtre Egyptien, qui, après la perte des Mémoires des Rois d'Egypte, emportés par Cambyse à la Cour de Perse, voulut compiler une suite des Dynasties Egyptiennes, confond, & d'autres ont confondu après lui, les Pasteurs haïs des Egyptiens, avec les Hébreux qui s'échapperent de la Basse-

Egypte. Mais ils l'ont fait par conjecture, & ſans l'appui d'aucuns monumens juſtificatifs. Ils prouvent par-là l'incertitude & le déſordre qui régnoient dans leurs hiſtoires rapiécées & conjecturales. La haine pour les Paſteurs a devancé les Hébreux en Egypte; & de plus les Hébreux n'y ont point régné.

On voit par ce ſeul trait, ce qu'il faut penſer des hiſtoires Egyptienne, Grecque & Chinoiſe. Il s'y montre quelque ſouvenir des anciens évènemens; mais faute d'écriture, & par l'obſcurité des caractères ſymboliques, dont le ſens s'altéra, puis ſe perdit, il n'eſt demeuré que des oui-dire confus, & les commencemens de leur hiſtoire ſe ſont couverts de ténèbres, & ſur-tout chargés de fables imaginées pour remplacer les hiſtoires perdues. Au lieu que les récits de l'Ecriture-Sainte ſont accompagnés de circonſtances connues, & de monumens qui en atteſtent la vérité juſqu'à nos jours.

Les Hébreux au déſert.

Sur une révélation faite à Moyſe, & prouvée par des prodiges, les Hébreux demanderent au Roi la liberté d'aller célébrer au déſert les Fêtes du Seigneur. Cette demande n'avoit rien qui dût paroître ſingulier. Les grandes Fêtes, chez

la plupart des peuples, se solemnisoient dans la solitude & sur les lieux élevés. Il y avoit une circonstance particuliere que les Hébreux ne cacherent pas au Roi, qui est qu'ils ne pourroient sans danger & sans mettre les Egyptiens en fureur, sacrifier sous leurs yeux les animaux qu'ils tenoient pour sacrés, comme l'Agneau, qu'on adoroit à Thèbes, le Taureau, qu'on adoroit à Memphis & dans la moyenne Egypte, & le Chevreau, qu'on adoroit à Mendès & dans toute l'Egypte inférieure.

Après les marques terribles que Moyse & Aaron son frere donnerent au Roi de la volonté de Dieu, enfin Pharaon leur accorda la liberté qu'ils demandoient. Ils partirent de Ramessès, derniere ville de la terre de Gessen; &, au lieu de diriger leur marche vers la ville d'Héroopolis, qui terminoit la pointe septentrionale de la mer Rouge, pour gagner le désert de Sur & la Syrie, ils tournerent au midi, en s'avançant dans cette vaste solitude, voisine des côtes du golphe, & qui fut illustrée au troisieme siècle par le séjour de saint Antoine. On se persuada qu'ils n'avoient aucun dessein de gagner l'Isthme, comme avoient fait autrefois les Philistins, habitans

de l'île de Coptos, lorſqu'ils abandonnerent, dans leur mécontentement, la moyenne Egypte. La Cour cependant fit obſerver les Iſraélites; & apprenant qu'ils courboient leur route vers l'orient & verd le nord, Pharaon ſe mit à leur pourſuite avec un corps de troupes. Si l'on ne peut pas ſuffiſamment prouver ce motif, il ſuffit de dire que Pharaon les voyant engagés dans des défilés où il les pouvoit reſſerrer, s'abandonna à ſa colere & à ſa mauvaiſe foi ordinaire. Il les atteignit au bord de la mer Rouge, & crut pouvoir enfin ſe délivrer d'eux.

Pendant la nuit * les eaux ſe diviſerent, & laiſſerent à ſec une route entre deux murailles d'eaux. Les Egyptiens entendant le bruit d'une marche de ſix cens mille hommes, & d'une multitude de petit peuple qui s'étoit joint à eux, les ſuivirent de près, dans la penſée qu'ils côtoyoient toujours la mer. Mais ils en traverſoient le fond deſſéché, & périrent le lendemain au retour des eaux après l'évaſion des Hébreux.

* *Exod.* 14, 20 & 24.

Ceux-ci parvenus ſur l'autre bord, chanterent un cantique de reconnoiſſance, comme il étoit d'uſage dans tous les évènemens ineſpérés. Ils ſe trouverent

dans le désert d'Etham. Ils laisserent à gauche celui de Sur qui mène droit en Palestine ; & par l'ordre de Dieu, ils s'avancerent à droite dans le désert de Sin, qui s'étend le long du golphe jusqu'au mont Sinaï, & jusqu'au voisinage des deux ports d'Elat & d'Esiongaber.

Les stations que firent les Israélites dans leur premiere marche, sont tous noms peu illustrés d'ailleurs, & peu importans. Le lieu nommé Etham n'a aucun rapport au désert d'Étham, qui étoit de l'autre côté du golphe, entre le désert de Sur & celui de Sin. Le nom de Migdol ne se doit point confondre avec un autre Migdol ou Magdalum, qui étoit à vingt-cinq ou trente lieues de-là, & à cinq ou six lieues de Péluse * vers la côte de la mer Méditerranée, où est aujourd'hui Damiette.

* A douze milles de Peluse. *Itinerar. Antonin.*

Les stations que firent les Israélites dans l'Arabie Pétrée, où ils séjournerent quarante ans, ne sont pas non plus des lieux célèbres. Nous ne remarquerons que ceux qui avoient déjà été tirés de l'obscurité par quelque évènement mémorable.

L'armée des Hébreux, sans compter les femmes & les enfans, étoit compo-

ſée de plus de ſix cens mille hommes. Elle ſe trouva conſidérablement groſſie, par la réunion d'une foule de pauvres gens, de race Egyptienne, qu'on employoit comme les Hébreux, à façonner les briques, à les cuire, & à les mettre en œuvre dans les terraſſes, dans la conſtruction des greniers publics, des fortereſſes & des murailles des grandes villes.

Marah.

Tout ce monde arriva, après trois jours de marche, à Marah, * lieu qui tira ſon nom des eaux ameres qu'ils y trouverent, & que Moyſe adoucit, en y jettant un morceau de bois.

* *Exod.* 15, 23, &c.

Elim.

Ils s'arrêterent enſuite ſous les ſoixante-douze palmiers d'Elim, & au bord des douze fontaines qu'on y trouvoit alors, & que quelques Voyageurs ont dit s'y trouver encore, à quelque diſtance des bords de la mer Rouge. Les Iſraélites entrerent enſuite dans le déſert de Sin, où Dieu commença à leur donner la manne, qui devint leur nourriture ordinaire pendant les quarante ans qui s'écoulerent juſqu'à leur entrée dans la Terre promiſe. C'étoit une graine qui ne ſe trouve point dans la nature, groſſe à-peu-près comme la graine de coriandre, tirant ſur la couleur de la perle, & ayant

Déſert de Sin.

La Manne.

le goût d'un gâteau paîtri avec du miel. * Elle n'a rien de commun avec la manne médicinale, qui est une sorte de gomme, qu'on tire quelquefois par incision de l'écorce du frêne; plus ordinairement par transsudation de toute la surface des feuilles du même arbre, sur-tout dans la Calabre, province à l'extrémité méridionale de l'Italie.

* Exod. 16, 31.

Les Hébreux murmurerent encore, & oserent tenter Dieu, en prétendant régler sa conduite sur leurs desirs, & demandant avec défiance s'il n'auroit pas également pu leur donner leur pain ordinaire, & la chair des animaux dont ils avoient toujours fait leur nourriture.

Massah & Horeb.

C'est au lieu qui est entre Massah ou *la Tentation*, & le mont Horeb, que les derniers rangs de leur armée furent attaqués & maltraités par les Amalécites, qui faisoient partie des Iduméens, & habitoient en ces quartiers. Moyse mit Josué à la tête des Israélites, & lui obtint, par ses prieres, une pleine victoire sur les habitans de Raphidim & sur les Amalécites. Il en laissa un monument au même lieu, * en y érigeant un autel auquel il donna le nom de (Io Nissi) *le Seigneur est ma gloire*, ou *le Tout-puissant est mon soutien*,

* *Deuteron.* 25, 17, &c. & *Exod.* 17, 8, &c.

C'est au pié du mont Horeb que Dieu s'étoit manifesté à Moyse, par les flammes qui embrasoient un buisson sans le consumer. Il avoit été contraint de quitter l'Egypte, à l'occasion de la mort d'un Egyptien, qu'il avoit tué pour sauver la vie à un Hébreu violemment maltraité. Il s'étoit retiré chez Jéthro, Prêtre des Madianites, dont il épousa la fille nommée Séphora. Il avoit reçu au pié du mont Horeb l'ordre d'aller trouver le Roi d'Egypte, & de lui commander de la part de Dieu, de laisser au peuple Hébreu la liberté de célébrer ses fêtes dans la solitude du désert. C'est au mont Sinaï, contigu à celui d'Horeb, que Dieu, par le ministere de Moyse & d'Aaron, donna aux Hébreux cette Loi célèbre, qui régloit pour ce peuple, l'extérieur de la religion & la police.

Sinaï.

La Loi de Moyse.

Cette Loi n'étoit pas encore l'accomplissement des fameuses promesses que Dieu, quatre cens trente ans auparavant, avoit * faites à Abraham, lorsqu'il le fit partir de Mésopotamie, & l'assura de bénir en lui tous les peuples de la terre. La Loi de Moyse n'étoit que provisionnelle. Elle étoit comme personnelle aux Hébreux, & relative aux désordres

* Genèse, 12, 3 & 4.

de l'idolâtrie, dont Dieu les vouloit préserver, en leur accordant nommément les pratiques communes qui n'avoient rien de mauvais, comme les offrandes, les sacrifices, les diverses purifications; & en supprimant non-seulement la superstition, mais ce qui étoit propre à y induire.

Cette Loi nous regarde cependant beaucoup, 1.° parce que les livres qui la contiennent, renferment aussi ce que nous avons intérêt de savoir de l'histoire du monde, oubliée ou défigurée partout ailleurs: 2.° parce que les mêmes livres de Moyse contiennent les promesses du salut; & enfin parce que sa Loi doit faire la conviction de la misere de l'homme séparé de son Sauveur, & la préparation des moyens qui doivent le donner au genre humain & nous convaincre de sa venue.

Moyse retint un an entier le peuple Israélite campé aux environs du mont Horeb, pour l'instruire, lui donner un temple portatif, le détourner de toute idolâtrie, en attachant sa religion à un seul lieu & à un seul sacerdoce, enfin l'accoutumer à la pratique de tous ses réglemens. Cette année fut une sorte de noviciat ou d'apprentissage.

La seconde année, les Israélites parvinrent à Cadès-barné, dans les déserts de Pharan, qui terminoient la Palestine au midi. C'est de ce lieu que partirent les douze espions, tirés des douze tribus, pour aller à la découverte de la Terre promise. Quarante jours après, ils firent leur rapport auprès de Cadès, & produisirent des fruits d'une beauté surprenante, raisins, grenades, figues, olives, grains, légumes, pour preuve de l'excellence du pays. Les monts Pharan. Cadès-Barné.

Mais, à l'exception de Josué & de Caleb, tous ces envoyés remplirent d'effroi les Israélites, en leur faisant entendre qu'ils y périroient, & ne pourroient jamais tenir contre la force & le nombre, tant des villes qui étoient très-fortes, que des habitans, dont plusieurs étoient d'une taille gigantesque.

Les Israélites, découragés par ces rapports, voulurent retourner en Egypte par l'Isthme. Ils auroient lapidé Josué & Caleb, si Dieu, après avoir frapé de mort les dix espions séditieux, n'eût fait serment à ce peuple indomptable qu'ils périroient tous dans le désert ; & qu'à l'exception de Josué & de Caleb, & de ceux qui étoient sortis d'Egypte au-dessous de l'âge de vingt ans, tous les

autres seroient exterminés, sans avoir joui du repos qu'il leur préparoit.

De Cadès-barné, qui étoit la porte du pays de Chanaan, il les fit revenir par diverses marches qui les en éloignoient, & les ramena jusqu'au voisinage d'Hésiongaber & des côtes de la mer Rouge.

Ces longs détours, où ils périrent par les divers accidens que la justice de Dieu leur suscita, joint au séjour de deux ans & plus qu'ils firent au désert de Sin, proche du mont Sinaï, & à Cadès-barné, font la durée de trente-neuf ans. Ce ne fut que vers la quarantieme année, que la colonne de nuées qui se tenoit derriere eux dans leurs campemens, se remit à leur tête, & les conduisit de suite, non à Cadès-barné, mais vers les parties orientales des monts Séhir & de l'Idumée. Ils arriverent dans le désert de Tsin, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Sin, qui s'étendoit autour du mont Sinaï. Là étoit une autre Cadès, fort différente de Cadès-barné. C'est dans ces lieux que mourut Marie, sœur de Moyse, & qu'arriva la disgrace de celui-ci.

Idumée. Monts Séhir.

Disgrace de Moyse.

La premiere eau que ce Législateur avoit tirée du rocher d'Horeb, couloit pour eux dans une assez grande étendue

de pays, & se jettoit ou dans un lac ou dans la mer Rouge vers Elat. Quand ils arriverent aux montagnes d'Idumée, elle leur manqua. Les plaintes & les emportemens du peuple recommencerent, & furent tels, que Moyse, blessé de leur impatience & de leur caractere intraitable, exécuta sans dignité, & avec une sorte de dédain ou d'aigreur, l'ordre que Dieu lui donna de nouveau, de faire sortir l'eau de l'un des rochers de Cadès. « Est-ce que vous pensez, *dit-il à* » *toute l'Assemblée*, que Dieu fera en- » core sortir pour vous l'eau de dedans » cette pierre; » & avec un air de dépit, il frapa deux fois le rocher de sa verge. * Cette action, que la colere & la défiance rendoient criminelle, fut punie par le refus que Dieu fit de laisser entrer Moyse dans la terre où son peuple alloit être introduit.

Les eaux de Merebah ou de Contradiction.

* *Num.* 20.

Bientôt après, Moyse eut ordre de conduire son frere Aaron avec Eléazar, fils du Grand-Prêtre, sur le mont Hor, à l'extrémité orientale des monts Séhir. Là, à la vue du peuple, il dépouilla le Grand-Prêtre Aaron de ses ornemens, & en revêtit Eléazar pour lui succéder. Aaron mourut, & fut enterré en ce lieu.

Le mont Hor, partie du mont Séhir à l'orient.

De-là, les Hébreux qui s'attendoient

à continuer leur route vers le nord, virent la colonne qui marchoit à leur tête, tourner quelque peu vers l'orient, jusqu'au lieu qui prit peu après le nom d'Oboth, ou *la demeure des Serpens.* Ce détour ne tendoit qu'à éviter l'entrée du pays des Iduméens. Mais se figurant qu'on les reconduisoit encore vers *la* mer Rouge, le Hébreux renouvellerent leurs clameurs ordinaires; & leurs plaintes pleines de fureur & d'éclat furent punies par les morsures des serpens que Dieu fit entrer dans leur camp, & qui donnerent leur nom d'*Oboth* à ce lieu.

Oboth ou les Serpens.

Le serpent avoit un autre nom, plus commun que celui de *Ob.* Saint Clément d'Alexandrie nous apprend que, parmi les Orientaux, le serpent se nommoit *Hevi* ou *Hevah*, (*) qui signifioit aussi *la vie*, *le salut*; & par-tout dans les assemblées de religion, dans les temples d'Esculape, ou du prétendu Dieu conservateur de la santé, on voyoit un serpent, comme le symbole ordinaire de la vie, parce qu'il en portoit le nom. Mais lorsque Moyse fit élever un *Hevah d'airain*, pour être vu de tous, ce n'é-

(*) Du mot ancien (Havah) *vivre*, d'où vient celui d'*Eva*, *la Mere des vivans.*

toit pas un ſimple ſymbole. Il étoit l'avertiſſement & la promeſſe d'une guériſon ſubite & infaillible. Dieu voulut, & il le fit publier dans le camp ; il voulut que dans la miſere commune, ceux qui regarderoient ce ſerpent élevé à leur vue, fuſſent aſſurés d'être guéris ſur-le-champ, & ils le furent en effet. En quoi il étoit l'heureux préſage du Sauveur qui a été élevé de terre, & qui, dans la miſere générale des hommes livrés à leurs cupidités, devient le ſalut de ceux qui ſe tournent vers lui.

D'Oboth, les Hébreux reprirent le chemin du nord, en marchant ſur une ligne parallèle au lac Aſphaltite. Ils traverſerent les rivieres de Zared & d'Arnon, qui s'y déchargent ; & arriverent à l'orient du Jourdain, ſans avoir moleſté ni les Iduméens ſur la gauche de leur route, ni les Moabites ſur la droite. C'étoient leurs freres, & ils devoient les ménager.

Horma ou l'Anathême.

Au contraire, ils n'épargnoient nullement les Chananéens. Ceux d'Arad étoient venus peu auparavant, du midi de la mer Morte & du voiſinage de Cadès-barné, attaquer les Hébreux de côté, & avec avantage. Ceux-ci s'engagerent par ſerment de ne leur point faire de

quartier. Ils les repoufferent jufqu'à Horma, dans leur propre pays, & détruifirent plufieurs de leurs villes.

Hefébon & le pays des Amorrhéens.

Entre le torrent d'Arnon & celui de Jabok, étoient les Amorrhéens. Leur Roi Séhon fortit d'Héfébon fa capitale ; &, malgré la demande que les Ifraélites lui avoient faite de la fimple liberté du paffage jufqu'aux gués du Jourdain, il les attaqua, & perdit fon armée, toutes fes villes & fa propre vie.

La Pérée ou le pays de delà le Jourdain.

Cette premiere conquête, qui s'acheva fans faire le moindre tort aux Moabites du côté de l'Arnon, ni aux Ammonites du côté de Jabok, fut fuivie de celle du beau pays de Bafan, nommé, felon une autre prononciation, la Batanée. Og, Roi de Bafan, ne put tirer avantage de fa taille gigantefque, ni des forces de fon Etat, qui s'étendoit depuis le pays de Galaad, jufqu'aux montagnes de la Céléfyrie, entre le Jourdain jufqu'aux monts Hermon, nommés auffi Sanir ou Sarion.

Ce qui avoit appartenu aux Amorrhéens, fut donné en propre aux deux tribus de Ruben & de Gad. La premiere eut le côté du midi vers l'Arnon : Gad eut le nord vers le Jabok. La Batanée fut le partage d'une moitié de la tribu

de Manaſſé, qui étoit très-nombreuſe. Quand par la ſuite les Iſraélites de ces trois portions furent transférés & diſperſés dans la haute Aſie, vers le nord, le pays qu'elles occupoient ſe nomma *la Pérée*, c'eſt-à dire, le pays de *de-là* le Jourdain.

Le reſte des tribus eut ſon établiſſement de l'autre côté du Jourdain.

Le Phaſga.

De la pointe du Phaſga, qui eſt le plus haut des monts Nébo, à l'extrémité occidentale du pays des Moabites, Moyſe eut la ſatisfaction de voir l'étendue des pays que Dieu deſtinoit aux Hébreux, de l'autre côté du Jourdain; mais il n'eut point celle d'y entrer, & mourut en ce lieu.

Le corps de Joſeph avoit été embaumé & conſervé dans un cercueil portatif, au milieu des Iſraélites, par ordre de ce Patriarche, pour leur ſervir de perpétuel avertiſſement qu'ils iroient un jour rejoindre leurs peres enſevelis au pays de Chanaan. Ce cercueil y fut introduit en effet, & placé dans la double caverne de Mambré, où Abraham & Iſaac étoient enterrés, & où Joſeph lui-même avoit fait porter & enſevelir ſon pere Jacob. Il n'en fut pas de même du corps de Moyſe. Sa ſépulture de-

meura cachée au diable & aux hommes. Elle le fut au Diable, qui auroit voulu la connoître pour y introduire, comme il étoit d'usage ailleurs, sur les tombeaux des législateurs & des hommes célèbres, des fêtes licentieuses, des jeux, des spectacles, des sacrifices superstitieux ou même cruels. Elle demeura cachée aux Hébreux, de peur qu'ils ne pussent montrer au milieu d'eux, le corps de celui à qui l'entrée de la Terre promise avoit été singulièrement interdite.

Le partage de la Terre promise.

Josué, successeur de Moyse dans le gouvernement civil, fit passer tout son peuple de l'autre côté du Jourdain, au-dessus de l'endroit par lequel il se décharge dans la mer très-salée ou mer Morte, vers les belles plaines de Jéricho, qui étoient couvertes de palmiers. Les eaux, la verdure, les annonces des fruits & des moissons furent les premiers objets qui s'offrirent aux Hébreux. C'étoit le printems; & le Jourdain répandoit alors ses eaux dans les campagnes voisines, étant grossi par la premiere chûte des neiges fondues, qui venoient s'y rendre du Liban, de l'Hermon, des monts Nébo & Abarim, c'est-à-dire, du pays des Ammonites & des Moabites, par une

une multitude de torrens qui ne durent qu'autant que cette fonte.

A l'arrivée de l'arche, les eaux ſupérieures ou de la droite s'accumulerent vers leur ſource, & celles de la gauche s'écoulerent dans le grand lac. Après avoir laiſſé vers le milieu, & ſur les bords du lit ſéché ſous leurs piés, de grandes piles de pierre pour être à jamais les monumens de leur paſſage miraculeux, ſuivant la coutume pratiquée par les Hébreux dans toutes les occaſions diſtinguées; ils avancerent dans le pays, & firent la conquête de tout ce qui leur avoit été promis, depuis Laïs, qui fut enſuite appellé Dan, vers les ſources du Jourdain, au nord, juſqu'à Berſabée, & juſqu'au déſert de Sur, vers le midi. Il faut excepter de l'intégrité de leurs conquêtes, les cinq Satrapies des Philiſtins, au bord de la Méditerranée, vers le midi, la Phénicie ſur la même côte vers le ſeptentrion, & quelques poignées de Chananéens, qui ſe cantonnerent par-ci par-là, ſans pouvoir être réduits que long-tems après. C'étoit une précaution de la part de Dieu, de laiſſer au milieu de ſon Peuple des ennemis capables de l'exercer au port des armes, & ſur-tout de le punir de ſes égaremens

dans la prospérité. Le goût des Hébreux pour les pratiques brillantes de l'idolâtrie, donna souvent lieu aux tentatives & aux succès de ces dangereux voisins. Les Phéniciens de Sidon & ceux de Tyr, qui fut bâtie bientôt après la conquête de Josué, étant fort occupés de leur commerce, & sans inclination à s'agrandir par terre, furent, de tous les voisins des Hébreux, ceux qui les incommoderent le moins. Communément ils vécurent en paix avec eux, & en bien des rencontres ils les fournissoient de bois, d'autres matériaux à bâtir, & de bons ouvriers. Ils essayerent même de leur apprendre la navigation, sur-tout dans les ports d'Esiongaber & d'Elath, où ils avoient des vaisseaux, des officiers & des matelots, pour s'enrichir sur l'Océan, sur les côtes d'Asie & d'Afrique. Les Hébreux ne prirent jamais goût au commerce de la Méditerranée; & nous verrons, quand il en sera tems *, la ruine de leur navigation sur l'Océan. Rien n'étoit moins conforme à leur destination, qu'une vie qui les tiroit trop de chez eux, & qui exigeoit trop d'habitude avec les étrangers.

* P. 331.

Le partage de la terre de Canaan en-

Après la restriction que nous venons de voir, nous pouvons suivre le par-

LA TERRE SAINTE pour la CONCORDE DE LA GÉOGRAPHIE des différens âges.

MER MÉDITERRANÉE ou GRANDE MER
Mont Liban
Sidon
Damas
l'Entrée d'Hemath
Tyr
PHENICIE
TRIBU D'ASER
GALILÉE
TRIBU DE NEPHTALI
Lais ou Dan
Jourdain Fl.
MANASSE au delà du Jourdain
M. Hermon
HEVEENS
Acre ou Ptolemaïde
Batanee ou R. de Basan
M. Carmel
TRIBU DE ZABULON
Nazareth
M. Thabor
Cedar
GERGESEENS
Torrent de Cison
TRIBU D'ISSACHAR
Galaad
DEMI TRIBU DE
DEMI TRIBU DE MANASSE en deçà du Jourdain
Ramoth
Rabbath Ammon ou Philadelphie
SAMARIE
Samarie
Sichem aujourd'hui Naplouse
HETEENS
TRIBU D'EPHRAIM
Silo
Jourdain Fl.
AMMONITES
AMORRHEENS
TRIBU DE GAD
M. Phasga
Joppe
Geth
TRIBU DE BENJAMIN
Bethsamès
Accaron
TRIBU DE DAN
JEBUSEENS
Jerusalem ancien Salem
Passage du Jourdain
Jericho
Rabbath ou Aroer
Moab
Azot
Ascalon
Hesebon
Betlehem
MOABITES
Gaza
TRIBU DE SIMEON
HETEENS
Sebom
Bersabée
Hormia
Torrent d'Arnon
JUDÉE
TRIBU DE JUDA
Hebron ou Cariath Arbe
Mamré
Adama
PENTAPOLE
VALLIS SALINARUM
LAC ASPHALTIDE
Madian
MADIANITES
TRIBU DE RUBEN
Carmel
Gomorrhe
Gerara
Cadesbarnée
Sihor ou Eau noire Torrent d'Egypte
Sodome
Desert de Sur
EDOM ou IDUMÉE
ARABIE PETRÉE
Zoara ou Segor

tage fait entre les Hébreux des terres des Chananéens, situées entre le Jourdain & la Méditerranée au couchant; & d'une autre part, depuis le pié des chaînes du Liban au nord, jusqu'à la solitude méridionale de Bersabée, les monts Pharan & le torrent d'Egypte, qui étoit le lac Sirbonide, dont nous ne tarderons pas à éclaircir la situation. tre les tribus Israélites.

Juda.

La tribu de Juda, comme la plus nombreuse & la plus privilégiée dans les promesses, eut un très-bel établissement, qui s'étendoit à l'occident de la mer Morte, bien avant dans les terres, vers les cinq Satrapies des Philistins, depuis le torrent de Cédron, qui se jette dans le même lac, jusqu'à Cadès-Barné & au voisinage de l'Idumée. C'est-là, proche d'Hébron & de la Chênaie de Mambré, qu'étoit la double caverne ou le sépulcre des Patriarches, & la seule acquisition qu'Abraham y eût faite.

Siméon & Dan.

Entre la côte maritime des Philistins & la tribu de Juda, étoient les deux tribus de Dan 2.° & Siméon 3.°; Siméon au midi, Dan vers le nord; toutes deux enclavées dans les extrémités occidentales de la tribu de Juda.

Après quoi on rencontroit de suite, & pour ainsi dire par bande, ou côte à

côte, dans la largeur de la Terre-Sainte, ou depuis le Jourdain jusqu'à la Méditerranée, 4.° la tribu de Benjamin; 5.° celle d'Ephraïm; ensuite l'autre demi-tribu de Manassé; 6.° la tribu d'Issachar; 7.° celle de Zabulon, touchant d'une part au lac de Génézareth, & de l'autre part à la Méditerranée, par le mont Carmel. Les dernieres étoient vers le nord; 8.° la tribu d'Aser, contiguë à la Méditerranée & au voisinage de Tyr & de Sidon, au commencement de la Phénicie; enfin la tribu de Nephtali, neuvieme & derniere de celles qui étoient en-deçà du Jourdain. Celle-ci n'alloit point comme les autres, jusqu'à la grande Mer, mais s'étendoit dans le voisinage des sources du Jourdain & de la mer de Génézareth.

Benjamin. Ephraïm; Demi-Tribu de Manassé. Issachar. Zabulon. Aser. Nephtali.

Ces neuf portions, où je n'ai point mis en compte la seconde moitié de la tribu de Manassé, étoient, avec celles de Ruben, de Gad, & la premiere moitié de Manassé, toutes trois placées au-delà du Jourdain, les douze tribus d'Israël. Nous avons vu pourquoi Lévi & Joseph n'y étant point nommés, le nombre de douze a subsisté.

L'Ecriture parle souvent des deux limites de la Terre-Sainte. Elle appelle

le point le plus ſeptentrional de ſes habitations, tantôt Dan, tantôt l'entrée d'Hémath. Elle la nomme Dan, parce qu'une troupe de Danites, trop ſerrés chez eux auprès des Philiſtins, s'arma & s'établit à Laïs, vers la ſource du Jourdain. Ces Danites donnerent à la ville conquiſe, le nom de leur tribu. Cette extrémité ſeptentrionale eſt auſſi appellée l'*Entrée d'Hémath*, parce que Hémath étoit le nom général du pays de de-là le Liban ou de la Syrie. Il y a toute apparence qu'elle tiroit le nom d'Hémath, de la belle ville d'Emèſe ſur l'Oronte. Elle ſubſiſte encore avec de très-beaux reſtes d'antiquité. Bornes du ſeptentrion. Dan. Entrée d'Hémath.

L'autre extrémité de la Terre-Sainte, du côté du midi, ſe nommoit Berſabée, & n'étoit pas éloignée de l'ancienne Ghérara ni du déſert de Sur. Bornes du midi. Berſabée.

Sur les frontieres de la tribu de Juda & de celle de Benjamin, étoit la ville de Salem, occupée avant & depuis la conquête, par les Jébuſéens, juſqu'au tems de David qui la réduiſit. Elle prit le nom de Jéruſalem. Salem ou Jéruſalem.

Les collines & les montagnes les plus connues dans la Terre-Sainte & dans les environs, ſont les ſuivantes. Le Liban & l'Anti-Liban la bornoient au Les montagnes de la Terre-Sainte. Le Liban.

L'Hermon. nord : l'Hermon, assez souvent nommé Sanir & Sarion, bornoit la Batanée à l'orient.

Le Tabor. Les deux monts Carmel. Le Tabor étoit au milieu de la tribu de Zabulon. La belle montagne du Carmel terminoit la même tribu proche de la Méditerranée, à côté du bout de la tribu d'Aser. Il ne faut pas confondre ce Carmel, avec une colline du même nom dans le voisinage de l'extrémité méridionale de la mer Morte, où habitoit Nabal, qui refusa l'hospitalité à David.

Les monts Gelboé. Les monts Gelboé, où périt l'armée de Saül, étoient dans la demi-tribu de Manassé, en-deçà du Jourdain.

Les monts Ebal & Garisim. Le monts Ebal & Garisim étoient à côté de Sichem, dans la tribu d'Ephraïm.

Les monts Sion & Moria. Les monts ou collines de Sion & de Moria, étoient contigus sur les confins de Benjamin & de Juda. David bâtit son palais sur Sion, & Salomon le temple de Jérusalem sur Moria.

Les eaux de la Terre-Sainte. Le Jourdain. Il n'y a proprement qu'une riviere dans la Terre-Sainte, qui est le Jourdain. Il coule de l'Anti-Liban, traverse le lac de Génézareth, ou mer de Tibériade, sépare la demi-tribu orientale de Manassé, la tribu de Gad & celle de

Ruben, d'avec les tribus de Nephtali, de Zabulon, d'Iſſachar, d'avec l'autre demi-tribu de Manaſſé, de celles d'Ephraïm & de Benjamin, toutes ſituées à l'occident. Le Jourdain les baigne de ſuite, & va ſe décharger dans le lac Aſphaltite, au-deſſous de Jérichô.

Les autres rivieres de ce pays ne ſont que des torrens ou des courans paſſagers, dont on réſerve les eaux dans des citernes. Tels ſont le torrent de Ciſſon, qui coule entre Zabulon & Iſſachar; celui de Cédron, qui paſſe à Jéruſalem; le lac Sirbonide, qui eſt ſouvent nommé le *torrent d'Egypte*, & ailleurs le Sihor ou *l'eau noire*; quelquefois auſſi les *courans des Chuſéens* : *Flumina Æthiopiæ*.

Le Ciſſon. Le Cédron. Le Sihor ou le torrent d'Egypte, ou le courant des Chuſéens.

Tous ces noms conviennent aux torrens qui coulent de tems-en-tems aux extrémités méridionales du déſert de Sur, & principalement aux eaux du lac Sirbonide, qui eſt au-deſſous de Gaza & de Rhinocorura, vers l'entrée d'Egypte.

Le lac Sirbonide, & le torrent de Sorec, qui n'en eſt pas loin.

Ces eaux ſont juſtement appellées les Fleuves des Chuſéens, parce qu'elles arroſent les dernieres habitations des Chuſéens, terme que la Vulgate traduit toujours par celui d'Ethiopiens. En ſorte

Les fleuves de Chus.

que, si on n'est attentif à remarquer, comme nous l'avons déjà fait, que ces Ethiopiens sont nécessairement les Arabes, quand l'Ecriture nous conduit à l'entrée de la Basse-Egypte, *trans flumina Æthiopiæ*, l'esprit se transporte, contre toute raison, à quatre ou cinq cens lieues plus loin, & au cœur de l'Afrique, en se figurant qu'on parle de la vraie Ethiopie Africaine.

Les mêmes eaux sont appellées Sihor, *l'eau noire*, nom que l'Ecriture donne ailleurs au Nil; parce que ces courans passagers, & sur-tout le lac Sirbonide, sont formés par les restes de l'inondation du Nil, qui séjourne plus longtems de ce côté vers la mer. Dans d'autres tems, ces courans se dessèchent, & le lac Sirbonide n'est plus qu'un long filet d'eaux, quoiqu'il soit très-profond. * Il se nomme chez les Hébreux, le *torrent d'Egypte*; & il est la borne méridionale de la Terre-Sainte, comme Hémath ou l'Entrée d'Hémath en est la borne septentrionale.

* Diod. Sicul. L. 1, 30.

Il est impossible de fixer les lieux des torrens de Sorec, de Besor & d'autres des mêmes quartiers du midi. Les voyageurs ne les connoissent plus, ou en donnent les noms à l'aventure, à quelques ruisseaux du pays des Philistins.

Ces mêmes tribus furent diviſées ſous Roboam, fils de Salomon, en deux royaumes, l'un qu'on nomma royaume de Juda, composé des deux tribus de Juda & de Benjamin, & qui avoit pour capitale Jéruſalem; l'autre nommé royaume d'Iſraël, composé des dix autres tribus, & qui eut quelque tems après pour capitale, Samarie, proche de Sichem & des monts Ebal & Gariſim, dans la tribu d'Ephraïm.

Autre diviſion des deux royaumes; l'un de Juda, l'autre d'Iſraël.

Par la ſuite, les Rois de Ninive, mécontens des habitans du royaume d'Iſraël, enlevèrent d'abord les tribus de Ruben & de Gad, avec la demi-tribu de Manaſſé, de de-là le Jourdain. Ils continuerent à déplacer les autres de de-çà le Jourdain, & les tranſporterent dans la haute Aſie ſeptentrionale, ſurtout dans la Médie & entre la mer Noire & la mer Caſpienne. Ils tirerent des habitans du Chuſeſtan qui étoient voiſins du Tigre, & qui ſe nommoient *Chutéens*, pour les mettre en Samarie. Ils firent, avec les pauvres gens qui étoient reſtés du royaume d'Iſraël, un mêlange de leurs coutumes ſuperſtitieuſes & des pratiques ordonnées par Moyſe. Alors on donna le nom de Galilée, au pays voiſin des ſources du Jourdain & du lac

Autre diviſion du même pays.

de Génézareth. On donna le nom de Samarie, au quartier qui environnoit cette ville depuis le Jourdain jusqu'à la Méditerranée. On continua d'appeller *Judée*, les pays de Benjamin & de Juda. On continua d'appeller Idumée, ce qui s'étend depuis les monts Pharan & les monts Séhir, jusque bien avant dans l'Arabie Pétrée.

Comparaison de la Terre Sainte ancienne, avec son état moderne.

On a quelque peine à accorder les prodigieux dénombremens que l'Ecriture nous rapporte des habitans des royaumes de Juda & d'Israël, avec l'état de langueur & de misere dans lequel les voyageurs nous les représentent aujourd'hui.

L'indifférence du gouvernement des Turcs pour la population & le bon état des habitans de leurs pays conquis ; l'avarice des Officiers qui en ont l'intendance ; la vente qu'ils font des permissions qu'ils accordent aux Monopoleurs & aux Coureurs Arabes, ont découragé & fait fuir les habitans. La terre presque sans culture, n'a plus rien de florissant. Les terres sont négligées. Les villes sont devenues, ou des villages misérables, ou des amas de ruines. Les habitans sont ou des Grecs ruinés & fugitifs, ou des Arabes sans goût pour l'agriculture,

LA MEDITERRANÉE
POUR LA CONCORDE
DE LA GÉOGRAPHIE
des differens âges.

OCEAN
CELTIQUE
GAULE
Aquitaine
Prov. Romaine
Celtiberiens
ESPAGNE
Hesperie
Cartagene
I. Mayorque
I. Minorque
ISLES BALEARES
MAURITANIE
Numidie
AFRIQUE
MER MEDITERRANÉE
MER TYRRENIENE
ITALIE
Rome
Naple
Sicile
Corse
Sardaigne
I. de Malthe
Petite Syrte
Grande Syrte
Tripoli
Cyrene
Cyrenaique
Les Catabannes
MER ADRIATIQUE
Liburnie
Illirie
Pannonie
Les Huns
Basternes
Getes et Daces
Ostrogoths
Daces
THRACE
Macedoine
GRECE
Thessalie
Epire
MER IONIENNE
I. Zacinthe
I. Strophade
Corinthe
Sparte
I. de Crete
MER EGEE
I. Sporades
MER NOIRE
ou
PONT EUXIN
Chersonese Taurique
Paphlagonie
Bithynie
Phrygie
Galatie
Cappadoce
Gallo Grece
Lycaonie
Pisidie
Pamphilie
Cilicie
Lydie
Carie
Lycie
I. de Rhodes
Chipre
Antioche
Tripoli
Byblos
Sidon
Tyr
Ptolemaide
Cesarée
Jerusalem
Gaza
Alexandrie
Bouches du Nil
Basse Egypte

ou de pauvres Syriens, qui n'osent rien entreprendre, de peur d'être pillés par les corps de voleurs qui vont & viennent, ou par les Officiers mêmes préposés pour les défendre.

Autrefois tout y étoit en valeur, jusqu'au plus haut des montagnes, par le soin qu'on prenoit d'en couper tous les pendans en différentes terrasses; d'en varier les productions selon les aspects, & de cultiver le tout à la charrue ou à la pioche. Les Hébreux fournissoient Tyr & Sidon de bled, de menus grains, de lin, de chanvre & de fruits. Ils portoient ou envoyoient aux Egyptiens de grandes provisions d'huile & de vin. Aujourd'hui la terre est la même; mais les habitans manquent à la terre, & le courage aux habitans.

CHAPITRE XIV.

Les Colonies Phéniciennes.

LES ENFANS de Chanaan ont apparemment, comme les autres familles issues de Cham, erré long-tems dans les déserts de l'Arabie, avant de se fixer, comme ils ont fait, sur les bords de la Mé-

diterranée, qu'ils appelloient *la grande Mer*, par opposition à la *mer des Jones* ou golphe Arabique, qui ne portoit pas encore le nom de *mer Rouge*.

Les descendans de Sidon, leur aîné, se sont toujours souvenus, si nous en croyons Hérodote *, d'avoir habité les bords de la mer Rouge avant leur entrée en Phénicie. Ce qui est certain, c'est qu'il y a toujours eu de ces Chananéens ou Sidoniens établis sur le bord septentrional de la mer Rouge; & que dans les tems même où les Iduméens, puis les Rois de Judée, furent maîtres des ports d'Elath & d'Esiongaber, les Sidoniens y avoient toujours des correspondances, & y entretenoient des vaisseaux & des matelots, se rendant utiles à tous leurs voisins par les voyages qu'ils faisoient, non-seulement le long du golphe Arabique, mais même au-delà du détroit de Babel-Mandel, & le long des côtes de l'Océan.

* *In Polyhimnia*, c. 150.

Les Chananéens, en passant d'une mer à l'autre, & trouvant d'une part les bois de construction sur le Liban, & d'une autre part un pays propre à l'agriculture & à la production de tous les fruits les plus variés; ce fut une nécessité pour eux de partager leurs occupations. La

plupart d'entre eux s'adonnerent à l'agriculture & au commerce par terre. Les Sidoniens, qui s'étoient établis sur la côte maritime qui est au pied du Liban, & qui se nommoit la *Pêcherie*, prirent naturellement goût au commerce de mer, & devinrent grands navigateurs. Ils s'enrichirent, en rapportant de toutes les côtes de la Méditerranée ce qu'elles produisoient de plus utile à la vie humaine ; leur petit pays devint un séjour délicieux. C'est ce qu'ils ont voulu signifier par le mot de *Phénicie*, qui est sensiblement tiré de *Phanac, vivre délicieusement :* * d'où vient *Phonekim, ceux qui vivent dans l'abondance de tout.*

Sidon.

La Pêcherie.

La Phénicie.

* Proverb. 29, 21.

Ce nom étant devenu celui de leur province, on donna par la suite le nom du pays à la plus belle des marchandises qu'on y débitoit. C'étoit la pourpre. On donnoit pareillement le nom de *couleur phénicienne*, à toutes les nuances qui tiroient sur la pourpre ou sur le violet.

La Phénicie n'étoit qu'une bordure étroite, dont la largeur étoit resserrée entre la Méditerranée & les pentes du Liban. La longueur pouvoit en être environ de soixante lieues, depuis l'île

d'Aradus & les bouches du petit fleuve Eleuthère, qui, au nord, séparoit la Phénicie de la Syrie, jusqu'au-dessous de Tyr au midi. Elle contenoit un peuple innombrable, & de très-bonnes villes qui tiroient de la mer des commodités sans fin. C'étoient, entr'autres, Tripoli, Byblos, Beryte, Sidon & Tyr.

Sidon. Sidon étoit la plus ancienne, c'est aujourd'hui *Scide*. Le port en est comblé; tout y est plein de ruines, & le commerce en est fort languissant.

Tyr. Dès le tems de Josué, il y avoit sur la côte une ville nommée Tyr ou Tsor, &, selon une autre prononciation, *Tsor* & *Sara*, d'où est provenu le *Sarranum ostrum* *, c'est-à-dire, la pourpre qu'on tiroit d'un coquillage de Tyr.

* Georgic. 4.

On néglige aujourd'hui cette teinture, parce que l'écarlate la remplace avec moins de frais & d'apprêts. Celle-ci se tire des petites coques, que certaines mouches font naître par leurs piquûres sur les feuilles du chêne verd, & par les vermisseaux qui sortent des œufs qu'ils y laissent. On tire une écarlate encore plus éclatante d'une petite punaise tuée dans l'eau bouillante & desséchée, qui se nomme *Cochenille*, & qui vit du suc de l'opuncia, plante connue par ses

feuilles ſingulièrement épaiſſes, & dont la grande culture ſe fait au Mexique.

La ſeconde Tyr, dont David ni Homere n'ont rien dit, quoiqu'ils aient parlé des Sidoniens, paroît avoir pris ſon illuſtration ſous Salomon. Par la ſuite, elle fut reconſtruite pour plus grande sûreté, dans une île voiſine de l'ancienne Tyr. * Alexandre voulant attaquer Tyr, fut long-tems arrêté par l'intervalle de mer qui la ſéparoit d'avec la côte de l'ancienne Tyr. Il combla ce bras de mer par des ouvrages qui, ſans la déplacer, la mirent dans le continent.

*Palatyrus.

Elle a beaucoup ſouffert de la part des Rois d'Aſſyrie, de ceux de Babylone, des Grecs, des Romains, des Saraſins & des Turcs. Ce n'eſt plus qu'un amas de pierrailles, & la retraite de quelques pêcheurs.

Tripoli de Syrie.

La plus ſeptentrionale des grandes villes de Phénicie eſt Tripoli de Syrie; qui ſe ſoutient encore par ſes vers à ſoie, & par ſon commerce maritime. Les Grecs lui donnerent le nom de Tripoli, ou de *triple ville*, parce qu'elle étoit réellement composée de trois colonies, l'une d'Aradiens, l'autre de Sidoniens, & la derniere de Tyriens, qui formoient

trois grands quartiers séparés par un léger intervalle. On l'a nommée *Tripoli de Syrie*, pour la distinguer d'une autre Tripoli, qui est sur la côte d'Afrique en Barbarie.

Tous les dehors de Tyr, de Sidon, de Berite, de Byblos & de Tripoli, sont naturellement d'une grande beauté, mais fort négligés sous le gouvernement des Turcs, si ce n'est dans les lieux où il se trouve de riches marchands, qui ont le courage de prendre soin de leurs jardins & de leurs plantations de mûriers, qui produisent, mais à grands frais.

Différentes circonstances déterminerent souvent les Phéniciens à établir ailleurs de nouvelles Colonies, dont plusieurs sont devenues très-célèbres. Tantôt leurs fréquens retours dans les lieux où ils faisoient le plus d'affaires, disposerent les naturels du canton à permettre aux Phéniciens de s'y établir avec eux, en conservant à part leur langue & leurs loix. Par-tout ils apportoient avec eux l'abondance, & pourvoyoient le pays de tout. C'est ainsi qu'ils fonderent la

Carthage. fameuse Carthage en Afrique, vis-à-vis la Sicile. On en voit encore les ruines à la côte de Tunis. Tantôt la modicité de

leur terrein les obligeoit à mettre dehors une jeunesse trop nombreuse, qui obtenoit de gré ou de force un emplacement avantageux, & y formoit des établissemens nouveaux, à côté des précédens. C'est ce qui occasionna les progrès de toutes ces bandes qui bâtirent Adrumet, Clypée, Utique, & tant d'autres villes aux environs de Carthage. Ces Phéniciens porterent par-tout l'économie, le goût du travail, l'esprit du trafic. Ils ne cesserent d'être heureux, que quand ils devinrent plus guerriers que marchands. D'autres fois, pressés sur terre par les attaques d'un ennemi puissant, les Chananéens se jettoient sur leurs vaisseaux, abandonnoient leur patrie, & alloient chercher fortune ailleurs; comme il arriva aux Chananéens chassés par Josué, & sur-tout aux habitans de Tyr, quand ils se virent hors d'état de tenir contre Nabuchodonosor & contre Alexandre.

Adrumet, Clypée, Utique, Hippone, &c.

Il ne seroit pas difficile, en rapprochant les dates, de montrer que les Phéniciens ou autres enfans de Chanaan, qui, ayant Cadmus à leur tête, allerent fonder Thèbes de Béotie, entre la Thessalie & l'Attique, étoient de ces Chananéens forcés par les Israélites à fuir. Mais les traits dont la fable a cru em-

Les Chananéens en Grèce.

bellir ces histoires, les rendoit si confuses, qu'ils nous en ôtent le profit.

Les Chananéens en Afrique.

On a une entiere certitude que ce sont des Chananéens qui ont peuplé la côte de la petite Afrique ou de l'Afrique propre, vis-à-vis la Sicile, & une bonne partie de la Sicile même. Sur toute la côte de Carthage, & sur celle de Mauritanie, jusqu'au Détroit de Cadix, on parloit communément la langue Punique ou Tyrienne, qui ressemble presque en tout à celle des Hébreux; si ce n'est que la langue des Phéniciens se sentit peu-à-peu de la fréquentation de tous les peuples maritimes de l'Europe; au lieu que les Hébreux sortant peu de chez eux, conserverent la leur plus pure & dans son antique simplicité.

Le Périple d'Afrique.

Les Phéniciens ne se contentoient pas des profits qu'ils pouvoient faire sur toutes les côtes de la Méditerranée, ils faisoient aussi le voyage de la Bétique ou du midi de l'Espagne, en y allant par la mer Rouge & par l'Océan. Ils tournoient ainsi autour de l'Afrique entiere, & rentroient ou par la Méditerranée dans leurs ports de Tyr & de Sidon, ou dans ceux d'Elath & d'Esiongaber; ce qu'ils faisoient en repassant autour de l'Afrique. Cette derniere façon étoit

pour eux la plus avantageuſe. Nous allons voir pourquoi. Le gain de cette courſe, qui étoit de trois ans, parut ſi brillant, que Salomon & quelques-uns de ſes ſucceſſeurs, n'ayant point de marine ſur la Méditerranée, en établirent une dans les ports de la mer Rouge. Les Juifs, aidés des Pilotes Phéniciens, & joignant quelquefois leur flotte à celle que les Rois de Tyr avoient ſur la mer Rouge, apprirent la route d'Ophir, & enſuite paſſerent outre, doublerent le cap méridional, que nous nommons de *Bonne-Eſpérance*, & ſuivirent les côtes juſqu'au Détroit de Cadix. S'ils ne revenoient pas par la Méditerrannée, ce n'eſt pas ſeulement parce qu'il n'y avoit point de bons ports ſur leurs côtes; c'étoit ſur-tout parce qu'ils faiſoient des profits immenſes, en échangeant avec les Barbares les marchandiſes d'Orient dans leur premier paſſage, & enſuite en échangeant dans leur retour, le long des mêmes côtes, les marchandiſes de la Bétique.

Le voyage d'Ophir tenoit ſouvent à celui de Tarſis; mais l'un n'étoit point l'autre. Quelquefois ils alloient chercher l'or de la nouvelle Ophir, qui étoit ſur la côte orientale d'Afrique; & ce voyage

Voyage d'Ophir.

étoit aſſez court. Quelquefois ils faiſoient preſque tout le tour de ce continent, alloient juſqu'à Cadix & à Tarſis, qui étoit l'entrée de l'Eſpagne, & s'en retournoient par la même route, en faiſant de nouveau le circuit de l'Afrique, pour doubler leurs profits & rentrer dans leur port d'Eſiongaber. C'eſt là ce voyage de long cours, qui étoit de trois ans.

Voyage de Tarſis.

Les guerres civiles qui ſurvinrent ſous Roboam, interrompirent les voyages maritimes que Salomon avoit entrepris. Les efforts de Joſaphat & d'Ozias, qui les voulurent reprendre, ne furent pas heureux. Les tempêtes réitérées que Dieu ſuſcita dans la mer Rouge, ruinerent leurs flottes juſque dans leurs ports; &, depuis cet évènement, les Juifs ne ſe mêlerent plus de commerce étranger.

Rien n'étoit en effet ſi peu d'accord avec la deſtination de ce Peuple, que la grande fréquentation des autres peuples. Le commerce étranger les diſperſoit par-tout, & au contraire leur Loi ne tendoit qu'à les tenir attachés au ſervice du vrai Dieu, & ſéparés des Idolâtres, juſqu'à la venue du Sauveur du genre humain.

Toutes les difficultés qu'on a faites

pour éluder la réalité ou même la possibilité de voyager par la mer Rouge jusqu'au détroit de Cadix, se trouvent entièrement applanies par l'histoire que les Egyptiens raconterent à Hérodote, d'un voyage autour de l'Afrique, entrepris par les Phéniciens de la mer Rouge à la priere de Nécao, Roi d'Egypte. Les absurdités qu'Hérodote trouvoit dans ce récit, en démontrent la vérité. La premiere absurdité étoit que ces Phéniciens, vers la moitié de leur route, en se tournant vers l'occident, eussent le soleil à leur droite, au lieu qu'en nous tournant vers l'occident, nous l'avons toujours à gauche. La seconde étoit, que ces Phéniciens, en suivant les côtes d'Afrique, eussent pu trouver le Détroit de Cadix, & rentrer par la Méditerranée dans les ports de Phénicie. Ces éclaircissemens sont détaillés plus au long dans *le Spectacle de la Nature*, tom. IV, seconde Partie, Entret. 2. On y trouve aussi l'énumération des marchandises que les Phéniciens & les Hébreux rapportoient de ce voyage de Tarsis. Elles caractérisent les différentes côtes d'Afrique. Ce n'est guères que là que l'on les peut trouver réunies, comme perroquets, autruches, singes, bois d'ébène, poudre d'or, &c.

Cette fameuſe Tarſis de l'Andalouſie, aujourd'hui n'eſt plus rien, & les principales raiſons qui y attiroient les marchands d'Aſie, ne ſubſiſtent plus. Mais il n'y a rien de mieux atteſté dans l'Hiſtoire que ce commerce. Les guerres avoient ruiné Tarſis en Occident ; mais le ſouvenir en étoit récent. Strabon place cette ancienne Tarteſſe à l'embouchure du Bétis, aujourd'hui Guadalquivir. Etienne de Byſance, comme Strabon, la met à l'embouchure d'un fleuve qu'il appelle du même nom qu'elle, dans un pays qu'il nomme Tarteſſide, qu'on a auſſi nommé *la Bétique*, puis *l'Andalouſie.* L'argent, l'étain, & les autres marchandiſes qui y attirerent ſi longtems les Aſiatiques, ſe trouvent ſouvent cités conjointement avec les noms de Tarteſſe & de Tarſicum dans Polybe & dans Pline, dans les hiſtoriens Latins, & dans les Poëtes qui en font des deſcriptions brillantes. Homere y met les champs Eliſées. Après les Carthaginois, les Romains acheverent de balayer les mines de Tarſis. Il n'y reſte rien. On n'y trouve que des cavernes épuiſées, & quelquefois des lampes de terre, avec des outils de travailleurs.

On peut ajouter aux colonies Phéniciennes celles des Carthaginois, qui étoient sortis de Tyr. Ils ont été maîtres d'une bonne partie de la Sicile, où ils avoient le Lilybée & les villes voisines ; de la petite île de Malte, de toute la Sardaigne, de l'île de Corse, qui toutes conservent leurs anciens noms Phéniciens, & des îles Baléarides, situées devant la côte orientale d'Espagne, & qu'on nomme aujourd'hui Mayorque, Minorque, & Iviça. Elles portoient le nom commun de *Baléares*, provenu de deux mots Phéniciens & Hébreux, qui signifioient *les Maîtres dans l'art de manier l'arc :* & la vérité est, que les Écrivains Grecs & Latins ont reconnu ce talent dans les habitans de ces îles, jusqu'à nous raconter des prodiges de leur dextérité.

Les Colonies des Carthaginois.

CHAPITRE XV.

Des Colonies Grecques.

LES GRECS ne sont originairement qu'une poignée d'hommes, provenus d'Ion ou Javan, qui se répandirent dans la Thessalie, la Phocide, la Béo-

tie, le Péloponnèse, & quelques îles de la mer Egée, qui est aujourd'hui l'Archipel. Quelques Phéniciens, sous la conduite d'Enach ou Inachus, se mêlerent parmi eux, & bâtirent la ville d'Argos, au Péloponnèse vers l'orient. Des Egyptiens de Saïs, ville du Delta, vinrent aussi de très-bonne heure en Grèce, & fonderent Athènes, avec quelques bourgs de l'Attique. Mais ils vécurent en paix, & se soumirent à quelques Loix communes.

De tems en tems ils furent traversés par des bandes de Pélasges, de Léléges, & autres coureurs ou Pirates, qui les pilloient & disparoissoient ensuite. L'union les maintint.

Les Macédoniens & les Epirotes firent corps avec eux. Mais ce ne fut que dans des tems fort postérieurs. Leurs provinces, ou leurs départemens séparés, étoient à peine chacun de quinze à vingt lieues de long, souvent sur une moindre largeur. Leurs terreins dans le continent, & leurs îles dans les environs, n'étoient peut-être pas l'équivalent de l'Asie mineure; & c'est ce peuple qui a renversé l'Empire des Perses, & formé les Romains les maîtres du monde. Aucun autre n'a porté plus loin

la

la gloire des Arts, & la ſcience de la guerre. Les Grecs ont joint à ces avantages, celui d'avoir la plus belle de toutes les langues, & de nous donner des modèles d'éloquence & de poéſie.

On peut dire que la Grèce a changé la face de l'Aſie, non en y envoyant ſes habitans, ce qui l'auroit bientôt épuiſée; mais en y établiſſant des Rois, en y laiſſant quelques portions de ſes armées, qui devinrent de vraies colonies, & en introduiſant de toute part l'uſage de ſa langue, qui devint celle de l'Égypte, de la Syrie & de toutes les plus belles villes de l'Aſie occidentale.

Telles furent les ſuites de la conquête d'Alexandre, & du partage de ſes États.

Les Grecs de la haute Antiquité étant un peu affermis, & leurs petits royaumes ayant pris quelque conſiſtance, il eſt ſouvent arrivé que la modicité de leur terrein ou les accidens de leurs guerres, ont donné lieu à quelques déplacemens, & à de nouveaux établiſſemens. Leurs colonies ſont de deux ſortes, les unes fabuleuſes, les autres réelles.

Les fabuleuſes, que nous pouvons avoir beſoin de connoître, ſont celles des Héros, qui, à leur retour de Troie, s'égarerent, ou trouverent leurs petits

Etats envahis par l'infidélité de leurs épouſes, & allerent ſe fixer ailleurs. La connoiſſance de leurs avantures nous aide à entendre les plus beaux poëmes de l'antiquité; & quoique les évènemens en ſoient faux, ou du moins fort douteux & fort altérés par le merveilleux, le Géographique y eſt vrai, & communément fort exact. Les lieux où ſe paſſent les actions fabuleuſes ſont rangés dans le poëme, comme ils le ſont en effet; ce qui ſuffit pour nous rendre ces récits profitables. Les colonies réelles que les Grecs ont formées en Aſie & autour de la Méditerranée, font une des plus belles portions de la Géographie ancienne. Nous ſuivrons les fabuleuſes, puis les véritables, ſéparément.



LES COLONIES FABULEUSES,

Que les Poëtes attribuent aux Grecs.

PREMIERE SUITE DU CHAPITRE XV.

Le Géographique de l'Iliade & de l'Odyssée.

La Guerre de Troie.

L'ENLEVEMENT d'Hélène, femme de Ménélas, Roi de Lacédémone, par Pâris fils de Priam, Roi de Troie dans la Troade, proche de l'Hellespont, donna lieu au soulèvement de tous les petits Etats de la Grèce.

Homere ne met, dans le dénombrement de ceux qui se liguerent, ni les Macédoniens, ni les Epirotes. Il ne comprend dans la Grèce conjurée, que l'Etolie, la Thessalie, la Phocide, la Béotie, l'Attique, tout le Péloponnèse, les grandes îles; 1.° de Same ou Céphalonie, à l'occident de l'Etolie; 2.° d'Eubée, à l'orient de la Béotie; 3.° de Crète, au midi de la mer Egée; 4.° de Rhode, au coin méridional de la Carie, à l'extrémité de l'Asie Mineure. Homere *Iliad. L. 2.*

aſſocie à tous ces ſecours, les vaiſſeaux fournis par un aſſez grand nombre d'îles de moindre étendue, & diſperſées tant dans la mer Egée ou Archipel, entre la Grèce & l'Aſie, que dans la mer Ionienne, à l'occident du Péloponnèſe.

Les Grecs mirent à leur tête Agamemnon, Roi de Mycènes, frere du Roi offenſé. Agamemnon commandoit cent vaiſſeaux que lui fournirent les peuples de Mycènes, & ſes autres ſujets ou alliés qui habitoient la côte de Sicyone, & tout le nord du Péloponnèſe juſqu'à Trézène & Epidaure. Du même nombre étoient ceux de Corinthe, déjà célèbre, à l'entrée de l'iſthme qui unit cette grande preſqu'île à l'Attique. Les vaiſſeaux pouvoient porter cent ou même cent vingt hommes.

Ménélas ſon frere, Roi de Sparte, nommée auſſi *Lacédémone*, au midi de Mycènes, ſur le fleuve Eurotas, en fourniſſoit cinquante; ainſi des autres, ſelon leurs forces.

Il y avoit une trentaine de petits peuples, qui n'étoient originairement que des tribus ou des familles diſtinguées, que l'ambition, la guerre, & leurs traités, reſſerroient, agrandiſſoient,

& logeoient différemment, ſelon les différens tems. Ainſi les Achéens paroiſſent d'abord en Theſſalie. Par la ſuite on les trouve à l'entrée de l'iſthme, & le long de la côte de Sicyone & de Corinthe. Avec le tems, ils donnerent leur nom à toute la Grèce inférieure. Les Locres, les Doriens & bien d'autres, paroiſſent d'abord auprès des Phocéens & du mont Parnaſſe. Dans d'autres tems on les trouve placés ailleurs. Leurs voiſins rendent toujours leur ſituation reconnoiſſable.

Les provinces ou les cantons les plus diſtingués, qui contenoient juſqu'à quatre, cinq & plus de ces petits peuples, indépendans les uns des autres, mais aſſociés entre eux ſuivant certaines conventions, étoient, au nord, la Theſſalie, arroſée par le beau fleuve Pénée; au midi, depuis la mer Ionienne juſqu'à la mer Egée, l'Etolie & la Phocide, le long du golphe occidental de Corinthe; enſuite la Béotie & l'Attique, au nord du golphe oriental de la même ville, ſituée ſur le petit terrein qui ſéparoit les enfoncemens de ces deux mers.

En faiſant le tour du Péloponnèſe

depuis Corinthe, pour revenir à la même ville, on trouvoit à l'orient l'Argolide ; au-dessous d'Argos & de Mycènes, la Laconie traversée par l'Eurotas ; puis la Messénie ; & ensuite, en allant du midi à l'occident, on rencontroit la Triphylie, royaume de Nestor, & l'Elide sur le fleuve Alphée ; au nord enfin, les Etats de Sicyone & de Corinthe, qui ont été long tems par la suite la véritable Achaïe. Au cœur du Péloponnèse, étoit l'Arcadie, fameuse par la beauté de ses paysages, & par les chansons de ses Bergers.

Tous les vaisseaux ensemble alloient à douze cens. Les vaisseaux d'Agamemnon étoient de cent vingt hommes ; ceux de Philoctète étoient les moindres, & contenoient cinquante hommes. En prenant un nombre moyen, nous aurons quatre-vingt cinq hommes par vaisseau, qui, multipliés par douze cens, font cent mille hommes & plus.

Port d'Aulide.

Le rendez-vous des vaisseaux & de l'armée des Grecs, fut au port d'Aulide, ville de Béotie, vis-à-vis Calcis, capitale de la grande île d'Eubée, qui se nomme aujourd'hui *Négrepont*.

Calcis.

Le nom de *Calcis*, qui dans la lan-

gue primitive ſignifioit *fracture*, *ſéparation*, a été donné à la pointe du cap du milieu de l'Eubée, vis-à-vis le port d'Aulide, pour exprimer l'opinion où l'on étoit, qu'autrefois l'Eubée tenoit au continent, & que le bras de mer, qu'on nomme *Euripe*, avoit rompu l'iſthme qui en faiſoit la communication. On fait la même hiſtoire ou le même conte de toutes les terres qui ſe trouvent ſéparées par un court trajèt de mer. On le dit de l'extrémité de l'Italie & du cap de Pélore en Sicile, qui ont été, à ce qu'on croit, ſéparés par un coup de mer ou par un éboulement de terre, qui, en s'affaiſſant, laiſſa couler entre deux les eaux du détroit de Meſſine. On dit la même choſe des eaux de la Manche, qui ont rompu l'iſthme qui uniſſoit la cote de Douvre avec celle de Calais, & ont ainſi déſuni la Grande Bretagne d'avec la France. On dit la même choſe du bout de l'Eſpagne & de la pointe de la Mauritanie, qui tenoient enſemble, & que l'Océan perça de maniere à y former le célèbre Détroit, anciennement de Gadès ou Cadix, aujourd'hui de Gibraltar.

Les vents contraires retinrent long-

tems la flotte des Grecs au port d'Aulide. Ils ne les obtinrent favorables, que par le consentement qu'Agamemnon donna au sacrifice inhumain d'Iphigénie sa propre fille, qu'un prétendu oracle avoit demandé. Ils traverserent la mer Egée, & arriverent au promontoire de Sigée, à l'entrée du long Détroit qui sépare la Chersonèse de Thrace, d'avec la province d'Hellespont, à laquelle on donnoit le même nom que porte le Détroit. Ils s'établirent dans les plaines de Troie, vers les bouches du Simoïs, & du Scamandre, qui reçoit les eaux du Xante; toutes rivieres provenues du large mont Ida, à l'orient de Troie. Ils firent le ravage par terre & par mer, dans les îles & dans les places du continent, qui étoient dans la dépendance ou dans l'alliance des Troyens. Telles étoient la petite île de Ténédos devant le Sigée; la grande île de Lemnos, aujourd'hui *Stalimène*, fameuse par la conservation des anciens mystères; l'île de Samotrace, vis-à-vis les bouches de l'Hèbre, ou les mêmes cérémonies de l'ancienne religion subsisterent jusqu'à la prédication de l'Evangile; enfin l'île de Tase, vis-à-vis Abdère en Thrace.

La Chersonèse Thracienne.

Telles étoient, dans le continent, les villes de Lyrneſſe & de Pédaſus en Myſie; Cilla & Chryſa, ſur le bord de la mer vis-à-vis Ténédos; Abide & Ariſba, au nord de Troie.

Les Bithyniens. Les Paphlagoniens. La Lydie. La Lycie. L'Ethiopie.

Les Troyens eurent auſſi pour auxiliaires, des troupes de Lydie & de Lycie, qui s'étendoient ſur les côtes occidentale & méridionale de l'Aſie Mineure; des Aſcaniens & des Paphlagoniens, qui habitoient les bords méridionaux du Pont-Euxin, & même des Ethiopiens venus à Troie, ſous la conduite de Memnon. Il y a probablement eu un Memnon, ou Aménophis, Roi de la Haute-Egypte, que les Grecs ont ſouvent appellée *Ethiopie*; ou bien ce ſont des Chuſéens Arabes, qui ont été de grands avanturiers, & qui ont fait des courſes juſqu'à Suſe en Perſe, & en d'autres cantons de l'Aſie. Mais ces expéditions ſont poſtérieures au tems de la guerre de Troie. Elles ſont par elles-mêmes fort incertaines, & les Grecs, en les couſant, ſur des oui-dire, à leurs fables, ſans examen & ſans égard aux tems, ont jetté des ténèbres impénétrables ſur leur propre hiſtoire, & ſur celle des autres peuples.

La néceſſité de pourvoir aux beſoins de l'armée des Grecs, en occupoit une partie à pirater, une autre à cultiver les terres fertiles de la Cherſonèſe, & la troiſieme à continuer le ſiége, qui ſe faiſant ſans aucun retranchement, & ſans aucune des machines de guerre qu'on a inventées depuis, ne finit qu'à

Strabo. L. 10. la dixieme année. Les habitans de la Troade, de la Myſie & de la Lydie, s'établirent pêle-mêle dans les anciennes dépendances de Troie. Ce pays prit communément, ſur-tout chez les Poë-

La Phrygie. tes, le nom de Phrygie.

Diſperſion des Princes Grecs, après la priſe de Troie

Odyſſ. 3. Après la priſe de Troie, les deux freres Agamemnon & Ménélas ayant, ſans néceſſité, contre la bienſéance & contre l'uſage, convoqué tous les Grecs à une aſſemblée à l'entrée de la nuit, les Grecs y arriverent chargés de vin. Tout s'y paſſa dans la plus grande confuſion. Les uns partirent ſans avoir offert les ſacrifices d'uſage; les autres attendirent avec Agamemnon, & acquitterent ce devoir à Ténédos. Mais la divi-

ſion ſe mit de nouveau parmi ceux-ci. Ulyſſe ſe tint avec Agamemnon. Neſtor diligenta avec Diomède, chef des troupes de l'Argolide. Ils ſe rejoignirent à Ménélas, qu'ils trouverent à Leſbos. En quittant cette île, les uns furent d'avis de laiſſer Chio à gauche, & de prendre par le milieu de la mer Egée ; les autres, pour être plus à portée des terres, voulurent laiſſer Chio à droite, & doubler le promontoire de Minas, pointe d'Aſie, qui ſe nomme aujourd'hui le cap Blanc, & regarde l'extrémité méridionale de Chio, à l'entrée du grand golphe d'Ephèſe. Neſtor & Diomède arriverent heureuſement au cap Gereſtre, qui fait la pointe méridionale de l'île d'Eubée ou du Négrepont, laiſſerent à gauche, en deſcendant, l'île d'Andro, & paſſerent de compagnie au-deſſus des Cyclades, vers le Sunium qui eſt la pointe de l'Attique.

Diomède ſe rendit heureuſement à Argos. Mais des chagrins domeſtiques l'engagerent, avec Philoctète, & d'autres Princes mécontens de l'état de leurs affaires, à ſe remettre en mer, à paſſer autour du Péloponnèſe, de la mer Egée dans l'Ionienne, & à ſe rendre à l'ex-

trémité de l'Italie, où ils trouverent des terres libres, s'y établirent, bâtirent des villes, qui étoient autant de colonies Grecques, & donnerent à ce pays le nom de *Grande Grèce.*

La Grande Grèce.

Neſtor ſuivit ſa route, doubla les promontoires de Malée & de Ténare, qui terminoient la Laconie au midi, tourna autour de la Meſſénie, & ſe rendit à Pylos en Triphylie. C'étoit ſon Domaine, ſur la côte occidentale du Péloponnèſe.

Agamemnon n'eut point d'accident en mer; mais, arrivé à Mycènes, il y fut maſſacré par Egyſte, qui lui enleva la vie, ſes Etats & ſon épouſe Clytemneſtre. Elle aida tous les deſirs d'Egyſte; & Oreſte, fils d'Agamemnon & de Clytemneſtre, tira de cette infidélité une vengeance éclatante, par la mort de l'un & de l'autre.

Idoménée, Roi de Crète, ayant, dans une tempête, fait vœu d'offrir à Neptune la premiere tête de ſon peuple qui ſe préſenteroit à ſon retour, ſe crut obligé de s'en acquitter, en tuant ſon propre fils qui vint le premier à ſa rencontre. Le déplaiſir qu'il eut de cette dévotion barbare, & le ſoulèvement de

ses sujets, le contraignirent à s'exiler. Il se retira dans la grande Grèce, qui se peuploit de plus en plus de fugitifs, tant Grecs que Phrygiens. Il s'établit parmi les Salentins, peuples voisins de Tarente, à l'orient du golphe de même nom. Il y bâtit la ville de Salente. Salente.

Ménélas & son Hélène furent jettés sur les côtes de Phénicie, d'Egypte & d'Afrique. Après bien des années d'égaremens, il rentra avec elle à Sparte, d'où il fut enfin conduit sans mourir à l'extrémité de l'Océan, dans les Champs Elisées; ce qui semble signifier un dernier voyage qu'il fit aux extrémités de l'Espagne, c'est-à-dire, à Tarsis dans la Bétique, dont il avoit dans ses voyages entendu vanter les richesses. Homere, qui montre une connoissance parfaite de la Grèce, des îles voisines & de quelques côtes d'Asie, parle du phare d'Egypte, & des autres pays un peu éloignés, sur des mémoires qui ne sont plus de la même exactitude; & il se permet encore de plus grandes libertés dans le long récit des avantures d'Ulysse. Madame Dacier, qui admire avec raison le beau génie, l'invention & la belle versification d'Homere, ne veut le trouver répréhensible en rien: elle cherche

des moyens de l'excuser, & de rendre raisonnable le désordre de la position des lieux, dans le récit qu'Ulysse fait de ses voyages aux Phéniciens; elle fait de ce désordre une finesse d'Homere. Son Héros a affaire à des gens qui ne savent rien. Il leur en conte de toutes les sortes, & met du merveilleux en tout, sans redouter leur critique. Mais cette idée n'est point du tout satisfaisante, puisque les Phéaciens se piquoient d'être les plus grands navigateurs de l'univers. La Grèce étoit dans leur voisinage. Ils y remettent en Itaque Ulysse tout endormi, sans craindre de se méprendre. Leurs peres, je ne dis pas leurs aïeux, avoient habité en Sicile, où il place des merveilles qu'on ne voudroit pas croire des pays les plus inconnus. L'Italie & l'Espagne où Ulysse a vu tant d'autres merveilles, touchent, pour ainsi dire, à la Sicile & à Corfou, dont l'une étoit l'origine, & l'autre le séjour de ces navigateurs si expérimentés. Assurément, si Homere risque tant de fables dépourvues de vraisemblance, c'est parce que quand la vraie Géographie commence à lui manquer, il se croit maître d'y placer tels prodiges & telles avantures que bon lui semble, ou les contes qu'il

avoit entendu faire des pays occidentaux. Nous pouvons au reste nous fixer agréablement sur la disposition des lieux que son Ulysse parcourt, soit en montrant l'état moderne des mêmes lieux, quand il accuse juste, soit en avertissant du faux, quand il y donne.

Le Retour d'Ulysse.

Ulysse quittant la côte de Troie, avoit besoin d'un vent de nord pour traverser la mer Egée. Mais un vent d'orient le poussa vers la ville d'Ismare en Thrace, sur les côtes des Ciconiens. Ils avoient favorisé les Troyens. Ulysse pilla leur ville; mais les Ciconiens de la campagne lui tuerent bien du monde ayant qu'il regagnât ses vaisseaux. Un vent de nord, convenable pour sa route, mais violent, l'emporta le long de la mer Egée, jusqu'au cap de Malée, qui termine la Laconie. Il passa auprès de l'île de Cythère, qui est voisine de ce promontoire & regarde la grande île de Grèce. La tempête l'écarta jusqu'aux côtes d'Afrique, où il aborda au pays des Lotophages. Seroit-ce la petite île qui a été connue sous le nom de Lotophagite, près de cette côte & des bas L'île Lotophagite.

fonds qu'on appelloit la petite Syrte? Les peuples y vivoient de Lotos, fruit si délicieux, que les étrangers qui en avoient goûté oublioient leur patrie, & que les compagnons d'Ulysse qui en mangerent, ne vouloient plus revenir au port; de sorte qu'il fallut les prendre & les remettre piés & poings liés dans leurs vaisseaux.

Le Lotos fabuleux.

La côte des Cyclopes en Sicile.

De-là ils furent portés sur les côtes des Cyclopes, qui étoient des hommes d'une taille gigantesque, & qui menoient tous la vie pastorale. Il paroît qu'on les suppose sur la côte de Sicile qui s'avance en pointe vers l'Afrique propre, & qui a devant elle les îles Egates. La plus agréable étoit l'île Eguse, où les compagnons d'Ulysse trouverent des chèvres & de belles eaux. Du nombre de ces Cyclopes, étoit le fameux Polyphême, des mains duquel Ulysse eut tant de peine à se tirer.

Les îles Eoliennes.

Echapé de ce danger, il aborda chez Eole, dans une des îles Eoliennes, qui semble avoir quelque rapport, par sa situation, avec la principale des îles Lipari, entre la Sicile & la partie de l'Italie où est Naples. Cet Eole avoit la garde des vents. Il en renferma tous les souffles dans une peau de bœuf bien

cousue, dont il fit présent à Ulysse. Il ne laissa de liberté qu'au Zéphire, qui conduisoit Ulysse de la pointe occidentale de Sicile vers sa chere Itaque. Ils étoient près d'y arriver. Mais les compagnons d'Ulysse se figurant que ce sac contenoit de grandes richesses, l'ouvrirent pendant qu'il dormoit. Ils n'y trouverent que du vent. Tous les orages ensemble sortirent de cette outre, & remenerent la flotte jusques chez Eole, qui refusa de voir Ulysse.

Il passa de-là chez les Lestrygons, non ceux qui habitoient sur la côte orientale de Sicile, le passage du détroit de Pélore, aujourd'hui Messine, étoit alors impraticable; mais chez les Lestrygons d'Italie, qui bâtirent Formies aux confins du Latium & de la Campanie. Leur Roi se nommoit Antiphale. Ils étoient Géans & Antropophages. Ils pillerent les vaisseaux des Grecs; & ceux des compagnons d'Ulysse qui tomberent sous leurs mains furent enfilés à des broches de bois comme des poissons, pour être ensuite mis sur le gril & mangés l'un après l'autre. Ulysse coupa à tems le cable qui retenoit son vaisseau. Il abandonna les autres à leur malheureuse destinée, & prit le large.

La Lestrygonie.

Le promontoire de Circé.

Il aborda chez l'enchantereſſe Circé, qui avoit ſa demeure au-deſſus de Formies, dans l'île d'Æxa, & qui changeoit en toute ſorte d'animaux ceux qui abordoient chez elle.

Circé, ſi jamais il y a eu une Circé, étoit de Colchide, comme ſon frere Æétes. Mais ici, au-deſſus de la Campanie, il n'y a point d'île d'Æxa ni autre. Il ne s'y trouve qu'un promontoire & une ville, que les contes d'Homere ont rendu célèbres. On les a nommés *le ſéjour de Circé.* Ce grand Poëte a arrangé tous ces lieux comme il a voulu. Il en fait partir Ulyſſe pour aller conſulter l'ame de Tiréſias dans le ſéjour des bienheureux, & le fait arriver de-là en un jour aux extrémités occidentales de l'Océan ; ce qui ſemble déſigner les belles campagnes de la Bétique. De retour chez Circé, après quelques précautions priſes contre ſes enchantemens, il apprit d'elle à ſe précautionner contre les belles voix des Sirènes, devant le ſéjour deſquelles il lui falloit paſſer. C'étoient trois monſtres dangereux, moitié filles & moitié poiſſons, qui attiroient chez elles les voyageurs par la douceur de leur chant, & les dévoroient enſuite. Elle l'avertit auſſi des moyens qu'il de-

voit prendre pour éviter le rocher de Sylla, & le goufre de Caribde, dans le détroit qui ſépare le bout de l'Italie d'avec la Sicile. Il ſe ſervit utilement de ſes avis. Mais ſes Compagnons périrent, pour avoir, malgré les avertiſſemens de Circé, tué & mangé les bœufs qui paiſſoient librement dans l'île du Soleil, & qui lui étoient conſacrés.

On ne ſait où eſt cette île du Soleil, non plus que celle de la Déeſſe Calypſo, où Ulyſſe ſe ſauve ſur les débris de ſon vaiſſeau briſé. A moins qu'on ne diſe que l'île du Soleil eſt la Sicile, & que l'île de Calypſo eſt l'île de Malte. Je crois qu'Homere auroit eu bien de la peine à leur donner leur véritable nom & une juſte ſituation. Il paroît n'avoir eu aucune idée nette du détroit de Cadix ni de l'Océan. Il ſe borne à la Méditerrannée; & encore n'y a-t-il que confuſion dans ce qu'il place hors de la mer Ionienne.

Lorſque Calypſo eut reçu ordre de la part des Dieux, de renvoyer Ulyſſe, elle le mit en état de ſe conſtruire un radeau, & lui donna des proviſions. Mais Neptune irrité des maux qu'Ulyſſe avoit cauſés à ſon fils Polyphême, briſa ſon radeau; & ce ne fut qu'après des

dangers infinis qu'Ulysse arriva dans l'île de Schérie, la demeure des Phéaciens. C'est l'île qui se nomme aujourd'hui *Corfou*, devant l'Epire, entre la mer Ionienne & la mer Adriatique. Les Phéaciens reconduisirent ce Prince dans son Itaque, entre Dulichium & l'Acarnanie. Il se déguisa sous la figure d'un pauvre voyageur, & se servit de l'adresse de son fils Télémaque & de ses fidèles sujets, pour exterminer les Princes voisins qui aspiroient au mariage de Pénélope, & qui faisoient la plus horrible dissipation de ses biens. Il fut reconnu de Pénélope son épouse, toujours fidèle à son mari au milieu des poursuites de tous ces prétendans.

Le Géographique de l'Enéide, ou le Voyage d'Enée.

Enée, Prince Troyen de la race des Rois de Troade en Phrygie, après la ruine de sa patrie, régna, suivant Homere, sur les restes des Troyens échapés au fer des Grecs, & eut une postérité qui y régnoit encore de son tems. Virgile, pour flatter les Romains d'une origine brillante, choisit ce Prince pour en faire le héros de son Poëme, & pro-

ſitant du déſordre où les Mythologiſtes Grecs avoient mis toute l'Hiſtoire, il le conduit en Italie, où il n'a jamais mis le pié; & pour rendre une raiſon vraiſemblable & touchante de l'animoſité qui parut dans les guerres puniques, entre Rome & Carthage, il fait jetter Enée par une tempête en Afrique, & arriver dans ſon égarement à Carthage, chez la Reine Didon, qui n'y fût tranſportée de Tyr qu'au tems de Pygmalion, dont le régne eſt poſtérieur de trois cens ans à la ruine de Troie. Il n'étoit pas facile aux Romains d'éclaircir cette chronologie. Les Hiſtoriens Latins avoient déjà, dès avant Virgile, rapproché les évènemens de la priſe de Troie & le régne de Pygmalion à Tyr. L'arrivée d'Enée à Carthage; la réception que lui fait la Reine Didon, ſœur de Pygmalion; le départ d'Enée, malgré des engagemens pris; le déſeſpoir de Didon, & les autres épiſodes que le Poëte attache à l'action principale de ſon Héros, qui eſt de s'établir en Italie, au Latium, & d'y donner naiſſance au Peuple Romain, ont fait de ce Poëme l'admiration de tous les ſiècles.

Enée raſſemble tous les Troyens fugitifs au port d'Antandre, ſitué ſur le *Enéid. 3.*

golphe d'Adramit, entre les deux Myſies. Ils prennent le bois néceſſaire dans les forêts d'Ida, aux confins de la Phrygie, & mettent à la voile en paſſant au nord de Leſbos.* Le vent les porta d'abord chez les Thraces. C'étoit un peuple allié des Troyens. Enée y fonda une ville, qui porta le nom d'Ænos, & qui ſembloit atteſter ſon ſéjour ſur cette côte. Il ne fut pas long; & la perfidie du Roi de Thrace, qui oublia tout ce qu'il devoit aux Troyens, contraignit ceux-ci à fuir. Ils allerent conſulter l'oracle d'Apollon à Délos, petite île voiſine de Gyare & de Mycone, au milieu des Cyclades, éparſes ſur la mer Egée. Ils interpréterent mal la réponſe de l'oracle, & crurent qu'elle les conduiſoit en Crète, au lieu qu'elle les appelloit en Italie.

* *Aujourd'hui Mételin.*

Ils paſſerent de l'île Donyſa dans le détroit qui ſépare la grande île de Naxe d'avec celle de Paros, ſi renommée par ſes beaux marbres blancs & par les cryſtalliſations qu'on trouve dans ſes carrieres épuiſées. Ils toucherent à la pointe d'Oliare, & arriverent en Crète, où ils ſe flattoient de pouvoir s'établir ſans obſtacles, par le départ de leur mortel ennemi le Roi Idoménée. Ce Prince,

devenu odieux à ſes ſujets par le ſacrifice de ſon fils, avoit pris le parti d'aller fonder une colonie de Crétois dans la grande Grèce, au pays des Salentins, a peu de diſtance du terrein où Phalantus, Prince Lacédémonien, bâtit depuis la célèbre ville de Tarente.

La peſte chaſſa les Troyens de l'île de Crète; & un oracle plus clair que le précédent, leur fit prendre la route d'Italie. En quittant l'île de Crète, ils furent long-tems maltraités par les vents, qui les remirent enfin ſur leur route, en les portant ſur les côtes occidentales de la Grèce, où ils ne reçurent aucun échec de la part de leurs anciens ennemis.

Les Strophades.

En quittant les deux îlots qu'on nomme Strophades, devant la côte occidentale de Péloponnèſe, & où ils eurent à ſe défendre des inſultes des Harpies, ils avancerent entre la Triphylie de Neſtor, & l'île de Zane ou Zacynthe; d'où ils avancerent, en faiſant route vers le nord, devant Same ou Céphalonie, qu'il ne faut pas confondre avec la fameuſe Samos qui eſt devant la Lydie. Ils reconnurent Itaque, par la hauteur & les pointes eſcarpées du mont Nérite qui caractériſent cette petite île, la patrie d'Ulyſſe, à laquelle ils don-

nerent en paſſant mille malédictions, pour avoir produit le deſtructeur de Troie. Ils laiſſerent à gauche Dulichium, & à droite le promontoire de Leucate, dans la preſqu'île de Leucadie, & le cap d'Actium, autre pointe de l'Acarnanie, qui fait la partie la plus occidentale de l'Etolie. C'eſt-là que ſe donna la bataille d'Actium, qui décida de l'Empire contre Antoine, en faveur de Céſar Octavien.

Les Troyens paſſerent enſuite la Chaonie, partie d'Epire, & l'île des Phéaciens, anciennement nommée Schérie, enſuite Corcyre, aujourd'hui Corfou. Ils la perdirent de vue, en relâchant ſur la côte de Chaonie, où étoient autrefois les forêts, l'oracle, & les peuples de Dodone.

Les Troyens y apprirent avec ſurpriſe, que Pyrrhus, ſurnommé Néoptolème, le fils d'Achille, après avoir épouſé Andromaque ſa captive, l'avoit donnée pour épouſe à un Prince Troyen, & avoit été tué par Oreſte, fils d'Agamemnon & de Clytemneſtre, qui lui diſputoit la poſſeſſion d'Hermione, fille de Ménélas & d'Hélène. La partie des Etats de Pyrrhus qui revenoit à Moloſſus, fils d'Andromaque, étoit l'Epire.

Hélénus,

Hélénus, son mari, en prit possession, comme tuteur du jeune Prince pendant sa minorité. Enée se trouva donc dans un pays ami. Il fit quelque séjour à Butrote, où régnoit Hélénus. Andromaque lui fit & à son cher Ascagne, un gracieux accueil, de beaux présens, & les adieux les plus touchans.

Hélénus fit remarquer à Enée, que l'Italie où les oracles l'appelloient, étoit devant eux; que le trajet de l'Epire, au pays des Salentins, étoit court; mais qu'il ne falloit pas séjourner dans cette partie de l'Italie, où une foule de Grecs fugitifs s'étoient établis, & que c'étoit en tournant autour de la Sicile, qu'ils gagneroient le Latium, où la demeure d'Enée étoit fixée pour toujours.

Les Troyens, conformément à cet avis, après avoir quitté les côtes d'Epire, qui finissent aux monts Acrocérauniens, & avoir traversé l'entrée de la mer Adriatique, aujourd'hui golphe de Venise, ne firent que toucher la grande Grèce, &, sans s'y arrêter, laisserent à leur droite le fort de Minerve, le golphe de Tarente, le Temple de Junon Lacinienne, ou le promontoire de Lacinion, le golphe de Scyllacée & la ville de Caulon, la ville de Naricie & le pays

des Locres, peuples provenus de l'ancienne Locride située entre la Phocide & la Thessalie. Ils s'apperçurent alors, au soulèvement des eaux, & à leur abaissement alternatif, qu'ils approchoient du goufre de Caribde. Ils tournerent aussi-tôt à gauche, & laisserent à droite, puis derriere eux, le détroit de Pélore, aujourd'hui de Messine.

Le détroit de Messine.

Homere avoit placé les Cyclopes vers le promontoire de Lilybée, qui regarde la Lybie ou l'Afrique. Virgile, par une commodité poétique, ou dans la persuasion que la côte orientale de Sicile avoit été habitée par une race de Cyclopes & de Lestrigons, place Polyphême dans le voisinage du mont Etna, & introduit sur la scène un Grec, * abandonné sur cette côte par les compagnons d'Ulysse. Les Troyens apprennent de lui l'étrange avanture d'Ulysse, surpris dans l'antre du Géant, & le danger où ils sont d'éprouver sa cruauté. Ils remettent promptement à la voile, descendent au midi, pour tourner autour de l'île, suivant les avis d'Hélénus. Ils passent devant l'embouchure du petit fleuve Pantagias, devant le golphe de Mégare, devant la presqu'île de Tapse, devant l'île d'Ortygie, qui a fait une

L'Etna.

* Achéménide.

des cinq villes (*) dont se forma par la suite la célèbre ville de Syracuse. Cette île est aujourd'hui presque tout ce qui en reste. Syracuse.

C'est dans cette île, située entre le petit & le grand port, que couloit & coule encore la belle fontaine d'Aréthuse. Elle tiroit son eau fort douce & fort abondante, des terres voisines. Mais on regardoit comme une merveille, que son eau pût être douce dans le voisinage de la mer, & avoir en quantité les plus beaux poissons. La fable ajouta le merveilleux à ces avantages naturels. Cette fontaine les recevoit, disoit-on, de la communication qu'elle avoit avec le fleuve Alphée, qui couloit en Elide, & précipitoit ses eaux bien avant dans la terre, pour se faire une route sous la mer Ionienne, & arriver en Sicile jusqu'à la fontaine Aréthuse, qu'il avoit prise en amitié.

Enée quitte le promontoire de Plemmyrium, qui terminoit le golphe dont on a fait le grand port de Syracuse. Sa

(*) L'île d'*Ortygie*, l'*Acradine* sur la mer, *Tycha* & *Néapolis* à l'occident, auxquelles on ajoute du même côté un fauxbourg nommé *Epipolæ*.

flotte passe ensuite devant les basses plaines d'Elore, double le promontoire appellé Pachynum, l'un des trois qui donnent le nom de Trinacrie à la Sicile, tourne vers l'occident, & remarque en passant les restes du lac Camarine, dont le desséchement, fait contre la défense de l'oracle, avoit ouvert le passage à l'ennemi, pour prendre & ruiner la ville voisine.

Le Pachynum.

Les lieux qui attachent le plus les Troyens le long de cette côte méridionale, sont les belles plaines arrosées par le fleuve Gélas, les tours d'Agrigente, & les forêts de palmiers qui environnent Selinonte. Enée parvient au dernier cap, qui regarde l'Afrique, & du Lilybée s'avance jusqu'à Drépane (aujourd'hui Trapano.) La mort de son pere Anchyse l'y arrête quelque tems. Il l'enterre au pié du mont Eryx, où Vénus, la prétendue mere d'Enée, & la Déesse tutélaire des Romains, avoit un temple qui lui a fait prendre le nom d'Erycine.

Il y avoit dans l'ancienne Sicile trois langues distinctes. La premiere étoit celle que parloient les Lestrigons, les Sicaniens, les Elymes, les Sicules & d'autres, qui paroissent conséquemment n'être pas des peuples différens ; mais

des familles d'une même nation, qui très-anciennement s'établirent dans cette île, & qui prirent des noms relatifs à leurs différentes situations. La seconde langue étoit la Punique, c'est-à-dire Phénicienne, la langue des Carthaginois sortis de Phénicie & fondateurs de plusieurs colonies en cette île. La troisieme étoit la Grecque, introduite par les Grecs, qui cherchoient à s'enrichir par le commerce, mais sur-tout par les Corinthiens, qui fonderent Syracuse, vers le bas de la côte orientale.

Au départ d'Enée, Junon, son ennemie, qui le voit déjà loin du port de Drépane, & près d'aborder en Italie, va trouver Eole, le maître des vents. Elle obtient de lui une tempête, qui écarte les Troyens du terme de leur voyage, & les disperse sur la côte d'Afrique, la plus voisine de Carthage. C'est par-là que Virgile fait l'ouverture de son poëme. * Ensuite il faire raconter par son héros, en présence de Didon & de sa Cour, le sac de Troie, * sa retraite * & ses avantures sur la mer Egée, dans la mer Ionienne & dans celle qui sépare l'Italie de l'Afrique. La Reine Didon * veut l'engager à s'établir à Carthage. Elle espere maintenir son Etat,

* *Ænéid. Lib.* 1.
* *Lib.* 2.
* *Lib.* 3.
* *Lib.* 4.

encore foible, par le ſecours de ſes Troyens & de ſa bravoure, contre des Rois voiſins que leur barbarie lui rend haïſſables. Elle ſe tue de déſeſpoir, de voir partir Enée, que les oracles appellent en Italie. Enée, détourné de la route d'Italie par un vent occidental qui le pouſſe vers la Sicile, y relâche,* profite de cette occaſion pour célébrer l'anniverſaire d'Anchiſe au pié du mont Eryx, & y laiſſe une colonie Troyenne compoſée de ceux d'entre ſes ſujets que l'âge, la laſſitude & leur foibleſſe découragent. Enée quitte de nouveau la côte de Lilybée; & raſant le bord oriental de la Sicile, il arrive enfin dans la Campanie, à Cumes, aſſez près de Naples. Il conſulte la Sibylle,* & ſous ſa conduite, va apprendre aux enfers les deſtinées de ſa race. L'entrée en étoit juſtement dans le voiſinage de Cumes, en des lieux ténébreux & infects, au fond de la vallée d'Amſante & au bord du lac Averne.

* *Lib. 5.*

* *Æneid. L. 6.*

Les ſix derniers livres de l'Enéïde.

Enée, plein de la grandeur & des hautes deſtinées de ſes deſcendans, aborde aux bouches du Tibre, qui tombe dans la mer de Toſcane, vers l'Italie moyenne. Il y prend alliance avec le Roi de Latium. Mais ſon mariage avec Lavinie, fille de ce Prince, eſt traverſé

par Turnus, Prince voisin & Roi des Rutules, qui met toute l'Italie en armes. Enée trouva des secours vers le nord, sur-tout dans la Toscane, autrement l'Etrurie. Turnus en trouva dans toute l'Italie moyenne & dans la grande Grèce, qui est le tiers de l'Italie du côté du midi. Il y eut cependant des Princes Grecs qui refuserent de prendre parti contre Enée, dont ils avoient assez éprouvé la valeur dans les plaines de Troie, & avec qui ils n'avoient plus de querelle. Turnus est tué, & le Prince Troyen établit, sans obstacle, sa colonie au Latium. Il la place dans la nouvelle ville de Lavinie, qui porta le nom de sa nouvelle épouse. Son fils Ascagne bâtit peu après Albe la longue, dont les Rois sont les ancêtres de Romulus, & des principales familles Romaines.

Cette arrivée fabuleuse d'Enée en Italie, aussi-bien que celle d'Anténor, autre Prince Troyen, au fond du golphe Adriatique, étoit une idée commune depuis deux cens ans avant Virgile; & c'est ce qui excuse ce beau génie, qui a si bien fait valoir un évènement, faux à la vérité, mais tenu communément pour véritable parmi les sa-

vans tant Grecs que Latins. Rien n'étoit plus flatteur pour les Romains, qu'une origine si brillante, & si bien ajustée aux circonstances qui purent embellir l'idée du poëte.

Toutes ces peuplades de Grecs & de Phrygiens, quoique fabuleuses à bien des égards, nous apprennent du moins l'état de l'ancienne Europe. Nous n'y avons pas joint le passage des Argonautes d'Iolchos de Thessalie, dans la Colchide (aujourd'hui Mingrélie,) & leur retour merveilleux, parce que les lieux y sont tellement déplacés, qu'il y auroit, en les suivant, plus à perdre qu'à gagner.

SECONDE SUITE DU CHAPITRE XV.

Les vraies Colonies Grecques.

LES GRECS, quoique originairement issus de Ion ou Jaon, que la Vulgate rend par le mot *Javan*, étoient partagés en des familles nombreuses, dont quelques-unes retinrent leur premier nom de peuple Ionien; les autres en prirent de nouveaux, selon les évènemens & les situations qui survinrent. Les noms qui embrassoient le plus de monde, étoient les

Ioniens, les Eoliens & les Pélasges. Ces derniers furent les plus vagabonds de tous. L'Histoire nous en montre des bandes en Asie, dans les îles de la mer Egée, dans la Grèce, dans la Sicile, & jusqu'en Italie. Comme les Pélasges, qui se remontrent si souvent, n'ont point fait d'établissement plus fixe que celui d'un petit canton de la Thessalie, nous n'en parlerons plus.

Les Pélasges en Thessalie, &c.

Dès avant la guerre de Troie, Iolaüs, neveu d'Hercule de Thèbes en Béotie, & Ionien d'origine, conduisit une colonie Grecque dans l'île de Sardaigne, où elle fut opprimée dans la suite par les Phéniciens établis à Carthage.

Les Grecs en Sardaigne

Dans le même tems, ou vers la fin de la guerre de Troie, des Athéniens bâtirent Elée dans l'Asie mineure, à l'embouchure du Caïque, vis-à-vis l'île de Lesbos. Elée devint, avec le tems, un port célèbre, & l'arcenal de la grande ville de Pergame, qui étoit plus avant dans les terres & sur le même fleuve.

Les Grecs en Asie.

Elée.

Pergame.

Les Doriens qui habitoient entre le mont Parnasse & la Thessalie, se déchargerent du peuple qu'ils avoient de trop dans leur canton étroit, & mirent dehors une jeunesse nombreuse, qui alla

Les Doriens à Rhode & en Asie.

s'établir, partie dans la belle île de Rhode, partie dans le continent voisin. Ces Doriens ou Dores se joignirent aux Cariens, venus de Crète, & bâtirent entre autres villes celles de Cnide & d'Halicarnasse, la patrie & d'Hérodote & de Denys l'Historien.

Les Cariens.

Les prétentions des descendans de Pélops, & des Héraclides ou descendans d'Hercule sur le Péloponnèse, mirent souvent toute la Grèce en combustion, & donnerent lieu à des allées & des venues, à des meurtres & à des ravages suivis d'expulsions violentes, & de retraites des vaincus en d'autres pays.

La plus fameuse migration des tems qui suivirent de près la prise de Troie, fut celle des Eoliens, qui avoient leur habitation en Laconie, sous la conduite de Penthile, fils d'Oreste, & petit-fils d'Agamemnon. Ils s'embarquerent, & se rendirent maîtres de la belle île de Lesbos (aujourd'hui Mételin.) La capitale qui se nommoit alors *Mitylène*, s'est distinguée dans la suite par ses richesses, & par la naissance d'Alcée & de Sapho, qui vivoient six cens ans avant l'Ere Chrétienne.

Les Eoliens en Mysie.

Les Eoliens, sous la conduite des enfans de Penthile, firent de nouvelles

L'Eolie.

tentatives & de nouveaux progrès. Ils bâtirent dans le continent, aux confins de la Mysie & de la Phrygie, la ville de Cumes & beaucoup d'autres, qui ensemble, & conjointement avec l'île de Lesbos, formerent ce qu'on appella l'Eolie.

Cumes.

Les Ioniens en Lydie.

Après la mort de Codrus, dernier Roi d'Athènes, qui s'étoit laissé tuer pour assurer à l'armée Athénienne la victoire, que l'oracle avoit déclarée immanquable à celle des deux nations belligérantes, dont le Roi mourroit dans cette guerre; il fut question de donner le titre de Roi ou celui d'Archonte à l'un des enfans de Codrus. Médon & Nilée s'étoient distingués dans la guerre, & on hésitoit sur la préférence. L'oracle de Delphes adjugea le gouvernement d'Athènes à Médon. Mais il étoit boiteux, & Nilée ne put réduire son imagination à voir au-dessus de lui un homme qui eût ce défaut. Son dépit donna lieu à la fameuse migration ou colonie Ionienne. Plusieurs familles s'unirent à Nilée; &, sans troubler davantage leur patrie, traverserent la mer Egée, (près de mille ans avant l'Ere Chrétienne,) se saisirent d'une côte maritime, faisant partie de la Lydie, & y construisirent

ou ſe ſoumirent des villes aſſez obſcures, qui acquirent une grande célébrité avec le tems. Telles furent Phocée, Smyrne, Clazomène, Colophon, Ephèſe & Milet. Smyrne ſubſiſte encore, après plus de deux mille ſept cens ans d'antiquité.

Quelques premieres peuplades de Grecs, ſatisfaits de leurs établiſſemens en Sicile, y en attirerent d'autres; les uns de la grande Grèce, les autres de Chalcis en Eubée; pluſieurs du Péleponnèſe, des îles de Naxe & de Crète. Le royaume de Meſſénie, au Péloponnèſe, fut long-tems en guerre, & ſuccomba enfin. Des débris de ce royaume, & en particulier des exilés de Meſſene, ſe fortifia la ville de Zanclé, où ils ſe réfugierent. Elle étoit ſur le promontoire de Pélore, & prit le nom de Meſſine, pour perpétuer le nom de ſes nouveaux habitans. Le détroit voiſin en prit auſſi celui qu'il porte encore.

Ville & détroit de Meſſine.

Tauromi-nium. Catane.

Léontine. Mégare. Tapſe. Elore. Syracuſe. Le Pachy-num.

La ville de Taurominium; Catane, dans le voiſinage du mont Etna; puis en continuant le long de la côte orientale, la ville de Léontine, au pays des Leſtrigons; celles de Mégare, de Tapſe & d'Elore; Syracuſe, & après le Pachynum, le long de la côte méridionale,

la ville de Caramine, celles de Gélas, d'Agrigente, de Sélinonte, & bien d'autres, ne subsistoient pas encore au tems de la prise de Troie, où nous les avons supposé déjà bâties, en les parcourant avec les fabuleux fondateurs de Rome.

Caramine. Gélas. Acragas. Selinonte. Le Lilybée. Le mont Eryx. Drépane, &c.

La plus renommée de toutes les colonies Grecques, est celle de Syracuse, sur la côte orientale de Sicile, vers le cap Pachynum. Elle doit son commencement à Archas le Corinthien, qui, quelques années après la fondation de Rome, & environ sept siécles & demi avant Jesus-Christ, se rendit maître de la petite île d'Ortygie, par l'expulsion des Sicules. Il y fit quelques ouvrages au lac Syraco, pour en former un port; ce qui donna à la ville, contenue alors dans l'Ortygie, le nom de Syracuse. La commodité de ce grand port & du petit, dont les préparations naturelles se présentoient au nord & au midi de l'île, y amassa des habitans & des richesses sans nombre. Elle devint comparable à Athènes & à Carthage. En assez peu de tems, il s'y construisit, selon les dispositions du terrein, quatre nouvelles villes, séparément fortifiées par des murailles propres à chacune d'elles, puis environnées d'une enceinte générale : ce

Syracuse.

qui rendit très-difficile la priſe de cette ville entiere.

Naſos. L'Ile Ortygie. Acradine. La plus grande de ces villes & la plus voiſine de l'île, ſe nommoit l'Acradine, qui s'étendoit ſur la côte de la mer, à l'orient de l'Ortygie. A côté d'elle, à l'occident, étoit la ſeconde, qu'on Tycha. nommoit Tycha, ou la Fortune; nom provenu d'un temple de la Déeſſe Fortune, qui, dans un pays de commerçans, attiroit un grand concours. Au midi de celle-ci, vers le grand port, étoit Néa-Néapolis. polis, ou *la Ville-Neuve.* Les trois villes du continent formoient une eſpèce de triangle, dont la mer faiſoit la baſe, & dont un fauxbourg ou une derniere Epipole. ville, nommée Epipole, formoit le ſommet vers l'occident. Le château & promontoire Plemmyrion ſervoit de clô-Plemmyrium. ture & de défenſe au grand port, vers le midi de l'île.

Syracuſe, ſi puiſſante autrefois, ſe réduit aujourd'hui à l'île & à quelques forts voiſins. Cette ville a donné naiſſance au Poëte Théocrite, dont les Idylles ont ſervi de modèle à Virgile, pour compoſer ſes Eclogues. Elle eſt encore plus illuſtrée par la naiſſance & par les talens admirables d'Archimède, qui la défendit près de trois ans contre les Romains.

Catane, ſituée ſur la côte orientale, à une diſtance aſſez petite du mont Etna ou Gibel, eſt preſque auſſi ancienne que Syracuſe. Il eſt ſurprenant qu'on ait pu, de propos délibéré, choiſir un voiſinage ſi dangereux; qu'il y ait eu des guerres pour en chaſſer les habitans & les remplacer; que les derniers venus aient été contraints de rendre la place à ſes anciens maîtres, & cela réciproquement, même à pluſieurs repriſes; qu'enſuite elle ſoit devenue ſous les Romains une Colonie très-floriſſante qui ait déplacé les Grecs, & qu'après une infinité d'accidens, cauſés par les feux de l'Etna, elle ait ſubſiſté juſqu'à nos jours. Elle vient encore d'en être preſque entièrement abîmée. Mais les cendres de l'éruption de ce volcan, diſperſées dans toutes les campagnes voiſines, y entretiennent une fertilité ſi grande, que jamais ni les plaines ni le port de Catane ne seront abandonnés, dût-on, comme on l'a déjà fait, n'y habiter que ſous des tentes, pour fuir aux premieres apparences d'un nouvel embraſement. Catane.

Sur la côte ſeptentrionale, à une diſtance un peu moindre du Lilybée que du Pélore, nous remarquerons Panorme Panorme. ou Palerme.

habitée de bonne heure par des Grecs ; & qui se nomme à présent *Palerme*, ville magnifique & regardée comme la capitale de l'île.

Enna.

Au cœur de la Sicile, est Enna, c'est-à-dire *la belle Fontaine*, célèbre dans les fêtes de Cérès & de Proserpine, qui attiroient un grand concours, comme les mêmes fêtes en attiroient à Eleusis & à Mégare en Attique.

Les Œnotriens en Toscane & dans le pays Sabin.

Après les colonies Grecques, dont la Sicile & la partie méridionale de l'Italie furent peuplées ; on en trouve d'autres, mais plus obscures, dans le milieu & dans le haut de l'Italie. Ce sont surtout les Œnotriens, venus d'Arcadie, ou du cœur du Péloponnèse. Selon Denys d'Halicarnasse, ils traverserent toute la mer Ionienne, & parvenus en Italie, ils se partagerent en deux bandes ; les uns, nommés Peucétiens, se saisirent de l'Appulie, aujourd'hui la Pouille, qui étoit au nord des Salentins sur la mer Adriatique ; les autres, conservant le nom d'Œnotriens, qui signifie en Grec la même chose que celui d'Ioniens dans le vieux langage oriental*, c'est-à-dire, *les amateurs du vin* ; pénétrerent plus avant, & s'établirent dans les confins de la Toscane & du pays des Sabins.

* Ion, ou Iaïx, *vinum* : *Oinon*, en Grec, la même chose.

On trouve les Grecs & leur langue, plusieurs siécles avant Jesus-Christ, en Gaule, en Afrique, en Chypre & bien ailleurs. Plus de cinq cens ans avant l'Ere Chrétienne, des marchands de Phocée en Ionie, associés pour faire le commerce, traverserent la mer Egée, la mer Ionienne, la mer de Sicile, celle de Toscane, & négocierent avec succès sur la côte méridionale de la Gaule, vers l'embouchure du Rhône. Ils se rendirent agréables aux habitans; & du consentement de ceux-ci, ils bâtirent la ville de Marseille. Ils civiliserent les Gaulois, & leur communiquerent l'usage des lettres Grecques. Ils se soutinrent sous la forme d'un gouvernement républicain. Mais commençant à avoir des démêlés avec leurs voisins, ils se mirent sous la protection des Romains, qui les défendirent, les aiderent à devenir puissans, & les subjuguerent ensuite, aussi-bien que le pays voisin, qui, le premier des Gaules, fut réduit en forme de Province Romaine, d'où lui est venu le nom de *Provence*, qu'il porte encore.

Les Grecs de Phocée à Marseille.

A-peu-près dans le même tems, se montre en Afrique, dans la Lybie, la belle colonie de Cyrène, capitale de la

Cyrène & la Cyrénaïque.

Cyrénaïque. C'étoit une province très-riche, malgré quelques cantons sabloneux du Pays de Barca. Elle étoit située entre les Catabatmes à l'orient, & les Syrtes à l'occident. Les deux Syrtes étoient des bas-fonds très-dangereux, souvent dépourvus d'eau, & semés de rochers, le long d'un grand golphe qui s'étend devant Tripoli d'Afrique, depuis Adrumet jusqu'à Cyrène. La grande Syrte étoit à côté de Cyrène, & la petite étoit entre les villes d'Adrumet & de Tripoli. Les Catabatmes étoient de longues chaînes de montagnes dans la Lybie, suivies de terreins inclinés, qui sembloient être des échelles ou des descentes pour arriver en Egypte. La grande descente touchoit à la Cyrénaïque; la petite étoit à l'entrée de l'Egypte.

La grande & la petite Syrte.

Les deux Catabatmes, ou les descentes.

On voit ensuite d'assez bonne heure des établissemens de Grecs en Chypre. La Fable parle d'un Teucer, qui, chassé par son pere de la ville & de l'île de Salamine auprès d'Athènes, alla se fixer en Chypre, & y bâtit, à l'orient, une nouvelle Salamine. La langue Grecque se répandit aussi, avec des familles Grecques, dans les anciennes villes de Chypre. Les plus fréquentées étoient, le long de la côte méridionale, Ama-

Salamine, île voisine d'Athènes.

Salamine, ville de Chypre.

tonte, Paphos & Idalion, où les anciennes fêtes des présens de la Providence, étoient célébrées avec un ſymbole qu'on y portoit en triomphe. C'étoit une mere féconde, environnée d'attributs qui exprimoient l'abondance, image naturelle de la terre & de ſes productions. Cette figure & ces fêtes furent de même en uſage dans toute la Syrie, à Ephèſe, en Ionie & ailleurs, ſous les noms de Cérès, de Demeter, d'Aſtarte & de Vénus. Elles devinrent enſuite des écoles d'idolâtrie & de diſſolution. On en retrouve la véritable fin & l'intention dans les fêtes d'Eleuſis, quoique l'Idolâtrie en ait altéré le cérémonial. *

Amatonte. Paphos. Idalion.

* *Voyez les fêtes Eleuſiniennes*, Hiſt. du Ciel poétique. T. I.

Ce fut une paſſion des plus marquées dans les groſſes villes de Grèce, d'avoir des colonies ſur les différentes côtes de mer, pour faciliter les correſpondances & l'entretien du commerce en toute ſorte de pays. On voit de leurs colonies tout autour du Pont-Euxin, & juſqu'en Illyrie, où ils bâtirent Epidamne, à l'entrée de la mer Adriatique. La ſeule ville de Milet paſſoit pour être la mere de plus de ſoixante-dix colonies. * Rien ne prouve mieux l'état floriſſant de ces peuples.

* *Plin. L.* 25 : 1, 29

Après le règne court d'Alexandre, ſes

Généraux fonderent les nouveaux royaumes d'Egypte, de Syrie, de Grèce, & d'autres en Asie. Etant la plupart gouvernés par des Princes originaires de Macédoine, on ne trouve par toute l'Asie que villes Grecques, comme sont les différentes Alexandries, toutes les Antioches, les Séleucies, les Démétriades, & beaucoup d'autres, dont les habitans parloient la langue Grecque, & passoient pour Grecs, parce qu'ils obéissoient à des Princes de cette nation.

Mais ces villes n'ont jamais fait partie d'aucun corps d'Etat qui fût unique. Elles étoient dispersées dans les royaumes & les républiques d'Europe, d'Asie & d'Afrique. On en trouve fréquemment les noms dans toute l'Histoire : & l'intérêt que nous prenons à en connoître la juste situation, nous oblige à les tenir rangées & unies dans notre imagination, avec les Etats dont elles étoient la force & l'ornement. Ces Etats étoient presque tous placés autour de la Méditerranée.


L'ASIE MINEURE
POUR LA CONCORDE
DE LA GÉOGRAPHIE
des différens âges.
PONT EUXIN
ou
MER NOIRE
SARMATIE
PALUS MŒTIDES
Cherſoneſe
Taurique
Getes et Daces
Bouches de l'Iſter ou Danube
Triballes
THRACE
Hebrus
Byſance ou Conſtantinople
Perinthe
Boſphore de Thrace
Chalcedoine
Nicomedie
Propontide
Bythynie
Paphlagonie
Synope
Halis fl.
Thermodon
Royaume de Pont
Trebisonde
Tibareniens
LAZICA ou COLCHIDE
Phasis fl.
Phasis
Monts Caucase
Cyrus fl.
Porte du Caucase
Ancyre
Gordion
Galatie
Gallo Grece
Cesarée
Trogmes
ARMENIE
Mt. Ararath
Cyzic
Lampsac
Abidus
Ilium
Hellespont
Antandre
Lyrnesse
Pergame
Sardis
Smyrne
Clazomene
Ephese
Milet
Halicarnasse
Phrigie
ASIE MINEURE
Laodicée
Celenus
Icone
Cappadoce
Antioche
Lycaonie
Tyane
Lydie
Meandre Fl.
Pisidie
Myliade
Mt. Taurus
Carie
Ionie
Lycie
Pamphilie
Perge
Aspend
Cilicie
Tharse
Mallus
Issus
Fl. Cydnus
Alexandrie
Antioche
Apamée
Seleucie
Orontes
Chipre
Salamine
Idalium
Amathus
I. Aradus
Antaradus
Tripoli
Biblos
Phenicie
Emesa
Heliopolis
L'ORIENT
Carræ
Thapsacus
Urdes
Chaldeens
Mt. Gordiens
Ninive
Arbela
Chalone
Bagistan
Mt. Zagros
M. Athos
Lemnos
I. Tenedos
Sestus
MER ÆGEE
I. Lesbos
Mitylene
Cume
I. Chio
I. Samos
Isle Cyclades
Pintale
Patare
Attalie
Phaselis
Olympe
I. de Rhode
I. Carpathus
I. de Crete
45
50
55
60
65
40
35

TROISIEME SUITE DU CHAPITRE XV.

Suite des vraies Colonies Grecques.

NOUS pouvons commencer la chaîne des villes Grecques par la côte d'Afrique; ſuivre la côte de Syrie & d'Aſie mineure; tourner autour du Pont-Euxin; parcourir les côtes de Thrace, de Macédoine, de Grèce, d'Illyrie, d'Italie, & finir cette chaîne à Marſeille.

De la Cyrénaïque, qui recevoit ſon nom de ſa capitale Cyrène, on deſcendoit par les deux Catabatmes à Alexandrie d'Egypte. Cyrène.

L'opulence de cette capitale fit tomber le luſtre de Memphis, de Coptos & de Thèbes. Avec le tems, Alexandrie elle-même eſt tombée en ruines. Il ne s'y trouve peut-être pas aujourd'hui huit ou neuf cens habitans. C'eſt le Caire qui, ſur la rive orientale du Nil, vis-à-vis les mazures de Memphis, eſt devenue la plus grande ville d'Egypte. Alexandrie d'Egypte.

En remontant la côte de Paleſtine & de Syrie, où étoient les villes de Céſarée & de Ptolémaïde; celles de Phénicie, Tyr, Sidon, Beryte & Biblos; Céſarée, Acco ou Ptolémaïde, aujourd'hui S. Jean d'Acre. Tyr.

Sidon. Beryte. Biblos. Damas. Héliopolis. Emèſe. Apamée. Antioche. Séleucie.

plus avant dans les terres, Damas, Héliopolis; puis tout le long de l'Oronte, Emèſe, Apamée, Antioche capitale, & Séleucie, à l'embouchure de l'Oronte. Damas & Emèſe ſont encore ſubſiſtantes. On admire les reſtes d'Héliopolis, & ſur-tout d'Antioche, qui ſe nommoit *l'œil de l'Orient*.

L'Aſie mineure ou Natolie.

La preſqu'île d'Aſie, que nous nommons *l'Aſie mineure*, avoit trois côtes ſur la mer. Une ligne imaginée depuis l'extrémité orientale de la côte du nord, juſqu'à l'extrémité orientale de la côte de Pamphylie ou de Cilicie, formoit à-peu-près un carré parfait. Quinte-Curce a entièrement défiguré cette preſqu'île, en nous repréſentant les eaux du Pont-Euxin comme tellement rapprochées de celles de la mer de Chypre ou de Cilicie, qu'il n'y avoit, ſelon lui, qu'un Iſthme très-court, ou une langue de terre aſſez étroite entre deux.

La Cilicie. Le mont Amanus.

La Cilicie qui, au ſortir des monts Amanus de Syrie, s'étend juſqu'à la chaîne du Taurus, renfermoit trois villes un peu plus diſtinguées que les autres, ſavoir, Tarſe ſur le Cydne, Mallos ſur la mer, & Iſſus à l'entrée des montagnes, où Alexandre rendit inutile l'ar-

Tarſe. Mallos. Iſſus.

mée innombrable de Darius Codomane, faute de terrein pour s'étendre.

La langue de ces provinces, qui s'étendent devant l'île de Chypre, étoit un Grec corrompu, mêlé de Syrien & de Phénicien.

La Cilicie étoit ſuivie des provinces de Pamphylie, de Lyrie & de Carie. Dans la Pamphylie étoient Perge & Attalie, qui, comme toute la province, ſe nomme à préſent Satalie. M. de la Martiniere remarque que Satalie eſt l'abrégé de *eis Attalian*, *à Attalie*, comme Iſtamboul, qui eſt Conſtantinople, eſt l'abrégé de *eis te-polin*, *à la ville*; Setine, *eis Ethin*, *à Athénes*; Stive, *eis Tive*, *à Thèbes*. Dans la Lycie étoit Patare, célèbre par les oracles d'Apollon. Dans la Carie, vis-à-vis l'île de Rhode, étoit Cnide & Halicarnaſſe.

La Pamphylie, aujourd'hui Satalie.

Perge.

Attalie.

Patare en Lycie, Cnide & Halicarnaſſe en Carie.

Derriere ces provinces, & un peu plus dans l'intérieur de l'Aſie mineure, étoient l'extrémité de la Cappadoce & la ville de Thyane, d'où étoit ſorti le fameux impoſteur Apollonius; enſuite la Lycaonie, où étoit Iconium; & la Piſidie, dont une nouvelle Antioche étoit capitale. Tous ces lieux ſont célèbres par les travaux évangéliques de Saint Paul, auſſi-bien que la côte occidentale.

Thyane, confins de la Cappadoce.

Icone en Lycaonie.

Antioche de Piſidie.

Après la Carie, on y rencontroit l'Ionie, l'Eolie & l'Hellespont, le long du détroit du même nom. Milet, Ephèse & Smyrne illustrerent l'Ionie. Les villes les plus célèbres de l'Eolie étoient Mitylène dans l'île de Lesbos; Cumes, Elée & Pergame dans le continent. La province d'Hellespont avoit les restes de l'ancienne Troie, Abydos au bord de la mer, vis-à-vis Sestos dans la Chersonèse de Thrace, & Lampsaque qui faisoit sa gloire d'honorer spécialement l'infâme Dieu des Jardins.

Milet, Ephèse & Smyrne en Ionie.

Mitylène de Lesbos.

Cumes, Elée & Pergame en Eolie.

Abyde & Lampsaque sur l'Hellespont.

Derriere l'Ionie étoit la Lydie, arrosée du tortueux Méandre & du Pactole, qui se jettoit dans l'Herme. Ces deux rivieres passoient pour rouler des paillettes d'or, qu'elles tiroient apparemment de quelques mines du mont Tmolus. Sardis étoit sur le Pactole. Dans le voisinage, les habitans de Colosses, conjointement avec ceux de Laodicée, reçurent de Saint Paul l'Epître aux Colossiens.

Sardis en Lydie.

Colosses & Laodicée.

La côte de l'Asie mineure, qui s'étend au nord le long du Pont-Euxin, contenoit la Bithynie, la Paphlagonie & le Royaume de Pont. Dans la Bithynie étoit Calcédoine, sur le Bosphore de Thrace, vis-à-vis de Bysance, & la ville de

En Bithynie Calcédoine & Nicomédie.

de Nicomédie. Sinope étoit dans la Paphlagonie, & Trébisonde dans le Pont. Trébisonde a acquis quelque célébrité dans la décadence des Empereurs Grecs en Asie. Synope en Paphlagonie. Trébisonde dans le Pont.

Derriere ces provinces, & en avançant dans le cœur de l'Asie mineure, étoient la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce & les commencemens de l'Arménie. Ancyre étoit la capitale de Galatie, dont les habitans étoient issus de ces anciens Celtes exilés, qui, après bien des courses, y étoient revenus. Le même pays, où l'on parloit un Grec mêlé de Gaulois, fut aussi nommé *Gallo-Grece*. Les Galates reçurent de Saint Paul une Epître assez courte, mais très-importante, pour établir les régles de la foi. La Phrygie. La Galatie ou Gallo-gréce. La Cappadoce. Ancyre.

A l'orient du Pont-Euxin étoit la Colchide, aujourd'hui Mingrélie. Tout le nord de la mer Noire, aux deux côtés du marais Méotide, où se jette le Tanaïs ou le Don, étoit occupé par les Sarmates, nations Scythiques, les mêmes la plupart qui ont parcouru, en tant de sens & de reprises, toute l'Europe, & qui ont ruiné l'Empire Romain. La presqu'île qu'on nomme aujourd'hui *Crimée*, se nommoit anciennement *Chersonèse Taurique*. Les La Colchide. La Sarmatie, aux deux côtés du Tanaïs. Le Marais Méotide. La Chersonèse Taurique.

Athéniens y avoient des colonies. Les autres Etats de Grèce avoient de même divers établissemens aux bouches du Borysthène, aujourd'hui Niéper ; aux bouches de l'Ister, qui est le même fleuve que le Danube, & le long de la Thrace jusqu'au Bosphore de ce nom.

Bouches du Borysthène & du Danube.

Le Bosphore de Thrace. La Propontide.

Ce Détroit fait la communication du Pont-Euxin ou mer Noire & de la Propontide, que nous nommons aujourd'hui Marmara. Sur le bord de ce Détroit, étoit la ville de Bysance, dont la vue admirable sur le Pont-Euxin, sur Calcédoine, qui étoit vis-à-vis, à la pointe d'Asie, & enfin sur la Propontide & les côtes, détermina Constantin à en faire le siége de l'Empire Romain ; ce qui a fait donner à la Thrace le nom de *Romelia* ou *Romania*, parce que Constantinople étoit une nouvelle Rome.

Le Détroit d'Hellespont.

Suivoient, à l'entrée de la Chersonèse Thracienne, la belle ville de Callipolis, aujourd'hui Gallipoli, puis Sestos, vis-à-vis d'Abyde, & l'ouverture de l'Hellespont, aujourd'hui Détroit des Dardanelles, communication de la Propontide & de la mer Egée, ou de la mer de Marmara avec l'Archipel.

A l'occident de la mer Egée, on

LA GRECE
POUR LA CONCORDE DE LA
GÉOGRAPHIE
des différens âges.

30
35
40
45
Plaisance
Bouches du Po
Gaule en deça du Po
Ravenne
Genes
Œnotriens
ITALIE
Etrurie
MER TYRRENE
Corse
Sardaigne
Rome
Sabins
Albe
Samnium
Tibre fl.
Lavinium
Latium et Campanie
Formies
Capoue
Cumes
Naple
Apulie
Pencetiens
GRANDE GRECE
Tarente
Salente
Hidruntum
Tour de Minerve
MER ADRIATIQUE
Liburnie
Illirie
Daces
Mœsie
Goths
THRACE
Hebrus Fl.
Constantinople
Perinthus
Ænos
Abdera
Philippi
Proponthide
Macedoine
GRECE
Dirrachium ou Epidamne
Nouvel Epire
Chaonie
Vieil Epire
Buthrote
Isle des Pheaciens
Corfou
Edesse
Egee
Thessalonique
Pella
Berée
Dium
Larisse
Thessalie
Pharsale
Tolcos
M.t Athos
I. Samotrace
Sestos
Abidos
Simois
Ilium
M.t Ida
ou Troyes
I. Lemnos
MER ÆGÉE
I. Lesbos
Isle Chio
I. Samos
Iles Cyclades
I. Naxe
Iles Sporades
I. Carpathus
I. de Crete
Scyllace
Temple de Junon Lacinienne
Caulon
Naricie
Rhegium
MER IONIENNE
C. Pelor
Messine
Panormus
Drepane
M.t Erice
Cap Lilybée
M.t Etna
SICILE
Selimonte
Agrigente
Gelas
Camarine
Catane
Megare
Syracuse
Elore
C. Pachin
P. d'Actium
I. Dulichium
Itaque
I. Cephalonie
I. Zacinthe
Naupacta
Patras
Elisa
Olympie
Pylos
Isles Strophades
Peloponese
Corinthe
Achaie
Delphe
Heraclée
Chalcis
Tebes
Megare
Athenes
Epidaure
Mycene
Trezene
Argos
Eubée
Sparte
Messene
C. Tenare
C. Male
I. Cythere
Utique
Carthage
Clypea
Afrique
Adrumet
I. Eguse
I. de Malthe

trouvoit d'abord la Macédoine, où étoient les célèbres villes de Philippes, de Thessalonique & de Pella. Les habitans de Philippes avec ceux de Bérœe, furent les premiers Grecs d'Europe, qui reçurent la foi, & reçurent de Saint Paul une lettre pour les y confirmer. Thessalonique étoit au fond du Golphe Thermaïque: elle devint aussi opulente qu'Athènes, & se nomme aujourd'hui *Saloniqui*. Les Chrétiens de cette ville procurerent à Saint Paul des secours, dont il leur témoigne la plus vive reconnoissance dans les deux lettres qu'il leur écrivit. Pella est connue sur-tout par la naissance d'Alexandre-le-Grand.

La Macédoine.

Philippes.

Thessalonique.

Pella.

Il se détache des côtes orientales de Macédoine, des presqu'îles pleines de rochers, qui s'avancent dans la mer. La principale contient les différentes pointes du vaste mont Athos, qui est aujourd'hui habité par un grand nombre de Religieux, qu'on nomme *Caloyers*, c'est-à-dire *vénérables Vieillards*. Comme ils ne se marient point, c'est parmi eux, pour l'ordinaire, que les Eglises Grecques choisissent leurs Evêques.

Le mont Athos.

La Macédoine étoit suivie de la Thessalie, si vantée par la beauté de ses paysages & pour l'excellence de ses

La Thessalie.

terres, qui produisoient de tout abondamment. Nous y remarquerons, vers le centre, la ville de Pharsale, proche de laquelle Jules-César battit Pompée, & demeura seul maître de la République Romaine. Sur le fleuve Pénée est Larissa, la patrie d'Achille. Vers son embouchure sont les célèbres vallons de Tempé. Les monts Œta qui la terminent du côté de la Béotie, ne laissent qu'un passage très-étroit entre eux & la mer. Ce lieu est le célèbre Pas de Thermopyles, où souvent des armées nombreuses furent arrêtées par une poignée de monde. Les Républiques de l'ancienne Grèce tenoient là leurs assemblées générales, composées de leurs Députés, qui se nommoient *Amphictyons*. Les Thermopyles étoient au fond du golphe Maliaque, aujourd'hui de Zéithon, vis-à-vis la côte d'Artemèse, qui terminoit au nord l'île d'Eubée ou de Négrepont.

Pharsale.

Larissa.

Les Thermopyles.

Après la Thessalie, on donnoit le nom de grande Achaïe aux provinces qui continuoient sur la côte orientale. Elles étoient en grand nombre. Nous pouvons nous borner à la Locride, la Phocide, la Béotie & l'Attique. La Locride étoit entre les monts Œta, & le mont Parnasse, dans le voisinage du

La grande Achaïe.

La Locride.

Delphes.

quel étoit l'oracle de Delphes. La Phocide y touchoit d'une part, & s'alongeoit jusqu'à la Béotie, où étoient les villes de Thèbes & de Platée, voisines des monts Citerons. Thèbes n'est plus rien qu'une bourgade, qu'on nomme *Thive*. La Béotie s'étend le long de l'Euripe, bras de mer qui la sépare d'avec l'Eubée. Cette grande île, qu'on appelle aujourd'hui *Négrepont*, se terminoit au midi par deux promontoires célèbres, celui de Capharée & celui de Gereste, auprès de l'île d'Andro.

La Phocide.

La Béotie.
Thèbes.
Platée.

La grande Achaïe étoit terminée par l'Attique, où étoient les villes de Mégare, Eleusis & Athènes, peu distantes du fleuve Céphise. A la vue du Céphise, qui passe auprès d'Athènes, de l'Ismene qui passe auprès de Thèbes, & de bien d'autres, les voyageurs s'écrient quelquefois : *N'est-ce que cela ?* Voilà des noms bien honorés pour exprimer peu de chose. On se souvient alors du beau Mançanarès, qui arrose Madrid, quand il y a de l'eau à la riviere.

L'Attique.
Mégare.
Eleusis.
Athènes.

Athènes tiroit & tire encore un miel délicieux du mont Hymette. Les Athéniens sont d'une santé parfaite, & l'attribuent à l'usage journalier qu'ils font de ce miel. Le promontoire de Sunium

finissoit la pointe de leur territoire vers les Cyclades.

Corinthe. L'Acrocorinthe, sa Citadelle.

L'Isthme, l'Acrocorinthe, & la belle ville de Corinthe, faisoient l'entrée du Péloponnèse. Corinthe étoit la capitale de l'Achaïe propre. Elle devint, sous les Romains, la capitale de la moitié de la Grèce. On la divisoit alors en deux parts, la Macédoine & l'Achaïe.

Le Péloponnèse.

Le Péloponnèse, sur une Carte géographique, présente la figure d'une feuille de vigne. L'Isthme en fait la queue. Elle a cinq déchiquetures ou pointes, dont la premiere à l'orient, fait l'Argolide, & contient les villes d'Epidaure & de Trezène vers son extrémité, d'Argos & de Mycènes dans l'intérieur des terres. Ces villes aujourd'hui ne sont presque plus rien. La seconde portion de la feuille contient la Laconie, & Lacédémone sur l'Eurotas, avec deux pointes, au bout desquelles sont les promontoires de Malée, assez près de l'île de Cythère ou Cérigo ; l'autre, le promontoire du Ténare, où se fabriquoit la belle pourpre. La quatrième partie de la feuille contenoit la Messénie & la ville de Messène. La cinquième la ville de Pise ou d'Olympie, sur l'Alphée dans l'Elide, & Patras connue par le martyre de Saint

Epidaure. Trezène Argos. Mycènes. Sparte. Messène. Pise. Patras.

André. L'Arcadie en occupoit le cœur. Mantinée en étoit la meilleure ville. Mantinée.

Le Péloponnèse étoit séparé par le golphe de Lépante à l'occident de Corinthe, d'avec le reste de l'Achaïe, qui comprenoit l'Etolie & l'Acarnanie. L'Etolie avoit la ville de Naupacte, sur le golphe, & l'Acarnanie finissoit au nord, par la ville & le promontoire d'Actium. Naupacte, Actium.

Venoit ensuite l'Epire, qui est l'Albanie moderne, devant l'île de Corfou; puis l'Illyrie qui regardoit toute la longueur de l'Italie, & en étoit séparée par la mer Adriatique. Les Grecs bâtirent des villes en Illyrie; mais en bien plus grand nombre dans l'Italie méridionale & dans toute la Sicile. L'Epire.

Epidamne ou Dyrrachium étoit sur la côte d'Illyrie; Tarente au bas de l'Italie, sur le golphe de même nom; Rhegium au bout méridional de l'Italie, sur le détroit de Pélore ou de Messine; Syracuse sur la côte orientale de Sicile vers le bas; Agrigente sur la côte méridionale, & Panorme ou Palerme sur la côte septentrionale de la même île; Naple en Italie sur le bord de la mer de Toscane, & vis-à-vis l'île de Sardaigne; enfin Marseille au bord méri- Epidamne.

dional de la Gaule, à quelque distance & à l'orient des bouches du Rhône.

DERNIERE SUITE DES COLONIES GRECQUES ET DU CHAPITRE XV.

L'expédition d'Alexandre.

QUOIQUE la vue des côtes frappe mieux la mémoire, par les images ou figures qu'elles présentent, que ne fait l'intérieur des terres; si cependant nous rencontrons dans l'Histoire quelque Conquérant qui ait beaucoup voyagé, nous ferons bien de le suivre dans ses courses, comme nous l'avons fait dans les avantures des Héros fabuleux. Choisissons sur-tout ceux qui ont voyagé par terre, afin d'entrer dans l'intérieur des différens pays, & d'en voir les rapports, tant entre eux qu'avec les côtes maritimes. Rien ne peut nous mieux aider dans cette vue, que l'expédition d'Alexandre, qui a étendu si loin l'Empire Grec ou Macédonien.

Philippe, Roi de Macédoine, s'agrandissoit en Thrace & en Illyrie. Il devint suspect à toute la Grèce de vouloir envahir la commune liberté, & acheva d'inquiéter la Cour de Perse,

CARTE DE L'ORIENT POUR LA CONCORDE DE LA GÉOGRAPHIE des différens âges.

MER NOIRE ou PONT EUXIN
Synope
Trebisonde
Paphlagonie
Pont
Trogmes
Sebaste
Cappadoce
Tibareni
Mosochi
ARMENIE
Fl. Araxes
Fl. Cyrus
Ur des Chaldée
MER CASPIENNE
HYRCANIE
Zadracarta
Hecatompylos
Alexandrie
Antioche
Syrie
Apamée
Tapsacus
Emesa
Heliopolis
Tripoli
M. Liban
Sidon
Tyr
Damas
Ptolemaide
Cesarée
Jerusalem
Joppé
Rabbath
MER MEDITERRANÉE
ORIENT
Carræ
Ninus
Tigre
Gaugamele
Arbele
MEDIE
Ecbatane
Rages
PARTHIE
ARIE
Aria
Susia
Sitacene
Coffei
Euphrate Fl.
Babylone
BABYLONIE
SUSIANE
Suse
Uxiens
PERSE
Persepolis
Pasagarde
Mardes
Suseens
Teredon
ARABIE Hevilathéens ou DESERTE Chavilathéens
Arabie Petrée
Asiongaber
M. Sinai
Pharan
Madian
Madianites
MER ROUGE
Phison Fl.
GOLFE DE PERSE
Sabeens Orientaux
CARAMANIE
Ichthyophages
GEDROSIE
Orites
Arbies
Arbis
Autels d'Alexandre
MER des INDES
Patalene
Bouches de l'Inde
DRANGIANE
ARACHOSIE
Prophtasie
Evergetes
Ariaspe
PAROPAMISES
Alexandrie
M. Caucase
SOGDIANE
Gabæ
Cirodées
Maracande
Cyropolis
Alexandrie
Tanaïs par les Grecs
Branchides
Bactre
Aornos
BACTRIANE
Nysa
Aspiens
Massaga
Guréens
Assacenes
Bazira
Ora
Peucelaïs
Taxila
Bucephalie
Indus Fl.
Fl. Hydaspes
Fl. Acesines
Fl. Hydraotes
Hyphasis Fl.
Cathéens
Alexandrie
Oxus Fl.
Iaxartes ou Orxantes Fl.
Sabraques
INDES

par la priſe de la puiſſante ville de Perinthe *, ſituée en Thrace ſur la côte occidentale de la Propontide. * Le Roi de Perſe Artaxerxès Ochus, étoit dans la réſolution de paſſer en Grèce avec de grandes forces. Les Grecs, quoique alarmés par l'agrandiſſement de Philippe, le choiſirent pour porter la guerre en Aſie, à la tête d'une armée compoſée de toutes les troupes des différentes Républiques Grecques. Mais Philippe, étant à Egée, ville de Macédoine, où il célébroit le mariage de ſa fille avec le Roi d'Epire, fut aſſaſſiné par Pauſanias, de la famille d'Oreſte.

* Aujourd'hui Eregli.
* Ou mer de Marmara.

Alexandre ſon fils courut auſſi-tôt à Corinthe, où il aſſembla les Députés des Etats de la Grèce. Il fut choiſi pour remplir la place de Philippe, ou Chef de l'armée générale qui devoit paſſer en Aſie. Il retourna en Macédoine, d'où il paſſa en Thrace, & alla juſques chez les Gètes, aſſez près des bouches de l'Iſter ou du Danube, pour ſoumettre les Triballes leurs voiſins, & quelques autres peuples révoltés dans l'Illyrie. L'Orateur Démoſthène répandit le bruit qu'Alexandre avoit été battu par les Barbares, & détacha de lui les Thébains, les Athéniens & les Lacédémo-

niens. Il revint promptement de ſon expédition, gagna les Theſſaliens inſtruits de la vérité, ne trouva point d'obſtacles au paſſage des Thermopyles, entra ſubitement en Béotie, pardonna aux Athéniens, mais renverſa Thèbes, paſſa la plupart des habitans au fil de l'épée, & vendit le reſte, en épargnant les prêtres, les anciens hôtes & amis de ſon pere, enfin la maiſon avec la poſtérité du Poëte Pindare.

Il aſſembla dans l'Iſthme de Corinthe, les Députés de toute la Grèce, par leſquels il fut de nouveau reconnu & déclaré Général de l'armée Grecque contre les Perſes. Il rendit viſite au Philoſophe Diogène, qui demeuroit à Corinthe & faiſoit profeſſion d'une pauvreté parfaite. Alexandre lui demanda s'il ne pouvoit lui faire plaiſir en rien. *Oui*, dit le Philoſophe: *Je vous demande en grace de ne me pas ôter mon ſoleil.*

Alexandre reprit ſa route par la Béotie, par la Phocide, par la Theſſalie, & s'en alla en Macédoine à Dion, ville voiſine de Pella ſa patrie, méditer le plan de l'expédition qu'il alloit faire. C'eſt à Dion qu'il vit en ſonge un vieillard plein de majeſté, ſous l'habit d'un Grand-Prêtre, qu'il reconnut par la ſuite

être celui de Jérusalem, & qui l'invita à passer en Asie, lui promettant la conquête de l'Empire des Perses.

De-là, sans tarder, il passa de Macédoine en Thrace, avec son armée, descendit dans la Chersonnèse Thracienne, & passa le détroit d'Hellespont entre Seste & Abyde, dont le trajet n'est que de sept stades ou environ neuf cens pas. C'est l'endroit même que Xerxès avoit choisi autrefois pour y établir un pont de bateaux, sur lequel il fit passer une armée formidable, mais sans succès, parce qu'elle se dissipa peu-à-peu, & que les tempêtes rompirent son pont, en sorte qu'il regagna l'Asie sur une barque de pêcheur.

Alexandre, après avoir mis ordre au gouvernement de la Grèce, en y laissant les troupes nécessaires, aborda, à l'âge de vingt ans, en Asie, & fit la conquête de l'Empire de Perse en douze ans, sans avoir d'abord plus de quarante mille hommes. Il passa d'abord d'Abyde à Troie, ou à Troade, ville de la petite province de ce nom, où il honora, par des sacrifices, la mémoire & le tombeau d'Achille, de qui il se croyoit descendant par sa mere Olympias. Il remonta par Arisba & par

Percoté, jusqu'à la ville de Lampsaque ; à l'entrée de la Propontide. Elle avoit pris parti pour Darius ; & la résolution d'Alexandre étoit de la ruiner. Anaximène, Gouverneur de cette ville, vint au-devant de lui. Alexandre lui jure de ne rien faire de ce qu'il lui demanderoit. *Je vous viens prier*, lui dit le Gouverneur, *de ne point épargner une ville criminelle, mais plutôt de la détruire.* Alexandre fut frappé de ce trait d'esprit. *Je vous tiendrai parole*, lui dit-il, *& puisque vous demandez sa ruine, je la conserverai.*

Il rencontra peu après le fleuve Granique, qui se jette dans la Propontide, assez près de la ville de Cizique. Une puissante armée de troupes Persanes lui en disputa inutilement le passage. Il la mit en déroute, & prit son chemin par la Mysie, l'Eolie, la Lydie & l'Ionie, ayant toujours deux objets ; l'un d'affranchir les villes Grecques, qui ordinairement étoient sous le joug du Roi de Perse & sous la tyrannie de ses Satrapes ou Gouverneurs ; l'autre de s'assurer des villes maritimes, de peur qu'il ne s'y formât des flottes capables d'aller incommoder la Grèce, ou se saisir de ses Etats en son absence. Alexandre

ſe rendit à la ville de Sardes en Lydie, où l'on lui remit les tréſors du Roi ; à Ephèſe où il rétablit le temple de Diane, que le Berger Héroſtrate avoit brûlé pour faire parler de lui ; & accorda la liberté aux villes de Tralles & de Magnéſie, qui étoient dans le voiſinage. Il prit Milet de force, lui accorda la paix, & y établit, comme preſque par-tout, la Démocratie ou le gouvernement populaire, au lieu de l'Oligarchie, ou gouvernement réduit à un petit nombre de Sénateurs.

La Reine Œda avoit été dépoſſédée par ſa famille du royaume de Carie ; & Halicarnaſſe ſa capitale étoit entre les mains des Perſes. Elle alla au-devant d'Alexandre, qui lui aſſura la jouiſſance de la forte ville d'Alinde qu'elle avoit conſervée, lui promit de l'aider à reconquérir ſes Etats ; ce qu'il fit, & trouva même bon qu'elle le déclarât ſon fils adoptif. Il prit Halicarnaſſe ſur les Perſes, & délivra la Reine de tous ſes ennemis.

Memnon, Général Perſan dans ces quartiers, raſſembla le plus de monde qu'il put, & tranſporta ſon armée dans l'île de Co, qui eſt devant Rhodes. Il ſe propoſoit de faire une deſcente en

Macédoine, avec trois cens vaisseaux qu'il assembloit dans cette vue : mais il mourut au siége qu'il faisoit de Mitylène, capitale de Lesbos.

Alexandre passa de Carie en Lycie. Il y soumit & traita favorablement les villes de Thelmisses, de Patare, & bien d'autres. Il s'assura de la fidélité des habitans de la Myliade, grand pays à l'extrémité de la Phrygie, continua sa route par Phasélis & Pergé, les meilleures villes de Pamphylie, avec lesquelles il traita. Le Général de la Cavalerie Thessalienne, qui se nommoit Alexandre Acrope, & qui étoit déjà soupçonné d'avoir été complice de l'assassinat de Philippe, attendoit à Phasélis la réponse de Darius à une lettre qu'il lui avoit écrite. Darius lui promettoit le royaume de Macédoine, s'il le délivroit d'Alexandre ou par le poignard ou par le poison. Parménion, qui commandoit à Sardes l'armée nécessaire à la garde des pays conquis, se saisit du porteur de la réponse de Darius à Acrope. Tout fut découvert, & Acrope puni.

De Phasélis & de Pergé sur la mer de Pamphylie, Alexandre conduisit son armée jusqu'à Aspendus, qu'il assiégea & prit, malgré sa situation avantageuse

ſur une haute montagne. A l'exception de Termeſſe, il réduiſit toutes les villes de Piſidie, & paſſa du marais d'Aſcanie à la ville de Célènes, puis à Gordion, capitale de la grande Phrygie. Il ſe débarraſſa du célèbre nœud gordien, non en le dénouant, mais en le tranchant du fil de ſon épée. A Ancyre, (*) capitale de Galatie, il traita avec les Députés de Paphlagonie, & paſſa en Cappadoce, d'où il ſe hâta d'arriver en Cilicie (**) pour gagner les portes du mont Amanus, qui étoient une des principales entrées de la Perſe.

Il arriva à Tarſe, où, touché de la beauté des eaux du Cydne qui traverſe cette ville, il s'y baigna, & fut ſaiſi d'un froid mortel, dont ſon Médecin le délivra. Sur le bruit des approches de Darius, il paſſa par Mallus & par Iſſus, pour gagner l'entrée de la Syrie. Il rangea & arrêta ſa petite armée entre les gorges du mont Amanus d'une part, & la mer de Cilicie de l'autre. Ce terrein

(*) Aujourd'hui *Angcura* ou *Angouri.*

(**) Aujourd'hui *Caramanie*, qu'il ne faut point confondre avec la Caramanie, ou le Kerman, grande Province de Perſe, à l'orient du golphe Perſique.

lui suffisoit pour mettre tout son monde en état d'agir. Mais Darius, qui l'y vint attaquer très-imprudemment, ne put, faute d'espace, faire usage de la plus grande partie de son armée, qui étoit prodigieusement nombreuse. Le trouble s'y mit, & Darius ne trouva de salut que dans la fuite. Il regagna le passage de l'Euphrate à Thapsaque; & après avoir perdu bien du monde, il perdit son camp & sa mere Sisygambis, avec sa femme, ses deux filles & son fils. Alexandre traita ces Princesses avec une dignité & une bonté, qui font un des plus beaux endroits de sa vie. Il évita surtout de voir par la suite la femme de Darius, qui étoit d'une beauté extraordinaire. Ce qui relève ce trait de modération, c'est qu'il étoit jeune, n'étoit point marié, & se voyoit, par sa victoire, maître de tout.

La caisse militaire & les trésors de Darius avoient été transportés à Damas, dont le Gouverneur les livra à Parménion. Alexandre prit sa route en Syrie, le long de la côte maritime. Les villes de Phénicie, Marathe, Tripoli, Biblos, Béryte & Sidon lui ouvrirent leurs portes. Il employa sept mois au siége de Tyr, qui n'étoit plus, comme

autrefois, ſur le bord de la mer, mais dans une petite île voiſine. Il la prit, après avoir comblé le bras de mer d'environ un quart de lieue, qui la ſéparoit de Paletyrus ou la vieille Tyr, & du Continent.

L'Hiſtorien Joſephe tombe ici dans un anachroniſme très-remarquable, en faiſant venir au ſecours d'Alexandre Sanaballat, Gouverneur de Samarie, qui vivoit du tems d'Artaxerxès *longue-main*, & qui traverſa alors Néhémie, le reſtaurateur de la police des Juifs.

Jaddus, Grand-Prêtre des Juifs, toujours attaché, par ſon ſerment de fidélité, à Darius, avoit irrité Alexandre, en refuſant d'envoyer des troupes & des proviſions à ce Prince, lorſqu'il étoit devant Tyr. Dieu lui ordonna d'aller au-devant du vainqueur, avec tout le corps des Prêtres & des Lévites, couronnés de fleurs, juſqu'à Sapha, qui étoit ſur le chemin par lequel Alexandre devoit paſſer. Il avoit en tête ſa thiare, ſur ſon front la lame qui portoit le nom de Dieu, & tous ſes habits ſacerdotaux. On crut qu'Alexandre aſſujétiroit les Juifs aux loix les plus dures. Mais à l'aſpect de l'habit du Grand-Prêtre, il ſe proſterna, & dit à Parménion,

qui lui reprochoit cet étrange abaiſſement, qu'il n'adoroit pas le Grand-Prêtre, mais le Dieu dont il étoit le Miniſtre, & qu'il reconnoiſſoit en lui & à ſes habits, ce Dieu puiſſant qui lui avoit promis en Macédoine, dans la ville de Dion, la conquête de l'Aſie. Jaddus lui montra, dans les prophéties de Daniel, celles qui regardoient le Roi de Grèce, deſtiné à renverſer l'Empire Perſan. Alexandre, frappé de nouveau par les caractères reconnoiſſables, où il ſe trouvoit déſigné d'une maniere ſenſible, permit aux Juifs de vivre libres & gouvernés ſelon leurs loix. Il les déchargea de tout tribut chaque ſeptieme année, parce que cette année-là ils ne ſemoient point. De-là il alla aſſiéger & ruiner Gaza.

Quinte-Curce place la ruine de Gaza auſſi-tôt après la priſe de Tyr; ce qui n'eſt pas ſurprenant dans la maxime qu'Alexandre ſuivoit, de s'aſſurer le plus promptement qu'il pouvoit de toutes les places maritimes. Il peut donc être vrai qu'Alexandre ait paſſé de Gaza à Jéruſalem, pour ſe rendre auſſi-tôt en Egypte. Il ne lui coûta que la peine de s'y montrer, tant le nom Perſan étoit devenu odieux aux Egyptiens. Alexandre paſſa

par Héliopolis, traverſa le Nil, entra dans Memphis, & deſcendit par le canal de Canope, juſqu'au terrein qui eſt entre le vaſte marais de Maréote & la petite île de Phare. C'eſt dans ce terrein, près de la mer, qu'il fit bâtir la fameuſe Alexandrie, qui devint capitale d'Egypte, & une des plus puiſſantes villes du monde, par l'étendue de ſon commerce ſur la Méditerranée & ſur les côtes d'Afrique & de l'Inde, où elle avoit des correſpondances par la mer Rouge. Dinocrates, fameux Architecte, qui avoit rebâti le temple d'Ephèſe, donna les plans de la ville, des places publiques, des temples, & du port.

Alexandre voulut conſulter l'oracle de Jupiter Ammon, qui étoit à douze journées de-là, dans les ſables de la Lybie. Il prit ſa route par la ville de Parétonium, qui étoit au bord de la mer. Il reçut peu après les Députés de Cyrène, qui ſe donnoit à lui, & arriva au travers des ſables brûlans à Meſogabe, où étoit le temple d'Ammon. Il s'y fit donner la qualité de fils de Jupiter, puis reprit ſa route par Memphis, par Peluſium, par l'Iſthme de Sur ou de Suès, alla punir à Samarie la mort du Gou-

verneur qu'il y avoit laissé, & se hâta de traverser la Syrie, pour gagner le passage de l'Euphrate à Thapsaque.

Darius avoit quitté Babylone ; & avec une armée plus nombreuse que celle qu'il avoit à Issus, il traversoit la Mésopotamie, laissant l'Euphrate à gauche & le Tigre à droite. Il s'avança jusqu'aux ruines de l'ancienne Ninive. Il passa à l'orient du Tigre ; & Alexandre, après avoir traversé à gué le même fleuve, arriva à un village nommé Gaugamèle, assez distant de la ville d'Arbèles, entre le Lycus & le Caprus. C'est auprès de Gaugamèle, que fut décidée la querelle des deux Rois, & l'Empire des Perses renversé.

Darius se sauva d'abord à Arbèles, & en partit à l'approche d'Alexandre, qui y trouva sa caisse militaire. Il y prit la qualité de Roi d'Asie, & distribua de grandes récompenses à son armée.

Darius continua sa retraite vers le nord. Alexandre se rendit à Babylone, où le Gouverneur de la place, le Directeur du trésor & des meubles, les Mages, les Chaldéens & le peuple lui firent la plus brillante réception, après lui avoir remis tout en main.

Après avoir fait de nouvelles libéra-

lités à ſon armée, il quitta Babylone, paſſa le Tigre, & ſéjourna quelque tems dans la Sittacène, (d'autres diſent la Satrapène) qui étoit un pays abondant en tout. Il y donna une meilleure forme à l'arrangement de ſon armée, & s'avança vers Suſe, aujourd'hui Soufter, ſituée ſur le fleuve Eulée ou Choaſpe, aujourd'hui Caron. Elle étoit capitale de la Suſiane & de tout le Chuſiſtan. Elle n'attendit pas ſon arrivée pour ſe rendre. Tout l'argent que les Rois de Perſe y avoient accumulé, lui fut fidèlement conſervé, auſſi-bien que les belles laines teintes en pourpre à Hermione dans l'Argolide au Péloponnèſe. On les eſtimoit au poids de l'or, à cauſe de leur éclat, & de la facilité de les conſerver.

En continuant la conquête de la Perſe, il traverſa les montagnes des Uxiens, & le fleuve Paſitigris, aujourd'hui l'Endian. Il arriva à Perſépolis, ſituée ſur l'Araxe, (*) puis à Paſagarde, aujourd'hui Paſſa, peu éloignée de Perſépolis, du côté de la Carmanie. Ces

(*) Bien différent de l'Araxe qui tombe dans la mer Caſpienne: c'eſt aujourd'hui le Bendimir.

grosses villes, & sur-tout Suse, étoient le séjour ordinaire des Rois de Perse pendant l'hiver, comme Ecbatane en Médie l'étoit pendant l'été.

Persépolis étoit la ville d'où étoient parties ces armées formidables qui avoient inondé la Grèce sous Darius Hystaspide, & sous Xerxès. Alexandre en prit occasion de l'abandonner au pillage des soldats. Il y trouva autant d'argent qu'à Suse, & en brûla le Château, à l'instigation de la courtisane Thaïs.

Alexandre ravagea & soumit les Mardes, voisins de Persépolis, & d'autres dans le voisinage de Pasagarde. Il revint à Persépolis; & l'on croit que c'est dans ce second séjour en cette capitale de la Perse, qu'étant plein de vin, il mit le feu au Château & à la ville, au son des flûtes & des tambours. Par la suite, il eut beaucoup de regretde cette action, & disoit que la meilleure maniere dont les Grecs pussent tirer vengeance des Perses, n'étoit pas de brûler leurs villes, mais de leur y faire voir Alexandre assis sur le trône & dans le palais de Xerxès.

Alexandre quitta alors le midi de la Perse, & gagna Ecbatane, capitale de Médie. * Bessus, Satrape de la Bac-

* Aujourd'hui Amadan.

triane, * & d'autres traîtres de l'armée de Darius, qui vouloient se retirer dans les Provinces les plus orientales, se saisirent de lui, le jetterent dans un chariot, où après avoir essayé inutilement de lui persuader de remettre sa couronne à Bessus, ils le percerent de traits. Il mourut peu avant qu'Alexandre pût l'atteindre.

* Aujourd'hui Royaume de Balch.

Tout l'argent qu'Alexandre avoit trouvé dans les Villes capitales, comme Sardes en Lydie, Damas en Célésyrie, Memphis en Egypte, Arbèles en Assyrie, Babylone sur l'Euphrate, Suse dans le Chusistan, Persépolis dans la Perse ou le Farsistan, & bien ailleurs; tout cet argent fut conduit par Parménion à Ecbatane, dans le Château, & mis sous une puissante garde. Alexandre se mit à la poursuite de Darius, & arriva d'Ecbatane à Rhagès (*) presque à l'entrée de l'Hircanie, qui a donné son nom à la mer Caspienne, dont elle est voisine au midi. Darius avoit déjà passé l'ouverture des montagnes qu'on nomme

---

(*) Il en est parlé dans le livre de Tobie. Il en reste les ruines, & le nom de *Rhey ruiné*.

les Portes Caſpiennes, & gagnoit l'orient. Les chefs de l'armée rébelle, inſtruits de l'arrivée d'Alexandre, ſe diſperſerent. L'armée, comme un troupeau de brebis, fut arrêtée, & priſe ſans réſiſtance par les Généraux d'Alexandre, qui ordonna de les conſerver. Peu après, on lui livra le corps de Darius, percé de coups. Il l'envoya, pour recevoir les honneurs funèbres & la ſépulture de ſes peres, à Siſygambis, qu'il avoit laiſſée à Suſe avec les autres Princeſſes.

Alexandre s'arrêta à Hécatompyle; ville bâtie par les Grecs dans le pays des Parthes, d'où il fit un voyage exprès dans la partie orientale de l'Hircanie, juſqu'à Arvas & Zadracarta. Celle-ci étoit la capitale, & ſituée ſur le bord de la mer Caſpienne. Les Grecs à la ſolde de Darius, n'ayant plus de maître, ſe rendirent à Alexandre, qui les reçut la plupart à ſon ſervice.

Les Amazones, que Quinte-Curce place en cet endroit, & que d'autres y font venir du voiſinage de l'Halys & du Thermodon dans le Pont, ſont de purs contes, que Lyſimaque, un des Généraux d'Alexandre, réfuta un jour devant l'Hiſtorien Oneſicrites, qui les lui liſoit dans un de ſes Livres, en s'écriant: *Hé!*

où

où étois-je donc, quand ces beaux évènemens ſont arrivés ?

Beſſus prit la thiare dans la Bactriane, & ſe fit donner le nom d'Artaxerxès, avec le titre de *Grand Roi.* Il amaſſa des Bactriens & des Scythes, dans l'intention d'attaquer Alexandre.

Celui-ci alla au-devant de lui, en prenant par Suſia, qui eſt la Zeuzen d'aujourd'hui, groſſe ville de l'Arie, dans le Chorazan. Enſuite, renonçant à ce projet, ou du moins l'interrompant, il deſcendit, avec un grand renfort de nouvelles troupes Grecques, dans la Drangiane, aujourd'hui le Segeſtan, à Prophtaſie, qui en étoit la principale ville.

Pluſieurs Macédoniens, las de tant de courſes, qu'ils prévoyoient devoir durer encore long-tems, conjurerent contre la vie du Roi. Philotas, qu'il aimoit tendrement, & Parménion ſon pere, qui étoit Gouverneur de Médie, étoient du nombre des conjurés. Alexandre fit juger & punir Philotas & ſes complices; mais en prévenant la nouvelle de ce jugement, il fit partir à tems des Commiſſaires, qui le délivrerent de Parménion, âgé alors de ſoixante-dix ans.

On lui fit, & à ſon armée, la meil-

leure réception à la ville d'Arimaſpe, qui étoit capitale des Arimaſpiens, ſurnommés *Evergètes* ou *Bienfaiſans*. Alexandre les récompenſa noblement, auſſi-bien que les habitans de la Gédroſie, qui lui envoyerent des Députés à Arimaſpe. Il reprit ſa marche pour atteindre Beſſus, en tirant vers l'orient, juſques dans le Candahar moderne, puis ſe repliant vers le nord. Les Macédoniens & la plupart des Grecs, accoutumés à entendre parler du Tanaïs qui tombe dans les marais Méotides, & du Caucaſe qui commence à s'étendre en Scythie, comme du terme de leurs plus longs voyages, donnoient ſouvent le nom de Tanaïs à quelqu'un des fleuves de ces contrées, & le nom de Caucaſe aux plus hautes montagnes; ce qui dérangeroit toute la Géographie, ſi l'on n'étoit averti que ces dénominations, placées dans la haute Aſie, ſont fauſſes.

Alexandre reprit l'excellente armée que Parménion commandoit, & traverſa, avec des peines horribles, les rochers & les neiges du prétendu Caucaſe, c'eſt-à-dire, les montagnes du Candahar.

Beſſus, qui avoit raſſemblé le plus de Perſans qu'il lui fut poſſible, & levé du

monde jusques sur le prétendu Tanaïs, qui est le Jaxarte ou le Sihon moderne, & se jette dans la mer Caspienne, se mit à tout ravager devant Alexandre. C'étoit l'hiver, & Alexandre eut beaucoup à souffrir de la neige & du froid des montagnes. Il falloit être aussi singulièrement aimé de ses soldats qu'il l'étoit, pour exiger d'eux de pareilles épreuves. Ils étoient souvent réduits à vivre de quelques poissons que les rivieres leur fournissoient à l'aventure ; des herbes qu'ils arrachoient du pié des rochers ; d'une huile fort mauvaise & fort chere ; enfin de la chair de leurs chevaux, souvent toute crue, faute de bois. Ils arriverent enfin à Aornos & à Bactre, (aujourd'hui Balch.) C'étoient les principales villes de la Bactriane. Ils s'en rendirent maîtres.

Bessus, abandonné des siens, se sauva dans la Sogdiane au-delà de l'Oxus, qu'on nomme aujourd'hui le Gihon, & qui se jette dans la mer Caspienne, plus bas que le Sihon. Alexandre le suivit ; & après avoir horriblement souffert de la soif, puis renvoyé en Macédoine & en Thessalie ceux qui manquoient de force ou de courage pour le suivre, il fit passer l'Oxus à son armée,

avec des peaux cousues & des outres garnies de sarmens ou d'herbes séches, faute de bois propre à construire des vaisseaux ou des ponts.

Les meilleurs amis de Bessus se jetterent enfin sur ce traître, lui ôterent son diadême, & envoyerent offrir à Alexandre de le lui livrer. Pendant qu'il faisoit avancer un nombreux détachement pour traiter avec les conjurés, il ruina de fond-en-comble la ville des Branchides, & en extermina les habitans. C'étoit une troupe de Miléfiens, qui avoient été autrefois infidèles à leur patrie, & à qui Xerxès avoit permis de s'établir dans la Sogdiane. Leurs descendans, qui ne connoissoient ni Milet ni Xerxès, porterent ainsi la punition dûe à leurs aïeux. Alexandre livra Bessus à Oxatres, frere de Darius, pour faire punir ce misérable dans le lieu même où il avoit tué son Roi.

Alexandre voulut aller jusques sur les bords du prétendu Tanaïs, qui est le Jaxarte, ou Orxantes, aujourd'hui le Sihon. Il ruina Cyropolis, & d'autres villes qui faisoient résistance; & sur le bord du même Jaxarte il fit bâtir la derniere ville à laquelle il ait donné son nom. Car toute l'Asie étoit pleine, de

diſtance en diſtance, de nouvelles Alexandries. Il peupla celle-ci de Grecs qu'il avoit à ſa ſolde, de vieux Macédoniens hors d'état de ſervir, & de bon nombre de captifs qu'il trouva bien affectionnés.

On ne conçoit pas comment Alexandre montra une conſtance auſſi inébranlable dans les obſtacles qu'il rencontra. Tels furent la bravoure des Scythes qu'il gagna, ſes bleſſures qui furent dangereuſes, la défaite de pluſieurs de ſes troupes dans leurs détachemens, les rochers inacceſſibles d'où ſes ennemis le bravoient, les tonnerres, la grêle & le froid, qui lui tuerent près de mille hommes dans le pays de Gabaſe au fond de la Sogdiane, enfin la révolte de Spithamène. Ce Seigneur, qui avoit livré Beſſus, ſe fit déclarer Roi; &, après bien des courſes, ſe défendit dans la ville de Maracande, capitale de la Sogdiane, aujourd'hui Samarcand, capitale du royaume de Sarmarcande. Sa femme ſe laſſa de ſuivre une fortune ſi agitée. Elle tua elle-même ſon mari, & toute couverte de ſon ſang, elle vint préſenter ſa tête à Alexandre, qu'elle délivroit de ſon plus dangereux ennemi. Alexandre eut horreur de ce ſpectacle, & la chaſſa.

Mais la gloire qu'il acquit dans le nord par sa persévérance, malgré les maux où tout autre auroit cédé ou succombé, fut ternie par le supplice des Branchides; par la mort de Clytus son cher ami, qu'il tua de sa main dans un festin; par la folie qu'il eut de se faire adorer comme un Dieu, & par la mort du Philosophe Callisthène, qui s'opposoit modestement à un projet propre à le déshonorer.

Oxyartes, Seigneur d'une des Provinces de la Sogdiane, se soumit, comme beaucoup d'autres. Alexandre se montra très-sensible au service que lui rendit ce Prince, en disposant son ami Sisymetrès, qui étoit maître de l'importante place de Pétra-Nautaca, peu éloignée de Maracande, à la remettre à Alexandre, qui combla de biens Sisymetrès, & épousa la belle Roxane, fille d'Oxyartes.

Content de quelques marques de soumission de la part des Daces & des Saces, des environs du Jaxarte & de l'Oxus, il prit la résolution de conquérir les Indes, puis de pénétrer, s'il pouvoit, jusqu'au-delà du Gange, pour parvenir à l'Océan oriental.

Il prit donc sa route vers le midi; repassa dans la Bactriane, traversa de

nouveau le prétendu Caucaſe, ou les monts Paropamiſes, & vint juſqu'à la ville d'Alexandrie, qu'il avoit fait bâtir dans le Candahar. Il la peupla mieux qu'il n'avoit fait d'abord. Il paſſa de-là à Nicée, & s'avança vers l'Inde, recevant les marques de ſoumiſſion de Taxile & des autres Rois de ces quartiers. Il ſoumit, par ſes détachemens, tout ce qui s'étendoit ſur la riviere de Cophène, aujourd'hui Beat; ſur celle de Choaſpe, aujourd'hui Cow, qui ſe rendent à droite dans l'Inde ou Sinde. Pour lui, il remonta vers les ſources de ces rivieres, vit la ville de Niſa, que Bacchus avoit très-indubitablement bâtie, & qui ſe rendit. Il traverſa les cantons des Thyréens, des Aſpiens, des Guréens, des Aſſacènes, & bien d'autres. Il maltraita, brûla ou épargna leurs villes, ſelon ſes idées, qu'un rien déterminoit en bien ou en mal, ſans autre raiſon ou droit que la perſuaſion où il étoit, que tout devoit être à lui ſans réſiſtance. Il avoit déjà permis à ſes troupes de l'imiter, en ſe mariant avec des femmes tirées des provinces de Perſe. Il ſe déſhonora, en s'accordant & à ſes troupes la liberté, ou de contracter avec les Indiennes leurs captives des mariages ré-

glés selon les loix, ou de s'affranchir de toute règle. Ce n'étoit plus qu'ivrognerie & débauche de toute espèce. Son dernier excès par la suite, fut de payer les dettes de tous ses Macédoniens, sur la simple exhibition d'un état que chaque soldat présentoit au payeur sans se nommer. Il faut avouer que l'amour qu'ils avoient pour lui, ne laissa pas de lui conserver une armée toujours prête à obéir à ses ordres.

Il trouva beaucoup de résistance dans les Assacènes, qui avoient nombre de bonnes villes, comme Massaga, Ora, Baziris & Embolime, entre la riviere de Gurée, aujourd'hui Nilab, & les sources du Sinde. Le rocher Aornos, qui avoit arrêté & lassé Hercule même, tomba en son pouvoir par la désertion des Assacènes. Il descendit jusqu'à la ville de Peucelaïs, sur l'Inde, la prit & y fit construire une flotte. Entre autres vaisseaux, plusieurs étoient construits de pièces exactement numérotées qu'on pouvoit détacher, transporter & rassembler pour passer au besoin d'un bord à l'autre.

Il fit avancer son armée entre l'Inde & l'Hydaspe. L'Inde coule entre les villes de Peucelaïs & de Taxila. L'Hydaspe

grossi des eaux de l'Acésine & de l'Hydraote, descend jusqu'à Moultan, où il tombe dans l'Inde, déjà grossi d'ailleurs par celles du Gurée ou Nilab, du Choaspe & du Cophène. C'est alors, & sur-tout dans l'été, qu'il devient, après les pluies de cette saison, un des plus grands fleuves de la terre.

Le jeune Omphis, qui venoit de perdre Taxile son pere, prit, avec la permission d'Alexandre, le nom de Taxile, ordinaire aux Rois de Taxila, & le gouvernement du beau pays qui est entre l'Inde ou le Sinde & l'Hydaspe. De l'autre côté de l'Hydaspe, le Roi Porus en disputa le passage à Alexandre, qui passa cette riviere, & après avoir battu le brave Porus, il le traita royalement, en lui rendant ses Etats avec d'autres, & prenant en lui une confiance dont il se rendit parfaitement digne.

Entre autres monumens de cette célèbre & importante victoire, Alexandre bâtit sur l'Hydaspe la ville de Bucéphalie. Il lui fit porter ce nom, en mémoire de son cheval, qui mourut alors accablé de fatigues & âgé de trente ans.

L'Inde, avant d'arriver à Moultan, qui est à-peu-près le milieu de son cours,

a déjà reçu à droite le Gurée ou Nilab, le Choaſpe ou le Cow, & le Cophène ou le Béat, à gauche l'Hydaſpe ou le Chantrou, l'Acéſine ou le Ravi, & l'Hydraote, que quelques voyageurs appellent du nom de Via. Près de la mer, l'Inde ſe partage en deux branches, qui, comme le Nil, forment un delta ou une île triangulaire, nommée Pattalène. Le canal gauche ou oriental reçoit encore une groſſe riviere, qui eſt l'Hypanis, quelquefois nommé Hyphaſes, aujourd'hui Chaul.

Alexandre traverſa le Royaume de Taxile, qui étoit l'entre-deux de l'Inde & de l'Hydaſpe. Il traverſa enſuité le royaume de Porus, qui étoit l'entre-deux de l'Hydaſpe & de l'Acéſine. Il le lui rendit, & y ajouta les provinces qui étoient dans l'Acéſine & l'Hydraote. Il paſſa auſſi l'Hydraote, & parcourut les Etats des Sangales, des Cathéens, des Malliens & des Brachmanes, le long de l'Hypanis. Il remit aux Rois qui ſe ſoumirent, comme Sophètes & Phégée, leurs villes & leurs Etats.

On lui fit des Gangarides, & autres peuples qui demeuroient depuis le fleuve Hypanis * juſqu'au Gange, & par

* Auſſi Dimiadce.

de-là, des récits capables d'effrayer tout autre qu'Alexandre. Porus ne les désavoua point. Alors Alexandre donna à son armée toute liberté de piller au-delà de l'Hypanis. C'étoit un appât qu'il leur présentoit, pour les mener vers le Gange. Leurs oppositions & les prétendues apparences de malheurs apperçues dans les entrailles des victimes immolées pour consulter les Dieux, lui firent repasser l'Hypanis. Il fit élever en-deçà, sur la rive droite, douze autels de pierres, hauts de cinquante coudées & larges à proportion. Il affecta d'y laisser autour des mesures de lits, d'armes & d'instrumens propres, soit aux hommes, soit aux chevaux, beaucoup au-dessus du naturel; faux merveilleux, peu propre à faire honneur à un esprit droit.

De l'Hypanis il revint passer l'Hydraote. Il fit bâtir sur l'Acésine une Alexandrie, qui se nomme aujourd'hui Lahor. Il embellit Nicée & Bucéphalie sur l'Hydaspe. Ce fut là qu'il reçut un renfort de plus de trente-six mille hommes, avec de nouvelles armes très-brillantes, qu'il fit distribuer à son armée; après avoir fait brûler les vieilles. Il réconcilia le jeune Taxile avec Porus;

mit presque tout le pays oriental de l'Inde sous l'inspection de celui-ci, & embarqua plus de cent vingt mille hommes sur l'Hydaspe, pour entrer par le confluent dans l'Acésine, & de celui-ci dans le Sinde ou l'Inde, & de-là dans l'Océan.

Il fit quelques excursions sur la droite de l'Hydaspe, traita honorablement les Sobiens, qui avoient autrefois suivi Hercule jusqu'à la Pierre Aornos, proche de la source de l'Inde, & qui l'avoient attaquée sans succès. Après diverses punitions contre des peuples voisins qui s'étoient mis en armes, Alexandre se rembarqua; &, sur le bruit des mouvemens que faisoient les Oxydraques, au confluent de l'Hydaspe & de l'Acésine, & les Malliens entre l'Hydraote & l'Hypani, il donna ses ordres pour faire face à tout. Les Macédoniens, qui se croyoient enfin délivrés de tout ennemi, se trouverent plus que jamais dans les dangers de la guerre.

Le plus grand de tous ceux qu'Alexandre ait couru, fut celui d'avoir pris une échelle pour monter au haut du mur de la citadelle d'une place forte des Malliens. Du haut de ce mur il s'élança dans la place, où appuyé con-

tre un arbre, il ſe défendit long-tems ſeul contre la multitude des Indiens. Il dut ſon ſalut à ſon bouclier, & à la bravouve de Peuceſtes, de Léonat & d'Ariſton. Ils furent tous bleſſés, & Alexandre manqua d'y rendre la vie avec le ſang. Les Macédoniens ſe firent jour juſqu'à lui, & l'emporterent. Il ſe montra au bout de quelques jours, & ſembla faire revivre ſes ſoldats, qui avoient peine à croire qu'il eût pu échapper à un péril ſi extrême. Cette action a été blâmée de tous ceux qui en ont eu connoiſſance.

Les Oxydraques & les Malliens obtinrent la paix. Alexandre entra dans l'Inde, & y fit bâtir une nouvelle Alexandrie à Moultan, où tous les fleuves voiſins, à l'exception de l'Hypanis, ſont rendus dans l'Inde. Il en fit conſtruire une autre plus bas, au pays des Muſicans. Il reçut les Ambaſſadeurs du pays; il en reçut des Sabraques, des Sogdes & des Brachmanes. Après pluſieurs réſiſtances, qui cauſerent la ruine & le pillage des plus fortes villes, les villes de Sindomanes & d'Harmatele, qui appartenoient aux Brachmanes, ſe rendirent enfin.

Le Roi de l'île Patalène, entre les

branches de l'Inde, fournit à l'armée Macédonienne tout ce qui lui étoit nécessaire, & s'enfuit ensuite avec son peuple. Alexandre se trouva souvent sans conducteurs. Il essuya sur le canal droit une rude tempête, & courut de grands risques aux approches de l'Océan, dont le flux & reflux tourmenterent beaucoup ses vaisseaux. Néarque, qui avoit le gouvernement de la flotte, accoutumé à la Méditerranée, où le flux se fait à peine sentir, fut d'abord pris au dépourvu; mais il sut promptement mettre ordre à tout, & reçut d'Alexandre la commission de tourner autour des côtes de Perse, pour remonter à Babylone par le golphe Persique, tandis que l'armée gagneroit cette ville par terre. Le Roi s'avança ensuite, & voulut naviger lui-même sur la partie de l'Océan, qui est devant les bouches de l'Inde, & devant les côtes de Cambaye & d'Amadabat. Content d'avoir poussé ses conquêtes jusqu'à l'Océan, il rentra dans le canal droit, & aborda à la ville d'Hyala, dont le gouvernement ressembloit à celui de Lacédémone, ayant deux Rois pour la conduite des armées, & un Sénat pour prendre les résolutions publiques.

Alexandre visita aussi l'autre canal, & les côtes voisines. Il fit creuser des puits dans l'île Patalène, & occupa ses soldats, pendant l'hiver & au printems, à construire des ports & d'autres ouvrages. Néarque partit avec sa flotte, du port de Xilénopolis; & se précautionnant beaucoup dans ces mers, qu'il paroît qu'on ne connoissoit point, il acheva sa course, avec des applaudissemens qui nous font bien douter de ce que tant d'Ecrivains ont dit des voyages d'Ophir & de Tarsis, comme s'ils se fussent faits le long des côtes de Perse, de l'Inde & du Gange.

Alexandre prit sa route par Barce, qu'il avoit bâtie assez près de la moderne Dioul. Il se rendit au port & à la riviere d'Arbis, & envoya creuser des puits sur sa route future, par-tout où la chose se trouva nécessaire ou praticable.

Il soumit les Orites ou les environs de Haur, & ensuite la Gédrosie ou le Mécran. Les Marchands Phéniciens qui suivoient l'armée, se chargerent de beaucoup d'aromates qu'ils trouverent dans ce pays, & dont on ne faisoit ni estime ni commerce.

Il distribua ses Lieutenans de maniere à réduire les rébelles dans l'Arachosie,

aujourd'hui Sableſtan, dans la Drangiane, aujourd'hui Ségeſtan, dans la Carmanie, aujourd'hui Kerman. Il envoya du blé, des brebis, des dattes & d'autres rafraîchiſſemens à ſa flotte, qui n'étoit pas loin des côtes voiſines. Il eut lui-même plus à ſouffrir & perdit plus de monde dans les déſerts de la Gédroſie, que dans tout le reſte de ſes voyages. Mais il lui parut beau, même à ce prix, d'avoir imité les Héros fabuleux & les exemples de Sémiramis & de Cyrus.

Craignant les ſables & toutes les ſuites d'une marche dans les déſerts les plus ardens, il oſa, avec cinq cavaliers ſeulement, chercher vers la gauche, & trouva des eaux ſaines. Il en avertit ſon armée, & la fit venir dans le voiſinage de la mer. Il inſtruiſit du beſoin où il étoit les Gouverneurs du pays des Parthes, ceux de l'Arie & de la Drangiane, qui lui envoyerent à Pura, capitale de la Gédroſie, à l'entrée de la Carmanie, ce qu'ils purent aſſembler de chameaux & autres bêtes de charge, pour pourvoir à tous les beſoins de l'armée.

Néarque, après avoir conduit ſa flotte ſans accident, le long de la côte des Icthiophages, peuples de la Gédroſie ou

du Mécran, & le long du Kerman, arriva à l'île d'Ormus & à Salmunte, à l'entrée du golphe Perſique. Il ſe détacha de la flotte, pour aller rendre compte de tout à Alexandre, qui le reçut magnifiquement, & le fit rembarquer pour gagner l'embouchure de l'Euphrate & Babylone.

Alexandre prit ſa route pour Babylone par le Farſiſtan. Il s'arrêta à Paſagarde (aujourd'hui Paſſa,) où il fit rétablir le ſépulcre de Cyrus, qui venoit d'être pillé. Il paſſa de-là à Perſépolis, qu'il revit avec douleur déshonorée & brûlée de ſa propre main. Il y fit crucifier Orxines, le plus fidèle de ſes Satrapes, ſur l'accuſation de l'infâme Bagoas, qui d'Eunuque de Darius le devint d'Alexandre. Il l'avoit accuſé, ſans preuve, d'avoir ouvert le tombeau de Cyrus. Alexandre l'aimoit, & ne chercha point d'autre preuve.

Ce fut alors qu'il conçut le deſſein de voyager par mer autour de l'Arabie, puis de faire le tour de l'Afrique, & de rentrer par le détroit de Cadix, dans la Méditerranée.

Alexandre étant à Suſe, épouſa Statyra, une des filles de Darius. Il fit épouſer l'autre, & pluſieurs Princeſſes

Perſanes, aux plus diſtingués de ſes amis. Ce fut un peu avant ſon entrée en cette ville, qu'il permit à Calanus, Philoſophe Brachmane, ou Gymnoſophiſte Indien, de ſe faire mourir publiquement ſur un bucher, plutôt que d'attendre ſa mort naturelle, dont il ſentoit les approches. Il accompagna cette ridicule fête d'une autre encore plus ridicule. Il la fit célébrer par les Indiens les plus grands buveurs, en y propoſant des prix pour ceux qui boiroient le plus de vin. Ils moururent preſque tous. Calanus embraſſa tous ſes amis en allant à la mort, & fit dire à Alexandre, qu'il l'attendoit à l'embraſſer à Babylone: diſcours dont nous n'avons d'autres garans que des oui-dire, débités après la mort d'Alexandre qui arriva à Babylone.

De Suſe, il deſcendit par l'Eulée, dans le golphe Perſique, remonta par les bouches du Tigre, & arriva juſqu'à Opis, où ſes Macédoniens murmurerent & s'emporterent ſur ce qu'il ſembloit donner en tout la préférence aux Perſes, & ſe conformoit en tout à leurs manieres. Il en fit ſur-le-champ ſaiſir, lier & jetter à l'eau treize des plus ſéditieux. Le lendemain il fit mine de

donner en tout la préférence aux soldats étrangers & aux Perses, les titres, les rangs les plus distingués, & les moindres. Les Macédoniens désolés, presque nuds & sans autre habit que celui de dessous, vinrent jetter leurs armes auprès du quartier du Roi, demandant à être entendus. Ils attendirent ainsi en posture de supplians. « Ce qui accable vos Ma-» cédoniens de tristesse, *lui dit un de* » *ses meilleurs Officiers*, c'est de voir » que quelques Persans soient regardés » comme vos proches, & que vous les » honoriez du baiser. Hé! *dit Alexandre*, » je vous regarde tous comme mes pa-» rens, & je vous appellerai désormais » ma famille. » Il baisa Calline, & fit le même honneur à quelques autres; ce qui rendit l'ame, la joie & le chant aux Macédoniens. Il leur donna ensuite & aux Perses un repas public, où les Macédoniens tinrent le premier rang, les Perses le second, chacun au surplus tenant son rang selon son mérite & son grade, avec un grand air d'union & de satisfaction de la part des deux peuples réconciliés.

Alexandre passa le Tigre, & d'Opis, alla aux Cares; repassa le Tigre, traversa la Sittacène, arriva à Sambane,

puis à Chalone, colonie de Béotiens établis ſous Xerxès. Il fit un aſſez long circuit dans le beau pays de Bagiſtane, partie de l'Irac-Agemi. Il s'y arrêta ſurtout au haras, qui rendoit célèbres les campagnes de Nyſée.

Il célébra de grandes fêtes à Ecbatane, capitale de Médie. Elles furent l'occaſion de l'ivreſſe fréquente, & enfin de la mort d'Hépheſtion. Alexandre fit porter ſon corps à Babylone, par Perdiccas, & s'occupa avec des Architectes décorateurs, de l'ordre des obsèques & du tombeau qu'il ſe propoſoit de faire à ſon ami.

Pour ſe diſtraire du chagrin que cette mort lui cauſoit, il alla faire la guerre aux Coſſéens, voiſins des Uxiens. Ces Coſſéens, juſques-là indomptables ſous l'Empire Perſan, furent réduits en quarante jours. Il reprit la route de Babylone, où les Chaldéens, qui ſe mêloient de prophétiſer, le détournoient d'entrer, ce lieu lui devant être fatal. L'Eſprit de ténèbres n'a jamais eu de règle certaine pour connoître l'avenir; mais il peut combiner certaines circonſtances, & obtenir quelquefois de Dieu quelques réuſſites, qui ſoient la punition de ceux qui ont confiance en cet art criminel & défendu.

Fatigué de toutes les précautions qu'on lui faisoit prendre avant son entrée dans Babylone, il y entra enfin, & y reçut des Ambassades pour ainsi dire de toute la terre, auxquelles il répondit & satisfit. Il extravagua dans les honneurs qu'il rendit à Héphestion, & se mit à arranger des projets pour rendre Babylone aussi commerçante qu'étoit Alexandrie. Il commença à creuser un port, & à rétablir les ouvrages ruinés. Il distribua des vaisseaux dans les villes déjà établies autour du golphe Persique, & dans de nouvelles qu'il y fit construire. Mais la ruine de Babylone étoit prédite depuis long-tems; & elle devoit être effacée de dessus la terre, au point de n'être plus reconnoissable. Les voyageurs disputent aujourd'hui sur le lieu où elle étoit, & le pays où elle a été est couvert de marais qui ont tout confondu.

Isaïe, 13, 20, & 14, 23.

Alexandre avoit en tête un dessein encore plus grand, que de rendre à Babylone son premier lustre & d'en faire son séjour: c'étoit d'équiper une puissante flotte sur la Méditerranée, pour rendre toute la longue côte de l'Afrique pratiquable aux gens de pié, & pour établir des correspondances entre les Etats de l'Europe & ceux d'Asie, en sorte

qu'il ſe formât une union parfaite entre eux.

Tous ces projets & bien d'autres, périrent avec lui à Babylone, où le vin qu'il y but avec excès, dans les fêtes qu'il permettoit aux Grands de ſa Cour de lui donner, lui cauſa la mort.

CHAPITRE XVI.

Les Colonies Gauloiſes.

LES ANCIENS HABITANS du pays qui s'étend depuis le Rhin juſqu'à l'Océan, & depuis l'Océan juſqu'aux Pyrénées & à la mer Méditerranée, dans leur langue ſe nommoient *Celtes*, *Galates* dans la langue Grecque, & *Gaulois* dans la Latine. On les trouve très-ſouvent appellés *Cimères* & *Cimbres*; quelquefois auſſi du nom de leurs principales familles, comme *Daes*, *Daces*, *Gètes*, *Maſſagetes*, & *Saces*. Ils ſont originairement ſortis de l'Aſie mineure, d'où ils ſe diſperſerent dans la grande Aſie & dans l'Europe, par l'intervalle de terre qui ſépare le Pont-Euxin & la mer Caſpienne. Leurs différens noms paroiſſent dans les Hiſtoriens, aux environs de ces-

deux mers. On ne ſait ni quand, ni comment ils traverſerent les vaſtes pays des Teutons & des Germains, ni comment ſe firent leurs grands établiſſemens dans les pays qui prirent & conſerverent long-tems le nom de Gaules. Ils avoient le goût & la méthode des Scythes, qui étoit de mener une vie errante. La bonté du pays tempéré & fertile, qu'ils trouverent libre entre le Rhin & l'Océan, les fixa. Mais quoiqu'ils euſſent conſtruit des villages & des villes, en s'adonnant à la culture des terres & au commerce, pluſieurs d'entr'eux revinrent à leur vie ambulante. On en voit retourner au Pont-Euxin, puis chercher encore de nouvelles fortunes dans le nord de l'Europe, en Suéde, en Danemarc, dans la Grande-Bretagne, en Eſpagne & bien ailleurs; juſques là que le Géographe Ortélius a cru qu'ils avoient été maîtres de toute l'Europe. La plus belle partie du Danemarc ſe nommoit anciennement la Cherſonnèſe Cimbrique. Les anciens habitans d'Angleterre, ſerrés par les Angles, & autres Saxons nouveaux venus dans leur île, ſe cantonnerent dans une province occidentale, qui en prit le nom de *Cimbre* & de *Galles*. Une partie d'entre eux ſe

retira ſur l'extrémité de notre province de Bretagne, où l'on parle encore la langue, des anciens Bretons, comme dans le pays de Galles où les autres ſe ſont retirés la plupart. Les habitans d'Eſpagne, mêlés entre l'Ibère ou l'Ebre & les Pyrénées avec des Celtes, en prirent le nom de Celtibériens. Dans la ſuite, en différens tems & à pluſieurs repriſes, des bandes ou de grandes armées de jeunes Gaulois, qu'on croyoit de trop dans les pays de Sens, de Bourges, d'Autun, de Vannes & bien d'autres, ſe diſperſerent par différentes routes en Germanie, où ils s'établirent & reſterent long-tems dans la Bohême, en Macédoine & en Grèce, où ils ravagerent la Phocide & le temple de Delphes; en Thrace où ils incommoderent beaucoup les environs de Byzance. Pluſieurs d'entr'eux paſſerent l'Helleſpont, & vinrent dans les quartiers d'Ancyre, où ils reconnurent le berceau de leur nation, leurs coutumes & leur langue primitive. Ils s'y fixerent, & donnerent à cette province le nom de Galatie. Les Grecs, qui étoient établis avec les naturels du pays & les Gaulois de nouvelle introduction, donnerent à ce pays le nom de *Gallo-Grece*.

Saint Jérôme observe, que la langue qu'on y parloit ressembloit à la langue Celtique, telle qu'on la parloit dans les environs de Trèves. Il en pouvoit juger, parce qu'il avoit parcouru les Gaules, & avoit séjourné quelque tems dans le pays de Trèves. Les autres Gaulois, plus à portée des Romains, avoient plus tôt quitté ou altéré leur langue, que ceux de la Belgique, qui étoient plus éloignés des Romains & du commerce des nations polies.

On peut utilement remarquer, que parmi les peuples de Paphlagonie & de Galatie, depuis le retour ou la rentrée des Celtes dans le pays de leurs peres, les Géographes anciens font souvent mention des Hénétes, des Tectosages, & des Trocmes ou Torcmènes. Les Hénétes ou Vénétes sont la même nation Celtique, dont une partie s'étoit établie dans les Gaules, à l'entrée de notre province de Bretagne, & d'où sont provenus ces Vénétes qui passerent les Alpes avec tant d'autres, & qui bâtirent Vicence, Vérone, Padoue, & par la suite Venise. Les Tectosages dans les Gaules possédoient le pays de Toulouse. Quant aux Trocmes, qui sont les enfans de la grande famille de To-

gorma, d'où ſont provenus les Turcs, on voit par-là que les Celtes ou Gaulois n'étoient pas ſeuls de leur eſpèce dans leurs courſes, mais que les Torcmènes étoient de la partie.

N'y ayant rien de précis ni de bien détaillé, dans la plupart de ces migrations, nous pouvons, ſans nous y arrêter davantage, nous attacher un peu plus à l'établiſſement de la belle Colonie Gauloiſe, établie en Italie des deux côtés du Pô.

Pluſieurs eſſains de jeunes Gaulois, dont nos peres croyoient, par une politique mal entendue, ſe décharger en les envoyant s'établir ailleurs, ayant oui parler avantageuſement des productions & de la fertilité du pays qui étoit au-delà des Alpes, y paſſerent, battirent quelques troupes de Toſcans qui leur réſiſterent, & conſtruiſirent quelques villes, & entr'autres celle de Milan, qui s'accrut beaucoup avec le tems. Ils attirerent des renforts de leur pays, en y envoyant des fruits excellens, & ſur-tout du vin, liqueur juſques-là inconnue dans la Gaule. Ils n'eurent plus de repos, qu'ils n'euſſent aſſez de monde pour conquérir tout le tiers de l'Italie. Ils forcerent les habitans des deux

côtés du Pô à se soumettre, & donnerent le nom de Gaule Citérieure ou Cisalpine à ce qu'ils conquirent, pour le distinguer de la Gaule Transalpine, qui étoit pour eux au-delà des Alpes.

Ils ne crurent pas leur pays assez chaud pour y produire le vin, & ils se hâterent d'être promptement les maîtres d'un pays où il réussissoit. Pline pardonne à nos Gaulois tous les maux de la guerre, à cause de l'excellence de l'intention.

Les Gaulois Cisalpins devinrent puissans, & firent souvent trembler les Romains. Ils les battirent sur l'Allia, petite riviere qui tombe dans le Tibre, à quelques lieues au-dessus de Rome. Ils prirent Rome. Mais au moment qu'on leur comptoit l'argent dont on étoit convenu pour les faire retirer, le Général Camille tomba inopinément sur eux, & les contraignit à regagner la Toscane & le Pô. Ils se joignirent à tous les ennemis de Rome. Mais après l'expulsion de Pyrrhus & d'Annibal hors de l'Italie, les Romains, par leur patience invincible, vinrent à bout de soumettre ce peuple, naturellement léger & peu constant. Ils réduisirent la Gaule Cispadane, puis celle qui étoit entre le Pô & les Alpes. Ils soumirent ensuite

les premiers pays qui étoient au-delà des Alpes à l'égard de Rome. Ils y envoyerent deux Colonies célèbres, qui donnerent les noms de leurs conducteurs à deux villes distinguées, savoir Aix & Narbonne. Ils donnerent au bas Languedoc & à la Provence, le nom de Province Romaine, dont la plus orientale conserve encore le nom. Les Romains, par la suite, profitant de la désunion des Gaulois, se rendirent peu-à-peu maîtres de la Gaule Aquitanique, qui étoit entre les Pyrénées & la Garonne; de la Celtique, qui étoit entre la Garonne & la Seine, & entre l'Océan & les Helvétiens ou les Suisses, inclusivement; enfin de la Belgique, qui s'étendoit depuis la Seine & la Marne d'une part, & de l'autre, depuis l'Océan jusqu'au Rhin.

CHAPITRE XVII.

Les Colonies Romaines.

Le seul dénombrement des Colonies Romaines feroit un gros ouvrage. Nous nous bornerons à considérer les progrès successifs du peuple Romain, qui s'est si

fort étendu dans les trois parties de l'ancien monde. Ce peuple, sans nous arrêter à la fable qui le fait descendre des Troyens de l'Hellespont, est dans son origine une Colonie d'Albe la longue, ou un ramas fortuit de quelques pauvres gens des environs, qui ayant à leur tête un jeune homme de la famille qui régnoit à Albe, nommé Romulus, bâtirent sur le mont Palatin une très-petite ville, à laquelle ce jeune Prince donna le nom de Rome. Leur premiere maniere de s'étendre ne fut pas d'envoyer ailleurs une partie de leurs habitans: ils en avoient trop peu; mais d'en accroître le nombre, en recevant parmi eux ceux des Sabins & autres qui voulurent faire association, & bâtir avec eux. Les habitans de Cures grossirent la nouvelle Rome, & l'on peut croire qu'ils prirent ensemble indistinctement le nom de *Quirites*, pour conserver la mémoire de leur union.

Ces Sabins, dont plusieurs peuplerent Rome, demeuroient au nord, dans des bourgs dispersés, entre le Tibre & la riviere Anio, aujourd'hui Tévérone. Les Romains soumirent & s'associerent de même les Latins, habitans d'Albe & des environs. Ils traiterent à des conditions

dont les Latins furent contens ; mais en se réservant toujours la primauté, & en conservant toujours la distinction des deux peuples. Ce droit du Latium s'étendit à plusieurs autres petits peuples voisins des Latins, tels qu'étoient les Rutules, les Eques, les Herniques, les Equicoles & les Volsques, qui aimerent mieux former un corps de république avec les Romains, que de s'entredétruire. Tous ces petits Etats réunis, font à-peu-près ce qu'on appelle aujourd'hui la Campagne de Rome. L'ancienne Campanie est toute autre chose.

Les Romains s'étendirent sous le Roi Ancus, jusquà la mer, & bâtirent la ville d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, qui s'y décharge. Ils prirent au-delà du Tibre vers la Toscane, les villes de Veies & de Falisie.

Tarquin l'ancien embellit Rome d'un grand amphithéâtre de bois, & d'un grand souterrein en pierre, qui conduisoit par différentes branches, l'égoût des immondices à la riviere ; vraie magnificence, puisqu'elle introduisoit dans Rome la propreté & le bon air. C'est sous ce Roi que les Gaulois passerent les Alpes, & s'établirent des deux côtés du Pô.

La langue des Romains fut toujours la langue du Latium. C'étoit un mêlange de termes Sabins, Toſcans & Ombriens, qui reſſembloient, dit-on, au langage des Gaulois. On y trouvoit auſſi beaucoup de termes Grecs, & encore plus de mots Phéniciens & Syriens. Cette langue s'embellit par la ſuite, & devint celle de preſque tout l'Occident, où elle dégénéra en autant de patois qu'il ſe fit de démembremens de l'Empire Romain.

Après avoir été pluſieurs fois battus par les Gaulois, les Romains reprennent le deſſus, leur oppoſent de fortes barrieres, gagnent de grands avantages des deux côtés de l'Apennin, s'étendent le long des deux mers; l'une nommée mer Tyrrhène, ou mer de Toſcane; l'autre mer Adriatique, aujourd'hui golphe de Veniſe.

Les Romains ſentent l'inſuffiſance des loix qu'ils avoient reçues de Numa & de quelques Rois bien intentionnés. Il envoient des Députés en Grèce, & ſur-tout à Athènes. Ils en rapportent des maximes, dont ils firent un choix, & qu'ils écrivirent ſur des affiches publiques, qu'on nomma les *douze Tables*, ou les *Loix des douze Tables*.

Leur grand malheur, & qui les conduisit enfin à la perte de leur liberté, fut la division perpétuelle qui régnoit entre les Patriciens ou les Nobles, & le Peuple. Les Tribuns qu'on choisit pour modérer le pouvoir des Nobles, causerent tant de troubles, qu'enfin ils donnerent lieu à la Dictature perpétuelle de Jules-César, & à l'Empire qui subsista depuis Auguste.

Après les guerres des Gaulois, ils furent long-tems aux prises avec les habitans du Samnium, avec ceux de la Campanie, aujourd'hui Terre de Labour, & avec les Tarentins, qui habitoient l'extrémité de l'Italie qui regarde la Grèce. Ceux-ci engagerent Pyrrhus, Roi d'Epire, à faire avec une armée le court trajet qui sépare la Grèce d'avec l'Italie. Celui-ci, uni aux Tarentins, aux Samnites & aux Gaulois, mit Rome à deux doigts de sa perte. Il n'en put soutenir la bravoure & la persévérance. Il abandonna l'Italie.

Les Romains, presque maîtres de tout, depuis la Gaule Cisalpine jusqu'à Tarente, & jusqu'au bout de la grande Grèce, deviennent jaloux de la puissance que le commerce procuroit à Carthage. Ils apprennent la marine, dont ils

n'avoient aucune connoiſſance. Ils battirent les Carthaginois ſur mer; ils les battirent en Sicile, en Sardaigne, en Corſe & en Eſpagne, où les Carthaginois s'étoient établis avec de grands ſuccès. Après des traités mal obſervés, les Romains les chaſſent des îles de la Méditerranée. D'autre part, ils prennent Corcyre ou Corfou, à l'entrée de l'Illyrie & de la Grèce, à l'occaſion des entrepriſes exceſſives de Teuta, Reine d'Illyrie. Ils remporterent de grands avantages ſur les Gaulois Ciſalpins, & ſur ceux de de-là les Alpes, qui voulurent venir au ſecours de leurs freres.

Annibal, qui commandoit pour les Carthaginois en Eſpagne, attaque, contre la convention de laiſſer en repos les alliés des Romains, & prend la ville de Sagonte, entre Valence & l'embouchure de l'Ebre. N'ayant point de vaiſſeaux pour aller porter la guerre en Italie, il paſſe l'Ebre, les Pyrénées, la Gaule, par la ſuite nommée Narbonnoiſe, le Rhône & les Alpes. Il bat les Romains ſur le Teſin, avant que d'arriver au Pô; puis au-delà du Pô, ſur la riviere de Trébie, qui ſe jette du côté de Plaiſance dans le même fleuve. Il gagne une troiſieme bataille ſur eux, proche

du lac de Traſimène en Toſcane, puis une quatrieme des plus complettes, auprès du village de Cannes dans la Pouille; & au lieu d'aller droit à Rome, il ſéjourne à Capoue, capitale de la Campanie. Il vient braver Rome inutilement. Perſonne ne s'y remue en ſa faveur. On y vend à l'enchere le terrein où il étoit campé, à une lieue de Rome. Enfin, malgré ſon union avec les Gaulois, & avec tous les habitans de la grande Grèce, c'eſt-à-dire du midi de l'Italie, il fut battu par Marcellus, qui prit auſſi Syracuſe (unie en Sicile à ſon parti.) Il apprit la défaite de ſon frere Aſdrubal, qui étoit venu de Carthage à ſon ſecours par la même route, c'eſt-à-dire des côtes d'Afrique en Eſpagne, d'Eſpagne dans les Gaules, par les Pyrénées; des Gaules, par les Alpes en Italie; du Pô dans le voiſinage de Rimini, d'où ſa tête fut emportée après ſa défaite, & jettée dans le camp d'Annibal, qui étoit à l'extrémité méridionale de l'Italie. Enfin, Scipion, après avoir rétabli en Eſpagne les affaires des Romains, preſque ruinées, part de Rome, paſſe de Sicile à Carthage, où Annibal eſt rappellé & battu par le jeune Scipion. Il alla finir ſes jours dans l'Aſie mineure,

où il crut inutilement rétablir ſon projet contre les Romains, à l'aide d'Antiochus, ſurnommé le Grand, Roi de Syrie.

Philippe & ſon fils Perſée, Rois de Macédoine, s'uniſſant d'intérêts avec Antiochus, s'attirent les Romains ſur les bras. Tous ſont battus. Paul Emile fait Perſée priſonnier, & le mène en triomphe à Rome. La Macédoine devient province Romaine, l'Illyrie de même.

Les Romains, ſans égard à l'équité, qui paroiſſoit dans la plupart de leurs guerres, traitent les Carthaginois cruellement dans une troiſieme guerre, & renverſent Carthage, qui ne ſe releva que long-tems après, mais comme une ville poſſédée & habitée par des Romains.

Le Conſul Mummius prend & pille Corinthe. Il connoiſſoit ſi peu la beauté des ſtatues qu'il envoya à Rome, qu'il menaça celui qui les conduiſoit en Italie, de lui en faire rendre de toutes neuves, ſi quelques-unes venoient à être briſées. Les Romains rendirent aux Républiques Grecques une apparence de liberté, mais qui ne dura guère. Tout

y fut peu-à-peu assujetti à des Magistrats Romains.

Les Romains réduisent en forme de province Romaine la Gaule Transalpine méridionale. Ils y établissent deux colonies célèbres, celle d'Aix & celle de Narbonne. Celle-ci donna son nom à cette partie de la Gaule ; & le nom de Provence en est demeuré aux pays qui s'étendent depuis le bas Rhône & les Alpes. C'est dans cette partie des Gaules que furent battus les Cimbres & les Teutons, qui étoient près d'inonder l'Italie & l'Espagne. Marius, qui les extermina, avoit soumis aux Romains le royaume de Numidie, & fait prisonnier Jugurtha, qui en étoit l'usurpateur. Jule César acheva de soumettre la Gaule Aquitanique, entre les Pyrénées & la Garonne ; la Celtique, entre la Garonne & la Seine ; les Suisses ; enfin la Belgique, depuis la Seine & la Marne jusqu'au Rhin.

César osa même entamer la Grande Bretagne & la Germanie. Mais il laissa à d'autres le soin de suivre & d'achever ces conquêtes, pour se livrer tout entier à la folie, qui lui étoit commune avec d'autres, de vouloir dominer tout seul

dans l'Etat. Il y parvint, & se fit nommer Dictateur perpétuel. César Octavien, son fils adoptif, depuis surnommé *Auguste*, lui succéda sous le nom d'Empereur; & sous prétexte de mettre en ordre la République & ses Alliés, il asservit tout. L'Empire Romain soumit peu-à-peu les Gaules; une grande partie de la Bretagne, & l'Espagne entiere; en Afrique, la Mauritanie, la Numidie; l'Afrique propre, les Syrtes, la Cyrénaïque & l'Egypte; en Asie, la Palestine, la Phénicie, la Syrie, l'Asie mineure, avec tous ses différens Etats, comme la Cappadoce, le Pont & l'Arménie; dans l'Europe orientale, la Thrace, toute la Grèce, l'Illyrie, & par conséquent tout le tour de la Méditerranée, avec ses îles. Différens successeurs d'Auguste pousserent fort loin leurs conquêtes dans la Germanie, dans les environs du Pont-Euxin, au-delà de l'Euphrate & du Tigre, même jusqu'en Arabie & en Ethiopie: en sorte qu'on confondoit communément l'Empire Romain avec la terre habitable.

CHAPITRE XVIII.

Les Colonies du moyen âge.

C'EST une grande queſtion, ſavoir ſi Conſtantin cauſa la ruine de l'Empire Romain & la décadence des beaux arts, en tranſportant ſon ſiége & ſa réſidence de Rome à Byſance, qu'il nomma Conſtantinople. On ne peut pas douter qu'il n'ait fait bien des mécontens à Rome & dans toute l'Italie. Mais la vraie cauſe de la chûte des arts, du bon goût, & de l'Empire Romain, eſt l'inondation des Scythes & des Sarmates, qui s'obſtinerent pendant plus de quatre cens ans à attaquer l'Empire en Aſie & en Europe, au point qu'ils le pénétrerent, le démembrerent, & enfin l'abîmerent totalement. L'entrepriſe de Conſtantin n'étoit pas ſeulement fondée ſur la beauté de la ſituation de Conſtantinople, qui avoit vue ſur le Pont-Euxin, ſur la Propontide, & ſur les côtes de l'Aſie mineure : cette ſituation étoit avantageuſe à bien des égards. Elle mettoit cette ville en état de recevoir facilement les marchandiſes de tout l'Univers. Elle

mettoit ſur-tout le gouvernement à portée de tomber ſur les Barbares, qui ſans ceſſe couroient l'Aſie, rouloient autour du Pont-Euxin, paſſoient dans la Sarmatie, & de la Sarmatie qui eſt la Pologne & la Ruſſie, dans la Germanie; puis laiſſoient une partie de leur monde dans ces établiſſemens, & en ramenoient une autre partie dans leurs anciennes demeures. Pluſieurs Empereurs, comme Trajan, Adrien, Marc-Aurele, Valentinien, Dioclétien & d'autres, avoient, à bien des repriſes, battu & diſſipé les Barbares. Conſtantin & pluſieurs de ſes ſucceſſeurs continuerent à ſe diſtinguer par de nouvelles victoires remportées ſur eux; mais les troubles domeſtiques donnerent lieu à ces Etrangers de profiter des momens favorables. Les Romains perdirent l'Egypte, la Syrie, l'Arménie, le pays des Parthes, la Thrace, preſque toute la Germanie, la Bretagne, l'Eſpagne & l'Afrique.

Les Vandales.

Les Vandales qui étoient, comme les Goths, originaires de Scythie & de Sarmatie, demeurerent long-tems avec les Goths en Suéde, mais ſur-tout endeçà de la mer Baltique, dans les pays qu'on nomme aujourd'hui la Poméranie & le Meckelbourg. Ils ravagerent les

Gaules & l'Espagne. Ils donnerent leur nom à l'Andalousie, dans le voisinage du détroit, & allerent ensuite fonder dans l'Afrique propre un royaume qui fut bientôt renversé par Bélisaire sous Justinien.

Les Huns.

Les Huns, venus des marais Méotides au nord du Pont-Euxin & de la Sarmatie, attaquerent la Pannonie ou la Hongrie, & s'y établirent. Ils désolerent, par leurs courses & par leurs cruautés, la Germanie, la Gaule & l'Italie. Les restes de ces horribles peuples se retirerent dans la Hongrie.

Les Goths.

Plusieurs Auteurs prétendent que les Goths ou Gothons, Juttons ou Jutes, sont les mêmes que les Gétes, qui ont habité les bords du Danube & la Dacie, dès le commencement des Empereurs Romains. D'autres les séparent ; mais communément les réunissent en une même tige originaire de Scythie. Quoi qu'il en soit, on voit les Goths établis tantôt près de la mer Noire & du Danube, puis dans la Thrace & dans la Sarmatie ; tantôt dans l'île de Gothland, & conjointement avec les Vandales dans la Scandinavie ou la Suéde, & aux bouches de la Vistule, tant du côté de la Poméranie que de la Prusse.

De quelque endroit que ſoient ſortis ceux qui s'unirent à des troupes d'Hérules, de Baſternes & de Gépides, qui ſe ſaiſirent de la Méſie, & de preſque toute la Thrace; ils incommoderent les Romains deux ſiécles de ſuite, par leurs navigations ſur la Propontide & dans l'Archipel; par leurs courſes fréquentes & par leurs pillages en Aſie, ſur-tout à Ephèſe, en Europe & ſur-tout à Theſſalonique. Ils ſe partagerent en différens peuples, qui avoient leurs Rois & leurs intérêts ſéparés. Il paroît qu'on donna les noms d'Oſtrogoths, ou de Goths orientaux, à ceux qui habitoient l'orient du Danube, dans la Thrace & dans la Pannonie ou Hongrie. On donna le nom de Viſigoths à ceux qui habitoient à l'occident du Danube. Après bien des révolutions, Théodoſe qui les avoit ſouvent battus, leur donna des terres vers le bas du Danube, & leur confia le ſoin de défendre l'entrée de l'Empire contre les Huns, les Alains & d'autres Barbares. Les Viſigoths s'établirent dans la Gaule Narbonnoiſe, au pié des Pyrénées, & s'étendirent bien avant en Eſpagne. Les Oſtrogoths, amenés par les Romains en Italie, en chaſſerent les Viſigoths, & ſe rendirent maî-

tres de presque toute l'Italie, où ils fonderent un royaume, dont Rome, souvent prise & pillée par leurs Rois, devint la capitale; & qui, après une durée de plus de cent ans, fut ruiné & reconquis par les Généraux de Justinien.

Les Visigoths furent chassés de France, & fort maltraités en Espagne par les Sarasins, ou Ismaélites, sortis d'Arabie, nommés Maures très-improprement, parce que la Mauritanie leur prêta des secours en différens tems, & leur servit de retraite. Ainsi les Goths disparurent en France, & furent totalement oubliés ou confondus avec les naturels dans toute l'Italie. Leurs noms se sont conservés dans les Provinces de Suède, & autres cantons ou îles du voisinage, où plusieurs de leurs branches avoient fait divers établissemens.

Les Bourguignons.

Les Bourguignons sont originairement ou des Scythes associés aux Vandales, ou une nation Germanique, voisine des Vandales, qui demeuroient au bord de la mer Baltique, entre la Vistule & l'Oder. Ils se déplacerent, sur-tout dans le troisieme siécle, s'avancerent vers le Rhin, & essayerent à plusieurs reprises de prendre pié dans

les Gaules. Enfin, au cinquieme ſiécle, ils fonderent un royaume le long de la Saone & du Rhône. Ils eurent pour ennemis les Viſigoths & les François. Ceux-ci en détruiſirent les Rois, & laiſſerent ſubſiſter parmi eux le peuple Bourguignon, dont le nom eſt reſté à la Franche-Comté & au Duché de Bourgogne.

Au quatrieme & cinquieme ſiécles, il y avoit quatre peuples ou quatre ligues & aſſociations de différens peuples guerriers, qui habitoient depuis la mer Baltique juſqu'au cœur de la Germanie, aux deux côtés de l'Elbe. C'étoit les Saxons, les Suèves, les Allemans & les Francs. Les Saxons, dont les Angles faiſoient une bonne partie, furent invités par les Bretons, abandonnés des Romains, à les ſecourir contre les Pictes & les Ecoſſois, qui occupoient le nord de leur île. Ils battirent les Ecoſſois, & aſſujettirent enſuite la Bretagne, dont les habitans ſe réfugierent dans la province de Galles, ſur les côtes de Cornouailles, & ſur les extrémités de la province la plus occidentale de France, qui prit d'eux le nom de Bretagne. Après bien des courſes & bien des aventures, la meilleure partie des Suèves

Les Saxons & les Angles.

Les Suèves.

ſe fixa dans la Souabe, à la naiſſance du Danube; & cette belle province en a tiré ſon nom. Les Allemans ne ſe cantonnerent nulle part, mais firent des conquêtes de tous les côtés; en ſorte que la Germanie changea parmi bien des peuples ſon ancien nom en celui d'Allemagne. Les Francs reſterent en partie dans la Franconie, & pour la plupart paſſerent le Rhin & conquirent les Gaules.

Les Allemans.

Les François.

Les Francs ſont, dans leur commencement & ſous les premiers Empereurs, une ligue ou aſſociation de différens peuples Germaniques, dont le nom marquoit l'intention commune, qui étoit de demeurer indépendans. Cattes, Cheruſques, Chamaves, Bructères, Tenctères, Uſipétes, Saliens, Sicambres & autres, ils furent ſouvent repouſſés & battus par les Romains. Ils prirent enfin le parti de ſervir en qualité d'auxiliaires dans les armées de l'Empire. Ils ſe rendirent agréables aux Empereurs & à leurs Lieutenans. Ils s'avancerent à la Cour, & pluſieurs des Rois Francs ſe ſoutinrent dans la faveur. Ils ſervirent ſouvent à repouſſer les Suèves & les Allemans, peuples très-nombreux, ſitués au cœur de la Germanie. Ils les arrêterent & les empêcherent de paſſer le

Rhin ; ce qui disposa les Romains à donner aux Francs des terres assez spacieuses, à condition du service d'abord en Pannonie, puis du côté de Cologne, ensuite autour de Cambrai, autour de Tournai, & bien ailleurs. C'est par leur moyen, que les Empereurs résidant à Constantinople au cinquieme siécle, se conserverent un reste d'autorité dans les Gaules. Mais les Bourguignons & les Visigoths y ayant établi deux Royaumes, les François firent leur cour aux Empereurs, fort occupés en Asie, en harcelant sans cesse les Goths & les Bourguignons, comme ils avoient déjà battu les Allemans & dissipé les Huns. L'éloignement les autorisa à étendre leur pouvoir, & à devenir maîtres, de subalternes qu'ils étoient. Ils paroissent n'avoir pas fait la guerre aux Romains, si ce n'est à ceux qui étoient révoltés, comme on croit que l'étoit Siagrius. Ils reconnoissoient la supériorité de l'Empereur, & de-là vient qu'Anastase envoya à Clovis le bâton surmonté de l'Aigle Romaine & les habits consulaires, comme on le voit encore au portail de Saint Germain-des-Prés (*). Les Rois Francs,

(*) Voyez les *Monumens de la Monarchie Françoise*, Tom. I.

ſur-tout Mérovée, Childeric & Clovis, n'ont point proprement fait la guerre aux Gaulois, qui étoient Citoyens Romains : mais ils ſe ſont viſiblement étendus avec eux. Ceux-ci, en leur obéiſſant, ne croyoient point changer d'état. Dans le déſordre qui devenoit général, ils croyoient avoir des protecteurs, & ils conſerverent la paix avec les Francs, qui leur laiſſerent aux uns leurs loix Romaines, aux autres leurs coutumes locales, & ne les ſoumirent nullement à la ſervitude, comme tant d'Hiſtoriens modernes l'ont dit contre la vérité. Les Francs Ripuaires, les Saliens, les Sicambres & autres, conſerverent les loix qu'ils avoient de tout tems en Germanie, d'où ils étoient ſortis des environs de l'Elbe, du Veſer & du bas Rhin. Les Gaulois uſerent pareillement, & par convention, du même droit & des mêmes poſſeſſions qu'auparavant. S'il y avoit dans les campagnes un peuple ſerf, ce n'étoit pas que les François, par leurs victoires, euſſent introduit dans les Gaules cette ſervitude ; c'étoit l'ancien droit Romain, qui autoriſoit la diſtinction des Libres & des Serfs. Cette ſervitude a fini, & fut rachetée ſous Saint Louis & ſous ſes enfans. Mais la con-

dition des Gaulois ſous Clovis, étoit auſſi avantageuſe que celle des Francs, & ils conſentirent à ne faire plus qu'un peuple, ſous le nom commun de François.

Quand on compare le petit nombre des Francs, qui n'étoient que des armées de petits peuples Germaniques, cherchant un état ſolide, avec le peuple immenſe qui rempliſſoit les Gaules, peut-être ce qui eſt reſté de Gaulois eſt-il ſupérieur aux Germains de mille & plus contre un. Ils ont conſervé la langue Romaine, *Sermo Romanus*; la langue Romance, qui eſt un latin altéré. Les uſages des Gaulois ont ſubſiſté. La langue Franque s'eſt oubliée, & les Francs s'étant peu-à-peu confondus avec les Gaulois, les Coutumes Françoiſes furent moins marquées que les Gauloiſes, & ne ſe conſerverent d'une façon particuliere que dans la famille de nos Rois. Les Bourguignons n'ont habité que la liſiere des Gaules. Les Viſigoths ont été chaſſés de France en Eſpagne par les Saraſins, qui le furent à leur tour par les François. Les Bretons, venant de la Grande Bretagne, n'ont jamais habité que l'extrémité de notre province la plus occidentale; & les Nor-

mans n'ont occupé que le canton où ils ſont encore confondus avec les anciens habitans. De ſorte que le gros des Gaulois ou Celtes ſubſiſte, & que nous ſommes notoirement leurs deſcendans. Cet évènement ne tourne ni à notre honte ni à notre gloire, mais peut ſervir à retrouver encore parmi nous l'ancien caractere de la nation.

Les Lombards.

Les Lombards, ſans doute originaires comme les autres, de la Sarmatie, ſe ſont montrés dès les premiers Empereurs en divers lieux. Quelques Auteurs en mettent en Scandinavie. Le lieu où on les trouve le plus perſévéramment, eſt entre l'Oder & l'Elbe, d'où ils s'étendirent en Italie, à la place des Goths. Ils y fonderent un royaume, qui ſubſiſta pendant tous les ſeptieme & huitieme ſiécles. Les Empereurs Romains réſidoient à Conſtantinople, & avoient bien de la peine à réſiſter aux Parthes & aux autres Barbares d'orient. Peu s'en fallut qu'ils n'abandonnaſſent peu-à-peu l'occident. Il ne leur reſtoit plus en propre que le bas de l'Italie. Les Lombards en occupoient tout ce qui s'appelloit autrefois la Gaule Ciſalpine, & étendoient leurs poſſeſſions juſqu'auprès de Rome. L'Empereur avoit à Ravenne un Lieutenant

Lieutenant, que l'on nommoit Exarque. Celui-ci, faute d'être aidé de son maître, soutenoit fort mal la puissance de l'Empire, devenu plus méprisé que jamais en Italie, par la haine qu'on y portoit aux Empereurs Grecs, devenus chefs & fauteurs de l'hérésie qui ruinoit partout les images.

Les Papes ne crurent pas que ce fût une raison pour refuser l'obéissance à l'Empereur. Mais les Lombards s'étant rendu maîtres de l'Exarcat, & menaçant Rome de la soumettre à leurs loix, comme le reste de l'Italie, les Papes destitués du secours des Grecs, eurent recours successivement à Pepin, Roi de France, & à Charlemagne son fils, qui reprirent l'Exarcat, délivrerent Rome, & conquirent toute la Lombardie. Bientôt après, l'an 800, Charlemagne, Roi de France, maître de presque toute l'Allemagne, d'une partie de l'Espagne, de la Lombardie & de Rome même, fut proclamé Empereur dans Rome. Pepin avoit donné à l'Eglise de Rome le Domaine utile de l'Exarcat. Charlemagne confirma & augmenta ce présent. Il exerça la souveraineté dans Rome, d'abord comme Patrice, ensuite comme Empereur, & la

laiſſa à ſes ſucceſſeurs, qui la ſoutinrent mal; juſques-là que dès le tems de Louis le Débonnaire ſon fils, & de Charles le Chauve ſon petit-fils, on eſſaya de faire l'élection des Papes ſans conſulter l'Empereur d'Occident, & on la rendit indépendante de leur conſentement. Telle eſt l'origine de la Seigneurie temporelle des Evêques de Rome.

Les Normands.

Les Normands, ou hommes du nord, qui firent la piraterie pendant plus de cent ans, aux neuvieme & dixieme ſiécles, étoient un amas de Danois, & autres habitans du Holſtein & de la Saxe. La premiere cauſe de leur mécontentement, fut la guerre implacable que leur fit Charlemagne, pour les ſoumettre à ſon Empire & au Chriſtianiſme. Les loix ſéveres qu'il leur impoſa, donnerent lieu à bien des mouvemens, à des rébellions fréquentes, & à pluſieurs déplacemens parmi eux. L'amour de leur liberté, leur goût pour l'idolâtrie, & la gêne de leurs demeures trop étroites, les diſpoſerent à exercer la piraterie le long des côtes de l'Océan, & à la recherche d'un meilleur établiſſement. Ils ſe jetterent d'abord ſur l'Angleterre, où les Angles & autres Saxons avoient déjà conquis les plus belles pro-

vinces. Ils paſſerent dans les Pays-Bas, porterent enſuite leurs ravages ſur les côtes de France, & entrerent bien avant dans ce royaume, en remontant avec leurs barques toutes les plus grandes rivieres, comme l'Eſcaut, la Somme, la Seine, la Loire, & pluſieurs autres. Ils pénétrerent juſqu'en Eſpagne, où ils prirent Séville. Ils ne purent ſe fixer en France après pluſieurs tentatives, que ſous le foible régne de Charles le Simple, qui leur permit de s'établir dans cette partie occidentale de France, qui faiſoit autrefois partie de la Neuſtrie, & qui a pris d'eux le nom de Normandie. Pour affermir cette donation, il donna ſa fille Giſéle à Rol ou Rollon, leur Chef, avec la qualité de Duc. Ce Prince politique & plein de ſens, établit dans ſa province des loix fort ſages. Il ſentit toute la beauté du Chriſtianiſme. Il en fit profeſſion. Les ſiens l'imiterent, & en peu d'années, les mariages entre les habitans naturels & les étrangers les confondirent de façon qu'on ne les diſtingua plus. La nobleſſe ſeule conſerva mieux les marques de ſon origine & de ſon ancienneté, par les uſages qui lui ſont propres. Pluſieurs des familles les plus diſtinguées firent la

conquête de la Sicile, de la Calabre & de la Pouille. Guillaume, un des ſucceſſeurs de Rollon, fit valoir les droits qu'il croyoit avoir ſur l'Angleterre, s'en rendit le maître, & poſſéda ce royaume avec le Duché de Normandie.

Colonies des Barbares Orientaux.

L'Empire Romain n'étoit preſque plus rien en Occident; il avoit changé de maître, en paſſant dans les mains de Charlemagne. En Orient, il avoit beaucoup à ſouffrir des Barbares, ſortis tour-à-tour de la Scythie, de la Perſe & de l'Arabie. Les ennemis qu'il eut le plus long-tems en tête, furent les Perſes, & les Parthes leurs voiſins. Les Mèdes & d'autres peuples des environs de la mer Caſpienne, ſe joignirent ſouvent aux précédens. Les Bulgares, après bien des ravages, s'établirent dans la Thrace, & proche du Danube, où ils remplacerent les Maſſagètes & les Daces. Les plus redoutables aux Empereurs Grecs, furent les Arabes & les Turcs.

Les Iſmaélites ou Saraſins.

Au ſeptieme ſiécle parurent les Saraſins ou Iſmaélites & Agaréſiens, qui après avoir, ſous la conduite de l'impoſteur Mahomet, conquis Médine, la Mèque & une grande partie de l'Arabie, porterent leurs ravages dans la Paleſtine & dans la Syrie, qu'ils conquirent. Ils

pénétrerent bien avant dans la Perſe, ſoumirent l'Egypte, ſe répandirent par pelotons dans la Barbarie, dans la Mauritanie, & dans toute l'Afrique. Ils ſe rendirent maîtres de preſque toute l'Eſpagne, d'où ils ne furent chaſſés qu'après pluſieurs ſiécles, & contraints de ſe ſauver en Mauritanie, d'où ils étoient paſſés en Eſpagne, ce qui leur avoit fait donner très-généralement, quoique très-improprement, le nom de Maures.

Ils ſe jetterent, au huitieme ſiécle, le long des côtes méridionales de France & d'Italie. Charles Martel les chaſſa de France. Ils ne purent tenir long-tems en Italie. Ils firent long-tems des courſes par mer, ſur-tout dans l'Archipel. Leurs plus belles conquêtes, furent celles de la Perſe & de l'Egypte. Ce ſont proprement eux, qui, après avoir perdu le royaume de Jéruſalem, chaſſerent peu-à-peu les Chrétiens de la Terre-Sainte, qu'ils ne garderent qu'un ſiécle ou un peu plus.

Les Turcs, originaires des anciens Trogmes ou Torcmènes, des environs de la mer Caſpienne, & du voiſinage de l'Arménie, ſe diſperſerent en Aſie, à la façon des Scythes ou Tartares. Ils Les Turcs.

s'unirent avec le tems aux Arabes, par des mariages, & en acceptant les loix de Mahomet. La famille d'Ottoman ſe mit ſur-tout dans le goût des conquêtes. Ils débuſquerent les Iſmaélites en bien des lieux, leur ôterent la Paleſtine & l'Égypte, ruinerent les reſtes de l'Empire Romain en Orient, en ôtant aux Empereurs Grecs, Trébiſonde, Pruſe, & enfin Conſtantinople. Ils ſont devenus les plus dangereux ennemis des Chrétiens, & les protecteurs de tous les Mahométans d'Afrique, qui exercent contre nous la piraterie.



CHAPITRE XIX.

Les Colonies modernes des Européens.

LES DÉCOUVERTES & les ſuccès des Portugais & des Eſpagnols dans les Indes orientales & occidentales, ont changé la face du monde, accru la navigation, & répandu un goût pour les voyages, qui a introduit par-tout de nouveaux établiſſemens.

Les Portugais dans les Indes Orientales.

Les Portugais ſont les premiers qui, ſur la fin du quinzieme ſiécle, entreprirent de tourner autour des terres méridionales de l'Afrique, pour gagner les Indes. Ils l'entreprirent ſous la conduite de Vaſquo de Gama. La longueur énorme de la côte occidentale d'Afrique, qui s'étend depuis le trente-ſixieme degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'au trente-cinquieme de latitude méridionale, jointe aux incommodités de la traverſée de toute la Zone torride, penſa le jetter dans le déſeſpoir. Ils s'apperçurent enfin qu'ils doubloient un cap, & que bien loin d'avancer davantage vers le midi, leur navigation ſe replioit au nord. Ils commencerent à eſpérer de

toucher aux côtes d'Aſie, & donnerent à ce promontoire méridional le nom de *Cap de Bonne-Eſpérance.* Ils firent d'heureux établiſſemens ſur la côte de Malabar, à la Chine & aux îles de l'Epicerie, que nous nommons Moluques.

Ils n'avoient pas joui cent ans des profits qu'ils tiroient de leurs colonies dans les Indes, lorſque le Portugal, par la mort de ſon Roi, qui fut tué en Afrique par les Maures, tomba ſous la domination de Philippe II, Roi d'Eſpagne. Les Hollandois qui ſe révolterent peu après contre les Eſpagnols, comme gouvernés tyranniquement & ſans égards à leurs priviléges, n'ayant plus le débouché de leurs marchandiſes dans les ports d'Eſpagne qui leur furent fermés, équiperent pluſieurs flottes, pour eſſayer de faire des conquêtes ſur les Eſpagnols. Les Portugais paſſant alors pour Eſpagnols, ils les attaquerent dans les Indes, à ce titre. Les Portugais eurent beau proteſter qu'ils n'étoient ſoumis que malgré eux à l'Eſpagne, les Hollandois s'emparerent de leurs plus beaux établiſſemens aux Indes orientales & dans toutes les îles voiſines. Ils ſe ſaiſirent peu-à-peu de ce que les Portugais avoient de plus riche

dans les Moluques, dans les Iles de la Sonde, à la Cochinchine & bien ailleurs. Ces derniers n'ont presque plus rien de reste de leurs premieres conquêtes, que Goa, vers le milieu de la côte de Malabar, & la petite île de Macao, sur la côte de Canton, à la Chine. Les Portugais auroient perdu leurs plus beaux avantages, si la navigation ne les avoit dédommagés ailleurs, par la conquête de la côte du Brésil, dans l'Amérique méridionale, qui les enrichit beaucoup.

Les Espagnols en Amérique.

Presque dans le même tems que les Portugais découvrirent les Indes, c'est-à-dire sur la fin du quinzieme siécle, un navigateur Génois, nommé Christophe Colomb, aidé de trois vaisseaux qu'il obtint avec peine d'Isabelle, Reine de Castille, & de Ferdinand, Roi d'Aragon son mari, tige des Rois d'Espagne, crut pouvoir arriver aux Indes, non en prenant par le midi de l'Afrique, mais en prolongeant la navigation par l'occident, sur une ligne qui ne pouvoit manquer de le conduire de l'autre côté du globe à l'orient, c'est-à-dire, à la Chine ou au Japon. Il raisonnoit juste; mais il se méprenoit dans l'estime qu'il faisoit de la longueur de la mer ou de

l'Océan, qui s'étendoit beaucoup plus qu'il ne pensoit vers l'Asie; en sorte que dans cette traversée, pour laquelle il n'avoit point de provisions proportionnées, il se seroit perdu, sans la rencontre inopinée qu'il fit des îles & du continent de l'Amérique.

L'Espagnole ou la belle île de Saint-Domingue, fut la premiere découverte & la premiere conquête de Christophe Colomb. Il en donna avis à la Cour de Castille; revint en Espagne, retourna & continua ses découvertes dans les îles & dans la terre ferme, en essuyant des traverses & des infidélités incroyables. Améric Vespuce, par la suite, reconnut aussi quelques nouveaux terreins, & donna son nom à ce continent, qui devroit de tout droit porter celui de Colomb.

Fernand Cortès, avec une poignée d'Espagnols, mais aidé d'armes à feu & de beaucoup de ruses, fit la conquête du Mexique. Les Pisares se rendirent maîtres du Pérou & du Chili; en sorte que presque toute l'Amérique septentrionale & méridionale se trouva soumise aux Rois d'Espagne, & devint pour eux un aggrandissement qui les illustra autant que la réunion de tous les royaumes

formés, puis abandonnés par les Maures, & réunis ſur la même tête.

Il y a cependant deux articles, qui ont extrêmement nui à la couronne d'Eſpagne. Le premier eſt l'évacuation qui fut faite des provinces méridionales, par la retraite des Arabes en Mauritanie. Ces grandes provinces ne ſe ſont jamais repeuplées ſuffiſamment. Le ſecond article qui augmenta les conſéquences du premier, fut le tranſport infini qui ſe fit coup ſur coup, & qui continue à ſe faire, des familles nobles & du peuple Eſpagnol en Amérique. L'eſpérance des grandes fortunes, & la pauvreté qui eſt extrêmement commune dans preſque toute l'Eſpagne, continuent à la dépeupler, par ces départs fréquens de familles entieres qui vont chercher fortune en Amérique, & ne reviennent guères en Europe.

Ils ont, avec les terreins immenſes que nous avons vus, les plus belles îles du golphe du Mexique, la grande île de Cuba, où eſt le beau port de la Havane; l'île de Porto Rico, & la moitié orientale de l'Hiſpaniola ou Saint-Domingue. Ils envoient leurs Gallions à la Havane. De-là la flotte ſe partage en deux Eſcadres. L'une va à la Véra-Crux,

rassembler les tributs & les effets des particuliers de l'Amérique septentrionale. L'autre va à Porto-Bello, dans l'Isthme de Darion, ou à Carthagène en Terre ferme, recueillir les revenus du Pérou & de toute l'Amérique méridionale. Les Escadres se réjoignent à la Havane, pour reprendre la route d'Espagne.

Les Colonies Angloises en Amérique & en Asie.

Après les Espagnols & les Portugais, ce sont les Anglois qui ont été les plus envieux d'acquérir de grands terreins en Amérique. Ils ont eu un établissement à l'embouchure de la riviere de Maroni, dans la Guyane, grande province entre les bouches de l'Orénoque & celles du Maragnon, ou riviere des Amazones. Le cœur de ces pays est peu connu, & plein de Peuples barbares, dont on ne connoît pas bien les forces ni les mœurs. La Compagnie Hollandoise a acquis des Anglois, Surinam & tout ce qu'ils avoient dans la Guyane.

Les belles Colonies Angloises sont plus haut, vers le nord, le long de la côte orientale, en quittant la Floride. Elles sont ainsi rangées de suite : la Caroline, la Virginie, le Mariland, la Pensylvanie, la nouvelle York, la nouvelle Angleterre, l'Acadie & l'île de

Terre neuve. Ces Colonies ſont animées par le commerce, aſſez bien peuplées, & ſervent de retraite à quantité de familles, qui périſſent quelquefois en Angleterre par une maladie de langueur, qu'ils appellent conſomption. D'ailleurs ce peuple très-libre aime aſſez le changement. Les Anglois voyagent dans leurs Colonies. Parmi les îles Antilles qui ſont devant le golphe du Mexique, ils ont la Barbade, la Jamaïque, île fort grande & fort riche. Ils ont de plus toute la facilité de la pêche du grand banc qui eſt proche de Terre neuve. Ce grand banc eſt comme le rendez-vous des morues.

Les Anglois n'ont point d'établiſſemens étendus dans les Indes orientales; mais quelques villes ſeulement, ou plutôt des comptoirs & des retraites, comme à Surate, au nord du Malabar; à Amadabat, à l'entrée du Mogol; à la ville de Madras qui leur appartient, au Coromandel; & en pluſieurs lieux, au Bengale, le long des bouches du Gange. Ils commercent auſſi le long des côtes d'Afrique.

Les Colonies Françoiſes.

La Compagnie Françoiſe n'a preſque plus de privilége excluſif qu'aux Indes orientales. Elle a au Coromandel, la

belle ville de Pondicheri & quelques terres aux environs. Elle poſsède Mahé, au Malabar, auprès de Goa, & pluſieurs comptoirs au Bengale & ſur la côte d'Ava, au-deſſus de Siam. Elle a un entrepôt à l'île de Bourbon & à l'île Maurice, qui ſont à la France, à l'orient de Madagaſcar. La même île Maurice aujourd'hui ſe nomme aſſez communément *l'Ile de France.*

Les François ont en Afrique quelques retraites, comme l'île de Gorée ſur la côte occidentale; mais rien ou peu de choſe ſur l'orientale. Ce qu'ils ont de mieux en Amérique, ſont la Cayenne, la Martinique, la moitié occidentale de Saint-Domingue, l'île Royale, le Canada & quelques acquiſitions au Miſſiſſipi. L'île Cayenne, qui eſt très-petite, avec quelques terres dans la Guyane, eſt un établiſſement encore foible. En ſucre, en café & en indigo, on fait beaucoup d'affaires à la Martinique & à Saint-Domingue. L'île Royale, qu'on nommoit ci-devant le Cap Breton, ſert principalement, comme l'île Anticoſti, à maintenir la liberté du paſſage dans l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, qui eſt l'entrée de notre colonie du Canada ou Nouvelle France. C'eſt un vaſte

pays, plein de différens peuples barbares, comme Iroquois, Hurons, Illinois, Algonquins. Ces peuples & d'autres ſe ſont beaucoup affoiblis, en ſe faiſant fréquemment la guerre les uns aux autres. Tous les anciens naturels du pays ſe nomment Canadois. On nomme Canadiens, ceux qui proviennent des familles Françoiſes établies dans la Nouvelle France. Elles ont de beaux & bons terreins à cultiver le long des bords du fleuve Saint-Laurent, ſur-tout au bord ſeptentrional. Quoique leur climat ſoit à-peu-près comme le milieu de la France, ſous les quarante & quarante-cinq degrés de latitude, l'hiver y eſt cependant fort rude, & dure plus de ſix mois. Au reſte, la terre en eſt bonne, & produit de tout. Les Canadiens ſont bien faits, bien élevés, parlent un François très-pur & ſans accent. Ils jouiſſent d'une certaine abondance; mais on ne peut pas dire que cette colonie, quoique grande & aiſée, ſoit puiſſante & opulente, parce que le commerce n'en eſt pas floriſſant. Il ne conſiſte guères qu'en peaux d'Orignacs & de Caſtors, que les Canadiens prennent à la chaſſe, ou qu'ils achetent des Canadois. Ils nous ſont utiles, parce qu'ils font grande

consommation de nos marchandises, & que nous leur portons de tout.

A l'occident de la nouvelle France, est la Louisiane ou le Mississipi, pays immense & d'une bonté éprouvée à tous égards. Blé, riz, bois de toute espèce, fruits, indigo, tout y réussit. Il est arrosé par la riviere de Mississipi, qui se décharge dans le golphe du Mexique, par la riviere de Missouri, & par quantité d'autres. Il n'y manque que des habitans. Les François ont vers l'embouchure du Mississipi, une ville nommée la Nouvelle Orléans, & quelques autres habitations.

FIN.

TABLE
ALPHABÉTIQUE
Des Peuples, Villes, Rivières, &c. dont il est parlé dans cet Ouvrage.

Cap. *signifie* Capitale. m. *Montagne*. prom. *Promontoire*. prov. *Province*. riv. *Rivière*. v. *Ville*.

A.

C.

E.

F.

I.

J.

K.

L.

O.

Fin de la Table Alphabétique.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit, qui a pour titre : *Concorde de la Géographie des différens âges.* Cet Ouvrage poſthume de M l'Abbé Pluche, m'a paru mériter d'être donné au Public. A Paris, le 25 Janvier 1763.

FOUCHER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Nos amés JACQUES ESTIENNE l'aîné, & ROBERT ESTIENNE le jeune, freres, Libraires à Paris, nous ont fait expoſer qu'ils deſireroient faire imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre : *Œuvres poſthumes de M. l'Abbé* PLUCHE ; ſavoir, *Harmonie*

des Pseaumes & de l'Evangile ; Concorde de la Géographie des différens âges : s'il nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter les Exposans, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon leur semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposans, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposans ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous

dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 20 Avril 1725; qu'avant de les exposer en vente, les manuscrits qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le Sieur Delamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur Delamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Feydeau de Brou; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposans & leurs ayant causes, plei-

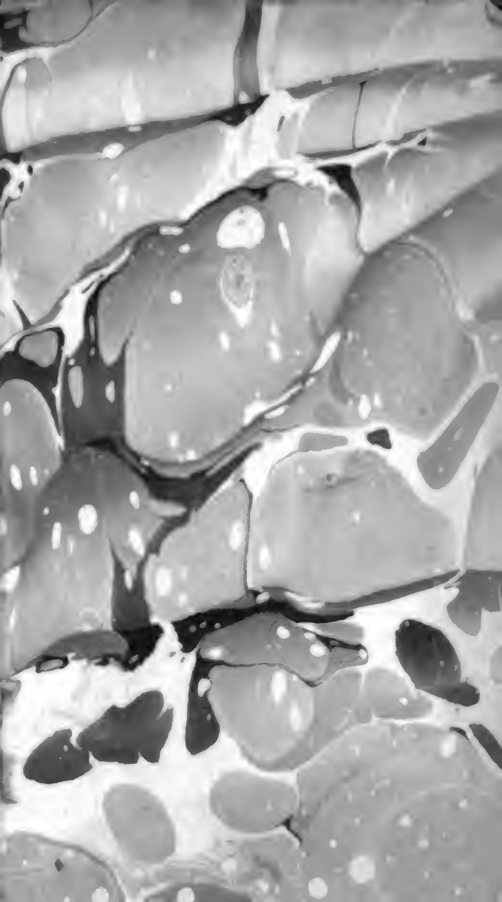
nement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le trentième jour du mois de Mars, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-trois, & de notre règne le quarante-huitième. Par le Roi en ſon Conſeil,

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 830, fol. 408, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 6 Avril 1763.

LE BRETON, Syndic.







40

GEOGRAPHIE
DE
PLUCHE